

1838

LES PROPHÉTIES

ET

LEUR ACCOMPLISSEMENT LITTÉRAL,

TEL QU'IL RÉSULTE SURTOUT

DE L'HISTOIRE DES PEUPLES

ET DES DÉCOUVERTES DES VOYAGEURS MODERNES.

PAR LE DR A. KEITH.

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA QUINZIÈME ÉDITION.

Opinionum commenta dies delet, naturæ judicia confirmat. CICERO.



PARIS,

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE BASSE-DU-REMPART, 62,

Boulevard de la Madeleine.

1838



TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'ouvrage de M. le docteur Keith sur les Prophéties est déjà connu en France par un abrégé dont on a publié trois éditions en peu d'années[1]. Ce petit volume a été accueilli de la manière la plus favorable, et nous aimons à penser qu'il n'a pas été sans quelque utilité; cependant l'extrême importance du sujet, l'étendue et la variété des recherches du pieux et savant auteur, et le grand nombre de faits intéressants qu'il a recueillis, n'ont pu être que très imparfaitement présentés dans de si étroites limites.

En publiant aujourd'hui l'ouvrage entier, nous croyons faire une chose agréable à ceux qui désirent s'enquérir avec plus de soin et de détail des événements qui ont servi à l'accomplissement littéral des prophéties, et qui veulent étudier dans leurs rapports mutuels les livres de l'Écri-

(1) Les deux premières éditions ont paru sous ce titre : *Évidence des Prophéties*, etc., et la dernière sous celui de *Volney attestant l'accomplissement des Prophéties*, etc.

ture-Sainte et l'histoire du gouvernement de Dieu. Nous sommes persuadés aussi que cette traduction complète sera bien accueillie par beaucoup de chrétiens qui se féliciteront de pouvoir mettre entre les mains des hommes qui se livrent à la recherche de la vérité, de ceux qui sont encore indécis, et de ceux mêmes qui se montrent plus ou moins hostiles au christianisme, quelques-unes des preuves les plus frappantes de sa divine origine. Non-seulement ils regarderont cet excellent ouvrage comme une bonne acquisition pour eux-mêmes, mais encore ils en favoriseront la circulation de tout leur pouvoir.

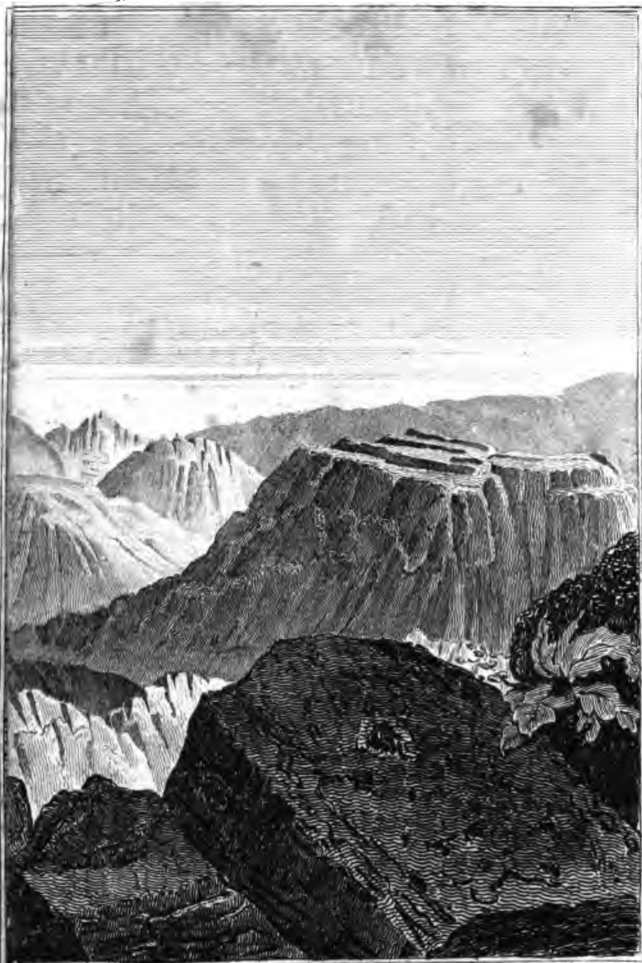
Un fait qui en dit plus que tous les éloges, sur la haute opinion qu'on a en Angleterre du livre de M. le docteur Keith, c'est qu'il y est déjà arrivé à sa seizième édition, et qu'il s'en est vendu dans ce pays plus de quarante mille exemplaires, indépendamment de plusieurs éditions tirées à grand nombre, qu'on a publiées aux États-Unis. L'édition abrégée a en outre été imprimée, non-seulement en anglais et en français, mais aussi en allemand et en italien.

La traduction complète que nous en publions aujourd'hui a été faite sur la quinzième édition de l'ouvrage original. Ce volume est enrichi d'un assez grand nombre de planches. M. Léon de Laborde a bien voulu permettre à l'éditeur de faire copier plusieurs de celles que renferme son utile

et magnifique ouvrage sur l'Arabie-Pétrée. Elles aideront beaucoup à comprendre les descriptions de cette contrée, dont les prophètes ont prédit ce que, de nos jours, les voyageurs en racontent.

Nous croyons pouvoir appliquer à cette traduction les premières lignes de la préface que le modeste auteur a mise en tête de la première édition de son livre : « Nous offrons ces pages au « public, dans l'espérance que peut-être elles ne « seront pas sans produire quelque bien. »

M. W.



OUADI MOUSA
PETRA

INTRODUCTION.

Il n'est point de sujet d'étude plus important pour le chrétien, pour l'incrédule lui-même, qu'une recherche sincère des preuves du christianisme. En effet, si l'incrédule est de bonne foi, s'il n'a d'autre but que la connaissance de la vérité, comment pourrait-il contester l'obligation où il est d'examiner à fond les prétentions du christianisme à une origine divine? Comment pourrait-il se complaire, se reposer tranquillement dans son incrédulité, sans courir le danger de la plus fatale de toutes les erreurs, s'il n'a pas auparavant pesé les arguments que l'on produit en faveur de cette religion qu'il repousse? — Fournir la preuve d'une proposition négative est, on le sait, chose difficile; et cette preuve n'est d'ailleurs admissible en aucun cas, si avant tout on n'a complètement anéanti les preuves de la proposition affirmative. C'est donc ce qu'on est tenu de faire avant d'entreprendre de prouver la fausseté du christianisme. Sans ce premier examen, et si l'on n'y a apporté tout le soin et toute la bonne foi qu'il exige, rien ne garantit que toutes les assertions gratuites, toutes les inductions d'analogie, tous les raisonnements hypothétiques qui paraissent militer contre la vérité de la religion ne soient complètement erronés; et quand même ils tendraient à exciter quelques doutes passagers, toujours est-il qu'ils ne peuvent jus-

tifier une incrédulité arrêtée. Unis à une vue fausse et bornée de la nature réelle de la religion chrétienne, ils peuvent opérer une sorte de conviction; mais cette conviction n'est ni conséquente ni rationnelle: ce n'est qu'une application vicieuse de ce qu'on appelle la liberté de penser. Le christianisme, loin de décliner l'autorité de la raison, ne demande qu'à lui soumettre ses doctrines; il sollicite, il commande la critique la plus sévère, et si l'incrédule est fidèle à ses propres principes, cette critique devient pour lui un devoir auquel il ne peut se soustraire; s'il se sent ferme dans son incrédulité, pourquoi reculerait-il devant la nécessité de cet examen? Si la vérité est son but, pourquoi repousserait-il les moyens d'y arriver? Ce défi, la religion ne craint pas de le porter à ses adversaires; quiconque le refuse ou cherche à l'esquiver ne peut se donner ni pour un champion de l'incrédulité, ni pour un ami de la vérité et de la sagesse.

Quant au chrétien, ce sujet n'a pour lui ni moins d'importance ni moins d'intérêt. L'apathie qui se remarque aujourd'hui chez tant de chrétiens de nom est souvent mise en parallèle avec le zèle et la ferveur de ceux qui les premiers se soumirent à la foi. L'influence morale de la religion chrétienne n'est ni ce qu'elle a été ni ce qu'elle devrait être. A quoi attribuer cette différence dans les dispositions de ceux qui en font profession, si ce n'est, en grande partie, à une impression plus faible, à une conviction moins vive de sa vérité? Les premiers convertis, ceux qui avaient été témoins des miracles du Seigneur et de ses apôtres, qui avaient entendu de leurs bouches mêmes les doctrines divines, ceux aussi qui en avaient reçu la tradition immédiate des premiers, et qui pouvaient comparer eux-mêmes les

ténèbres morales dont ils sortaient avec la lumière merveilleuse de l'Évangile, fondaient leur foi sur l'évidence; ils sentaient en eux la plus ferme conviction de la vérité; leurs ennemis mêmes rendaient témoignage à leurs vertus; ils vivaient et mouraient dans cette espérance de l'immortalité, dans cette certitude d'une vie future que leur inspirait la nouvelle religion. Entre cet état de choses et ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, la différence n'est malheureusement que trop frappante. En général, la manière dont vivent ceux qui se disent chrétiens, non-seulement a cessé d'être une confirmation de la vérité du christianisme, mais encore fournit des armes aux incrédules qui l'attaquent. La religion et la nature humaine ne sont pas autres qu'elles n'étaient quand, pour la première fois, des hommes prirent le titre de chrétiens, et dans un temps où ceux qui croyaient en Christ ne déshonoraient pas son nom; mais alors on avait bien plus qu'une croyance passive, bien plus qu'une croyance indifférente à tout examen; on savait en qui l'on croyait, on sentait le pouvoir vivifiant de chacune des vérités dont on faisait profession. La même cause produirait encore aujourd'hui les mêmes effets; de la même foi, établie sur la raison et sur la conviction, résulteraient encore la même paix, la même joie et tous les autres fruits qui l'accompagnent. Employer tous les moyens propres à effacer cette distinction entre une foi purement extérieure et une foi réelle, c'est là un devoir pour tous ceux qui font profession de croire à l'Evangile; ils doivent chercher, examiner, « éprouver « toutes choses et se tenir à ce qui est bon, » et, selon l'avis de Pierre l'apôtre, « être tou- « jours prêts à répondre à tous ceux qui leur « demandent raison de l'espérance qu'ils ont. »

Pour le chrétien sincère, ce doit toujours être un objet de la plus haute importance que d'approfondir les motifs de ses saintes espérances; plus il les étudiera, plus il s'affermira dans sa croyance. L'instruction est le fruit des efforts de l'esprit, l'aliment et le festin de l'âme. Dans tout ce qui tend à l'instruction, plus la matière des recherches auxquelles on se livre est d'un ordre élevé, plus l'intérêt doit être profond, plus on doit apporter d'ardeur dans ses investigations, plus enfin la vérité qu'on découvre doit sembler d'un prix infini. Donc un genre d'instruction qui se rapporte immédiatement à l'intérêt de notre âme, qui tend à rehausser notre nature morale, à agrandir la sphère des idées religieuses de l'homme, qui appartient à l'éternité; une instruction qui ne conduit pas seulement à la contemplation des œuvres du grand Architecte de l'univers, mais qui conduit aussi à la découverte d'une révélation irréfragable de sa volonté et des moyens de lui plaire, ah! sans doute, c'est là « un trésor qu'un homme a trouvé dans un « champ, et qui vend tout ce qu'il a pour s'en « rendre maître. »

Oui, c'est un véritable délice que de voir tous les doutes s'évanouir devant la démonstration positive de la vérité du christianisme; de sentir au-dedans de soi cette conviction de sa certitude qu'il n'est pas au pouvoir de l'incrédulité d'inspirer à ses adeptes; et d'embrasser, par rapport à la foi, cette assurance qui, tant pour les espérances qui l'accompagnent que pour les preuves sur lesquelles elle s'appuie, est si supérieure à l'inquiétude continuelle et aux doutes désolants de l'incrédulité. Loin d'être un pur préjugé de l'éducation, que la plus légère attaque peut affaiblir, la croyance ainsi fondée sur la raison est

désormais fixe et inébranlable; tous les sarcasmes des railleurs, toutes les objections des incrédules glissent alors sur l'âme; ils l'effleurent à peine, ils y laissent aussi peu de trace que l'écume de la vague sur le rocher qui brise son impuissant courroux.

En offrant au lecteur quelques remarques préliminaires avant d'aborder plus particulièrement le sujet des *prophéties*, on ne saurait dire que peu de chose sur l'évidence si étendue et si variée de la divinité du christianisme. Nous serions fâchés que l'on pût croire qu'en faisant choix d'une portion quelconque de cette évidence, nous voulussions affaiblir en rien le reste. Les moyens d'une conviction positive sont très abondants: Newton, Bacon, et Locke, qui sont tous arrivés au plus haut degré de certitude dans la science humaine, et qui y sont tous arrivés par des routes jusqu'alors inconnues, ont pu trouver dans le christianisme de quoi satisfaire complétement aux besoins de leur intelligence. Il est impossible de rendre l'évidence intérieure plus forte. Dans les Actes des Apôtres on trouve à chaque pas des coïncidences qui, n'ayant point été préparées à dessein, deviennent autant de preuves de l'authenticité des faits que ce livre raconte. Est-on jamais parvenu à enseigner une morale plus pure, des préceptes plus saints, à offrir des motifs plus puissants que ceux que l'Evangile propose au cœur de l'homme? A-t-il jamais paru un système de religion qui lui soit comparable? Pourrait-on même en concevoir un qui fût mieux adapté aux besoins et à la nature d'un être déchu et coupable, et qui cependant est doué d'une raison et de facultés qui le rendent capable de comprendre et d'embrasser une religion divine? Ensuite les miracles que l'Evangile raconte sont

de nature à exclure toute idée de fraude ou d'artifice : faits en présence d'une multitude de personnes, ils prouvaient en même temps la compassion d'un Sauveur et la puissance d'un Dieu ; il était impossible que les disciples du Christ fussent trompés : eux-mêmes ils reçurent le don des langues, le don de prophétie, et le pouvoir d'opérer des miracles; toute leur carrière fut consacrée à la propagation du christianisme, quoiqu'en opposition à tous leurs intérêts humains ; et malgré toutes les souffrances auxquelles leurs efforts les exposaient, la religion chrétienne se répandit avec rapidité sur toute la surface de l'empire romain et même au-delà de ses limites. Nous possédons encore le témoignage écrit de plusieurs de ceux qui, d'abord prosélytes de ces doctrines, devinrent plus tard les martyrs de leur foi ; et les ennemis les plus acharnés de l'Evangile, obligés d'admettre l'existence des miracles, pour être d'accord avec eux-mêmes, les attribuent à l'influence des esprits malins. Cependant on méprise toutes ces preuves ; on les rejette parceque des siècles se sont écoulés, et parceque leur témoignage vient à l'appui de faits miraculeux. Il est vrai que l'on a répondu à toutes ces objections générales faites contre le christianisme ; toutefois, on peut encore les citer comme servant de confirmation aux preuves fournies par l'accomplissement des prophéties.

L'accomplissement des paroles prophétiques offre cette évidence que les ennemis du christianisme demandent ; évidence qui s'applique au temps présent, qui ne dépend du témoignage de personne, qui est à la portée de tout esprit sérieux ou investigateur. Les événements passés, présents, futurs, se réunissent pour attester sa vérité ; chaque siècle semble lui apporter le tribut

de son éclatant témoignage et ne servir qu'à l'asseoir sur des bases plus larges et plus solides.

Ainsi, en même temps que l'on résistait à la force de l'évidence intérieure du christianisme et que l'on rejetait une conviction fondée sur la foi aux miracles, on laissait de côté, et même sans examen, les prophéties, comme étant d'une nature trop vague pour pouvoir trouver leur application soit à l'histoire ancienne, soit à l'histoire moderne. Pourtant un rapide coup d'œil jeté sur les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament suffira tout d'abord pour réfuter cette conclusion tirée avec tant de légèreté. Vues à part, quelques-unes des prophéties peuvent, il est vrai, paraître obscures; mais dès qu'on les envisage toutes comme un ensemble, le lecteur le plus indifférent ne peut qu'être frappé de l'harmonie qui existe entre elles, et de leur complète adaptation aux faits qu'elles annoncent; et il lui faudra bientôt reconnaître qu'elles portent l'empreinte de l'Esprit divin qui les a dictées.

Plusieurs prophéties sont aussi positives et aussi directes qu'il est possible de l'être. En sorte que, si l'histoire rend témoignage de leur accomplissement, de leur côté, elles viennent souvent lui servir de commentaire, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage. Si la partie prophétique des Ecritures qui se rapporte aux commencements et aux chutes des empires avait été plus claire qu'elle ne l'est, on aurait pu craindre son influence sur le libre arbitre de l'homme; elle serait ainsi devenue un instrument entre les mains des gens pervers, tandis que les peuples n'auraient vu dans les prédictions qu'elle renferme qu'une simple communication des événements futurs. Au lieu donc de servir d'appui au christianisme, les prophéties, par l'unité qu'elles auraient donnée

aux efforts des chrétiens, auraient été regardées comme la cause même de l'accomplissement des faits qu'elle annonçaient. L'incrédule aurait possédé par cela même une arme puissante contre le christianisme.

Ce n'est donc que dans des cas où un pareil abus est impossible, ou bien dans ceux où les agents de l'accomplissement de la prédiction doivent en ignorer l'existence, que le prophète emploie un langage aussi clair et aussi positif que celui de l'historien. Partout où la connaissance des événements futurs aurait pu être préjudiciable à la paix et au bonheur du monde, la prophétie prend la forme d'une allégorie, qui ne saurait être expliquée que par son accomplissement; ce n'est qu'alors que l'on parvient à saisir toutes les nuances, tous les points lumineux, toutes les ombres du tableau. Il est donc nécessaire que dans bien des occasions la prophétie soit d'abord entourée de mystère et de ténèbres, tout en portant en elle-même la lumière qui doit tôt ou tard dissiper tous les doutes; et de même que la prophétie ne saurait devenir une évidence de la divinité du christianisme avant que l'événement en ait prouvé l'accomplissement, de même elle peut rester obscure jusqu'à ce que l'histoire en devienne l'interprète, et même jusqu'à ce que toutes les prédictions qui s'y rattachent aient été également accomplies.

Nous nous contenterons, dans les pages suivantes, de réfuter l'objection générale et presque la seule que l'on avance contre l'évidence fournie par les prophéties, savoir qu'elles sont vagues et d'un sens ambigu. Nous ne saurions mieux y répondre qu'en présentant au lecteur une simple analyse des prédictions si précises, si nombreuses, qui ont déjà reçu un accomplissement littéral.

Peu de mots suffiraient pour exposer la nature de l'évidence fournie par les prophéties. On ne saurait nier que leur origine ne soit divine. Elles équivalent à un miracle puisqu'elles sont en elles-mêmes miraculeuses. L'un des attributs les plus incompréhensibles de la Divinité consiste dans sa connaissance des actions futures d'êtres libres et intelligents; cet attribut est exclusivement une perfection divine. Le passé, le présent, l'avenir, sont également visibles pour l'œil de Dieu; sa vue seule peut les sonder, et on ne trouverait nulle part une preuve plus frappante de l'intervention du Très-Haut que celles que fournissent les prophéties. Aucun attribut de la nature divine n'a autant confondu toutes les conceptions humaines que celui de sa prescience; et c'est cette perfection même que Dieu a fait connaître à l'homme lorsqu'il lui a révélé ce qu'un être infini pouvait seul concevoir. Comment refuser de voir dans cette révélation le cachet de sa vérité, cachet qu'aucun mortel ne saurait imprimer ni à ses propres œuvres ni aux œuvres divines? Il s'agit donc d'examiner si cette évidence existe, et, si on le prouve, alors il faut admettre l'action d'une puissance surhumaine. La vérité de ce qu'elle avance ne saurait plus être revoquée en doute. Si l'on peut prouver que les prophéties sont véritables, si elles sont de nature à exclure toute participation de l'esprit humain, si les événements qu'elles ont prédits, des centaines et des milliers d'années avant leur accomplissement, font partie maintenant de l'histoire des nations, si l'histoire elle-même est d'accord avec les prédictions, alors l'évidence fournie par les prophéties doit être un miracle permanent pour les hommes de tous les siècles; et si ces mêmes hommes ne veulent pas croire à Moïse et aux prophètes, « ils ne

seraient pas non plus persuadés quand même quelqu'un des morts ressusciterait; » car si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts, il faudrait prouver le fait avant d'en admettre la conviction; et si l'esprit est convaincu de la vérité des prophéties, le résultat, dans les deux cas, sera le même. — La voix de la toute-puissance pourrait seule faire sortir un mort du tombeau; la voix de la toute-puissance pouvait seule révéler tout ce qui était caché dans un avenir plus impénétrable à l'œil de l'homme que les secrets de la tombe. Cette voix toute-puissante ne peut être que celle de Dieu!

Il y a d'abondantes preuves de l'antiquité des Ecritures. Les livres de l'Ancien Testament ne sont pas comme d'autres écrits, des efforts isolés du génie et des recherches individuelles, ni même de simples sujets d'amusement ou d'instruction. Ils formaient une partie essentielle de la constitution de la nation juive. Le caractère particulier de ce peuple provenait en grande partie de la possession de ces écrits; ils renfermaient son code civil et moral, son histoire aussi bien que les prophéties, dont ils étaient les dépositaires et les conservateurs. Les Juifs regardaient ces écrits comme d'origine divine, et c'est à ce titre qu'ils furent publiés et conservés. Il y a déjà dix-huit siècles que leur antiquité a été reconnue [1]. On les traduisit en grec 250 ans avant l'ère chrétienne, et l'on en faisait une lecture publique, chaque jour de sabbat, dans les synagogues. Les livres les plus anciens étaient regardés comme divinement inspirés par les Samaritains qui, malgré leur inimitié contre les Juifs, les firent conserver dans leur langue particulière. Aucun écrit humain n'a été gardé avec un soin aussi scrupuleux, et on a

(1) Josèphe, c. Apion.

veillé avec exactitude à ce que ces livres ne subissent aucune altération[1]. Les arguments ne reposent plus ici sur le témoignage des chrétiens; car ce sont les ennemis du christianisme qui viennent confirmer ces titres à l'authenticité et fournir des évidences à notre foi. La langue même dans laquelle les livres de l'Ancien Testament avaient été écrits n'était plus en usage lors de la venue du Christ. Il serait impossible d'avancer des preuves plus fortes en faveur de leur antiquité, que celles dont la vérité est inattaquable. Si on les rejette, alors il faut également rejeter l'authenticité de l'histoire ancienne tout entière.

L'état actuel du monde prouve à lui seul que les prédictions ont été faites longtemps avant les événements qu'elles annonçaient; il en reste même encore plusieurs à accomplir. Mais, indépendamment de ce témoignage extérieur, les prophéties portent en elles-mêmes l'empreinte de l'antiquité et de la véracité. Quelquefois une longue suite de prophètes prédisent le même événement; parfois une prophétie relative à une ville ou à une nation ne s'accomplit que lentement, graduellement, de manière à ne faire connaître que par degrés la vérité de la prédiction. En général, les prophéties sont une partie si importante de l'histoire juive, elles ne s'appliquent que d'une manière si secondaire aux autres nations, leur but est si souvent caché à celui même qui est l'organe de leur

(1) Il y a d'abondantes preuves du soin scrupuleux avec lequel les Juifs conservaient le texte sacré; ils ont été même jusqu'à compter les grandes et petites sections, les versets, les mots et même les lettres de quelques-uns des livres. Ils ont également trouvé quelle est la lettre qui se trouve au milieu du Pentateuque, quel est le milieu de chaque livre et combien de fois chaque lettre de l'alphabet se trouve dans les livres sacrés des Juifs. Ceci nous prouve bien combien les Juifs tenaient au sens littéral de l'Ecriture. (*Le Judaïsme moderne*, par Allen. — Simon, *Hist. crit.*, 6, 26.)

communication, elles conservent partout un caractère si uniforme tout en employant une si grande variété de dessin et de style, elles sont si éloignées d'adopter aucune formule arrêtée, et elles sont parfois tellement ensevelies sous les types et les symboles, elles se lient en apparence si peu entre elles, qu'il suffit de les examiner pour se convaincre qu'il n'y a aucune fraude dans la manière dont elles ont été annoncées. Si elles n'étaient que des inventions et des rêveries de l'homme, rien ne serait plus facile que d'en découvrir l'artifice; si elles ne le sont pas, alors il est impossible qu'elles soient autre chose qu'une conception divine.

Ainsi donc, si l'on ne peut prouver que les prophéties soient des écrits humains, n'ayant aucun titre à l'inspiration, ne pouvant supporter un examen approfondi, et n'ayant véritablement aucun rapport à l'avenir, il faut nécessairement admettre comme unique alternative que ces prédictions, renfermant des détails si minutieux et une représentation si exacte d'événements encore éloignés, ne peuvent être que l'œuvre de celui qui connaît « la fin dès le commencement, » et que c'est lui qui a bien voulu les révéler à l'homme. Ah ! il faut que celui-là ait volontairement endurci son cœur et aveuglé ses yeux, qui ne trouve pas dans ces écrits tous les caractères de la vérité, et qui ne voit pas briller sur chaque page la lumière du ciel !

Remarquons encore ici que, dans bien des circonstances particulières, les prophètes, pour justifier aux yeux de leurs contemporains leurs prétentions à l'inspiration, s'en référaient à des événements prochains, qu'ils prenaient comme symboles ou comme représentations de quelque événement plus éloigné et plus important. C'était

ainsi que, dans leur siècle même, ils se faisaient distinguer des faux prophètes et qu'ils semblaient prouver leur droit de soulever d'une main hardie le voile qui couvrait l'avenir du genre humain; alors ils annonçaient avec autorité la venue d'un puissant Rédempteur, ils déclaraient la chute et la désolation des nations et des villes encore au faîte de leur grandeur, et toutes leurs prédictions étaient de nature à être réalisées ou démenties par les siècles futurs.

La religion mérite un candide examen, et c'est tout ce qu'elle demande. L'accomplissement des prophéties forme un anneau dans la chaîne des preuves du christianisme; et chacun doit se demander : Les prophéties de l'Ecriture sont-elles fausses ou sont-elles véritables? L'événement a-t-il démontré leur fausseté? Ont-elles leur source dans l'imagination de quelque imposteur, ou ont-elles les caractères d'une révélation divine? — Il suffit d'un examen patient et impartial pour répondre à ces questions. Nous en appelons simplement à la raison, et il ne s'agit ici que d'une foi qui découle naturellement d'une conviction spontanée. Celui qui ne veut pas entreprendre cet examen, celui qui ne veut pas se laisser convaincre, non-seulement est d'une complète indifférence pour son propre salut, mais n'a pas même droit au titre dont il s'enorgueillit le plus, celui de franc penseur; il n'est qu'un hypocrite d'incrédulité, il se refuse à croire la vérité parce-qu'elle est la vérité.

On ne peut nier qu'un changement merveilleux ne se soit opéré dans l'état politique et religieux du monde depuis l'époque des prophéties. Un système de religion essentiellement différent de tous ceux qui existaient alors a pris naissance dans la Judée, et s'est répandu dans toutes

les parties du monde civilisé. Beaucoup de circonstances remarquables accompagnent son origine et ses progrès. L'histoire de la vie et du caractère de son fondateur, telle qu'elle fut écrite de son temps et reconnue véridique par ses disciples, est tellement sans exemple dans les annales du genre humain qu'elle a souvent obtenu les suffrages et excité l'admiration des incrédules eux-mêmes ; l'un d'entre eux demande s'il est possible que le saint personnage dont les Ecritures renferment l'histoire soit simplement un homme, et il reconnaît que l'inventeur de l'Evangile serait plus étonnant que le héros[1] ! Ce Jésus cependant ne possédait aucun pouvoir temporel ; il enseignait toutes les vertus, sa vie était sans tache et parfaite comme sa doctrine, et il mourut de la mort d'un criminel. Sa religion se propagea avec rapidité, et l'on persécuta ses disciples; mais leur cause ne prévalut pas moins. Sa doctrine se conserva pendant quelque temps dans sa primitive pureté; et quoique peu à peu la corruption se soit glissée dans ses institutions, cependant le christianisme a amené d'immenses améliorations. Depuis son établissement le culte des idoles a cessé, les sacrifices ont été abolis, et le sang des victimes humaines ne coule plus. L'esclavage est maintenant inconnu dans tous les états chrétiens de l'Europe. La science s'est répandue ; des nations entières ont été civilisées; la religion chrétienne a pris un vaste développement ; chaque année elle étend davantage son influence; et les Juifs, chez qui elle prit naissance, continuent, comme jadis, à ne pas reconnaître sa divine origine.

Quant aux changements politiques et aux ré-

(1) Rousseau, *Emile,* liv. IV.

volutions qui se sont effectués dans différents royaumes depuis l'époque des prophéties, il est facile de les constater : Jérusalem a été dévastée et détruite par les Romains; la Palestine, autrefois si florissante et si peuplée, ne possède maintenant que peu d'habitants, et ses conquérants l'ont réduite en désolation; les Juifs ont été dispersés parmi les nations, mais ils conservent leur caractère distinctif; l'Egypte, jadis une des plus puissantes nations de la terre, a cessé d'être un royaume; Ninive n'existe plus; Babylone est en ruine; l'empire perse a succédé à l'empire de Babylone; l'empire grec a succédé à celui de Perse, Rome à la Grèce; l'ancien empire romain a été partagé en plusieurs royaumes; Rome elle-même est devenue le siège d'un gouvernement bien différent de tous ceux qui jusqu'alors avaient existé dans le monde. La doctrine de l'Évangile a été transformée en un système de tyrannie spirituelle et est devenue l'instrument d'un immense pouvoir séculier. L'autorité du pape a été reconnue comme suprême en Europe pendant plusieurs siècles. Les infidèles se sont emparés tout-à-coup d'une grande puissance. Ils ont subjugué une partie de l'Asie et de l'Europe, et la chrétienté même n'a pas été à l'abri de leurs incursions. Les Arabes conservent leur caractère guerrier et indépendant, et demeurent en possession des contrées qui leur ont appartenu dès l'origine. Les Africains, race faible, sont encore esclaves. L'Europe a fondé des colonies en Asie. L'empire turc avait acquis une grande extension; pendant plusieurs siècles sa puissance n'a fait que croître, mais tout-à-coup ses progrès ont été arrêtés, son déclin a commencé, et il semble maintenant près de sa ruine.

Voilà les faits les plus remarquables de l'histoire du monde, depuis le temps des prophètes.

Les prophéties les annoncent tous et chacun en particulier. N'en devons-nous pas hardiment conclure que cette révélation n'a pu être faite que par le gouverneur suprême de toutes les nations de la terre, et que dans cette révélation nous possédons un témoignage plus qu'humain de la divinité du christianisme?

Dans l'ouvrage suivant nous avons essayé de rassembler toutes les prophéties clairement énoncées et qui ont reçu un accomplissement littéral; nous croyons qu'elles suffiront à établir la divinité du christianisme. Ah! si un seul incrédule se trouve entraîné à faire le premier pas vers un examen approfondi et sincère de la vérité, si un seul esprit voit ses doutes se dissiper, si un seul chrétien se sent fortifié dans ses espérances et dans ses convictions, si un seul cœur abattu puise dans cet écrit un faible rayon de consolation et de joie, si un seul grain est ajouté à la masse d'évidence que la religion de Jésus peut produire en sa faveur, alors, certes, l'auteur de ce petit ouvrage aura reçu sa récompense, il n'aura pas travaillé en vain!

ÉVIDENCE

DES PROPHÉTIES.

CHAPITRE IER.

PROPHÉTIES CONCERNANT NINIVE.

Après avoir retracé en peu de mots la création du monde anté-diluvien et la dispersion du genre humain après le déluge, l'Ancien-Testament passe à l'histoire des Hébreux, embrassant un espace de quinze cents ans depuis les jours d'Abraham jusqu'à l'ère des derniers prophètes. Ainsi la partie historique des Ecritures nous offre l'histoire du monde à partir de son origine, et les prophètes nous donnent une vue anticipée des événements à venir, qui nous conduit jusqu'à sa fin. Et une chose bien digne de remarque, c'est que l'histoire profane ne devient claire et authentique que vers l'époque même où se termine l'histoire sacrée, et où commencent à s'accomplir ces prophéties qui se rapportent à plusieurs nations autres que les Juifs.

Ninive, capitale de l'empire d'Assyrie, fut pendant une longue suite de siècles une grande et

populeuse cité; ses murailles, selon quelques historiens profanes, avaient 100 pieds de haut et 60,000 de circuit; elles étaient flanquées de 1,500 tours, dont chacune avait 200 pieds d'élévation. Il paraît que, quoiqu'elle fût le sujet de quelques-unes des premières prophéties, et quoique ce fût elle qui subit la première le sort prédit, cependant un historien profane, en racontant sa prise et sa destruction, fait de fréquentes allusions à une ancienne prophétie qui y avait rapport. Diodore de Sicile rapporte que le roi d'Assyrie, après la défaite de son armée, se confia en une vieille prédiction qui disait que Ninive ne serait prise que lorsque la rivière deviendrait l'ennemi de la ville[1], et qu'après un siége inutile de deux ans la rivière, grossie par des pluies continuelles, inonda la ville, renversa une partie de la muraille et ouvrit un chemin à l'ennemi, et qu'alors le roi, désespéré et ne doutant plus de l'accomplissement de la prédiction, fit élever un immense bûcher, y mit le feu ainsi qu'à son palais, et fut consumé, lui, toute sa maison et toutes ses richesses[2]. Le livre de *Nahum* contenait des prophéties très claires relatives à la destruction de Ninive, et il y est écrit : « Les « portes des fleuves sont ouvertes, et le palais « s'est fondu. » — « Ninive a été comme un vivier « d'eau. » — « Il s'en va passer comme un débor- « dement d'eau, il réduira son lieu à néant[3]. »

Le même historien rapporte encore des faits qui prouvent l'entier accomplissement des autres paroles du prophète. Il raconte que le roi d'Assyrie, orgueilleux de ses précédentes victoires, et ignorant la révolte des Bactriens, s'était aban-

(1) Diod. Sic., liv. II, p. 82, 83. Edit. Wessel, 1793.
(2) Ibid. II, 84.
(3) Nahum, I, 8; II, 6, 8. — Voir les *Dissertations* de l'évêque

donné à la plus honteuse inertie, qu'il avait ordonné une réjouissance publique, et qu'il avait fait distribuer aux soldats du vin en grande abondance; que, pendant la fête même, le général

Newton. Ninive, qui la première emmena Israël en captivité, fut aussi la première des villes des gentils qui vit s'accomplir le sort que les prophètes lui avaient prédit. Les prophéties qui touchent Ninive sont toutes renfermées dans le livre si succinct de Nahum et dans trois versets de Sophonie. Leur entier accomplissement était un fait trop remarquable pour passer inaperçu par les contemporains des premiers temps de notre ère. Josèphe, après une courte description du règne de Jotham, rapporte que « dans ce temps vivait un prophète nommé Nahum qui avait prédit la désolation de Ninive en ces mots : Ninive sera comme un vivier d'eau, etc. (II, 8, 13.) ; et il ajoute que le prophète avait également prédit diverses autres choses qu'il croit inutile d'indiquer et qui toutes s'étaient accomplies après l'espace de 115 ans »(Ant. liv. IX, ch XI, § 3). Jérôme (A. D. 392), dans sa préface au livre de Jonas, rapporte que cette chute est constatée à la fois par des auteurs hébreux et par des historiens grecs (t. VI, c. 399, 390, édit. Venet., 1768). Et dans son commentaire sur Nahum, il revient à chaque instant sur la prise et le sac de cette ville par les Chaldéens ou les Babyloniens (Ibid., c. 534, 555, etc.). C'est ainsi que Cyrile d'Alexandrie (A. D. 412), dans son commentaire sur la même prophétie, commentaire cité par Bochart, non-seulement décrit la destruction de Ninive, mais nous en peint l'entière désolation en traits aussi énergiques que ceux de Lucien. Sans faire mention de plusieurs autres auteurs postérieurs à ceux-ci et qui traitèrent également ce sujet, Bochart, Marsham et Poole, au dix-septième siècle, s'appuyèrent du témoignage de Diodore de Sicile, qui est depuis longtemps la seule autorité que l'on invoque sous ce rapport, bien que Strabon, Tacite, Pline, etc. soient entrés dans les mêmes détails que lui au sujet de la magnificence de Ninive et de sa destruction. Les auteurs du dernier siècle qui se sont occupés de la chute de Ninive et des prophéties de Nahum et de Sophonie, dont elle est la preuve et le commentaire, sont Prideaux (A. D., 1715) et Rollin dans son *Histoire ancienne* (A. D. 1730). L'auteur du présent ouvrage s'est également servi de l'*Histoire universelle* (A. D. 1747) et des *Dissertations sur les prophéties* de l'évêque Newton (A. D., 1752). Il renvoie encore le lecteur, comme il l'a fait dans les éditions précédentes, à la dernière de ces dissertaions qu'il considère aussi comme la meilleure. L'édition de Diodore de Sicile, où l'auteur a puisé les faits et les citations auxquels il a eu recours, fut publiée 40 ans après le dernier des ouvrages dont on vient de parler. Ces faits sont, comme les prophéties, en petit nombre. Ils ne tiennent que quelques pages, et elles sont indiquées dans l'index qui se trouve dans toutes les éditions de son ouvrage.

ennemi, averti par des déserteurs, attaqua à l'improviste l'armée des Assyriens qui, ayant bu avec excès, ne furent plus en état de se défendre; il fit passer la plupart d'entre eux au fil de l'épée, et força les autres à se réfugier dans la ville[4]. Que dit encore le prophète? « Etant entortillés « comme des épines, et ivres comme des gens « ivres, ils seront entièrement consumés comme « la paille sèche[5]. » Le prophète promet aussi une grande dépouille à l'ennemi : « Pillez l'argent, « pillez l'or, car il y a un luxe sans bornes, magni- « fique en tous meubles précieux[6]. » Et l'historien assure qu'une quantité prodigieuse d'or et d'argent fut emportée à Ecbatane[7]. Selon Nahum, la ville devait être réduite en partie par l'eau, et en partie par le feu[8], et Diodore rapporte qu'il en fut ainsi.

L'entière destruction et la désolation perpétuelle de Ninive avaient été prédites. « L'Éternel « réduira son lieu à néant; la détresse n'y retour- « nera pas une seconde fois, qu'elle soit toute « vidée et revidée, même tout épuisée. » — « Il « étendra aussi sa main sur l'Aquilon, et il dé- « truira l'Assyrie, et mettra Ninive en désolation, « en un lieu aride comme un désert. » — « Comment « a-t-elle été réduite en désert pour être le gîte « des bêtes[9]? » Au second siècle, Lucien, originaire d'une des villes au bord de l'Euphrate, assure que Ninive avait entièrement disparu, qu'il n'en restait aucun vestige, et que personne n'en pouvait indiquer l'ancien site. Ce témoignage rendu par Lucien et l'intervalle de plusieurs siècles, pendant lesquels on ne sut pas même quelle avait été la position de Ninive, nous font un peu douter si les ruines d'une ancienne capitale, vis-à-vis de

(4) Diod. Sic., II, p. 81, 84.
(5) Nahum, I, 10. — (6) Ibid., II, 9. — (7) Diod., II, 87.
(8) Nahum, III, 15. — (9) Ibid., I, 8, 9; II, 10. — Soph., II, 13, 15.

Mosul, sont bien, comme le pensent des voyageurs modernes, les ruines de Ninive. Probablement elles sont les restes de la ville qui succéda à Ninive, ou ceux d'une ville persanne du même nom, que les Persans bâtirent sur les bords du Tigre, 230 ans après le commencement de l'ère chrétienne, et que les Sarrazins démolirent en 632[10].

Le prophète Nahum, en comparant l'opulence et la splendeur de Ninive, à son époque, avec la ruine qui devait inévitablement fondre sur elle, parle ainsi : « Qu'on s'amasse comme les grillons; « amasse-toi comme les sauterelles. Tu as multi- « plié tes négociants en plus grand nombre que « les étoiles des cieux; les grillons s'étant répan- « dus ont tout ravagé, et ils se sont envolés. Tes « princes sont comme des sauterelles, et tes ca- « pitaines comme de grandes sauterelles qui cam- « pent dans les haies au temps de la fraîcheur, et « qui, lorsque le soleil est levé, s'écartent, de « sorte qu'on ne connaît plus le lieu où elles ont « été[11]. » Soit que ces paroles signifient que le site même de Ninive serait inconnu ou incertain, soit qu'elles veuillent prédire que chaque vestige des palais de ses monarques, de la grandeur de ses princes et de l'opulence de ses négociants disparaîtrait entièrement, la vérité de la prédiction, dans les deux interprétations, ne peut être contestée; l'ignorance que l'on avoue hautement par rapport à ce qui regarde Ninive, et l'oubli dans lequel elle est restée pendant bien des siècles, joints à la pauvreté des renseignements que l'on a pu obtenir, nous font bien voir que son emplacement même a été longtemps inconnu, et que maintenant on peut à peine le distinguer. « Où sont-ils

(10) Marsham, *Can. chron.*, sect. XVIII, p. 600, édit. Franeq, 1696.
(11) Nahum, III, 16.

ces remparts de Ninive, dit Volney, Ninive dont le nom seul subsiste à peine? Que dit-on du seul endroit qui porte encore son nom, ou qui puisse être considéré comme son ancien site? Que dit-on de tout ce qui reste d'une des plus grandes capitales du monde, de la riche métropole de l'Assyrie[12]? » Les principaux monceaux qui subsistent encore ne ressemblent ni à des briques, ni à des pierres; mais en beaucoup d'endroits ils sont recouverts d'herbes, et offrent le même aspect que les restes de retranchements et de fortifications des camps romains. On rencontre de ces ouvrages et de ces ruines sur une étendue de dix milles; on les prendrait pour les débris d'anciens édifices[13]. Ainsi on ne découvre aucun monument royal, aucune trace de l'antique splendeur des souverains de Ninive; on ne sait pas même où pouvaient être ces édifices; c'est une destruction, une désolation totale. « Elle a été vidée, revidée; et même « épuisée; » les ruines même ont péri. Telle a été sa complète désolation, et telle est la vérité de la parole de notre Dieu[14].

CHAPITRE II.

PROPHÉTIES CONCERNANT BABYLONE.

Si jamais il y eut une ville qui semblât devoir donner un défi à toutes les prophéties qui annonçaient sa ruine, c'était la ville de Babylone; pendant longtemps elle fut une des merveilles du

(12) *Ruines*, ch. II, IV.
(13) *Voyage de Buckingham en Mésopotamie*, t. II, p. 49, 51, 52.
(14) Voyez les dissertations de Bishop, Newton.

monde[15]. Ses murailles semblaient plutôt des fortifications naturelles que le résultat des efforts de l'art[16]. Le temple de Bélus, haut de 600 pieds; ses jardins suspendus, dont les terrasses s'élevaient au niveau des murailles; les quais de l'Euphrate; les 100 portes d'airain, et le lac artificiel, dont le circuit était de plus de 100 milles et la profondeur de 35 pieds au moins; tant de merveilles réunies sur un seul point offraient les monuments les plus imposants de la puissance de l'homme[17]. Cependant ce fut lorsque Babylone eut atteint la plénitude de son pouvoir, et 160 ans avant qu'aucun ennemi eût pénétré dans son enceinte, que, selon le calcul chronologique le plus exact, la voix de la prophétie vint annoncer hautement le sort inévitable qui l'attendait. Une dé-

(15) Pline, *Hist. Naturelle,* l. V, ch. 26.

(16) L'étendue des murs de Babylone était de 840 stades, c'est-à-dire de 24,000 pas, selon Hérodote; selon Pline et Solinus, de 60 milles romains, distance égale à la précédente; selon Strabon, de 385 stades; selon Diodore de Sicile, d'après les témoignages presque uniformes de Stésias et de Clitarque, qui tous les deux visitèrent Babylone, de 360 à 365 stades; enfin, selon Quinte-Curce, ces murs avaient 368 stades. La différence presque insignifiante qui existe entre les calculs des trois derniers auteurs tend à en corroborer l'exactitude. Peut-être qu'il se trouvait une erreur dans le texte d'Hérodote, qu'il devait indiquer 380 au lieu de 480, et que cette erreur a été copiée par Pline et Solinus. Sa différence en plus de 20 à 25 milles pourrait alors s'expliquer, soit que les uns aient compris les fossés dans la circonférence de la ville, soit que les autres les en aient déduits. Par ce moyen on parvient à faire concorder les diverses supputations dont nous venons de parler. Le major Rennel, estimant le stade à 491 pieds, évalue l'étendue du mur à 34 milles dont 8 et demi de chaque côté.

Les contradictions et les variations dans les calculs faits de la hauteur et de l'épaisseur de ces murs viennent probablement de ce que ces calculs remontent à des époques différentes. Hérodote dit qu'ils avaient 200 coudées ou 300 pieds de haut, et 50 coudées ou 75 pieds de large. Selon Quinte-Curce ils n'en avaient que 150 de hauteur et 32 de largeur, tandis qu'au dire de Strabon leur hauteur n'était que de 75 pieds et leur largeur de 32.

(17) Hérod., l. I, ch. CLXXVIII. — Diod. Sic., II, p. 226. — Pline, V, XXVI. — Quinte-Curce, V, IV.

cadence progressive la réduisit en poussière, et les Ecritures nous marquent dans le plus grand détail chaque progrès de cette décadence et sa désolation finale et complète. Ce fut lorsqu'une magnificence sans bornes entourait Babylone *la superbe* que la plume du prophète décrivait Babylone *la détruite* dans les termes mêmes que les voyageurs emploient aujourd'hui. Nous pouvons suivre la chaîne de ces prophéties depuis le commencement jusqu'à la fin de leur accomplissement.

L'immense fertilité de la Chaldée, qui conserva encore le nom de Babylonie jusqu'à l'ère chrétienne[18], répondait à la grandeur de Babylone. C'était la plus riche contrée de l'Orient[19]. La Babylonie n'était qu'une vaste étendue de plaines arrosées et enrichies par l'Euphrate et le Tigre; de nombreux canaux s'étendaient d'une rivière à l'autre; l'eau était ainsi distribuée sur tous les champs par la main de l'homme et par des machines hydrauliques[20], ce qui, dans ce doux climat et sur ce sol fertile, occasionnait une richesse de productions sans égale dans les temps anciens ou modernes. Hérodote dit qu'il ne sait comment décrire cette étonnante fertilité, qu'il fallait en être témoin oculaire pour y ajouter foi; et quoique Grec lui-même, et écrivant dans la langue d'un pays célèbre par sa richesse, il ne s'attend pas à ce que l'on puisse croire la description qu'il fait d'après ses observations personnelles; et selon lui, et selon Strabon et Pline, les trois meilleures autorités que nous puissions citer, la Babylonie était la contrée la plus riche en blé, le sol ne produisant jamais moins qu'aux

(18) Strabon, l. XVI, p. 743.
(19) *Agrum totius Orientis fertilissimum.* Pline, *Hist. Naturelle*, l. V, ch. XXVI. — (20) Hérod., I, CXCIII.

deux centuples, ce qui nous paraît presque incroyable; et cependant Strabon, le plus ancien des géographes, s'accorde avec le père de l'histoire pour assurer que le sol a même rapporté aux trois centuples, le grain étant en outre d'une grosseur prodigieuse[21].

Après avoir été soumis au joug persan, la Chaldée fut encore considérée comme un des gouvernements les plus importants de l'empire[22]; cette province, non-seulement dut fournir des chevaux pour le service militaire du royaume, mais encore dut entretenir 17,000 chevaux pour l'usage particulier du souverain. Sans parler des subsides mensuels, le tribut que la Chaldée payait pour les besoins du roi et de son armée faisait le tiers de tout le revenu du royaume de Perse, qui s'étendait alors depuis l'Hellespont jusqu'aux Indes. Hérodote dit en passant qu'il y avait quatre grandes villes dans le voisinage de Babylone.

Et telle était la grandeur de la Chaldée qu'une première conquête ne suffit pas pour la détruire; elle survécut même à la destruction de sa capitale, et lorsque « la gloire des royaumes » eut succombé, une nouvelle capitale succéda à l'autre, et ne tarda pas à s'élever dans le pays de la Chaldée.

La célèbre ville de Séleucie fut fondée et construite par Séleucus Nicanor, roi d'Assyrie, un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, 293 ans avant Jésus-Christ, et trois siècles après la prédiction faite par Jérémie. Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, elle contenait 600,000 habitants[23]. Les rois des Parthes transportèrent le siége du gouvernement à Ctésiphon, sur la rive opposée

(21) Strabon, XVI, p. 742.
(22) Hérod., l. I, ch. CXCII. — (23) Pline, V, XXVI.

du Tigre, en firent leur séjour d'hiver, et cette ville, d'abord simple village, devint riche et florissante[24]. Six siècles après la dernière prophétie, la Chaldée pouvait se vanter de posséder encore d'autres grandes villes, telles qu'Artémise et Sitacène[25]. Lors de l'invasion de Julien, dit Gibbon, « c'était un pays agréable et fertile, » et au septième siècle, sous le règne de Chosroès, la Chaldée présentait le plus magnifique tableau. Sa demeure favorite à Artémise, ou Destagered, était située au-delà du Tigre, soixante milles au nord de Ctésiphon, la capitale. « Les pâturages voisins, dit Gibbon, étaient couverts de troupeaux; le paradis ou parc abondait en faisans, en paons, en autruches et daims, et en sangliers sauvages; et quelquefois même on lâchait des lions et des tigres pour animer la chasse : on conservait 960 éléphants et 12,000 grands chameaux pour l'usage du roi; 18,000 plus petits servaient à transporter ses tentes et ses bagages, et l'écurie royale contenait 6,000 chevaux et mulets; 6,000 soldats montaient la garde devant la porte du palais, et le service des appartements se faisait par 12,000 esclaves. Les trésors en or, argent, pierreries, soieries, aromates, étaient déposés dans 100 caveaux[26]. »

Dans le huitième siècle, les villes de Samorah, d'Horounieh et de Djasserik ne formaient, pour ainsi dire, qu'une longue rue qui s'étendait à 28 milles[27]. La Chaldée était donc, avec son riche sol et son doux climat, le dernier pays du monde qu'on eût pu croire destiné à une désolation totale; car encore aujourd'hui il n'y a pas le moindre doute que, si l'on prenait les mesures nécessaires,

(24) Strabon, XVI, p. 473. — (25) Ibid., p. 744.
(26) *Histoire de Gibbon*, vol. IV, ch. XLVI, p. 423.
(27) *Géographie* de Malte-Brun, II, p. 119.

cette contrée ne pût être facilement cultivée [28].

Les prophéties relatives à la terre de Chaldée et à Babylone sont fort nombreuses, et le long intervalle qui s'est écoulé depuis qu'elles ont été prononcées n'a servi qu'à en rendre l'accomplissement plus complet. Les jugements du ciel ne sont pas sujets au hasard, ils sont sûrs ; ils ne sont point arbitraires, mais justes ; et ils furent rendus contre les habitants de Babylone à cause de leur idolâtrie, de leur tyrannie, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ivrognerie, de leur astuce et de leur méchanceté. Leur idolâtrie était tellement brutale, ou plutôt ils faisaient tellement servir la religion d'instrument à leurs passions, que les rits les plus abominables étaient usités parmi eux et formaient même une partie de ce culte, dont les auteurs païens parlent avec indignation et avec horreur. Quoique enrichis des dons de Dieu, les Chaldéens ne cherchaient pas sa gloire, et maintenant toute cette gloire qui s'étendait sur la plaine de Shinar n'est que désolation et ruine. Voici comment la parole de Celui qu'ils méprisaient annonça leurs malheurs :

« Prédiction contre Babylone révélée à Esaïe, « fils d'Amos : Il y a aux montagnes le bruit d'une « multitude, tel que celui d'un grand peuple, un « bruit d'un son éclatant, des royaumes, des na- « tions assemblées. L'Éternel des armées fait la « revue pour la guerre. L'Éternel et les instru- « ments de son indignation viennent d'un pays « éloigné, du bout des cieux, pour détruire tout « le pays. » — « Voici, la journée de l'Éternel qui « vient est cruelle ; elle n'est que fureur et ar- « deur de colère, pour réduire ce pays en désola- « tion, et il en exterminera les méchants. »

(28) *Recherches philosophiques* de Bombay, I, p. 124

« Il en sera de Babylone, la noblesse des royau-
« mes, et la gloire de l'orgueil des Chaldéens,
« comme quand Dieu renversa Sodome et Go-
« morrhe. Elle ne sera jamais rétablie; elle ne
« sera habitée en aucun temps; les Arabes n'y
« dresseront plus leurs tentes et les bergers n'y
« parqueront plus. Mais les bêtes sauvages des
« déserts y auront leurs repaires, et leurs mai-
« sons seront remplies de fouines; les chats-huants
« y habiteront, et les chevreuils y sauteront; et
« les bêtes sauvages des îles et les dragons hur-
« leront, se répondant les uns aux autres dans
« ses palais, dans ses maisons de plaisance [29]. Tu
« te moqueras ainsi du roi de Babylone, et tu lui
« diras: Comment l'exacteur se repose-t-il? Com-
« ment se repose celle qui était toute d'or? On a
« fait descendre ta magnificence dans le sépul-
« cre, avec le bruit de tes instruments; tu es
« couché sur une couche de vers, et la vermine
« te couvre; tu as été jeté loin de ton sépulcre
« comme un tronc pourri. » — « J'abolirai le nom
« de Babylone, et ce qui y reste, le fils et le pe-
« tit-fils, dit l'Eternel. Je la rendrai la demeure
« du butor, et je la réduirai en marais d'eaux et
« je la balaierai d'un balai de destruction, dit
« l'Éternel des armées [30]. » — « Elle est tombée,
« elle est tombée, Babylone, et toutes les images
« taillées de ses dieux ont été brisées et jetées
« par terre [31]. » — « Ainsi a dit l'Éternel, qui dit
« à l'abîme: Sois desséché, je tarirai tes fleuves;
« qui dit de Cyrus: Il accomplira toute ma vo-
« lonté; j'ôte la force aux rois afin qu'on ouvre
« les portes devant lui, et qu'elles ne soient point
« fermées. » — « Bel est tombé sur ses ge-
« noux [32]! » — « Descends, sieds-toi sur la pous-

(29) Esaie, XIII, 1, 4, 5, 9, 19, 22. — (30) Ibid., XIV, 4, 11, 19, 22, 23.—(31) Ib. XXI, 9.—(32) Ib. XLIV, 27, 28; XLV, 1; XLVI, 1.

« sière, vierge, fille de Babylone, sieds-toi à « terre; il n'y a plus de trône pour la fille des « Chaldéens; car on ne parlera plus de ta mol- « lesse et de ta délicatesse. » — « Sieds-toi « dans le silence et entre dans les ténèbres, fille « des Chaldéens; car tu ne seras plus appelée la « souveraine des royaumes. » — « Tu as dit: Je « serai reine à toujours; maintenant donc écoute « ceci, toi, voluptueuse, qui habites en assurance, « et qui dis en ton cœur: C'est moi, il n'y en a point « d'autre que moi; je ne demeurerai point veuve, « et je ne saurai point ce que c'est que d'être « privée de mes enfants. C'est que ces deux cho- « ses t'arriveront en un moment, en un même « jour, la privation d'enfants et le veuvage; elles « viendront sur toi dans tout leur entier, à cause « du grand nombre de tes enchantements et de « la multitude de tes enchanteurs; car tu t'es « confiée dans ta malice, etc., etc. C'est pourquoi « le mal viendra sur toi, et tu ne sauras pas quand « il arrivera; et une affliction tombera sur toi que « tu ne pourras point détourner, et une désola- « tion que tu n'auras pas prévue viendra subite- « ment sur toi [33]. » — « Je ferai la punition de « Babylone et du pays des Chaldéens que je ré- « duirai en des désolations éternelles. Et j'exé- « cuterai sur ce pays-là toutes mes paroles que « j'ai prononcées contre lui, toutes les choses qui « sont écrites dans ce livre, lesquelles Jérémie a « prophétisées contre toutes ces nations. Car de « grands rois aussi et de grandes nations les as- « sujétiront, et je leur rendrai selon leurs ac- « tions et selon l'œuvre de leurs mains [34]. »

« La parole que l'Éternel prononça contre Ba- « bylone et contre le pays des Chaldéens par le

(33) Esaïe, XLVII, 1, 5, 7, 11. — (34) Jérémie, XXV, 12, 14.

« moyen de Jérémie le prophète : Faites savoir « parmi les nations, et publiez-le, et élevez l'en- « seigne, publiez-le, et ne le cachez point; dites: « Babylone a été prise, Bel est rendu honteux; « Mérodac est brisé; ses idoles sont rendues hon- « teuses, et ses dieux infâmes sont mis en pièces. « Car une nation est montée contre elle de de- « vers l'Aquilon, elle mettra son pays en désola- « tion, et il n'y aura personne qui y habite; les « hommes et les bêtes s'en sont fuis; ils s'en sont « allés [35]. » — « Car voici, je m'en vais susciter et « faire venir contre Babylone une multitude de « grandes nations, du pays de l'Aquilon; elles se « rangeront en bataille contre elle, de sorte « qu'elle sera prise. Leurs flèches seront comme « celles d'un homme puissant, qui ne fait que dé- « truire et qui ne retourne point à vide. Et la « Chaldée sera abandonnée au pillage, et tous « ceux qui la pilleront seront assouvis, dit l'Éter- « nel. Elle sera toute la dernière entre les na- « tions, elle sera un désert, un pays sec, une « lande. Elle ne sera plus habitée à cause de l'in- « dignation de l'Éternel; elle ne sera tout en- « tière que désolation; quiconque passera près « de Babylone sera étonné, et lui insultera à cause « de toutes ses plaies [36]. » — « Ses fondements « sont tombés, ses murailles sont renversées; car « c'est ici la vengeance de l'Éternel; vengez- « vous d'elle; faites-lui comme elle vous a fait. « Retranchez de Babylone celui qui sème et ce- « lui qui tient la faucille au temps de la moisson; « que chacun s'en retourne vers son peuple, et « que chacun s'enfuie vers son pays à cause de « l'épée qui désole tout [37]. » — « Monte sur la « terre des rebelles; monte contre eux, contre les

(35) Jérémie, L, 1, 2, 3. — (36) Ibid., 9, 10, 12, 13.
(37) Ibid., 15, 16.

« habitants destinés à la visitation ; tue et détruis « à la façon d'interdit ceux qui sont après eux : « l'alarme est au pays et une grande calamité. « Comment est mis en pièces et rompu le marteau « de toute la terre ? Comment Babylone est-elle « en étonnement parmi les nations ? Je t'ai tendu « des filets, et aussi as-tu été prise, ô Babylone ! « et tu n'en savais rien ; tu as été trouvée et « même atteinte, parceque tu t'en es prise à l'E- « ternel. L'Eternel a ouvert son arsenal, et en a « tiré les armes de son indignation, parceque le « Seigneur, l'Eternel des armées, a une entreprise « à exécuter dans le pays des Chaldéens. Venez « contre elle des bouts de la terre ; ouvrez ses « granges, foulez-la comme des javelles ; détrui- « sez-la et qu'elle n'ait rien de reste[38]. » — « Que « personne n'échappe ; rendez-lui selon ses œu- « vres, car elle s'est élevée avec fierté contre le « saint d'Israël. La superbe bronchera et tombera, « et il n'y aura personne qui la relève ; j'allume- « rai aussi le feu à ses villes, et il dévorera tout « autour d'elles [39]. »

« L'épée est sur les Chaldéens, dit l'Eternel, et « sur les habitants de Babylone, sur ses principaux « et sur ses sages ; l'épée est tirée contre ses devins, « ils seront reconnus insensés ; l'épée est sur ses « hommes forts, et ils seront éperdus ; l'épée est sur « ses chevaux et sur ses chariots, et sur tout l'amas « de diverses sortes de gens qui sont au milieu « d'elle, et ils deviendront comme des femmes ; « l'épée est sur ses trésors, et ils seront pillés. La « sécheresse sera sur ses eaux et elles tariront, car « c'est le pays d'images taillées, et ils sont fous après « leurs idoles monstrueuses. C'est pourquoi les « bêtes sauvages des déserts avec celles des îles

(38) Jérémie, L, 21, 26. — (39) Ibid., 29, 32.

« y habiteront, et les chats-huants y habiteront « aussi, et elle ne sera jamais plus habitée, et on « n'y demeurera point en quelque temps que cela « soit. Il n'y demeurera personne, a dit l'Éternel, « et aucun fils d'homme n'y habitera, comme dans « la subversion que Dieu a faite de Sodome et « de Gomorrhe et de leurs lieux circonvoisins; « voici, un peuple et une grande nation vient de « l'Aquilon, et plusieurs rois se réveilleront du « fond de la terre. Ils prendront l'arc et l'éten- « dard; ils sont cruels et ils n'auront point de « compassion; leur voix bruira comme la mer, et « ils seront montés sur des chevaux; chacun « d'eux est rangé en homme de guerre contre « toi, fille de Babylone. Voici, il montera comme « un lion à cause du débordement du Jourdain, « vers la demeure forte, et en un moment je les « ferai courir sur elle; et qui me déterminera le « temps? et qui sera le pasteur qui tiendra con- « tre moi? et qui est semblable à moi? C'est pour- « quoi, écoutez la résolution que l'Eternel a prise « contre Babylone, et les desseins qu'il a faits « contre le pays des Chaldéens; si les plus petits « du troupeau, dit-il, ne les traînent pas par « terre, et si on ne réduit pas en désolation leur « pays sur eux [40]! »

« J'enverrai contre Babylone des vanneurs qui « la vanneront et qui videront son pays; et les « blessés à mort tomberont au pays des Chal- « déens. Babylone est tombée en un instant, et a « été brisée; hurlez sur elle! prenez du baume « pour sa douleur, peut-être qu'elle guérira. « Nous avons traité Babylone, et elle n'est point « guérie; laissons-la, et nous en allons chacun en « son pays; car son procès est parvenu jusqu'aux

(40) Jérémie, L, 35, 42, 44, 45.

« cieux, et s'est élevé jusqu'aux nues[41]. » — « L'É-
« ternel a réveillé l'esprit du roi de Médie, car il « a résolu de détruire Babylone. » — « Tu étais « assise sur plusieurs eaux, abondante en trésors; « ta fin est venue et le comble de ton gain déshon- « nête. L'Eternel des armées a juré par soi-même, « en disant : « Si je ne te remplis d'hommes « comme de sauterelles, et s'ils ne jettent pas des « cris pour s'encourager contre toi[42] ! »

« Voici, j'en veux à toi, dit l'Eternel, montagne « qui détruis, qui détruis toute la terre; j'étendrai « aussi ma main sur toi, et je te roulerai en bas du « haut des rochers, et je te réduirai en une montagne « embrasée. » — « Levez l'enseigne sur la terre; « sonnez de la trompette parmi les nations, pré- « parez les nations contre elle; convoquez contre « elle les royaumes d'Ararat, de Minni et d'As- « ckénaz. Préparez contre elle les nations, les « rois de Médie, ses gouverneurs et tous ses ma- « gistrats, et tout le pays de sa domination. Et la « terre en sera ébranlée et en sera en travail, « parceque tout ce que l'Eternel a resolu a été « exécuté contre Babylone, pour réduire le pays « en désolation, tellement qu'il n'y ait personne « qui y habite. Les hommes vaillants de Babylone « ont cessé de combattre, ils se sont tenus dans « les forteresses, leur force a manqué, et ils sont « devenus comme des femmes; on a brûlé ses de- « meures, et les barres de ses portes ont été « rompues. Il viendra courrier sur courrier, et « messager sur messager, pour annoncer au roi « de Babylone que sa ville est prise par un bout, « et que ses quais sont surpris; car ainsi a dit « l'Eternel des armées, le Dieu d'Israël : La fille « de Babylone est comme l'aire, il est temps qu'elle

(41) Jérémie, LI, 2, 4, 8, 9. — (42) Ibid., 11, 13, 14.

« soit foulée; le temps de sa moisson viendra « bientôt[43]. » — « Je dessécherai sa mer, et je fe- « rai tarir sa source, et Babylone sera réduite en « monceaux, en demeure de dragons, en éton- « nement et en opprobre, sans que personne y « habite. Je les ferai échauffer dans leurs festins, « afin qu'ils dorment d'un sommeil perpétuel, et « qu'ils ne se réveillent plus. » — « Comment celle « qui était célèbre par toute la terre a-t-elle été « saisie? Comment Babylone a-t-elle été réduite « en désolation parmi les nations? La mer est « montée sur Babylone, elle a été couverte de la « multitude de ses flots; ses villes ont été ré- « duites en désolation, en une terre sèche et de « landes, en un pays où personne ne demeure, et « où il ne passe pas un fils d'homme. Je punirai « aussi Bel à Babylone, et je tirerai de sa bouche « ce qu'il avait englouti, et les nations n'aborde- « ront plus vers lui-même; la muraille de Baby- « lone est renversée. » — « Des nouvelles vien- « dront une année, et après cela d'autres nouvelles « une autre année, et la violence sera dans le « pays, et un dominateur succèdera à un autre « dominateur. C'est pourquoi voici, les jours vien- « nent que je punirai les images taillées de Baby- « lone; tout son pays sera rendu honteux, et « tous ses blessés à mort tomberont au milieu « d'elle[44]. » — « J'enivrerai donc ses principaux et « ses sages, ses gouverneurs et ses magistrats, « et ses hommes forts; ils dormiront d'un sommeil « perpétuel, et ils ne se réveilleront plus, dit le « roi dont le nom est l'Eternel des armées. Il n'y « aura aucune muraille de Babylone, quelque large « qu'elle soit, qui ne soit entièrement rasée, et « ses portes qui sont si hautes seront brûlées;

(43) Jérémie, LI, 25, 27, 33. — (44) Ibid., 35, 37, 39, 41, 44, 46, 47.

« ainsi les peuples auront travaillé pour néant, et « les nations pour le feu, et elles s'y seront lassées. » — « Et sitôt que tu auras achevé de lire « ce livre, tu le lieras à une pierre, et tu le jetteras dans l'Euphrate, et tu diras: Babylone « sera ainsi plongée; elle ne se relèvera point du « mal que je m'en vais faire venir sur elle[45]. »

Toutes ces prédictions sur les ennemis de Babylone, sur la frayeur de ses habitants, sur la manière dont la ville fut prise, et toutes les circonstances remarquables qui accompagnèrent ce siége, sont annoncées par les prophètes comme les faits nous ont été racontés depuis par les auteurs anciens.

« Hélamites, montez; Mèdes, asssiégez[46]! » — « L'Eternel a réveillé l'esprit des rois de Médie, « car il a résolu de détruire Babylone. » Les rois de Médie et de Perse, poussés par un intérêt commun, formèrent une alliance contre Babylone, et confièrent le commandement de l'armée alliée à Cyrus[47], parent des deux princes, et plus tard possesseur des deux royaumes; mais la prise de Babylone ne dut pas être l'œuvre de ces deux nations seules.

« Levez l'enseigne sur la terre; sonnez de la « trompette parmi les nations, préparez les na- « tions contre elle, convoquez contre elle les « royaumes d'Ararat, de Minni, et d'Asckénaz. « Car voici, je m'en vais susciter et faire venir « contre Babylone une assemblée de grandes na- « tions du pays d'Aquilon. » Cyrus subjugua les Arméniens qui s'étaient révoltés contre les Mèdes; il épargna leur roi, les fit rentrer de nouveau sous le joug, plutôt par la douceur que par

(45) Jérémie, LI, 57, 58, 63, 64. — (46) Esaïe, XXI, 2.
(47) Xénophon, *Cyrop.*, l. I. p. 53; id., p. 12.

la force, et incorpora leur armée dans la sienne[48]. Il reçut les Hyrcaniens, qui avaient secoué le joug des Chaldéens, au nombre des alliés et des confédérés des Mèdes et des Perses[49]. Il maîtrisa les forces réunies des Chaldéens et des Lydiens, prit Sardes, s'empara de Crésus et de tous ses trésors, lui épargna la vie lorsqu'il était déjà sur le bûcher, le rendit à sa famille et à sa maison, le reçut au nombre de ses conseillers et de ses amis, et prépara ainsi les Lydiens, jadis les alliés de Babylone, à « monter contre elle[50]. » Il renversa les Phrygiens et les Cappadociens, et réunit leurs armées à ses troupes victorieuses[51]. Ainsi, par des alliances et des conquêtes successives, par une politique sage et modérée, par une grande générosité et par une habileté sans pareille, il changea dans l'espace de vingt ans en confédération contre le roi de Babylone une ligue que celui-ci avait formée contre les Mèdes et les Perses eux-mêmes. C'est ainsi que « l'enseigne fut levée parmi les nations contre Babylone; ainsi elles furent convoquées, assemblées contre elle, et même une assemblée de grandes nations de l'Aquilon. » C'est-à-dire, Ararat et Minni, ou la petite et grande Arménie, et Asckénaz ou la Phrygie, selon Bochart, « furent suscitées contre Babylone. » Sans leur aide, et avant qu'elles fussent soumises à sa puissance, Cyrus avait essayé en vain de se rendre maître de Babylone, et même lorsqu'il eut « assemblé et préparé » toutes ces nations, sa conquête fut le résultat plutôt de la ruse que de la force.

« Ils prendront l'arc et l'étendard; ils seront « montés sur des chevaux. » Quarante mille cavaliers perses furent équipés par les nations que Cyrus avait subjuguées, et beaucoup de chevaux

(48) Xénophon, l. III, p. 156. — (49) Ibid., IV, p. 215, 217.
(50) Ibid., III, p. 408, 416. — (51) Ibid., IV, p. 427, 428.

furent aussi distribués parmi les alliés. Cyrus monta contre Babylone avec une grande multitude de chevaux, et avec une grande multitude d'archers, « de gens qui tendaient l'arc et la javeline[52]. »

A peine Cyrus fut-il arrivé devant Babylone avec les nations qu'il avait rassemblées que, dans l'espoir de trouver quelque endroit accessible, il fit le tour de ses murailles, accompagné de ses principaux officiers et de ses amis, et les examina de tous les côtés, ayant déjà à cet effet placé son armée « tout autour » de la ville[53]. « Rangez-vous « en bataille contre Babylone, mettez-vous tous à « l'entour d'elle. » Déçu dans son attente, ne trouvant pas dans toute la circonférence des murailles un seul point attaquable, voyant qu'il lui était impossible de se rendre maître de ces murs si élevés et si forts, et craignant que son armée ne fût trop exposée aux attaques des Babyloniens sur une ligne aussi étendue, Cyrus, debout au milieu de son armée, commanda aux corps pesamment armés de se diriger en sens opposé des extrémités au centre. La cavalerie et l'infanterie légère s'avancèrent en première ligne; la phalange étant ainsi doublée et resserrée, les troupes les plus braves occupèrent l'avant et l'arrière-garde, et les troupes inférieures se trouvèrent au centre de l'armée[54]. Cette disposition de l'armée, selon Xénophon, lui-même général fort habile, était admirablement calculée pour combattre et pour empêcher la fuite. Mais le chrétien voit encore ici l'accomplissement d'une prophétie; car lorsque l'armée, quoique formée de tant de nations, se tenait ainsi autour de la ville en bon ordre, et non comme une masse indisciplinée, « ces nations se rangeaient en bataille contre

(52) Xénophon, p. 428, 429. — (53) Ibid., IV, p. 429.
(54) Ibid., p. 430.

elle. » — « Chacune d'elle rangeait ses hommes de « guerre contre Babylone. »

On creusa une tranchée tout autour de la ville, on éleva des tours, on partagea l'armée en douze corps, qui devaient être successivement, et pendant un mois chacun, de garde autour de la ville : ce fut ainsi que, sans s'en douter lui-même, Cyrus accomplit le commandement de l'Eternel des armées: « Que personne n'échappe. »

« Les hommes vaillants de Babylone ont cessé « de combattre, ils se sont tenus dans leurs forte- « resses; leur force a manqué, et ils sont deve- « nus comme des femmes. » Babylone avait été le marteau de toute la terre, elle avait brisé les nations et détruit les royaumes; ses hommes de guerre avaient porté la terreur de son nom jusqu'aux contrées les plus lointaines; mais « l'alarme fut au pays, » comme l'avait prédit la parole de Dieu, lorsque les habitants de Babylone virent toutes ces nations étrangères se ranger contre elle. Ce fut de cette frayeur même, si clairement annoncée, que se plaignirent ses ennemis qui essayèrent en vain de les provoquer au combat. Cyrus défia même leur monarque en combat singulier, mais également sans succès; « car les mains du roi de « Babylone étaient devenues lâches. » Le prince et son peuple avaient perdu courage, et personne ne fit un effort pour délivrer son pays, ou pour chasser les assaillants loin des murailles. On ne fit aucune sortie contre l'ennemi, on n'essaya point de le couper, même lorsque la vaste étendue de sa ligne offrait pour cela la plus grande facilité. Toutes les portes restèrent fermées, et chacun se tint « dans sa forteresse. » Ne parvenant donc point à réveiller leur courage ou à les décider à combattre en rase campagne, se voyant également dans l'impossibilité de dé-

molir la moindre partie de leurs fortes murailles, ou de forcer leurs portes d'airain, Cyrus se persuada que plus leur nombre était considérable, plus il lui serait facile de les réduire par la famine et de les forcer à se rendre par ce moyen, puisqu'ils ne voulaient pas en venir aux armes. Ce fut là pendant deux ans son seul espoir de succès; mais Babylone, si longtemps « marteau du monde, » se laissa tranquillement assiéger. Elle possédait des champs fertiles et un abondant approvisionnement pour vingt ans; ainsi renfermée dans ses inexpugnables murailles, elle défiait toute la puissance de Cyrus. Rien ne put d'ailleurs diminuer la méchanceté et la fausse sécurité de ses habitants; ils vivaient dans la débauche, abandonnés au plaisir, mais ils ne retrouvèrent plus leur force; et Babylone la grande ne fit pas un seul effort pour se délivrer de son ennemi, ou pour reconquérir sa liberté.

Après avoir perdu beaucoup de temps, et la prise de la ville n'étant pas plus avancée que le premier jour, Cyrus se trouva dans un grand embarras; il était dans une position en effet fort difficile, quand on lui proposa de détourner le cours de l'Euphrate; expédient extraordinaire qu'il adopta avec joie. Mais ce travail était loin d'être facile : le fleuve était large d'un quart de mille et profond de 12 pieds; et selon quelques-uns de ses officiers la ville était encore plus forte par sa rivière que par ses murailles. On fit à la hâte de grands préparatifs pour exécuter ce projet à l'insu des Babyloniens, et la grande tranchée faite ostensiblement pour en former le blocus fut creusée tout autour des murs afin d'y faire couler les eaux de l'Euphrate, dont le lit servirait ensuite de chemin pour arriver dans le centre de la ville qu'il traversait. « Mais, dit Hérodote, si les assiégés avaient eu la moindre

idée du dessein de Cyrus, ou s'ils s'en étaient aperçus avant l'exécution, ils auraient pu s'en servir eux-mêmes pour détruire toute son armée; ils n'auraient eu qu'à fermer les petites portes qui conduisaient vers le fleuve, et garnir de troupes les quais, et les Perses auraient été pris dans un filet hors duquel il leur aurait été impossible d'échapper[55]. » Cyrus se tint autant que possible sur ses gardes contre une pareille catastrophe, et il choisit pour l'exécution de son projet l'époque d'une grande fête annuelle des Babyloniens, pendant laquelle selon leur coutume « ils s'abandonnaient à la débauche toute la nuit. » Tandis que les habitants se livraient ainsi à la danse et à la joie, la rivière fut subitement détournée; elle remplit le lac, les tranchées et le canal; et dès que le lit du fleuve se trouva à sec, les troupes perses, infanterie et cavalerie, profitèrent du chemin qu'il leur ouvrit pour pénétrer avec leurs alliés dans la ville[56]. « Ainsi dit l'Éternel, qui dit à l'abîme: Sois « desséché; je tarirai tes fleuves. »

On porta un détachement de troupes à l'entrée du fleuve dans la ville et un autre à sa sortie[57], et « courrier vint sur courrier, et messager sur mes- « sager pour annoncer au roi de Babylone que sa « ville est prise par un bout, et que ses gués sont « surpris. » La ville fut prise, dit Hérodote, « par surprise, et son étendue était telle que les habitants eux-mêmes assurent que ceux qui demeuraient dans les faubourgs furent faits prisonniers avant que le moindre bruit arrivât au centre de la ville[58] » où était le palais du roi: pas une seule des portes de la ville ne fut ouverte, on ne démolit pas une seule pierre. Mais « je t'ai tendu des filets et aussi « tu as été prise, ô Babylone! et tu n'en savais

(55) Hérod., l. I, ch. CXCI. — (56) Ibid. — Xénop., *Cyrop.* VII, p. 434, 437. — (57) Hérod., I, ch. CXCI. — (58) Ibid.

« rien; tu as été trouvée et même surprise parce-« que tu t'en es prise à l'Eternel. Comment celle « qui était célèbre par toute la terre a-t-elle été « saisie? car tu t'es confiée en ta malice. Ta sagesse « et ta science est celle qui t'a séduite; c'est pour-« quoi le mal viendra sur toi, et tu ne sauras « point quand il sera près d'arriver; et le mal-« heur qui tombera sur toi sera tel que tu ne le « pourras point détourner; il n'y a personne qui « te délivre. »

« Je les ferai échauffer dans leurs festins, et je « les enivrerai afin qu'ils se réjouissent, et qu'ils « dorment d'un sommeil perpétuel, et qu'ils ne se « réveillent plus, dit l'Eternel. Je les ferai des-« cendre comme des agneaux à la tuerie, etc. etc. « J'enverrai donc ses principaux et ses sages, « ses gouverneurs et ses magistrats, et ses « hommes forts; ils dormiront d'un sommeil per-« pétuel. » A mesure que la nuit s'avançait, Cyrus encourageait ses troupes à pénétrer dans la ville, parceque, dans cette nuit de débauche, beaucoup de gens devaient sommeiller, d'autres devaient être ivres, et la confusion devait être générale. Après avoir traversé la ville sans obstacle, les Perses, tout en massacrant quelques personnes, et en mettant d'autres en fuite, arrivèrent au palais, avant qu'aucun messager y fût parvenu pour annoncer au roi la prise de sa capitale. Les portes du palais, fortifiées avec soin, étaient fermées; les gardes bivouaquaient autour d'un grand feu lorsque les Perses fondirent sur eux; des cris élevés, mais non plus des cris joyeux, parvinrent aux oreilles du prince, et une lueur vive vint éblouir ses yeux et lui annoncer une œuvre de destruction dont il ignorait encore la cause. Ce fut donc le roi lui-même, qui, sans se douter de la présence de l'ennemi, se réveilla le premier de sa léthargie,

et commanda à ses courtisans de s'informer de la cause de tout ce tumulte. (On sait qu'il avait déjà été interrompu dans sa débauche par une main qui traçait devant lui, sur la muraille, des caractères mystérieux.) Ainsi fut accomplie la parole de celui qui dit de Cyrus : « Il accomplira toute ma « volonté; je délie les reins des rois, afin qu'on « ouvre devant lui les portes, et que les portes « ne soient point fermées. » Dès que les Perses virent les portes du palais s'ouvrir, ils s'y précipitèrent avec fureur. « Le roi de Babylone en « ouït le bruit, l'angoisse se saisit de lui, » et il fut massacré, lui et tous ceux qui l'entouraient. Dieu avait calculé son règne et y avait mis fin; son royaume fut divisé et donné aux Mèdes et aux Perses; cette même nuit, « ses principaux, « et ses sages et ses gouverneurs dormirent d'un « sommeil perpétuel, et ils ne se réveillèrent « plus[59]. »

« Les gens d'élite tomberont dans les places, « et on fera perdre la parole à tous ces gens de « guerre en ces jours-là. » Cyrus envoya des troupes de cavalerie dans les rues et places, avec l'ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouveraient; et il fit une ordonnance en langue syrienne, par laquelle il commandait à tous les habitants de rester dans leurs maisons sous peine de mort. On obéit à ces ordres[60]. — « Si je ne « te remplis d'hommes comme de grillons! » L'armée perse pénétra dans la ville avec autant de facilité que des grillons, et ses nombreuses cohortes semblaient vérifier la comparaison faite par le prophète. Après la prise de la ville, Cyrus déploya toute la force de sa cavalerie devant les Babyloniens, au centre de leur capitale;

(59) Hérod., l. I, ch. CXCI. — Xénophon, *Cyrop.* VII, 434, 439.
(60) Xénophon, V, 439.

quatre mille gardes se tenaient devant les portes du palais, et deux mille de chaque côté. Ceux-ci s'avancèrent comme l'avant-garde de Cyrus, et deux mille lanciers le suivaient. A ces derniers succédèrent quatre corps de cavalerie, composés de 10,000 hommes chacun, et à ceux-ci on réunit encore la cavalerie des Mèdes, des Arméniens, des Hyrcaniens, des Caduriens et des Sariens, « tous montés sur des chevaux et rangés « en hommes de guerre contre elle[61]. » Le cortége se terminait par des files de chariots, quatre de front, qui formèrent l'arrière-garde de cette multitude. Cyrus passa plus tard en revue, à Babylone, toute sa puissante armée, qui consistait en 120,000 hommes de cavalerie, 2000 chariots et 600,000 hommes d'infanterie.[62] Ainsi Babylone, qui jamais n'était tombée au pouvoir d'un ennemi, fut emportée par surprise, et « remplie d'hommes comme « de sauterelles. » Les Saintes Ecritures ne racontent nulle part la manière dont Babylone fut prise, et elles ne font jamais allusion à l'accomplissement des prophéties; mais il y a presque dans tous les détails un accord parfait entre les prédictions des prophètes et les faits racontés par Hérodote et par Xénophon.

Selon qu'il avait été prédit, dès que Cyrus se fut rendu maître de Babylone (Esaïe, XLV, 1, 4 [63]), il prit possession de ses trésors cachés. Jamais avant lui aucun ennemi n'avait osé se présenter devant elle. Il ne semblait pas qu'un homme pût s'emparer de la grande Babylone; mais elle fut une conquête facile pour le « pasteur du Seigneur. » Et de même qu'aujourd'hui on peut reconnaître que le Seigneur est l'Éternel, par la

(61) Xénophon l. VIII, p. 494, 495. — (62) Ibid. XIII, 494, 495.
(63) Esaïe fit cette prédiction 260 ans avant la prise de Babylone, 250 ans avant Hérodote et plus de 358 ans avant Xénophon.

parfaite concordance des descriptions des prophètes avec celles de tous les voyageurs qui visitent aujourd'hui les restes de cette Babylone toute désolée et détruite; de même alors Cyrus, qui contemplait depuis deux ans les murailles extérieures de Babylone, et désespérait de la réduire même par la famine, put s'assurer que « le « Dieu d'Esaïe, qui l'appelait par son nom, était « l'Eternel, par les trésors cachés et les riches- « ses secrètement gardées, » qu'il lui remit ainsi entre les mains. Lors donc que l'heure de la destruction eut sonné, Babylone fut prise; et lorsque l'époque prescrite pour la durée de la captivité des Juifs se fut écoulée, Cyrus accomplit encore la volonté de l'Eternel et devint leur libérateur.

« Ainsi a dit l'Eternel à son oint, à Cyrus, du- « quel j'ai pris la main droite, afin que je terrasse « les nations devant lui. » Cyrus commença sa carrière avec une petite armée de Perses; non-seulement il succéda à la couronne des royaumes de Médie et de Perse, qui se trouvèrent ainsi réunis en lui, mais les Hyrcaniens se soumirent volontairement à son autorité. Il subjugea les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les Cappadociens, les Phrygiens, le Lydiens, les Cariens, le Phéniciens et les Chaldéens. Il régna sur les Bactriens, les Indiens et les Ciliciens, et son empire s'étendit sur la Perse, la Paphlagonie et sur d'autres nations encore; il força les Grecs d'Asie, les Cypriens et les Egyptiens, à se soumettre à son autorité; c'est ainsi « qu'il terrassa les « nations[64]. »

« Voici, je vais susciter contre eux les Mèdes, « qui ne feront aucune estime de l'argent et qui

(64) Xénophon, *Cyrop.*, l. I, p. 45.

« ne s'arrêteront point à l'or [65]. » Celui qui était appelé l'oint du Seigneur ne connaissait pas l'avarice; Xénophon le dépeint comme le modèle du guerrier sage et généreux. Ce n'était pas la possession des richesses de Crésus et des trésors de Babylone qui relevait le conquérant, c'était sa générosité. Il disait que ses richesses ne lui appartenaient pas plus qu'à ses amis [66]; il prouvait que le but de sa vie était de savoir répandre et non d'accumuler des trésors, et de pourvoir par là aux besoins de ses serviteurs. Il faisait si peu de cas de « l'or et de l'argent » que Crésus lui fit observer qu'il se rendrait pauvre à force de libéralités, au lieu de se rendre riche par ses grands biens. Les Mèdes, même à cet égard, étaient animés de l'esprit de leur chef, et Xénophon en raconte un trait remarquable [67] : Lorsque Cobryas, gouverneur assyrien dont le fils avait été tué par le roi de Babylone, reçut avec hospitalité Cyrus et son armée, celui-ci, avant de le quitter, demanda aux chefs des Mèdes et des Hyrcaniens si, après avoir donné aux dieux et à l'armée ce qui leur revenait des trésors de Babylone, il ne serait pas convenable qu'ils abandonnassent leur part à Cobryas, en retour de sa généreuse hospitalité. Un cri unanime d'approbation fut la réponse qu'il reçut; et l'un des nobles ajouta : « Cobryas a pu penser que nous étions pauvres parceque nous ne venions pas chargés de monnaies d'or, et que nous ne portions pas avec nous des coupes d'or, mais il apprendra maintenant que l'homme peut être généreux sans avoir beaucoup d'or [68]. « Ils ne « s'arrêtaient point à l'or. » On peut aisément

(65) Esaïe, 13, 17. — (66) Xénophon, VIII, 516. — (67) Ibid., 482.
(68) Xénophon, V, 289.

croire que la reconnaissance, aussi bien que le désir de la vengeance, porta Cobryas à marcher contre Babylone, et ce fut lui qui, plus tard, pénétra le premier dans le palais du roi. « Les jugements de l'Eternel sont un abîme » mais aussi ne sont-ils pas « toujours justes? » Sa main fut du nombre de celles qui immolèrent le meurtrier de son fils.

A tous les faits que nous venons de citer, à l'appui de la vérité de la prophétie relative au siége de Babylone, il faut en ajouter un autre qui n'est pas moins remarquable, c'est que, d'après le portrait qu'ont fait de Cyrus les écrivains profanes, jamais il n'exista de roi ou de conquérant, soit avant soit après lui, qui ait eu plus de désintéressement et de grandeur d'âme, et une politique plus saine et plus morale, un plus haut degré d'intégrité, ni enfin, si l'on en excepte sa rigueur à l'égard des Babyloniens, plus de douceur et de générosité envers des ennemis vaincus. La beauté même de ce portrait a fait croire à certaines personnes qu'il était en partie imaginaire. Nous ne sommes pas de cet avis, vu surtout que le langage de l'auteur païen à qui nous devons ce portrait coïncide parfaitement avec les paroles du prophète. « Ainsi a dit l'Eternel à son oint, à Cyrus « que j'ai pris par la main droite; c'est moi qui ai « suscité celui-ci pour la justice et je conduirai « tous ses desseins. » Et, aussitôt après, le prophète ajoute : « Il rebâtira ma ville, et renverra « sans rançon et sans présents mon peuple qui y « avait été transporté, a dit l'Eternel des ar« mées [69]. » En effet, ce fut lui qui publia le premier édit en faveur de la restauration des Juifs et de la reconstruction du temple de Jérusalem.

(69) Esaïe, XLV, 1, 13.

Et, loin d'exiger une rançon ou des présents, il donna l'ordre à ses généraux et aux gouverneurs des villes limitrophes de la Judée de fournir aux Juifs tout l'or et l'argent dont ils auraient besoin pour rebâtir le temple, ainsi que des bêtes pour les sacrifices; et cet ordre fut exécuté à la lettre.

Avant de commencer le siége de Babylone, Cyrus crut devoir s'assurer de l'appui des nations qui l'entouraient. Il lui fallut d'abord marcher contre les Egyptiens et les autres alliés de Crésus, qu'il vainquit après une guerre acharnée. Une fois soumis, les Egyptiens, qui avaient été les plus vaillants et les plus opiniâtres de ses ennemis, lui restèrent toujours fidèles. L'Ethiopie formait la limite de ses possessions à l'est. « Ainsi « a dit l'Eternel : Le travail de l'Egypte et le trafic « de Cus, et les Sabéens, hommes de grande taille, « passeront vers toi et seront à toi : ils marche- « ront après toi. » (Esaïe, xlv, 14.)

« Ils se prosterneront devant toi. » Lors de la magnifique marche triomphale qui eut lieu après la conquête de Babylone, et où Cyrus apparaissait pour la première fois en public à la tête de son armée rangée en bataille, au milieu d'une multitude innombrable, au moment où, sur son char, il eut franchi la porte du palais, tous les spectateurs, en l'apercevant, se prosternèrent devant lui pour l'adorer. Quelques historiens de l'antiquité prétendent que Cyrus fut le premier homme objet d'une semblable adoration, et c'est de là que vint, selon eux, la coutume parmi les peuples de l'Orient, et surtout chez les Mèdes et les Persans, de se laisser tomber ou de se prosterner devant les monarques. Que cette opinion soit fondée ou non, du moins elle vient à l'appui de ce qu'il y eut à la fois de remarquable et de mémorable dans l'adoration que l'on rendit à Cyrus.

« Et ils te rendront hommage. » L'adoration, Dieu seul y a droit; mais l'adoration même ne put troubler la sérénité d'esprit qui distinguait Cyrus; sa clémence et sa bonté brillaient d'un éclat plus vif encore que celui de son diadême. La plupart de ceux qu'il avait soustraits au joug du roi de Babylone, qui, orgueilleux comme Lucifer, s'était toujours montré sourd aux cris des opprimés et impitoyable envers ses prisonniers, vinrent sur son passage, à travers la foule frappée d'admiration, lui présenter des suppliques, chacun selon ses besoins. Ces suppliques étaient en si grand nombre que ne pouvant y faire droit simultanément, et voulant allier la miséricorde à la prudence, la générosité à la justice, il fit placer trois porte-sceptre aux trois côtés de son char, et leur donna l'ordre de publier, en son nom, qu'il autorisait tous ceux qui avaient des demandes à lui faire à s'adresser dans ce but à ses généraux ou à ses amis. Ces derniers étaient chargés de lui soumettre tous les cas dignes de son attention. Telle fut la première conquête de Babylone, tel en fut le premier conquérant; ainsi s'accomplit ce qui avait été prédit de l'un et de l'autre.

« Qui ne retourne point à vide [70]. » Les murailles de Babylone étaient incomparablement les plus élevées et les plus fortes qui eussent jamais été construites par l'homme. On leur avait donné cette prodigieuse hauteur afin qu'il n'y eût pas la moindre possibilité que Babylone fût prise. Et cette confiance semblait pleinement justifiée lorsque, retranchés dans leurs forteresses, les habitants de Babylone, qui ne voulaient pas courir la chance d'une bataille, se moquaient de l'innombrable multitude qui entourait leur ville, et se

(70) Jérémie, L, 9.

voyaient ainsi hors de l'atteinte de tous les dards des Parthes. Toutefois, quoique cette orgueilleuse assurance que la ville ne pourrait jamais être prise semblât presque devoir se réaliser, Babylone fut assiégée plusieurs fois après la prédiction du prophète, et jamais sans succès. Il est vrai que d'abord Cyrus en leva le siége, mais ce ne fut que pour y revenir « avec les nations qu'il avait « suscitées contre elle ; et il ne retourna point à « vide. » Cette prophétie se trouve ainsi accomplie non-seulement par lui, mais encore par tous ceux qui lui succédèrent. Babylone tomba devant quiconque leva le bras contre elle.

Et cependant sa grandeur ne s'effaça pas, sa gloire ne disparut pas tout-à-coup. Cyrus ne fut pas son destructeur ; il essaya au contraire de lui conserver, par des institutions sages, la prééminence parmi les nations ; il la laissa à son successeur dans toute sa force et toute sa magnificence. Mais, après s'être révoltés contre Darius, les Babyloniens se préparèrent à soutenir un nouveau siège et défièrent toute la puissance réunie de l'empire perse. Déterminés à ne pas se rendre, et résolus à ne pas céder même à la famine, ils eurent la cruauté de mettre à mort toutes les femmes de la ville, à l'exception de leurs mères et d'une seule femme, la plus chérie dans chaque famille, pour cuire le pain. On rassembla toutes les autres et on les étrangla [71]. « Ces choses t'arriveront en « un moment, en un même jour, la privation « d'enfants et le veuvage ; elles sont venues sur « toi dans tout leur entier, pour le grand nombre « de tes sortilèges et pour la grande abondance « de tes enchantements. Et tu t'es confiée en ta « malice. » Certes ces choses vinrent sur eux

(71) Hérodote, l. III, ch. CL ; t. III, 160, édit. Foul.

dans tout leur entier, lorsqu'ils étranglèrent leurs femmes et leurs enfants de leurs propres mains. Et ce fut encore cette fois « subitement, » en un « même jour, » que toutes ces victimes périrent; le veuvage fut si général que plus tard il fallut rassembler des provinces éloignées 50,000 femmes pour remplacer celles qui furent alors massacrées. La « privation d'enfants » fut d'autant plus sentie que ce furent les mères qu'on épargna et qui restèrent pour les pleurer. Ils se confièrent en vain « à leur malice; » car en devenant ainsi les instruments de l'exécution d'un des jugements qui devaient fondre sur eux, ils ne diminuaient pas la grandeur de leurs iniquités; et c'était à cause de ces iniquités mêmes que d'autres malheurs allaient fondre sur Babylone. Les habitants se croyaient en état de défier la famine. Le stratagème de Cyrus ne pouvait plus être un piège pour eux; il leur était facile de déjouer un semblable projet; cependant ce ne fut « pas en vain » que Darius assiégea Babylone.

Dans le vingtième mois du siège, un Perse, couvert de marques de mauvais traitements, le corps ruisselant de sang, le nez et les oreilles coupés, se présenta seul devant une des portes de Babylone; objet digne de pitié, il devait être sinon un grand criminel, du moins la victime d'une affreuse cruauté. Il s'était échappé du camp; ce n'était pas un déserteur obscur, qu'on aurait naturellement repoussé loin des murs de la ville; c'était Zopyre, un des principaux seigneurs du royaume de Perse. Il assura aux Babyloniens qu'il n'avait pas reçu ce traitement comme châtiment d'aucun crime, mais que ces blessures dont son corps était sillonné n'étaient autre chose que les traces du déplaisir et de la colère du roi, parcequ'il lui avait donné le conseil de lever un

siège dont il considérait la réussite comme impossible. Cet avis avait, dit-il, réveillé toutes les craintes et blessé l'orgueil du monarque, et toute sa fureur s'était épuisée sur son fidèle conseiller. Pour un esprit altier comme le sien, la honte était pire que la souffrance, et il venait maintenant se joindre aux rebelles, le cœur brûlant du désir de la vengeance. « Je viens, leur dit-il, vous faire un grand bien, et en même temps un grand mal à Darius, à son armée et à toute la Perse. L'outrage que j'ai reçu ne restera pas sans vengeance; car je connais ses projets et je vous les communiquerai. » Avec de telles promesses et de telles paroles, les Babyloniens ne songèrent pas à douter seulement de la sincérité de Zopyre, ni de son dévouement à leur cause, puisque cette cause semblait s'identifier à son espoir de vengeance. Il ne voulait que combattre contre leurs propres ennemis. Sur sa demande, on lui confia sans hésitation un commandement militaire. Ce n'était pas alors une vertu que de pardonner le mal, et la vengeance était en honneur. Zopyre fit espérer aux Babyloniens qu'il parviendrait bientôt à se venger de celui qui l'avait si cruellement fait souffrir. A leur grande joie, dix jours après son arrivée dans la ville, une occasion favorable se présenta; il fit une sortie par la porte de Sémiramis, tomba sur un détachement de l'ennemi et lui tua 3,000 hommes; et, sept jours plus tard, deux fois autant périrent près de la porte de Ninias. Les habitants de Babylone sentirent alors renaître leur courage et leur ardeur.

Les louanges de Zopyre étaient dans toutes les bouches; on lui accorda un commandement supérieur; mais pendant vingt jours les Perses, devenus plus craintifs, ne prêtèrent nulle part le

flanc à une attaque ; au bout de ce temps Zopyre se montra digne d'une confiance plus grande encore par une sortie qu'il fit faire par la porte de Chaldée, et dans laquelle il tua 4,000 soldats ennemis. Pour le récompenser de pareils services, et pour prouver la haute estime qu'on avait pour sa fidélité, sa bravoure et son habileté, non-seulement on lui accorda le commandement en chef de l'armée, mais encore on lui confia le poste le plus important et le plus honorable de Babylone, celui de gardien des murailles [72].

Darius, comme pour se mettre à l'abri de ces surprises et de ces pertes inutiles, se rapprocha des murs de la ville. On les garnit de troupes suffisantes pour résister aux attaques, mais la perfidie de Zopyre, dont les Babyloniens et les Perses ne se doutaient pas plus les uns que les autres, se fit alors connaître. A peine l'ennemi s'était-il approché, à peine les citoyens étaient-ils arrivés sur les murailles, que Zopyre, à qui était confiée la garde des portes, fit ouvrir celles qu'on appelait Cissiènes et Bélides, et auprès desquelles les troupes d'élite des Perses étaient stationnées [73]. C'était un piège préparé d'avance ; Darius en connaissait seul le secret ; Zopyre l'avait conçu et c'était de lui-même et de son plein gré qu'il s'était mutilé. A la gloire d'un tel dévouement on ajouta de grands honneurs et d'immenses richesses ; et on lui accorda le gouvernement de Babylone exempt de tout tribut.

On avait arrangé d'avance le nombre d'hommes qu'il fallait sacrifier, la position que les troupes devaient occuper, et l'intervalle entre les sorties était aussi fixé. Darius sacrifia aussi facilement la vie de 7,000 hommes que Zopyre s'é-

(72) Hérod., ch. CLII-CLVII, p. 166-173. — (73) Ibid. ch. CLVIII, LIX.

tait infligé des blessures incurables. « C'est ainsi, dit Hérodote, que Babylone fut prise une seconde fois. » Et ce fut ainsi que la parole de Celui qui voit la fin de toutes choses dès le commencement fut une seconde fois accomplie contre Babylone : « Il ne retournera point à vide. »

Babylone fut prise une troisième fois par Alexandre-le-Grand. Mazœus, général perse, lui rendit la ville, et il y entra à la tête de son armée rangée en ordre de bataille[74]. Encore une fois elle « fut remplie d'hommes ; » chacun d'eux « fut « rangé en homme de guerre contre elle. » Le siège d'une ville défendue par d'aussi superbes fortifications[75] aurait été une entreprise difficile et pénible, même pour le conquérant de l'Asie; mais les habitants de Babylone se précipitèrent sur les murailles en toute hâte pour voir leur nouveau roi, et ils échangèrent sans lutte le roi de Perse pour le roi de Macédoine. Babylone fut ensuite prise par Antigone, par Démétrius, par Antiochus-le-Grand et par les Parthes. Ainsi, quel que fût le roi ou la nation qui marchât contre elle, « personne ne retourna à vide. »

Chaque pas de la décadence de Babylone est l'accomplissement d'une prophétie. Conquise la première fois par Cyrus[76], elle cessa d'être ville impériale et ne fut plus qu'une ville tributaire. « Descends, assieds-toi sur la poussière, « vierge, fille de Babylone, assieds-toi à terre ; il « n'y a plus de trône pour la fille des Chaldéens. » Après la révolte des Babyloniens contre Darius, les murs furent baissés et les portes détruites[77]. « La muraille même de Babylone est renversée. »

(74) Quadrato agmine, quod ipse ducebat, velut in aciem irent, ingredi suos jubet. Quint. Curt. l. V, ch. III.

(75) Tam munitæ urbis. Ibid. — (76) Hérod. I, CXLI.

(77) Hérod., III, CL.

Xerxès, après sa retraite ignominieuse de la Grèce, pilla le temple de Babylone[78], dont les idoles en or étaient seules estimées à 500,000,000 de francs, et s'empara en outre de vastes trésors. « Je punirai aussi Bel à Babylone et je tirerai hors « de sa bouche ce qu'il avait englouti. » — « Je pu- « nirai les images taillées de Babylone[79]. »

Alexandre-le-Grand entreprit de rétablir Babylone dans sa gloire première, et eut l'idée d'en faire la métropole d'un empire universel; mais pendant que plusieurs milliers d'hommes étaient employés à rebâtir le temple de Bélus et à réparer les quais de l'Euphrate[80], le conquérant du monde mourut à la fleur de son âge et à l'apogée de sa grandeur. « Prenez du baume pour « sa douleur, peut-être qu'elle guérira; nous « avons traité Babylone, et elle n'est point gué- « rie[81].

Patrocle, gouverneur de Babylone sous Séleucus, l'un des successeurs d'Alexandre, ayant appris que son ennemi Démétrius s'approchait rapidement à la tête d'une armée considérable, et n'ayant lui-même qu'un petit nombre de troupes à sa disposition, n'osa pas l'attendre, mais donna l'ordre aux Babyloniens de quitter la ville et de « fuir au désert[82]. » De son côté, il alla camper avec son armée dans les marais de l'Euphrate, persuadé qu'il y serait plus en sûreté que derrière les murs de Babylone. A son entrée dans cette ville, Démétrius, qui y était arrivé avec la rapidité d'un torrent qui se déborde, la trouva complètement déserte. « Voici, il montera comme un « lion monte, à cause du débordement du Jour-

(78) Hérod., I, CLXXXIII. — (79) Jérémie, LI, 44, 47, 52.
(80) Arrian., l. VII, c. XVII. — Strabon, XVI, p. 738.
(81) Jérémie, LI, 8, 9.
(82) Φυγειν δ'ές την έρημον. Diod. Sic. t. VIII, l. XIX, 423, 424.

« dain vers la demeure forte, et en un moment je « le ferai courir sur elle[83]. »

Babylone ne tarda pas à revoir ses habitants, mais le voisinage de la ville de Séleucie lui fut désormais fatal, en lui enlevant une partie de sa population. Tel était en effet, comme Pline le rapporte, et comme l'ont depuis longtemps observé les auteurs chrétiens, le but que s'était proposé le fondateur de Séleucie, et c'est surtout à la fondation de cette ville qu'il faut attribuer le déclin de Babylone[84]. Ptolémée Evergète, qui étendit ses conquêtes au-delà de l'Euphrate, fit transporter en Egypte 2,500 idoles, au nombre desquelles il s'en trouvait plusieurs que Cambyses, roi de Babylone, avait autrefois enlevées aux Egyptiens[85].

A une époque plus rapprochée, environ 130 ans avant l'ère chrétienne, Phrahates, roi des Parthes, s'étant vu obligé, comme le rapporte Justin, de marcher contre les Scythes qui ravageaient son territoire, délégua son autorité entre les mains d'un certain Himère. Cet homme, que sa beauté seule avait recommandé à la faveur de Phrahates, oublia son origine obscure et ses devoirs de gouverneur, et opprima cruellement les Babyloniens et les autres peuples soumis à ses caprices[86]. Phrahates périt dans son expédition contre les Scythes, et son oncle, qui lui succéda, étant mort en combattant les Thogares, Mithridate-le-Grand, son fils, fut aussitôt proclamé roi de Parthie.

(83) Jérémie, L, 44.

(84) In solitudinem rediit exhausta vicinitate Seleuciæ, *ob id* conditæ a Nicatore. Plin. *Nat. Hist.*, l. VI, c. XXXVI.

(85) Hiéron, t. V, p. 706, in Dan., XI, 8.

(86) Phrahates, cum adversus eos proficisceretur, ad tutelam regni reliquit Himerum quemdam, pueritiæ sibi flore conciliatum, qui tyrannica crudelitate, oblitus et vitæ præteritæ, et vicarii officii, Babylonios, multasque alias civitates importunè vexavit. Justinus, l. XLII, p. 268.

Diodore de Sicile parle, par inadvertance sans doute, de Evemère ou Humère comme d'un roi des Parthes, ajoutant toutefois qu'il était Hyrcanien de naissance : mais ce qu'il rapporte de sa cruauté envers les Babyloniens prouve abondamment que les jugements prononcés par les prophètes contre Babylone continuaient de recevoir leur pleine et entière exécution. « En méchanceté, dit cet historien, il surpassa les tyrans les plus cruels : il n'est pas de supplice imaginable auquel il n'ait eu recours. Sans la plus légère cause, il fit charger de chaînes un grand nombre de Babyloniens, et les envoya avec leurs femmes et leurs enfants en Médie, ordonnant qu'on vendît tout ce qu'ils possédaient, et, au besoin, qu'on les vendît eux-mêmes comme du butin. Il incendia le forum de Babylone ainsi que plusieurs temples de cette ville dont il détruisit la plus belle partie[87]. »

« Il n'y a plus de trône pour la fille des Chal-« déens, car on ne parlera plus de ta mollesse et « de ta délicatesse. Mets la main aux meules, et « fais moudre la farine, etc. » Cette prophétie est également interprétée par Grotius et Lowth de la manière suivante, mais sans que ces deux au-

(87) Ὅτι Εὐήμερος ὁ των Παρθων βασιλευς, Ὑρκανιος ὠν το γενος, ὠμοτητι δε ὑπερβαλλων παντας τους μνημονευομενους τυραννους, οὐκ ἐστιν ὁποιον τιμωριας γενος ἀπελιπε. Πολλους δε των Βαβυλωνιων και ἐπι ταις τυχουσαις αἰτιαις πανοικιους ἐξανδραποδισαμενος εἰς την Μηδιαν ἐξεπεμψε προσταξας λαφυπωλησαι (*) και της Βαβυλωνος την ἀγοραν και τινα των ἱερων ἐνεπρησε, και το κρατιστον της πολεως διεφθειρε. Diod. Sic., vol. X, p. 128, traduit ci-dessus. — Ce passage de Diodore est cité par Usher et l'évêque Newton, etc., au sujet de la désolation de Babylone et des cruautés

(*) Λαφυρα est un terme qui s'applique aux dépouilles prises aux *vivants* par opposition à σκυλα, dépouilles des morts. *Scap.* Le mot composé dont se sert Diodore dénote que les captifs eux-mêmes étaient vendus comme du butin et que, par conséquent, ils étaient soumis à la servitude la plus abjecte, à la spoliation la plus absolue.

teurs fassent de rapprochement entre le fait de l'esclavage ou de la servitude des Babyloniens et la prophétie elle-même. « Prépare-toi pour des offices serviles[88]. De maîtresse de plusieurs royaumes, tu deviendras une vile esclave; tes enfants seront, dans leur captivité, employés à moudre la farine : et cette occupation était considérée comme la plus basse de toutes (*voir* Exode, XI; Juges, XVI, 21). Elle correspondait au *pistrinum*, emploi de celui qui tournait la meule chez les Romains[89]. » Himère, le plus cruel des tyrans, qui exerça toutes les cruautés imaginables envers les Babyloniens, et qui en réduisit un grand nombre en esclavage, dut nécessairement les soumettre aux travaux les plus vils de cet état. « Je ferai cesser l'arrogance de ceux qui se « conduisent avec fierté, et j'abaisserai l'orgueil « de ceux qui se font redouter. »

Dans « leur fuite soudaine » à l'approche de

auxquelles ses habitants furent exposés; mais ces auteurs n'y ont pas vu de rapport direct à telle ou telle prédiction. La traduction latine, à laquelle ils ont recours, ne dit pas, comme le fait l'original, que le tyran donna l'ordre de vendre les dépouilles ou les exilés eux-mêmes en guise de butin. Cela pourtant est digne de remarque; car Lowth, qui ne s'appuie pas du témoignage de Diodore ni de celui d'aucun autre auteur, interprète ainsi qu'il suit ces paroles du Prophète : « Découvre tes tresses, » — « tes cheveux tomberont sur tes oreilles, ils ne seront plus tressés ni retenus par un diadème; tu seras privée de toutes les parures, de tous les ornements dont tu étais vaine, parcequ'ils étaient étaient les marques de ta qualité; les personnes du plus haut rang elles-mêmes perdront ce qui faisait leur joie : elles seront menées en captivité dans un état abject et couvertes de haillons. » Voilà comment cet habile commentateur expliqua ces paroles avant qu'aucun rapprochement n'ait été établi entre le fait en question et la prophétie dont il est l'accomplissement. Et ce commentaire s'est vu confirmé plus de cent ans après par les mots omis dans la traduction du texte grec, mots que l'on trouve dans toutes les éditions anciennes ou modernes des ouvrages de Diodore.

(88) Para te servilibus ministeriis. Grot. — Esaïe, XLVII, 1, 2.
(89) Lowth. — Esaïe, XIII, 11.

Démétrius, quelques-uns des habitants de Babylone quittèrent l'Euphrate et se réfugièrent au désert; d'autres passèrent le Tigre pour se rendre dans la Susiane. Quant à Patrocle et à ses soldats, ils trouvèrent leur salut au milieu des marais, des fossés et des rivières qu'ils furent obligés de franchir dans leur retraite précipitée. Après avoir réduit un grand nombre de Babyloniens à l'esclavage, Himère les exila en Médie, « pays situé au-delà du Tigre, du Choaspe et des rivières qui en sont tributaires; » mais d'abord il ordonna que l'on vendît leurs effets précieux; aussi bien, les ornements riches et éclatants de la fille de Babylone ne convenaient plus à de malheureux exilés, ni à l'état abject et aux travaux auxquels ils étaient soumis. Les ordres de leurs gouverneurs étrangers recevaient leur exécution; mais il avait été depuis longtemps écrit de la fille des Chaldéens : « Découvre tes tresses, déchausse-toi, « trousse-toi, passe les fleuves, etc. Et tu as dit : « Je serai reine à toujours; tellement que tu n'as « point mis ces choses-là dans ton cœur, tu n'as « point pensé à ce qui t'arriverait un jour [90]. »

Xerxès, roi de Perse, dépouilla les temples de Babylone des idoles qui s'y trouvaient. Elles étaient en si grand nombre que leur poids en or s'éleva à 400,000 livres. Nous avons dit plus haut que Ptolémée Evergète, ayant étendu ses conquêtes au-delà de l'Euphrate, en rapporta à son retour précipité en Egypte, où il avait été subitement rappelé, 2,500 idoles.

Lorsque les Babyloniens abandonnèrent leur ville natale pour s'établir à Séleucie, qui était à environ seize lieues de Babylone, et lorsque plus tard ils se virent obligés de se rendre en Médie

(90) Esaïe, XLVII, 2, 7.

avec tout ce qu'ils possédaient (πανοικιους), il est probable que, malgré les difficultés du transport, ils ne laissèrent pas derrière eux leurs dieux domestiques. On doit supposer au contraire qu'après avoir vu brûler leurs temples, les Babyloniens, toujours idolâtres, et condamnés désormais à un esclavage et à un bannissement perpétuels, emmenèrent un grand nombre de leurs idoles dans le pénible pèlerinage qu'ils firent vers la terre d'exil, au pays lointain de leurs ennemis. Aussi avait-il été écrit : « Leurs faux dieux ont « été mis sur des bêtes et sur des chevaux; les « idoles que vous portiez les ont chargés, elles « ont été un fardeau aux bêtes lassées. Elles ont « été renversées, elles sont tombées ensemble « sur leurs genoux, elles n'ont pu éviter d'être « chargées. »

« Et elles-mêmes sont allées en captivité[91]. » La Médie fut dès le commencement appelée à prendre part au siège de Babylone; car l'esprit de Dieu était tourné contre Babylone pour la détruire. Et quand les temps furent accomplis, c'est-à-dire 308 ans après le siège de cette ville, et 582 ans après la prophétie, les Babyloniens furent en effet « envoyés captifs » en Médie.

Himère, natif d'Hyrcanie, et à peine alors au sortir de l'enfance, dut à sa beauté (*flore pueritiæ*) d'être nommé gouverneur pendant l'absence du roi. Oubliant son origine, il abusa tellement du pouvoir auquel il avait été subitement élevé, qu'il surpassa tous les tyrans en cruauté. Et si, d'un côté, sa méchanceté raffinée ne faisait que remplir la coupe d'amertume préparée de longue date aux Babyloniens, de l'autre, on peut lui appliquer à lui-même les paroles du prophète : « Si les

(91) Esaïe, XLVI, 1, 2.

« plus petits du troupeau, dit-il, ne les traînent par « terre, et si on ne détruit leurs cabanes sur « eux[92] ! » Sa jeunesse et la cause ridicule de son élévation au pouvoir nous le montrent indubitablement comme « le plus petit du troupeau, » et en exécutant « la résolution que l'Eternel avait « prise contre Babylone, » on ne peut nier « qu'il « ne les ait traînés par terre, qu'il n'ait détruit « leurs cabanes sur eux. »

Il les renvoya de Babylone avec tout ce qu'ils possédaient. Mais cette émigration forcée avait été précédée, comme elle fut suivie, d'une émigration volontaire de la part d'un grand nombre de Babyloniens qui s'établirent à Séleucie, selon ce qui avait été prédit : « Tant les hommes que « les bêtes se sont enfuis et s'en sont allés[93]. »

Avant la destruction du temple de Bélus, bâti dans le principe pour fixer la race humaine dans les plaines de Shinar, avant que les temples des dieux et les riches palais des habitants de Babylone eussent été la proie des flammes, on conçoit que les Babyloniens n'aient pu se décider à s'en éloigner. Mais le jugement de Dieu devait s'appesantir sur leurs temples magnifiques, non moins que sur eux-mêmes et sur les vains objets de leur coupable idolâtrie. Les devins, les astrologues, ceux qui faisaient des pronostics mensuels, ne purent détourner des habitants les calamités qui s'amoncelaient sur leurs têtes, car le temps était venu où les temples des Babyloniens ne devaient plus leur servir de lieux forts et de retraites, où tous leurs efforts, soit pour soustraire à leur sort les malheureux habitants, soit pour sauver leurs demeures, devaient être aussi inutiles que leur science était vaine. En effet, il est expressément

(92) Jérémie, L, 45. — (93) Ibid., 3.

rapporté qu'Himère mit le feu au forum et à plusieurs temples, et qu'il détruisit la plus belle partie de la ville. « Voici, ils sont devenus comme « de la paille ; le feu les a brûlés ; ils ne délivreront « point leur âme de la violence de la flamme[94]. « Ainsi, a dit l'Eternel, les peuples auront tra- « vaillé pour néant, et les nations pour le feu, et « elles s'y seront lassées[95]. » — « Je punirai aussi « Bel à Babylone, et je tirerai de sa bouche ce qu'il « avait englouti, et les nations n'aborderont plus « vers lui[96]. »

« C'est la vengeance de l'Eternel ; vengez-vous « d'elle, faites-lui comme elle a fait. » — « Malheur « à eux, car le jour est venu et le temps de leur « visitation. On entend la voix de ceux qui s'en- « fuient et qui sont échappés du pays de Babylone « pour annoncer dans Sion la vengeance de l'Eter- « nel notre Dieu, la vengeance de son temple. « Rendez-lui selon ses œuvres, faites-lui selon « tout ce qu'elle a fait, car elle s'est élevée avec « fierté contre l'Eternel, contre le Saint d'Israël[97]. « Mais je rendrai à Babylone et à tous les habi- « tants de la Chaldée, à vos yeux, tous les maux « qu'ils ont faits dans Sion, dit l'Eternel. » Le Dieu fort des rétributions, l'Eternel ne manque jamais à rendre la pareille[98]. Les faits relatifs au siège de Jérusalem et à la captivité des Juifs se sont, comme nous l'avons vu, substitués aux prédictions, et nous pouvons désormais établir un parallèle entre la conduite des Babyloniens et le châtiment qu'elle leur attira.

« Et l'Eternel envoya contre lui des troupes de « Chaldéens, et des troupes de Syriens, et des « troupes de Moabites, et des troupes d'Ammo- « nites, et il les envoya, dis-je, contre Juda pour

(94) Esaïe, XLVII, 14. — (95) Jér., LI, 58 — (96) Ibid., LI, 44.
(97) Jér., L, 15, 27, 28, 29. — (98) Ibid., LI, 24, 56.

« le détruire[99]. » Aussitôt que le jour de la rétribution fut arrivé, la plupart des grandes nations comprises entre l'Egypte et la mer Caspienne, entre la Lydie et le golfe Persique, marchèrent d'un commun accord contre Babylone. « Nebu-« cadnetzar, roi de Babylone, vint contre Jéru-« salem, lui et toute son armée, et il campa con-« tre elle, et ils bâtirent des forts tout autour, et « la ville fut assiégée[100]. » Cyrus, après avoir réuni les nations de l'Asie contre Babylone, alla camper autour de ses murailles; en un mot, il fit le siège de cette ville qui avait été si longtemps la terreur des nations. « Ils prirent donc le roi, et « le firent monter vers le roi de Babylone à Ribla, « où on lui fit son procès, et on égorgea les fils de « Sédécias en sa présence... Le prévôt de l'hôtel « emmena aussi Séraja, premier sacrificateur; et « Sophonie, second sacrificateur; et les trois « gardes des vaisseaux. Il emmena aussi de la « ville un officier qui avait la charge des gens de « guerre, et cinq hommes de ceux qui étaient « près de la personne du roi qui furent trouvés « dans la ville; de plus le secrétaire du capitaine « qui tenait les rôles du peuple, du pays et « soixante hommes d'entre le peuple, qui fu-« rent trouvés dans la ville. Nebuzar-Adan les « mena au roi de Babylone... et le roi de Baby-« lone les frappa et les fit mourir. » Or, pendant la nuit où Babylone fut prise, le roi fut mis à mort avec un grand nombre de ses principaux officiers. Et le massacre des gouverneurs d'Israël fut amplement vengé par Darius, qui, selon Hérodote, fit empaler 3,000 des plus notables habitants de Babylone[101]. « Et toute l'armée qui « était avec le prévôt de l'hôtel démolit les mu-

(99) II Rois, XXIV, 2. — (100) Ibid., XXV.
(101) II, Rois, XXV, 6, 7, 10, 15, 21.

« railles de Jérusalem tout autour. » C'est ainsi que plus tard Darius démolit à son tour les murailles de Babylone. « Nébucadnetzar emporta aussi « à Babylone des vases de la maison de l'Eternel, « et il les mit dans son temple à Babylone[102]. » Cyrus, Xerxès et Darius s'emparèrent successivement des trésors du temple de Bélus. Ces princes, adorateurs du feu, furent les instruments de la vengeance prédite contre le temple de Babylone au sujet de la destruction de celui de Jérusalem; enfin Bel fut dépouillé de tout ce qu'il contenait d'objets précieux, ses idoles furent brisées, et ce qu'il avait englouti lui fut arraché de la bouche. « Nebuzar-Adan, prévôt de l'hôtel, officier du « roi de Babylone, entra dans Jérusalem, et il « brûla la maison de l'Eternel, et la maison « royale, et toutes les maisons de Jérusalem, et « il mit le feu à toutes les maisons des grands[1]. » Himère, vice-gouverneur du roi des Parthes, incendia le forum et quelques-uns des temples de Babylone, et détruisit la plus belle partie de la ville. « Ils continuèrent de plus en plus à com- « mettre de grands crimes... ils se moquaient des « envoyés de Dieu, etc... C'est pourquoi il fit ve- « nir contre eux le roi des Chaldéens, etc... il les « livra tous entre ses mains[2]. » Les Juifs captifs « furent les esclaves du roi des Chaldéens et de ses « enfants. On ne laissa pour labourer la terre et « tailler la vigne que les plus pauvres des habi- « tants du pays, et eux aussi furent les serviteurs « du roi de Babylone. » Voyons maintenant ce qui arriva aux conquérants, après avoir été eux-mêmes vaincus par Cyrus.

Ce prince déclara lui appartenir les biens ainsi que les personnes des Babyloniens. Après la prise

(102) II, Chron., XXXVI, 7.
(1) II Rois, XXV, 8, 9. — (2) II, Chron., XXXV, 14, 16, 17.

de leur ville, il exigea qu'ils lui livrassent leurs armes sous peine de mort. Un autre décret les obligea à cultiver la terre, à payer le tribut, à servir ceux dont ils devenaient la propriété; et Cyrus voulut que les Persans et leurs alliés parlassent en maîtres à leurs nouveaux esclaves. Dans une allocution qu'il fit à ses généraux, il maintint que tout leur appartenait par droit de conquête, comme par une loi éternelle; qu'ils pouvaient parconséquent se considérer comme les possesseurs légitimes d'un pays vaste et fertile, et d'un peuple qui le cultiverait à leur profit.

Après avoir vécu pendant plusieurs années dans cet état de dépendance, les Babyloniens finirent par se révolter contre leurs oppresseurs, et s'exposèrent de la sorte à un « esclavage » aussi humiliant et aussi pénible que celui qu'ils avaient autrefois imposé à leurs ennemis. Ils avaient soumis les Juifs « à une dure servitude, » ils n'en avaient pas eu pitié, mais « les avaient asservis. » Cyrus à son tour, afin de s'assurer de la soumission des Babyloniens, les réduisit à l'état le plus misérable. Le peuple idolâtre avait autrefois exercé d'indicibles cruautés contre les adorateurs du Dieu d'Israël, et maintenant de pareilles cruautés étaient exercées contre lui par les adorateurs du feu et les ennemis de l'idolâtrie. Et si jadis Israël fut traité sans miséricorde, aujourd'hui c'est Himère qui n'a « pas de pitié » pour les habitants de Babylone. Babylone qui avait mené Judas en captivité, « qui frappait avec fureur les peuples de coups qu'on ne pouvait détourner, » devient elle-même victime de la colère qu'elle avait provoquée; elle est sans cesse frappée de coups, comme l'aire où l'on bat le blé. Elle continua de gémir dans cet état, et d'être l'opprobre des nations pendant les quatre cents ans qui s'écoulè-

rent depuis que Cyrus en fit la conquête, jusqu'au jour où ses habitants, condamnés à expier le crime qu'avaient commis leurs ancêtres en détruisant le temple du Seigneur, se virent eux-mêmes réduits à l'esclavage et chassés de Babylone à la lueur de leurs temples incendiés.

C'est ainsi que cette ville aux palais dorés, et qui avait jadis fait la loi à Jérusalem, fut pendant plusieurs siècles dans un état voisin de sa ruine. En vain Cyrus voulut lui rendre son ancien éclat en y fixant le siége de son empire; les rois de Perse, ses successeurs, préférèrent habiter Suse, Persépolis ou Ecbatane, villes situées dans leur propre pays. Les successeurs d'Alexandre ne s'occupèrent pas non plus d'achever ce que ce conquérant avait fait pour rendre à Babylone sa prééminence et sa grandeur; et, après la subdivision de son immense empire, Babylone se vit préférer Séleucie, même par les rois d'Assyrie durant leurs excursions en Chaldée. C'est ainsi que sous la domination persane et, plus tard, sous la domination des Grecs, les habitants, suivant l'exemple de leurs rois, abandonnèrent la ville de Babylone comme si vraiment ils se fussent dit: « Laissez-la, « et nous en allons chacun dans son pays, car sa « condamnation est parvenue jusqu'aux cieux et « s'est élevée jusqu'aux nues. » (Jér., L.)

Mais il y avait des malédictions prononcées contre la terre de Chaldée aussi bien que contre sa capitale, et, en examinant leur accomplissement, nous parviendrons à connaître toute l'étendue de la désolation actuelle de Babylone.

« Ils viennent d'un pays éloigné, du bout des « cieux, pour détruire le pays. Car de grands rois « aussi et de grandes nations les assujétiront. » Les Perses, les Macédoniens, les Parthes, les Romains, les Sarrazins et les Turcs, sont les princi-

paux peuples qui ont successivement règné sans pitié sur la terre de Babylone. Cyrus et Darius, rois de Perse, Alexandre-le-Grand, Séleucus, rois d'Assyrie, Démétrius et Antiochus-le-Grand, Trajan, Sévère, Julien et Héraclius, empereurs de Rome, et le victorieux Omar, successeur de Mahomet, Holagou et Tamerlan, voilà les grands rois qui ont tour à tour asservi et détruit tout le pays, et qui ont exigé un tribut inoui dans l'histoire des nations de la terre. Plusieurs de ces peuples n'existaient pas au temps des Babyloniens, et d'autres étaient entièrement inconnus à l'époque de la prophétie; cependant il est facile de voir maintenant que la plupart de ces rois et de ces nations « sont venus « d'un pays éloigné, du bout des cieux. »

« Ils sont cruels, ils ne sont que fureur et ardeur « de colère pour réduire le pays en désolation. » Les Perses exerçaient à l'envi, avec les Parthes, leur cruauté contre leurs ennemis vaincus. Trois mille Babyloniens furent empalés par l'ordre de Darius. Les conquérants de Macédoine n'étaient guère portés à la miséricorde; Antigone et Séleucus se disputèrent longtemps la possession de la Chaldée; et après la longue domination des Seleucides les Parthes, connus par leur cruauté, y commirent toutes sortes d'excès. Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, les Romains, venus « d'un pays « éloigné, » continuèrent à « réduire le pays en « désolation, » et accomplirent aussi la parole du prophète. « Sous le règne de Marcus, les généraux romains pénétrèrent jusqu'à Ctésiphon et à Séleucie. La colonie grecque les reçut en amis; ils attaquèrent en ennemis la capitale du roi des Parthes; mais les deux villes subirent le même sort. Le sac et l'incendie de Séleucie et le massacre de 30,000 de ses habitants ternirent la gloire du triomphe. Séleucie ne se releva plus

après cette chute; mais trente-trois ans plus tard Ctésiphon avait recouvré assez de force pour soutenir un siége que lui fit l'empereur Sévère. Ctésiphon fut trois fois assiégée et trois fois prise par les prédécesseurs de Julien [3]. » Et lorsque Julien vint y mettre le siége, sa colère ne fut pas apaisée, et la cruauté de son armée ne fut pas diminuée par la résistance que les habitants de Ctésiphon firent éprouver à 60,000 assiégeants. L'empereur Julien abandonna les champs de l'Assyrie aux dévastations de la guerre, et le philosophe se vengea ainsi sur un peuple innocent de la rapine et de la cruauté que son orgueilleux maître avait exercées dans les provinces romaines.

Les Perses purent contempler du haut des murs de Ctésiphon la désolation de tout le pays environnant [4]. La violence avec laquelle les Romains exercèrent leur vengeance contre les habitants de la Chaldée souleva « l'ardeur de leur colère, » et ces deux causes se réunirent pour rendre la désolation du pays plus complète et plus générale. La vaste étendue de territoire qui se trouve entre le Tigre et les montagnes de Médie était couverte de villages et de villes, et le sol généralement fertile était encore enrichi par une bonne culture; mais à l'approche des Romains cet aspect riant fut tout-à-coup changé. Partout sur leur passage, les habitants, désertant leurs villages, se réfugiaient dans les villes fortifiées; on chassait le bétail, on mettait le feu à l'herbe et au blé déjà mûr; et dès que les flammes qui interrompaient les progrès de Julien eurent diminué, il ne vit plus autour de lui que le triste spectacle d'un désert aride et embrasé [5]. Mais la seconde ville de la province, grande, populeuse et bien fortifiée,

(3) Gibbon, vol. I, ch. VIII, p. 212 — (4) Ibid., II, XXIV, 369.
(5) Ibid., vol. II, ch. XXIV, p. 374.

chercha en vain à résister à une attaque violente et désespérée; on parvint à faire une large brèche aux murailles; les soldats de Julien se précipitèrent avec impétuosité dans la ville, et après que le soldat eut assouvi toutes ses passions désordonnées, Périsabor fut réduite en cendres, et on planta les machines qui devaient servir à l'assaut de la citadelle sur les murs encore fumants des habitations des citoyens [6]. Lorsque, dans la suite, les Romains, sous la conduite d'Héraclius, arrivèrent jusque devant la capitale royale de Destagered, et se répandirent sur toute la Chaldée, jusqu'à Ctésiphon, ils incendièrent tout ce qu'ils ne purent pas emporter, afin de faire subir à Chosroës le même traitement qu'il avait si souvent fait éprouver aux provinces de l'empire romain; ce qui aurait pu être juste, dit Gibbon, si cette destruction s'était bornée aux objets de luxe et de magnificence royale, et si la haine nationale, la licence militaire et le fanatisme religieux ne s'étaient pas réunis pour détruire avec une rage égale les demeures et les temples des habitants innocents [7]. La race féroce des Abassides, dont le but principal était partout le meurtre et le pillage, furent longtemps en possession de la Chaldée, et Bagdad, sa nouvelle capitale, située à peu de distance de Séleucie et de Ctésiphon, fut pendant 500 ans le siège de leur gouvernement et de leur empire [8]. « Leurs poignards, leurs seules armes, furent brisés par l'épée d'Holagou, et excepté le titre d'assassins il ne reste aucun vestige de ces ennemis de l'humanité [9]. » Ainsi de toutes les manières cette parole s'est réalisée : « Il en exterminera les méchants [10]. »

(6) Gibbon, 361.
(7) Ibid., XLVI, *v.* IV, p. 441. — (8) Ibid., II, V, 338.
(9) Gibbon, vol. VI, ch. LXIV, p. 278. — (10) Esaïe, XIII, 9.

Ce furent ensuite les Tartares Mogols qui prirent possession de la terre de Babylone, et qui continuèrent cette œuvre de désolation.

Après un siège de deux mois, Bagdad fut prise et saccagée par les Mogols, sous les ordres de Holagou Khan, petit-fils de Gingis Khan [11].

Et Tamerlan, autre dévastateur fameux, soumit à son autorité tout le pays voisin du Tigre et de l'Euphrate, depuis la source jusqu'à l'embouchure de ces rivières, et fit élever sur les ruines de Bagdad une pyramide de 90,000 têtes [12]. Enfin, avec une cruauté toujours croissante, les Turcs, les Sarrazins, les Kourdes et les Tartares sont devenus « les armes de l'indignation du Seigneur, « tirés de l'arsenal qu'il avait ouvert, car l'Eter- « nel des armées avait une entreprise à exécuter « dans le pays des Chaldéens. Ainsi il a dit : Détrui- « sez et qu'il n'y ait rien de reste. L'épée est sur « les Chaldéens ; l'alarme est au pays et une « grande destruction. J'allumerai aussi le feu en « ses villes, et il dévorera tous ses environs. »

« La Chaldée sera abandonnée au pillage et tous « ceux qui la pilleront seront rassasiés, dit l'Eter- « nel. L'épée est sur ses trésors et ils seront pil- « lés. Tu étais assise sur plusieurs eaux, abondante « en trésors; ta fin est venue, et le comble de ton « gain deshonnête. » Après avoir pris Babylone subitement et par surprise, Cyrus devint possesseur « des trésors cachés et des richesses secrè- « tes. » Lors de son entrée publique dans Babylone, tous les officiers de son armée, soit Perses, soit alliés, portèrent, par son ordre, des robes magnifiques, celles des officiers supérieurs étant de couleurs variées et richement brodées d'or et d'argent ; ce fut ainsi qu'on déploya « les ri-

(11) Gibbon, VI, LXIV, 278. — (12) Ibid., LXV, 312, 322.

« chesses cachées. » Lorsque ensuite les trésors de Babylone tombèrent entre les mains d'un autre puissant monarque, Alexandre-le-Grand, il donna à chaque cavalier macédonien six mines (ce qui équivaut à près de 400 francs), et à chaque soldat, et à chaque cavalier étranger deux mines ou 125 fr. et il accorda à chaque homme de son armée une gratification égale à deux mois de sa paie. Démétrius commanda à ses troupes de piller Babylone à leur profit [13].

Mais ce n'est pas seulement à ces deux époques que tous ceux qui « l'ont pillée ont été as« souvis. » C'était l'abondance de ses richesses qui attirait les spoliateurs. Plusieurs nations vinrent d'un pays éloigné « et aucune ne retourna à « vide. » La richesse du sol créait bientôt un nouveau trésor jusqu'à ce que de nouveau « l'é« pée vint sur eux, et ses richesses furent pil« lées. » Pendant deux siècles, jusqu'à la mort d'Alexandre, ce pays fut la proie des Perses et des Grecs; ensuite il fut livré au pillage des Parthes; et plus tard les Romains, « nation venue des « bouts des cieux, » prirent à tâche de le saccager. Au dire de ces célèbres conquérants du monde, il ne s'agissait que de le contraindre à la soumission et de lui ôter les moyens de commettre des pillages; c'était là leur prétexte et la cause de leur colère; du reste il entrait dans leur politique, à l'égard des provinces de leur empire, de protéger tous les habitants vaincus dès qu'ils se soumettaient à leur joug; mais la Chaldée, en raison de son extrême éloignement, ne s'étant jamais soumise entièrement à son autorité, et les limites de l'empire romain ayant été fixées par Adrien à la rive occidentale de l'Euphrate, sur les frontières

(13) Plutarque, *Vie de Démétrius*.

même de la Chaldée, ce peuple malheureux n'obtint jamais leur protection et fut toujours exposé aux spoliations des Romains.

Lorsqu'il s'agit d'expliquer les paroles de l'Écriture sainte, le témoignage de Gibbon est aussi peu suspect que celui des auteurs païens, et pour employer ses propres expressions : « Cent mille prisonniers et un riche butin furent la récompense des soldats romains, lorsqu'ils s'emparèrent de Ctésiphon, au deuxième siècle, sous les ordres des généraux de Marcus. » Julien, qui au quatrième siècle se vit obligé de lever le siége de Ctésiphon, ne manqua pas de prouver par ses actes la vérité de cette divine parole qu'il rejetait ; car il soumit la Chaldée à sa puissance et en enleva les trésors. Il abandonna Périsabor aux flammes ; il fit partager entre ses troupes l'immense quantité de provisions et d'armes qui s'y trouvait ; il en réserva une partie pour le service public, et fit ensuite jeter dans l'Euphrate ou dans les flammes tout ce qui lui semblait inutile [14]. Il récompensa ses soldats en leur donnant à chacun 100 pièces d'argent, et leur dit : « Vous voulez des richesses ? elles sont entre les mains des Perses ; nous vous proposons leurs dépouilles comme prix de votre valeur [15]. » L'ennemi fut vaincu après un rude combat, et le butin était tel qu'on devait s'y attendre, d'après les richesses et le luxe d'un camp oriental : c'étaient « de grandes quantités d'or et « d'argent, des armes magnifiques, de riches équi- « pements, des lits et des tables en argent mas- « sif [16]. »

Lorsque, sous Héraclius, les Romains ravagèrent la Chaldée, quoique Dastagered eût été dépouillé d'une grande partie de ses trésors, il

(14) Gibbon, vol. I, ch. VIII, p. 211. — (15) Ibid., 364.
(16) Ibid., 369.

paraît qu'il en resta cependant assez pour surpasser leurs espérances et pour assouvir leur avarice[17]. Ainsi les actions de Julien et les paroles de Gibbon nous font bien voir comment « la Chaldée a été en désolation,» comment « l'épée a été sur ses trésors, » et comment d'année en année et de génération en génération il y a eu un bruit de guerre et de violence dans le pays, et comment « tous ceux qui l'ont pillé ont été assouvis. »

Mais il nous reste encore à donner d'autres détails sur l'accomplissement de ces paroles prophétiques; et, de même que deux grands peintres peuvent rivaliser par la beauté du coloris et par la vérité avec laquelle ils reproduisent la nature, quoique les traits qu'ils choisissent soient différents; de même, dans la description qu'il fait du sac de Ctésiphon, Gibbon semble, dans son tableau historique, rivaliser avec Volney, et vouloir rendre autant que lui témoignage à la vérité des prophéties de l'Ecriture. « La capitale fut prise d'assaut, et le désordre et la résistance du peuple semblaient aiguiser le sabre des vainqueurs, qui criaient dans un transport religieux : « Voici le palais blanc de Choroës, c'est ici la promenade de l'Apôtre de Dieu. » Les pauvres voleurs du désert se virent tout-à-coup « enrichis au-delà de leurs espérances» ou de leur imagination. Chaque chambre révélait un nouveau trésor caché avec soin ou étalé avec orgueil. La variété des étoffes et la splendeur des ameublements dépassaient (dit Abulféda) tous les efforts de l'imagination, et un autre historien tâche de définir ces masses énormes de richesses en disant qu'on y avait trouvé trois mille milliers de pièces d'or. Une des chambres du palais était couverte d'un tapis de soie ayant 90 pieds de long et

(17) Gibbon, vol. I, ch. VIII, p. 369.

autant de large. Il représentait un paradis ou jardin. Les fleurs, les fruits et les arbrisseaux étaient représentés par un tissu d'or et par les couleurs des pierres précieuses, et le grand carré était entouré d'une riche broderie verte nuancée. Le farouche Omar partagea le butin entre ses frères de Médine. On détruisit le tableau, mais les matériaux dont il était composé avaient un si grand prix que la part d'Ali fut vendue 20,000 dragmes. Un mulet chargé de la tiare et de la cuirasse de Chosroës ayant été surpris par l'ennemi, ce riche trophée fut présenté au commandant des croyants, et le plus grave de ses conseillers se permit un sourire lorsqu'il vit la vénérable barbe et la singulière figure du vieillard couvertes de la dépouille du grand roi [18].

Le témoignage des voyageurs modernes vient encore nous prouver que partout où se trouve un trésor, l'épée de l'ennemi ne manque pas d'être « sur lui, » et que le pillage n'a pas encore cessé dans le pays de Babylone.

A l'occident de Hillah, sont deux villes que les Perses et les Shiites considèrent comme consacrées à la mémoire de deux de leurs plus saints martyrs; « ce sont Meshed Ali et Meshed Housein, enrichies naguères par la dévotion des Perses, mais maintenant dépouillées de leurs trésors par les féroces Wahabis [19].

Et aujourd'hui qu'après plusieurs siècles de spoliations les trésors de Babylone ont eu leur fin, la terre elle-même ne manque pas de montrer « ses richesses cachées, » comme preuve de leur ancienne abondance. Dans les ruines de Houmania, près de celles de Ctésiphon, on a découvert

(18) Gibbon, vol. III, ch. II, p. 451.
(19) *Géographie de Malte-Brun*, vol. II, p. 119, et *Voyage de Buckingham en Mésopotamie*, vol. II, p. 246.

par hasard, le 5 mars 1812, des pièces d'argent qui sortaient des bords du Tigre. Examen fait par des personnes qu'avaient envoyées dans ce but les officiers du pacha de Badgad, il se trouva que c'était environ 6 à 700 lingots d'argent, ayant chacun un pied et demi de long, et qui furent emportés. On trouva aussi un pot de terre contenant plus de 2,000 pièces de monnaie grecque, toutes en argent. — M. Rich, autrefois chargé d'affaires de la Compagnie des Indes à Bagdad, en acheta plusieurs, et elles font partie de sa précieuse collection, dont le gouvernement anglais a depuis lors fait l'acquisition, et qui est déposée au Musée Britannique[20].

Parmi les ruines de Ctésiphon, les habitants du pays ramassent souvent des pièces d'or, d'argent et de cuivre qu'ils vendent facilement à Bagdad; il paraît même que quelques riches Juifs et Arméniens, qui sont chargés de faire des collections pour des consuls français et allemands, font fouiller parmi ces ruines et y trouvent souvent des médailles, des monnaies et d'anciens bijous. On m'a assuré que ces fouilles ne sont jamais sans résultat. Ne semble-t-il pas vrai que « tous ceux qui la pilleront seront assouvis? »

L'histoire ancienne du pays de Babylone peut être terminée par les paroles mêmes des prophètes: il n'en était pas pour eux comme pour les historiens profanes, qui n'osèrent décrire sa fertilité, même au commencement de sa décadence, parcequ'ils disaient qu'elle surpassait tout ce que l'on pouvait croire. Ceux qui rapportent les paroles que « l'Eternel prononça contre Babylone » le font sans crainte, quoiqu'il fallait que 2,400 ans s'écoulassent avant que

(20) *Voyage du capitaine Mignan*, p. 53 et 74.

cette prédiction fût entièrement accomplie.

« Je punirai le pays des Chaldéens, que je ré-« duirai en des désolations éternelles. » — « Re-« tranchez de Babylone celui qui sème, celui qui « tient la faucille au temps de la moisson. » — « La sécheresse sera sur ses eaux et elles tari-« ront. » — « Elle sera..... la dernière entre les « nations, elle sera un désert, un pays sec, une « lande. Elle ne sera plus habitée à jamais; il n'y « demeurera personne, et aucun fils d'homme n'y « habitera. » — « J'enverrai contre Babylone des « vanneurs qui la vanneront. La terre en sera « ébranlée et en sera en travail, parceque tout « ce que l'Eternel a résolu a été exécuté contre « Babylone, pour réduire le pays en désolation, « tellement qu'il n'y ait personne qui y habite. » La terre de Chaldée devait être une désolation éternelle; après avoir été ravagée et dépouillée pendant des siècles, toute « son excellence » a disparu, et elle est devenue stérile et déserte, comme elle l'est encore. Rauwolff, qui visita cette contrée en 1574, en parle comme d'un « sol si sec, si stérile, qu'il est impossible de le labourer[21]. » Tous les voyageurs modernes s'accordent à porter le même témoignage.

« La terre de Babylone sera vannée, aucun fils « d'homme n'y habitera; elle sera un désert et un « pays sec, une lande. »

D'un côté, près du site d'Opis, « le pays environnant paraît être un vaste désert de sable, un sol aride; par-ci par-là seulement on aperçoit quelques signes de végétation et un peu d'herbe[22]. » De l'autre côté, entre Bussorah et Bagdad, sur les rives du Tigre, tout le pays est un désert; l'absence complète de toute culture, l'aspect stérile,

(21) *Voyage de Rauwolff*. Ray. 1693, p. 164.
(22) Buckingham, vol. II, p. 156.

aride et sauvage de la terre, forme un contraste frappant avec les riches et délicieuses descriptions de l'Ecriture Sainte. En traversant ces immenses déserts, où ne se trouvent point de sentiers, les indigènes sont obligés de s'orienter par les étoiles[23]. La surface du pays est plate, et présente aux regards une vaste étendue de plaine sur laquelle on ne voit que de loin à loin des troupeaux de chameaux à demi sauvages; à peine aperçoit-on quelques petits arbustes. Cette immense lande n'est bornée que par l'horison[24].

Au centre du pays, toute la contrée qui s'étend depuis Bagdad est une plaine où l'on ne distingue pas le moindre vestige de végétation. En sortant des portes de Bagdad, le voyageur a devant lui la vue d'un désert aride, un pays plat et stérile. Toute la contrée entre Bagdad et Hillah est parfaitement plate, et, à l'exception de quelques endroits près de ce dernier lieu, un désert inculte[25]. Il est facile de voir, par le nombre des canaux qui traversent ce pays et qui sont maintenant à sec, qu'autrefois il était dans un état bien différent, et, à en juger d'après les monceaux de terre couverts de fragments d'édifices et de tuiles, que tout ce désert était jadis peuplé... Aujourd'hui ses seuls habitants sont les Arabes-Sobéides[26]... De tous côtés, aussi loin que l'œil peut atteindre, on ne voit qu'une vaste solitude[27]. — La richesse du pays a aussi complètement disparu que si le « balai de la désolation » l'avait parcouru du nord au midi. Depuis les environs de Babylone jusqu'aux extrémités du

(23) Mignan, p. 5.
(24) Ibid., p. 31-32. — Buckingham, p. 240; vol. I, p. 260.
(25) *Mémoires de Rich*, p. 4.
(26) *Travaux de la Société de littérature de Bombay*, vol. I, p. 128. — (27) *Voyage de Keppel*, p. 87.

territoire on ne voit qu'un triste désert. On est des heures entières sans rencontrer une seule habitation[28]. — « La terre de Babylone est en désolation, il n'y a personne qui y habite. » — Les Arabes seuls la parcourent, et chaque homme que l'on rencontre dans ces déserts semble être un ennemi. La terre de la Chaldée est maintenant le repaire des bêtes sauvages; mais le voyageur les voit avec moins d'effroi qu'il n'envisage un animal plus sauvage encore, l'Arabe du désert. —Souvent il est parfaitement impossible de traverser le pays.—Lorsque l'on compare ces belles descriptions des riches récoltes de Babylone, quand le blé rendait un, deux et trois centuples, avec l'état actuel du pays, on est frappé de voir combien sa désolation a été grande. On ne distingue plus ses canaux que par leurs bords tombés en ruines[29].

Le sol de ce désert, dit le capitaine Mignan, qui le traversa à pied, et qui en un seul jour rencontra quarante ruisseaux, son sol est composé d'une terre glaise mêlée de sable; il s'échauffe tellement aux rayons du soleil que vers midi je trouvai qu'il était impossible de marcher sans beaucoup souffrir. Celui qui a traversé ces vastes régions à cheval sait combien elles sont tristes et monotones, même pour le cavalier, et peut s'imaginer combien elles le sont davantage pour le voyageur à pied[30].

Que les temps sont changés! Dans ce pays qui donna au monde les premières notions d'astronomie, où l'on apprit pour la première fois à remarquer le mouvement des astres, la marche des corps célestes, le misérable habitant ne sait plus s'orienter au milieu de ces vastes solitudes que par

(28) *Voyage en Babylonie*, par sir K. Porter, vol. II, p. 285.
(29) Mignan, p. 2. — (30) Ibid., p. 2, 31-34.

les étoiles du ciel! Là où la culture avait atteint son plus haut degré de perfectionnement, et où le blé rapportait un et deux centuples, on ne trouve plus maintenant qu'une immense plaine sans végétation. « Le semeur et celui qui tient la faucille « ont été retranchés du pays de Babylone. » Là où l'on amassait des trésors incalculables et une surabondance de provisions, « le vanneur a « vanné, » les spoliateurs « ont pillé, » et ils ont « vidé le pays. » Là où des milliers de laboureurs, à l'ombre de beaux palmiers, arrosaient leurs champs au moyen de leurs nombreux canaux, le voyageur s'arrête maintenant et ne trouve plus que quelques faibles arbrisseaux; il ne sait aujourd'hui où poser le pied sans douleur, il cherche en vain à s'abriter du soleil brûlant de midi, en poursuivant son chemin dans ce pays, maintenant « un désert, un pays sec, une lande. » Le silence et la solitude ont remplacé le bruit des riches et populeuses cités, car les anciennes villes de Babylone sont « en désolation; il n'y demeure « personne, et aucun fils d'homme n'y habite[31]. »

(31) Le péché a causé la désolation de la Chaldée, comme il causera finalement celle de tout pays qui ne voudra pas se repentir. Mais « le jugement habitera au désert, et la justice se tiendra en Carmel. » Il en sera ainsi non-seulement en Judée, mais chez toutes les nations que la parole de Dieu aura éclairées, que son esprit aura renouvelées. « La paix sera l'effet de la justice et le labourage de la justice produira le repos et la sûreté à toujours. » Il est consolant de détourner pour un moment les yeux du spectacle de désolation que la Chaldée présente en expiation des péchés de ses habitants, et de s'arrêter à ces autres passages de l'Ecriture qui sont comme les avant-coureurs du jour de lumière dont seront suivies les ténèbres où se trouve plongé depuis tant de siècles ce pays si plein d'iniquités qu'il a fallu le purifier par le jugement. Déjà de sourdes convulsions, devançant la guerre de principes dont ce monde doit être inévitablement le théâtre, semblent indiquer que le temps n'est pas éloigné où ce qui n'est encore que vision sera réalité. « Et je dis à l'ange qui parlait avec moi : Où emportent-elles l'épha ? Et il me répondit : C'est pour lui bâtir une maison au pays de Shinar, laquelle étant bâtie, il sera posé là sur sa base (Zacharie, V, 10, 11). Le prophète

« Ses villes seront en désolation. » — Le cours du Tigre qui traverse la Babylonie, au lieu d'être comme autrefois embelli par de riches et grandes villes, n'est plus marqué que par les emplacements « d'antiques ruines[32]. » Sitace, Sabata, Narisa, Fuchera, Sendia, n'existent plus[33]. Des monceaux de décombres indiquent la place supposée d'Artémite ou Destagered.

Les jardins autrefois si magnifiques sont cachés sous l'herbe, et un monceau plus élevé que les autres indique l'ancienne résidence royale[34]. Des monticules et des décombres de diverses grandeurs et de diverses hauteurs (près d'Houmania) s'étendent de tous côtés[35]. Une muraille soutenue par seize bastions est tout ce qui reste d'Apollonia[36].

La superbe Séleucie n'est maintenant qu'une scène de désolation. Il n'y reste pas un seul édifice, mais tout le pays environnant est couvert de ses décombres. Aussi loin que l'œil peut s'étentre, dit le major Keppel, l'horizon est borné par une ligne de monticules; tout cet endroit est un désert plat[37]. Sur la rive opposée du Tigre, où se trouvait autrefois Ctésiphon sa rivale, outre des fragments de murs, des décombres de briques et des pierres, et des restes de grands édifices

s'explique clairement : c'est au pays de Shinar, non pas dans la ville de Babylone. Bâtir, établir, poser une base semblent équivaloir ici à bénir, reconstruire sur une fondation nouvelle et indestructible. Mais du reste il est dit, sans métaphore, « que tous les bouts de la terre verront le salut du Seigneur. Toute la terre se réjouira; les endroits solitaires en seront aises, le désert même en aura de la joie et fleurira comme la rose. »

(32) Voyez la *Carte des Voyages* du major Keppel.
(33) *Plan des environs de Babylone*, et dans l'ouvrage du major Rennell : *Géographie d'Hérodote*, p. 335.
(34) Keppel. vol. I, p, 267.
(35) M·gnan, p. 49. — (36) Keppel, p. 276.
(37) Keppel, p. 125.

recouverts de monceaux de terre, on trouve un magnifique monument de l'antiquité parfaitement conservé, un grand et bel édifice qui présente de front un mur de 300 pieds de long, orné de 4 rangs d'arcades; l'arche du milieu, qui a 86 pieds de large et plus de 160 pieds de hauteur, est soutenue par des murailles de 16 pieds d'épaisseur, et conduit à une salle profonde de 156 pieds, largeur du bâtiment[38]. Une grande partie de la muraille du fond a été détruite et le toit aussi, mais ce qui en reste paraît plus vaste que l'abbaye de Westminster[39]. On suppose que c'était le superbe palais de Chosroës; mais aujourd'hui la désolation y règne. — Le plus petit insecte ne saurait trouver parmi les ruines de Ctésiphon le moindre brin d'herbe où il puisse se réfugier, ou la moindre goutte d'eau pour se désaltérer[40]. Derrière le palais on trouve des monticules de terre de deux milles de circonférence, ce qui indique bien la destruction complète d'un lieu autrefois consacré au luxe et au plaisir. Mais, dit le capitaine Mignan, telle est l'étendue de ces monticules irréguliers qu'on serait plusieurs mois à en prendre les dimensions avec exactitude[41].

Les villes plus modernes qui florissaient au temps des califes sont également en ruines[42]. Il est vrai que le second Bagdad n'a pas encore subi le sort du premier; et Hillah, ville comparativement moderne, située près de l'emplacement de Babylone dont il ne reste pas le moindre vestige, existe encore de nos jours. Mais la première de ces villes, après avoir été pillée, dévastée, opprimée pendant plusieurs siècles, a été graduellement réduite à un état de pauvreté comparatif et

(38) Keppel, 130. — (39) Mignan, p. 79.
(40) Buckingham, p. 441. — (41) Mignan, p. 81.
(42) Mignan, p. 82.

ne possède aucun moyen de défense[43]. On dit ensuite des habitants de Hillah que si l'on pouvait les assimiler en quelque chose aux anciens Babyloniens, ce serait par leur vie désordonnée, qui les distingue même du peuple immoral qui les entoure[44]; rien dans leur conduite ne fait espérer qu'ils cherchent à s'amender, et que la malédiction qui pèse sur eux à cause de leurs péchés soit jamais levée de dessus leurs têtes. Il n'y a pas plus de 20 ans que les Wahabis ont ravagé et pillé les villes de la Chaldée; et même en 1823 la ville de Shehreban fut saccagée par les Kourdes et réduite en désolation[45]. On trouve sur toute la surface du pays des traces de villes ruinées à une époque plus ou moins récente. Les progrès de la destruction se font encore sentir; dernièrement des jardins qui ornaient les rives du Tigre ont disparu, et il n'est que trop littéralement vrai que « les villes de la Chaldée sont en désolation; » car toute la contrée est couverte de débris de villes grecques, romaines et arabes, maintenant confondues dans une masse uniforme de décombres[46]. Mais au milieu de toutes ces villes en ruines, la grande capitale de la Chaldée, la ville la plus puissante et la plus célèbre du monde, porte plus que toutes les autres l'empreinte de la malédiction du ciel.

Nous avons déjà décrit succinctement la décadence progressive et prédite de la grande Babylone. Dans les premières années de l'ère chrétienne, elle était habitée en partie, et il y avait dans l'intérieur des murailles un vaste espace en culture[47]. Elle ne cessa de décliner à mesure que Séleucie acquérait de l'importance, et cette der-

(43) *Voyage de sir K. Porter*, vol. II, p. 265-266.
(44) Keppel, vol. I, p. 182-183. — (45) Keppel, p. 272 et 278.
(46) Malte-Brun, vol. II, p. 119.
(47) Diod. Sic., t. II, p. 35.

nière ville finit par être la plus considérable. Au deuxième siècle il ne restait de Babylone que les murs. Elle devint peu-à-peu un grand désert, et au quatrième siècle ses murailles servirent d'enceinte pour enfermer les bêtes féroces comme dans un parc, et elle fut convertie en un lieu de chasse pour les plaisirs des monarques persans. Le nom même de Babylone disparut, et il s'écoula une longue suite de siècles pendant lesquels il ne fut point parlé de ses restes mutilés, ni de ses ruines désolées. Elle fut longtemps au pouvoir des Sarrazins, et nous avons fait voir clairement que toute la désolation que le Prophète avait annoncée est venue fondre sur elle. Car les témoignages des anciens historiens sur les faits qui confirment les prophéties relatives à la prise de ces villes par Cyrus ne sont pas plus positifs que ceux des voyageurs modernes sur sa ruine complète et finale. On est parvenu à établir parfaitement l'identité de son assiette[48], et l'accomplissement de chaque grand fait et de chaque petit détail est si clairement prouvé qu'il suffit d'avancer ces faits pour réduire au silence tous ceux qui voudraient les contester.

Ce n'est pas seulement la désolation générale de la Babylonie que le Seigneur annonça par la bouche des prophètes. Ils ne virent pas avec moins de clarté l'histoire future de Babylone, depuis l'apogée de sa gloire jusqu'à sa désolation, qu'ils n'ont vu et qu'ils n'ont décrit Babylone tombée, telle qu'on vient de la décrire au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne[49]; et maintenant que « la fin est venue sur Babylone » et qu'une longue suite

(48) Rennel, *Géographie d'Hérodote*, p. 349. — *Voyage de Keppel*, p. 171.

(49) Le major Rennel consulta Niebuhr, Ives, Irwin, Okar, Thévénot, Della Valle, Texeire, Edrisi, Abulfeda et Balbi; on peut maintenant ajouter à ces noms ceux de MM. Rich, K. Porter, Frederich, Keppel, Kinnier, Buckingham et Mignan.

de siècles a accompli sa désolation, la plume et le crayon des voyageurs se réunissent pour confirmer ce qui avait été annoncé dès le commencement par la bouche des prophètes.

La vérité rejette toujours le secours de l'erreur ; mais dans le cas actuel la démonstration serait affaiblie et détruite même, si l'on cherchait à s'éloigner le moins du monde des faits précis ; car, si les prédictions s'accordent littéralement avec quelque chose, c'est avec la réalité telle qu'on la trouve : en s'éloignant de celle-ci on s'éloigne aussi de celles-là, et la moindre fausseté serait aussi injurieuse que coupable. Mais à côté des faits, tels qu'ils se présentent, toute exagération est impossible, et toute fiction pauvre et inutile. Il aurait été impossible à l'imagination de se représenter un contraste plus grand ou une destruction plus complète que celle que l'Eternel a fait venir sur Babylone. Et quoique la plus grande ville sous le soleil ne soit maintenant qu'un monceau de décombres, il n'y a pas un seul endroit sur la terre plus clairement décrit que ne l'est la scène de la désolation de Babylone par la bouche du prophète. On n'aurait pu trouver des mots propres à peindre cette scène plus clairement que ceux qu'Esaïe a employés il y a 2,500 ans en parlant de la « charge » qui pèse encore sur la Babylonie.

La multiplicité des prophéties et le nombre des faits sont tels qu'il est difficile de les arranger avec assez d'ordre et de précision pour lier chaque prophétie au fait qui atteste son accomplissement. Tous ceux qui ont visité Babylone s'accordent à dire que la désolation est précisément telle qu'elle avait été prédite. En général, ils savent faire l'application des grandes prophéties, et souvent dans les détails ils adoptent sans s'en douter les paroles même de l'Ecriture divinement inspirées.

Babylone est complètement déserte. Elle n'est plus que monceaux de ruines, nivelée, réduite au tombeau, foulée aux pieds, sans habitation; ses fondements sont tombés, ses murailles sont renversées, ses plus magnifiques édifices ont roulé en bas du haut des rochers. La ville d'or a disparu, les vers la couvrent et rampent sur elle; les Arabes n'y dressent point leurs tentes, les bergers n'y mènent point paître leurs troupeaux. Les bêtes sauvages y habitent, les chats-huants y demeurent; elle est devenue l'habitation des hiboux, la demeure du dragon, un désert, un pays sec, une lande, une montagne d'embrâsement, un étang d'eau. Elle a été pillée, vidée, on ne lui a point laissé de reste; elle n'est tout entière que désolation; quiconque passe auprès d'elle est étonné.

« Babylone sera réduite en monceaux. » — Babylone, le plus grand des royaumes, n'est plus que la plus grande des ruines. On voit de tous côtés d'immenses ruines de temples, de palais et d'habitations humaines de toutes espèces. Elles forment une longue ligne de ruines qui ressemblent plutôt à des collines naturelles qu'à des monceaux recouvrant de grands et beaux édifices[50]. Ces bâtiments autrefois l'orgueil des rois ne sont plus qu'un tas de décombres. Toute la surface du pays est couverte de vestiges de constructions; dans quelques endroits on trouve des pans de murailles très bien conservés, dans d'autres rien qu'une longue suite de monceaux sans formes et de diverses grandeurs. Il serait impossible de fonder une théorie sur ces multitudes de monticules allôngés allant du nord au sud, croisés par d'autres allant de l'ouest à l'est, et ne se distinguant

(50) Porter, vol. II, p. 294 et 297.

SITE OF THE RUINS OF BABYLON



Esaï XXI 9. Esaï XIV. 23. Jéremie LI. 37.

VUE DES RUINES DE BABYLONE

des ruines des canaux que par leur forme et leur nombre. Certainement la plus grande partie de ces monticules sont des restes d'édifices autrefois alignés et formant des rues entrecoupées à angles droits [51]. — Les monceaux que l'on distingue le plus facilement sont doubles et en lignes parallèles; chacun a plus de vingt pieds de long, et ils sont séparés les uns des autres, ce qui ne laisse aucun doute que ce ne fût là des rangées de maisons, ou des rues tombées en ruines [52].

Telle était la forme des rues de Babylone conduisant aux portes de la ville. Il y a aussi dans quelques endroits deux canaux profonds et trois monticules en lignes parallèles; le monticule du centre est ordinairement plus grand et plus élevé que les deux autres; il paraîtrait que ce sont les décombres de deux rues parallèles, une rangée de maisons plus profondes formant la division, ayant deux façades et faisant ainsi une habitation double.

Le temple de Bélus, les deux résidences royales, les rues de la ville, les habitations particulières, tout cela est réduit « en monceaux, » et la seule différence qui existe entre eux vient de la différence et de la grandeur des monticules; les uns paraissent semblables à des montagnes, les autres s'élèvent à peine au-dessus du niveau du sol. « Babylone est tombée, » et tombée tellement à la lettre que la personne qui, debout sur le sol, contemple ses nombreux monticules, séparés les uns des autres par un creux étroit, a de la peine à distinguer les restes d'une rue des restes d'un canal; à peine peut-il dire : Ici s'écoulait la multitude, là s'écoulaient les eaux. «Babylone est tombée; » et ses ruines ne peuvent être couchées plus bas qu'elles ne le sont maintenant. « Elle a

(51) *Voyage de Buckingham en Mésopotamie*, vol. II, p. 298.
(52) Buckingham, p. 299.

été brisée, ses fondements sont tombés; » ils ne soutiennent plus ses ruines. Ses palais, ses temples, ses rues et ses maisons sont ensevelis sous des masses de décombres [53], et la vue de Babylone, telle qu'elle a été dépeinte sur les lieux mêmes, ne présente plus à l'œil qu'une scène de complète désolation et des monceaux qui peuvent attester que Babylone est « descendue au sépulcre. »

« Qu'elle n'ait rien de reste. » — De grands monceaux de ruines sont tout ce qui reste maintenant de l'ancienne Babylone. Toute sa grandeur a disparu, ses trésors ont été pillés, son excellence s'est évanouie, on cherche même des briques parmi ses monceaux, où l'on sait ne pouvoir trouver autre chose, et depuis un grand nombre de siècles Babylone a été sur la surface du sol une carrière que chacun est libre d'exploiter. Sans faire allusion à la prophétie, le capitaine Mignan parle d'un monticule faisant partie des ruines du palais, qui a 90 verges de large et 45 de haut. Le sol est extrêmement mou et fatigant pour les pieds; il ne semble pas qu'il reste les moindres matériaux propres à la construction. Il ne reste plus une colline, excepté une assez elevée, sur la surface de laquelle on peut trouver des morceaux de briques, des tuiles, du bitume, de la chaux, du verre, des coquillages, et quelques fragments de nacre et de perles; fragmens inutiles, même aux gens les plus pauvres. « Aussi a-t-elle « été prise; qu'elle n'ait rien de reste. » A la fin du dernier siècle, un voyageur traversa l'emplacement de l'ancienne Babylone sans même s'en douter [54].

« Je la réduirai en marais d'eaux. » — Le sol est

(53) *Voyage de Porter*, p. 294.
(54) *Travaux de la Société littéraire de Bombay*, vol. I, p. 180. (Voyez *Voyage dans les Indes*, par Cunningham, 1785.)

quelquefois couvert de mares d'eau[55]. Les ouvriers qui, afin qu'elle n'ait rien de reste, fouillent pour y chercher des briques[56], travaillent sans s'en douter à l'accomplissement des prophéties; les excavations qu'ils laissent deviennent des étangs qui sont remplis par les débordements de l'Euphrate et où l'eau séjourne toute l'année.

« Assieds-toi sur la poussière, assieds-toi à « terre, fille de Babylone. » — La surface des monticules, seuls restes de Babylone, consiste en édifices écroulés, réduits en poussière; il est littéralement vrai que, parmi les ruines des habitations et des bâtiments publics, on ne peut s'asseoir ou se reposer que dans la poussière. « Ta « honte sera découverte. » — Notre route, dit le capitaine Mignan, nous conduisait à travers une grande masse de monceaux, décombres qui couvrent le site de l'ancienne Babylone. Il m'est parfaitement impossible de donner une idée juste de la scène de désolation et de solitude que j'avais devant les yeux[57]. « Assieds-toi sans dire « mot, et entre dans les ténèbres. » — Le silence du tombeau règne parmi ces ruines[58]. — Babylone est une scène de tranquillité, une solitude sublime[59].

« Elle ne sera plus habitée à jamais. » — D'après le témoignage de Rauwolff, il paraît que déjà au deuxième siècle on n'y voyait pas une seule habitation[60]; maintenant l'œil parcourt un désert aride où les ruines seules indiquent « qu'il ait « jamais été habité. » Il est impossible, dit le major Keppel, de contempler cette scène, et de ne

(55) Buckingham, vol. II, p. 296. — (56) Mignan, p. 213.
(57) Mignan, p. 116.
(58) Porter, vol. II, p. 294.
(59) Ibid., p. 407.
(60) Ibid., p. 174.

pas être frappé de l'exactitude avec laquelle ont été accomplies les prophéties d'Esaïe et de Jérémie, de ne pas voir qu'en effet « elle ne devait « plus être habitée, » et que les Arabes ne devaient plus y dresser leurs tentes; qu'elle devait être réduite en monceaux, et ses villes en désolation, en lieu sec et en désert[61]. Babylone est méprisée également par les Ottomans, les Israëlites et les fils d'Ismaël[62]. Elle est devenue une capitale « sans « habitants et déserte. » — « Elle ne sera point « habitée à jamais. »

« Même les Arabes n'y dresseront point leurs « tentes, ni les bergers n'y parqueront point leurs « troupeaux. » — La prophétie annonça qu'Ammon deviendrait un lieu de repos pour les chameaux et un parc de brebis, que la Philistie ne serait que cabanes de bergers et parcs de brebis; mais une bien plus terrible désolation devait fondre sur Babylone; un sort plus affreux encore l'attendait. Un Arabe même n'y dresserait point sa tente, n'y mènerait point paître ses troupeaux, ce qui indique une solitude complète, un abandon entier. Il est d'usage dans ces contrées que les bergers abritent leurs troupeaux dans les édifices ruinés[63]. Mais il n'en est pas ainsi de Babylone. Au lieu d'en emporter les briques, le berger pourrait avec facilité se construire un abri au milieu des ruines, s'y garantir des bêtes féroces, et faire un parc pour ses brebis parmi les monceaux de Babylone; l'Arabe, qui le traverse sans crainte, pourrait y dresser sa tente de nuit; mais rien ne saurait les y porter ni l'un ni l'autre; c'est la crainte superstitieuse des mauvais esprits, bien plus que la crainte mieux fondée des bêtes féroces, qui empêche les Arabes d'y dresser leurs tentes. — Le

(61) Keppel, vol. I, p. 397. — (62) Ibid., p. 234.
(63) Mignan, p. 225.

capitaine Mignan s'y était fait accompagner d'Arabes complètement armés, « mais rien ne put les engager à y passer la nuit, à cause des esprits malfaisants. Il est impossible de déraciner cette idée de l'esprit d'un peuple extrêmement superstitieux; et dès que le soleil eut disparu derrière le Mujelibé, quoique la lune vînt éclairer la route de ses pâles rayons, le capitaine se vit forcé, bien à regret, d'obéir aux ordres de ses guides [64].—Les gens du pays assurent qu'il est très dangereux d'approcher de ces monceaux après la nuit tombée, à cause de la multitude de mauvais esprits qui les fréquentent[65].

« Mais les bêtes sauvages des déserts y auront « leurs repaires, et ses maisons seront remplies « de bêtes hideuses; les chats-huants y habiteront « et les chouettes y danseront. » — Et en effet on y trouve beaucoup d'antres de bêtes féroces et un grand nombre de tuyaux de porcs-épics; tandis que les excavations les plus basses sont des mares d'eau, les plus élevées sont occupées par des chats-huants et des chauves-souris [66]. — Ces souterrains, au-dessus desquels s'élevait peut-être la demeure de la royauté, ne sont plus que des cavernes de refuge pour les jackals et d'autres animaux; les abords sont encombrés d'ossements de brebis et de chèvres, et il en sort une odeur si fétide qu'on n'a nulle envie de pénétrer dans ces repaires[67]. Le roi des animaux se promène sur l'emplacement de cette Babylone que le roi Nabuchodonozor avait élevée pour sa propre gloire; et le temple de Bélus, chef-d'œuvre de l'art des

(64) Mignan, p. 225, — (65) Ibid., p. 201, 235. — Rich, p. 27. — Buckingham, vol. II, p. 342.
(66) Buckingham, vol. II, p. 30.
(67) Porter, vol. II, p. 342.

hommes, est maintenant l'antre du lion et du tigre. Sir Robert Ker Porter vit sur les hauteurs deux magnifiques lions et il distingua sur le sol marécageux l'empreinte de leurs immenses griffes[68]. Le major Keppel vit également les marques des pieds d'un lion. C'est aussi la retraite des jackals, des hiènes et d'autres bêtes malfaisantes[69]. Les animaux sauvages sont en grand nombre sur le Mujélibé, aussi bien que sur le Birs Nimroud. Le monticule était couvert de grand trous; nous entrâmes dans quelques-uns et nous les trouvâmes remplis de carcasses et de squelettes d'animaux recemment tués. L'odeur des bêtes sauvages était si forte que la prudence prévalut sur notre curiosité; nous ne pûmes douter de la nature féroce des habitants de ces cavités, et nos guides nous assurèrent que toutes les ruines abondent en lions et en animaux sauvages. C'est ainsi que la prédiction divine se trouve accomplie à la lettre; les bêtes sauvages des déserts y ont leur repaire, les maisons sont remplies de bêtes hideuses, et les bêtes sauvages des îles s'entre-répondront les unes aux autres dans les palais désolés[70].

« La mer est venue sur Babylone; elle a été « couverte de la multitude de ses flots. » — On ne découvre plus aucune trace de la rive occidentale de l'Euphrate. La rivière s'étale sans obstacle, et jusqu'au moindre vestige de bords et de digues, tout a été emporté. La surface généralement marécageuse n'offre aucun signe d'anciennes habitations[71]; des marécages et des étangs sillonnent, pour ainsi dire, le terrain; pendant un certain

(68) Sir R. K. Porter, p. 387.
(69) *Voyages de Kinier*, p. 273.
(70) Keppel, vol. I, p. 173 et 180.
(71) Buckingham, vol. II, p. 178.

temps après le débordement de l'Euphrate, tout ce pays a l'air d'un vaste marécage[72]. Dans ces moments les ruines de Babylone sont submergées et inaccessibles, les vallées, dans plusieurs endroits, étant devenues des marais[73]. Ainsi d'un côté, tandis que Babylone est couverte de la multitude des flots, de l'autre elle présente à l'œil un contraste frappant par les hautes ruines qui s'élèvent aux rayons d'un soleil ardent, et par les monceaux de décombres qui, répandues sur une plaine aride et brûlante, semblent prouver que Babylone est devenue « un pays sec, un désert, « une lande. » Une partie de la rive occidentale du fleuve est un vaste marécage, l'autre est un désert aride[74].

« Elle ne sera tout entière que désolation, elle « ne sera plus habitée à jamais. » — Des ruines composées, comme le sont celles de Babylone, de monceauxde décombres saturés de nitre ne sont pas susceptibles de culture[75]; ainsi les matériaux des édifices de Babylone semblent, en se décomposant, condamner la terre à la stérilité. La partie de la plaine où l'on trouve des vestiges de bâtiments, aussi bien que celle où il n'y en a jamais eu, est entièrement dépourvue de toute apparence de végétation. Le sol paraît aride comme s'il avait été inondé plusieurs fois, en sorte que toute la terre productive semble avoir été emportée par les eaux; sa surface composée moitié de sable, moitié de terre glaise, peut être comparée aux bords de la mer à la marée basse[76]. Babylone, qui avait dit dans son orgueil: « Je serai reine à toujours, » n'est plus appelée la

(72) Rich, p. 13.
(73) Buckingham, vol. II, p. 302.
(74) Mignan, p. 139. — (75) Rich, p. 16.
(76) Sir R. K. Porter, vol. II, p. 392.

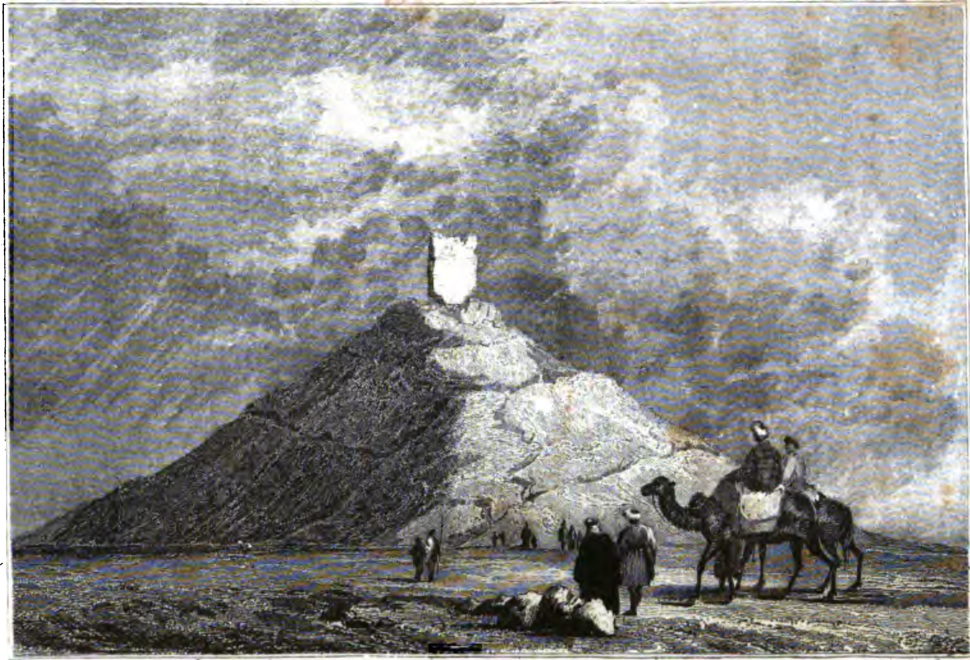
reine des royaumes ; elle « n'est tout entière que « désolation. »

« Bel s'est incliné. » — Le temple de Bélus ou de Baal, dont il est clairement parlé ici, avait, selon le major Rennel, 500 pieds, et selon Prideaux, 600 pieds d'élévation; il était, d'après le calcul le plus bas, plus élevé que la plus haute des pyramides d'Egypte.

Le monceau le plus élevé que l'on distingue sur l'emplacement de l'ancienne Babylone, le Birs Nimroud, est regardé comme les ruines du temple de Bélus. Ce monceau occupe un plus grand espace de terrain que celui où se trouvait jadis le temple, parcequ'en tombant les pierres se sont éloignées de leur véritable assiette. Les ruines ne sont donc plus sur leur ancienne base, mais elles sont couchées par terre et forment une masse énorme. Au premier coup d'œil elles présentent l'idée d'une colline, avec une forteresse placée sur son sommet[77]; et même, quelque singulier que cela puisse paraître, le père Emmanuel parle des ruines qui se trouvent aussi sur cette sommité, sans avoir remarqué l'élévation extraordinaire du monticule qui les porte. Il est presque inutile de faire remarquer que tout le monticule est en lui-même une ruine. Et pour démontrer que « Bel s'est incliné » il suffit de mettre sous les yeux du lecteur le dessin ci-joint, pris des Voyages de sir K. Porter, et qui fait voir la différence entre l'ancienne élévation du temple et la hauteur de ses ruines actuelles[78].

(77) Mignan, p. 192.
(78) Porter, vol. II, p. 323.

BIRS NIMROOD

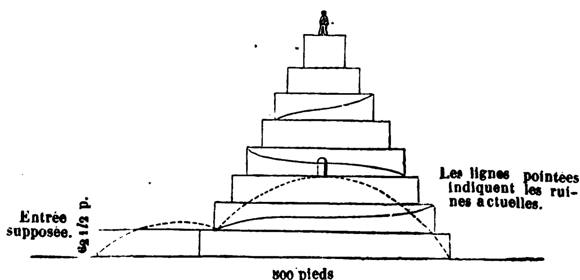


Esaïe XLVI. 1. Jérémie L. 2. Jérémie LI. 25.

VUE DE BIRS NIMROOD.

Élévation de Birs Nimroud (du côté du nord)

suivant Strabon et Hérodote.



PLAN DE BIRS NIMROUD.

« Bel s'est incliné. » —D'abord composé de huit tours s'élevant les unes au-dessus des autres, le temple de Bélus ne présente plus que l'aspect d'une colline irrégulière, dont chaque côté a une élévation différente. Ce n'est plus qu'une masse sans forme. Le côté oriental présente deux étages de collines; le premier s'élève à une hauteur de soixante pieds; il est partagé au milieu par un profond ravin qu'y ont creusé les pluies de plusieurs siècles. Le sommet de ce premier étage forme une plate-forme inclinée graduellement jusqu'à la base du second étage, qui semble s'élancer hors du premier en forme de cône, son sommet étant orné d'un fragment d'édifice semblable à une tour en briques. Depuis la base de la colline jusqu'aux fondements de cette ruine l'élévation est d'environ 200 pieds, et depuis le bas de la ruine jusqu'à son sommet on compte 35 pieds de hauteur. A l'occident, toute la masse qui s'élève de la plaine ne présente qu'un immense monticule ayant la forme d'une pyramide irrégulière; ses flancs sont creusés çà et là,

par l'effet du temps et de la dévastation. Les faces méridionales et septentrionales en sont très-escarpées [79]. C'est ainsi que le temple de Bel « s'est incliné. »

« J'étendrai ma main sur toi, et je te roulerai « en bas du haut des rochers, et je te réduirai « en montagne embrasée. » — On trouve sur le sommet de la colline d'énormes fragments de constructions en briques, sans formes arrêtées, et qui ont été converties en des masses complètement vitrifiées [80]. Quelques-uns de ces énormes fragments ont douze pieds de haut sur vingt-quatre de circonférence, et comme la construction en brique encore debout est parfaitement conservée, le changement qui s'est fait dans ces fragments ne peut être attribué qu'à l'ardeur d'un feu égal à celui de la fournaise, ou plutôt qu'aux effets de la foudre [81]. — Ces ruines sont entièrement fondues, ce qui porterait à croire que le feu a été employé comme moyen pour la destruction de cette tour. — L'action du feu sur ces débris, dit Buckingham, s'est prolongée après leur chute, et, suivant l'expression de Keppel, cette ruine ressemble à ce que les Ecritures avaient annoncé d'elle, qu'elle deviendrait « une montagne embrâsée. » Dans la prophétie contre Babylone, il est clairement annoncé que le feu sera employé contre elle; Jérémie l'indique évidemment quand il dit : « Comme « dans la subversion que Dieu a faite de Sodome « et de Gomorhe. » Et nous savons que « l'Eternel fit pleuvoir des cieux sur ces villes du soufre et du feu. » — « Ses portes qui sont si hautes seront « brûlées; ainsi les peuples auront travaillé pour « néant, et les nations pour le feu, et elles s'y

(79) Porter, vol. II, p. 310.
(80) Rich, p. 36. — (81) Mignan, p. 207.



VUE DE BIRS NIMROOD

« seront lassées[82]. » — On peut retrouver dans beaucoup de ces fragments sans formes les effets graduels de la puissance consumante; on voit dans bien des endroits cette teinte verdâtre que l'on aperçoit dans les masses vitrifiées des verreries; en même temps que l'on distingue ces traces du feu (et quel feu!) qui a précipité ces masses de leur immense élévation, on peut encore remarquer les restes de ciment qui, s'étant durcis avec les briques, sonnent comme du verre. En examinant la base de la muraille encore debout, on trouve qu'elle n'a point été atteinte par ce changement et qu'elle est toujours dans son état primitif; ce qui me porte à conclure, continue sir R. K. Porter, que le feu est venu d'en haut, et que la ruine est tombée d'une plus grande élévation que celle du fragment encore debout. Le feu qui a pu produire de tels effets a dû être plus fort que celui de la plus ardente fournaise, et d'après l'apparence de la fente que présente le mur, et l'aspect des substances vitrifiées, je serais porté à attribuer cette catastrophe à l'action de la foudre; des ruines produites par l'explosion de quelque matière combustible présenteraient une tout autre apparence[83].

Les masses tombées démontrent clairement que l'action du feu a été d'une longue durée après la destruction de l'édifice; car chaque partie de la surface a été également soumise à son influence; dans beaucoup d'endroits les formes se sont arrondies et on ne peut distinguer une masse de l'autre par aucune apparence de meilleure conservation[84]. Les hautes portes du temple de

(82) Jérém., LI, 58. — Keppel, p. 194, 195.
(83) Sir R. K. Porter, vol. II, p. 312, 313.
(84) Buckingham, vol. II, p. 376.

Bélus, encore debout du temps d'Hérodote, ont été « brûlées »; les énormes fragments vitrifiés qui tombèrent lorsque « Bel se fut incliné » sont encore couchés sur ses hautes ruines. « La main « de l'Eternel a été étendue sur lui, et il l'a roulé « en bas du haut des rochers, et il a été réduit « en montagne embrâsée. »

« Et on ne pourra prendre de toi aucune pierre « pour servir d'angle, ni aucune pierre pour « servir de fondement; car tu seras réduite en « ruines perpétuelles, dit l'Eternel. » — Les restes ruinés de Sion seront rebâtis, ses désolations seront relevées; Jérusalem sera habitée de nouveau, sur l'emplacement même de Jérusalem; mais il n'en sera pas de Bel comme de Sion, ni de Babylone comme de Jérusalem; car de même que les monceaux de décombres saturés de nitre qui couvrent la place de Babylone ne peuvent pas être cultivés [85], de même les substances vitrifiées qui couvrent le sommet de Birs Nimroud ne peuvent être reconstruites. Il est vrai qu'elles sont composées des matériaux les plus durs, des éléments les plus indestructibles; mais quoiqu'elles aient formé autrefois les tours les plus élevées du temple de Bélus, elles sont maintenant hors d'état d'être taillées, et ne peuvent plus « servir d'angle ni servir de fon« dement ». Et les briques qui font encore partie de la muraille solide, et qui ne sont ni fondues ni brûlées, sont cependant si fortement cimentées que, selon M. Rich, il serait impossible de les en détacher entières [86]; ou, comme le dit le capitaine Mignan, il ne serait pas possible d'en détacher une seule [87]. — Malgré tous mes efforts je ne pus en détacher une seule [88], dit Por-

(85) Rich, p. 16. — (86) Rich, p. 36.
(87) Mignan, p. 206. — (88) Porter, vol. II, p. 311.

ter; et Buckingham, voulant assigner une raison à la disparition totale des murailles, et en parlant du Birs Nimroud, dit : Les seules briques dont on puisse se servir se trouvent dans les ruines des grands monuments de Mujélibé, de Kar et de Birs Nimroud, et il est si difficile, ou plutôt si impossible de les extraire entières, à cause de la force du ciment, qu'il est très probable qu'on n'a jamais eu recours à ce moyen tant qu'il est resté des pans de murailles; quelquefois encore on creuse la rive occidentale du fleuve pour en extraire des briques, mais la dépense est considérable et le résultat très peu satisfaisant[89]. — On ne trouve pas une seule brique entière dans les environs de la tour[90].

Ces témoignages réunis, sans aucune allusion à la prédiction, en sont le meilleur commentaire.

Ainsi, tandis qu'il a été dit de Babylone qu'elle « serait rasée au loin », et que véritablement dans bien des endroits il « n'y a rien de reste », cependant de la « montagne embrasée », dont les ruines suffiraient à elles seules pour la construction d'une ville magnifique, on ne retire pas une seule pierre pour placer à l'angle, ni pour servir de fondement.

« Mérodac est brisé ». Mérodac était un nom ou un titre donné aux princes et aux rois de Babylone; l'Écriture sainte y fait allusion deux fois. Elle parle de Mérodac-Baladan, fils de Baladan, roi de Babylone, qui tenait les rênes du gouvernement; et d'Evil-Mérodac, qui vivait du temps de Jérémie. De ce que ce nom de Mérodac est associé à celui de Bel, ou du temple de Belus, et de la ressemblance du jugement prononcé contre eux (l'un devait être « incliné » et l'autre

(89) Buckingham, vol. II, p. 332. — (90) Porter, II, 329.

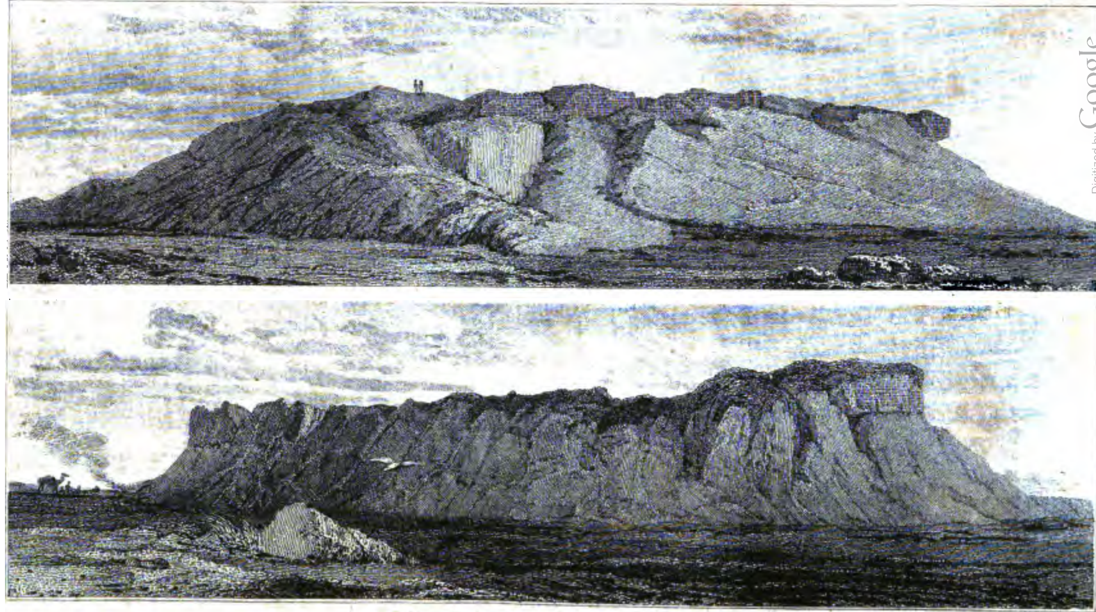
« brisé) », on peut raisonnablement conclure que Mérodac était le nom de quelque autre grand édifice de Babylone ; et en même temps, d'après l'identité de ce nom avec celui des rois de Babylone, et même avec celui d'Evil-Mérodac, qui vivait du temps de Jérémie, il est assez probable que le prophète voulait parler du palais même des princes. Il est plus que vraisemblable qu'après le temple païen, qu'après le siège d'un culte corrompu et destructeur, c'était sur la demeure royale du tyran qui opprimait si cruellement le peuple d'Israël et qui faisait trembler toute la terre, que tomberait plus particulièrement la malédiction de Dieu. En effet, en seconde ligne, et inférieur seulement en grandeur aux ruines de Birs-Nimroud, vient le Mujélibé ou Makloubé, que les voyageurs regardent comme l'ancienne résidence des rois de Babylone.

Le palais du roi des Babyloniens rivalisait presque en grandeur avec le temple de leur dieu. Il y a eu même diversité d'opinions à ce sujet ; cependant l'entière désolation est la même pour les deux : l'un « s'est incliné », et l'autre a été « brisé. » Les deux palais de Babylone avaient de belles fortifications ; le plus grand était entouré de trois hautes et larges murailles [91].

Lors de la prise de la ville par Démétrius, il s'empara d'un des châteaux par surprise et en chassa la garnison, qu'il remplaça par 7000 hommes de ses troupes [92]. Il ne put se rendre maître de l'autre palais. Ces faits nous prouvent quelles en étaient encore la grandeur et la force, 300 ans après la prédiction. La solidité des constructions aurait dû en assurer l'existence pendant des siècles entiers, et il n'y eut jamais un

(91) Diod. Sic., l. II. — Hérod., l. I, ch. CLXXXI.
(92) Plutarque, Vie de Démétrius.

NORTH AND SOUTH VIEWS OF THE MUJELIBE



Engᵈ by W. H. Lizars

Jeremie, L. 2. Esaïe XIV. 11. 15.

VUE DE MUDJELIBÉ

... du Nord et du Sud.

contraste plus frappant qu'entre l'ancienne magnificence de ces palais et leur désolation actuelle. On voit encore quelques pans des murailles qui environnaient ce site, et qui servent à en établir l'identité avec Mujélibé, comme le nom de Mérodac s'identifie avec celui du palais. « Il a été « brisé; » d'où lui vient le nom de Mujélibé, qui signifie renversé, détruit. Sa circonférence est d'environ un demi-mille, et son élévation de 140 pieds; mais c'est un monceau de décombres dans lequel il est impossible de distinguer quelque forme que ce soit[93].

On a pu s'assurer qu'il existait des chambres, des corridors, des cellules de grandeurs diverses, et construits de différents matériaux[94]. C'est le repaire des bêtes sauvages et des fouines. « Les « animaux féroces s'entre-répondront dans ses pa- « lais désolés, et les dragons dans ses maisons de « plaisance. » — On rencontre à chaque pas parmi ces ruines des reptiles vénimeux[95]. — Les côtés ont été creusés par l'effet du temps, et les grandes pluies ont formé plusieurs canaux qui se sont réunis et forment des ravines dont le sol est profondément pénétré[96]; les côtés de la ruine offrent des creux faits par les pluies[97]. — « On t'a fait « descendre au sépulcre au fond de la fosse. »

« Ceux qui te verront te regarderont, et te « considéreront, disant : N'est-ce pas ici cet « homme qui faisait trembler la terre, qui ébran- « lait les royaumes[98]? » Il suffit de regarder, d'examiner avec attention la vue de l'emplacement de Mujélibé, pour se convaincre que le palais de ces rois orgueilleux comme Lucifer, qui s'élevaient

(93) Della Valle. — Buckingham, vol. II, p. 273.
(94) Buckingham, vol. II, p. 274 — (95) Mignan, p. 168.
(96) Rich, p. 29. — (97) Mignan, p. 167.
(98) Esaïe, XIV, 16.

au-dessus des étoiles du Dieu fort, « a été renversé, « foulé et brisé[99]. » — En me promenant au milieu de ces pierres et de ces immenses fragments, en contemplant la sublimité de ces ruines gigantesques, je me reportais naturellement, dit le capitaine Mignan, à ces temps d'ancienne splendeur, où de larges murailles s'élevaient orgueilleusement sur ce même site; je me disais : Autrefois ces salles résonnaient de chants joyeux; ici se donnaient des festins magnifiques, ici retentissaient des voix qui ont depuis longtemps cessé de se faire entendre sur la terre. Ce monceau était jadis le séjour du luxe et de la débauche; maintenant il n'offre plus qu'une désolation complète et une preuve de la justice des jugements du ciel. Il est solitaire; la cabane du berger ne vient pas même égayer cette affreuse solitude. — « On a « fait descendre ta magnificence dans le sépulcre, « avec le bruit de tes instruments; tu es couché « sur une couche de vers, et la vermine te « couvre[100]. »

« Il n'y aura aucune muraille de Babylone, « quelque large qu'elle soit, qui ne soit entière- « ment rasée. » — Telle était, au rapport des an-

(99) C'est à l'obligeance de sir Robert Porter que l'auteur a dû de pouvoir faire graver, d'après des dessins faits sur les lieux, les vues de Birs Nimroud et de Mujélibé. Ses *Voyages en Perse, en Babylonie*, etc. contiennent quatre vues de chacun de ces objets et l'on peut voir combien elles sont « abaissées et tombées en ruines. » On en trouve aussi de petites esquisses dans les *Mines de l'Orient* (Vienne), dans les mémoires de Rich sur les ruines de Babylone, et dans les voyages de M. Buckingham, et encore dans les voyages du capitaine Mignan. Le lecteur curieux peut rapprocher le Mujélibé du magnifique tableau de la fête de Belsçatzar, de Martin. L'emplacement, car il n'y a plus de palais, est toujours le même. Tout le monde a entendu parler du temple de Bélus; or l'imagination ne saurait pas plus en exagérer la magnificence qu'elle ne pourrait se former la moindre idée de ce qu'il était jadis d'après ce qu'il en reste.

(100) Esaïe, XIV, 11.

ciens historiens, la largeur de ces murailles, que six chariots pouvaient y passer de front. Elles subsistaient plus de mille ans après la prédiction; on les mettait encore au nombre des sept merveilles du monde, bien des siècles après que la prophétie en eut annoncé la destruction. Mais qu'y a-t-il de plus étonnant pour nous aujourd'hui, et quel évènement aurait pu paraître plus invraisemblable à un habitant de Babylone, au temps de la gloire et de la puissance de cette ville, que la destruction de ces murs fameux, destruction si complète qu'à peine peut-on en retrouver quelques traces certaines. « Tous les historiens s'accordent, dit M. Rich, quant à la hauteur de ces murailles, qui était de cinquante coudées; ayant été réduits à cette mesure, après avoir eu la prodigieuse hauteur de 350 pieds, par Darius Histaspe, lors de la révolte de la ville. Je n'ai pas été assez heureux pour en retrouver les moindres vestiges parmi les ruines de Hillah; ce qui me paraît assez extraordinaire, puisque nous savons qu'elles restèrent debout longtemps après la destruction de la ville, qu'elles servaient de clôture au parc des animaux, et que saint Jérôme nous dit qu'elles étaient en assez bon état à l'époque où il vivait[101]. »

Ce fut dans le seizième siècle qu'elles furent vues pour la dernière fois par un voyageur européen (du moins autant que l'auteur a pu s'en assurer). Il sera intéressant pour nous de suivre la marche de cette destruction, et de voir comment et quand elles furent détruites, ainsi que la ville dont elles avaient été si long-temps l'orgueil et la puissance.

« Pendant le temps que nous y restâmes, dit

(101) Rich, p. 43, 44.

Rauwolff, j'examinai cette élévation, et je découvris qu'il y avait deux murailles, l'une derrière l'autre (Hérodote rapporte qu'il y avait une muraille intérieure et une extérieure), séparées par un fossé, et s'étendant parallèlement au loin, et que d'espace en espace il y avait des ouvertures que l'on pouvait considérer comme ayant été autrefois des portes. Ainsi j'ai tout lieu de croire que c'étaient là les anciennes murailles de la ville, et que les ouvertures indiquent la place des anciennes portes, au nombre de cent. Et ce qui donne du poids à cette opinion, c'est que je vis en quelques endroits, sous le sable qui couvre presque entièrement ces élévations, des restes de vieux murs[102]. »

Les villes de Séleucie, de Ctésiphon, de Destagered, de Kufa, et beaucoup d'autres de ces environs, et les villes modernes de Meschid-Ali, de Meschid-Tessein et d'Hillah, ainsi que d'autres villes, villages, et caravansérails sans nombre, ont été construits probablement avec les matériaux des murs de Babylone[103]. Comme la ville, « ils ont été pillés jusqu'à ce qu'il n'y en ait rien de « reste. » Les pluies d'une longue suite de siècles et les débordements réguliers de l'Euphrate ont aussi probablement emporté les décombres et les débris des murailles dans le fossé d'où elles avaient été tirées jadis, jusqu'à ce que le sable du désert les eût nivelées avec la plaine, et leur emplacement fait aujourd'hui partie du désert; c'est ainsi que « les larges murailles de Babylone ont « été rasées. » Ne pouvons-nous pas dire d'après ce témoignage que les hautes murailles sont tombées, que la ville qui était l'orgueil des nations a été désolée, que le sol le plus fertile a

(102) Collection de Voyages, par Ray, p. 177, 178.
(103) Voyages de sir R. K. Porter, vol. II, p. 338.

disparu, parceque « l'Eternel des armées l'a « balayé avec le balai de la destruction. »

Un des chapitres du Voyage de M. Buckingham en Mésopotamie, qui n'a pas moins de 60 pages, est intitulé : « Recherches relatives aux Murailles « de Babylone. » Après une longue et inutile recherche, il découvrit à la fin, près des landes orientales, sur le haut d'un monticule ovale d'environ 70 à 80 pieds de haut, et d'environ 3 à 400 pieds de circonférence, un pan de mur solide ayant 30 pieds de long, sur 12 ou 15 pieds d'épaisseur; il était évident que jadis il était d'une dimension beaucoup plus grande; maintenant il est en ruines et partout incomplet[104]. Il en conclut que ce fragment de muraille et ce monticule de décombres étaient tout ce qu'on pouvait découvrir des anciennes murailles de Babylone, « si entièrement rasées; » c'est là le seul vestige qu'on en retrouve.

Le capitaine Frédérick, dont le voyage avait pour but principal de découvrir les restes des murailles et du fossé qui avaient entouré Babylone, assure qu'aucun voyageur moderne n'a pu en retrouver les moindres traces. — « Je fis inutilement des questions aux Arabes, dit-il; ils ne purent rien me dire sur ce sujet. Il me fut impossible, après avoir examiné tous les bords du fleuve sur un espace de 21 milles de longueur, et de 12 milles en largeur, de découvrir le moindre indice qui pût me permettre de croire qu'il y eût jamais eu là un fossé ou des murailles. S'il reste quelques vestiges de ces murs, il faut qu'ils soient à une plus grande distance que celle qu'indiquent les géographes modernes. Je puis m'être trompé, mais je ne me suis épargné aucune fatigue pour

(104) Buckingham, vol II, p. 306, 307.

éviter toute erreur. J'ai parcouru ces lieux pendant huit heures, durant six jours consécutifs, et plus de douze heures le septième [105]. »

Le major Keppel, après avoir rapporté comment il avait complètement échoué, lui, ses compagnons et quelques autres voyageurs qui s'étaient associés à ses courses, dans la recherche qu'ils ont faite de quelques vestiges des murailles de la ville, ajoute ce qui suit : Les prédictions divines contre Babylone se trouvent si littéralement accomplies dans l'état actuel de ses ruines, que je n'hésite pas à donner l'interprétation la plus étendue aux paroles de Jérémie : « Il n'y aura aucune « muraille, quelque large qu'elle soit, qui ne « soit entièrement rasée. »

« Babylone sera réduite en étonnement ; qui- « conque passera près de Babylone sera étonné. » Il est impossible de penser à ce que Babylone était, et de voir ce qu'elle est aujourd'hui, sans être étonné. Sir R. Porter s'exprime ainsi lors de sa première vue de ces ruines : Je ressentis une crainte indéfinissable en passant, pour ainsi dire, par les portes de l'ancienne Babylone [106]. — Je ne puis décrire, dit le capitaine Mignan, l'impression de respect et de terreur dont je fus comme accablé, en contemplant l'étendue et la grandeur de la désolation qui m'entourait de toutes parts [107]. — « Comment le marteau de toute la terre a-t-il « été brisé? Comment Babylone a-t-elle été réduite « en désolation parmi les nations ? » La description suivante, si pleine d'intérêt, a été faite sur les lieux mêmes.

Après avoir parlé des quais détruits, des eaux stagnantes, des anciens fondements, et de la

(105) Travaux de la Société de littérature de Bombay, vol. I, p. 130, 131. — Keppel, v. I, p. 175. — Jér., LI.
(106) Sir Robert Porter, vol. II, p. 294. — (107) Mgnan, p. 117.

longue ligne ondulante de monceaux de décombres, sir Robert Ker Porter ajoute : Toute cette vue avait quelque chose de solennel. Le majestueux fleuve de l'Euphrate, coulant au milieu d'une profonde solitude, tel qu'un monarque pèlerin qui visite les ruines silencieuses de son royaume dévasté, nous paraissait encore une belle rivière malgré la tristesse de la scène qu'il parcourait. Ses rivages sont blancs de roseaux, et l'on voit encore sur ses bords les saules auxquels les prisonniers d'Israël avaient suspendu leurs harpes, ne voulant pas se réjouir pendant la captivité de Jérusalem. Mais combien tout le reste a changé depuis ce temps! Alors ces monticules étaient des palais; ces monceaux étaient des rues; cette vaste solitude était remplie des riches habitants de l'orgueilleuse Babylone. Maintenant « elle est abattue jusqu'en terre; elle n'est « plus habitée; la vermine la couvre [108]. »

On peut donc voir dans cette merveilleuse histoire de la Babylonie qu'il n'y a pas un seul fait qui n'ait été l'objet d'une prophétie spéciale. Elle avait annoncé que ses palais seraient réduits en monceaux, que ses rues seraient détruites et désertes, que l'orgueil du monde serait assis sur la poussière, que le silence du tombeau succéderait au bruit de la multitude de Babylone, que ce vaste entrepôt du monde où toutes les nations venaient apporter leurs trésors, cette prison où le peuple juif fut tenu captif jusqu'à ce que Babylone elle-même eut été pillée par divers peuples, descendrait au sépulcre; que la vaste métropole, le pays des palais et l'orgueil des royaumes, le rendez-vous de tous les peuples deviendrait un endroit méprisé et solitaire, où

(108) Sir K. Porter, vol. II, p. 237.

personne n'habiterait de génération en génération; où les Arabes mêmes ne voudraient pas dresser leurs tentes, ni les bergers faire paître leurs troupeaux; qu'il n'y aurait plus de richesses secrètement gardées, ni de trésors cachés, mais que sa honte serait découverte; que celle qui faisait trembler la terre et qui ébranlait les royaumes serait jetée loin de son sépulcre comme une branche pourrie; que beaucoup de nations et de grands rois viendraient du bout du monde contre Babylone; que des ouvriers la réduiraient en monceaux et formeraient des étangs au milieu d'elle; que cet immense lac artificiel, ayant plusieurs milles de circonférence et qui servait à arrêter les débordements annuels de l'Euphrate, que ce lac serait réduit en étangs d'eau, creusés par des ouvriers et remplis par la rivière; que le premier et le plus grand des temples serait réduit en montagne d'embrasement; que la statue d'or de 40 pieds qui en ornait le sommet, jusqu'aux images taillées de leurs dieux, tout serait brisé et réduit en poussière; que les magnifiques fêtes des monarques de Babylone, que le bruit des instruments, que la splendeur du festin de Belsçatzar, que les cris de débauche de mille grands seigneurs qui s'enivraient dans les vases sacrés de Sion, feraient place aux cris des bêtes sauvages; que les maisons seraient remplies de fouines, que les chat-huants habiteraient dans leurs maisons de plaisance, que les chouettes y sauteraient; que les dragons se logeraient dans ses palais désolés; que les terrasses élevées sur terrasses, et qui faisaient ressembler les jardins suspendus de Babylone à une vaste montagne, seraient mises au niveau de la fosse; que les palais des princes, qui, assis en la montagne d'assignation, croyaient pouvoir placer leur

trône au-dessus des étoiles du Dieu fort, seraient réduits en pièces, comme des habillements transpercés avec l'épée, comme une charogne foulée aux pieds; que les larges murailles devant lesquelles l'armée de Cyrus s'était rangée en bataille sans pouvoir trouver un seul endroit accessible à l'assaut, seraient entièrement rasées, et que l'on chercherait en vain la place où elles avaient été. Enfin, elle avait annoncé que Babylone la grande, l'orgueilleuse Babylone, la gloire des royaumes, ne serait plus que la Babylone désolée, l'étonnement de quiconque passerait auprès d'elle. Quelque merveilleux donc qu'ait été le changement qui devait ainsi se faire en Babylone, on ne peut nier qu'il ne se soit opéré, et, quels que soient les instruments que l'Éternel a employés, l'effet n'en est pas moins évident, et cette destruction est venue sur Babylone comme un « dégât fait « par le Tout-Puissant. »

Tous les desseins de l'Éternel n'ont-ils pas été accomplis contre Babylone? Qui oserait, après avoir examiné tous les faits, qui oserait répondre d'une manière négative aux questions que le Seigneur fait lui-même en commençant ces prédictions? « Qui annonce dès le commencement ce « qui arrivera à la fin, et longtemps auparavant « ce qui n'a point encore été fait? Qui dit : Mon « conseil tiendra, et j'exécuterai toute ma volonté? « Qui est semblable à moi? » — Serait-il possible d'admettre l'accomplissement d'une seule prophétie, si l'on refuse le témoignage qui se rapporte à celle-ci? Y eut-il jamais lieu sur la terre qui ait subi un changement plus complet?

Les annales du genre humain, a-t-on dit avec vérité, ne présentent pas un contraste plus frappant que celui qui existe entre la magnificence primitive de Babylone et sa longue déso-

lation [109]. Ses ruines ont été visitées dernièrement par plusieurs personnes dont le caractère est bien connu et dont la véracité est à l'épreuve, et toutes leurs recherches n'ont servi qu'à rendre un éclatant témoignage à l'accomplissement littéral de chaque prophétie. — Combien peu de contrées de la terre dont nous ayons une description aussi exacte et aussi détaillée que celle que fit le prophète, à une époque où Babylone était loin de ressembler à ce qu'elle est maintenant devenue! Serait-il possible de trouver des prédictions plus précises, plus étonnantes, plus nombreuses et plus véridiques, ou qui se soient plus visiblement accomplies par degrés pendant une longue série de siècles? — Ah! qu'en méditant sur le sort de Babylone, en envisageant ce qu'elle était et ce qu'elle est devenue, les nations apprennent la sagesse, que les tyrans tremblent, que les incrédules croient!

CHAPITRE III.

PROPHÉTIES CONCERNANT TYR.

Tyr était la ville la plus célèbre de la Phénicie, et pendant longtemps elle fut la première ville de commerce de l'univers. C'était le théâtre d'un commerce et d'une navigation immense, dit Volney, le berceau des arts et des sciences, et la patrie du peuple le plus industrieux peut-être et le plus actif qui ait jamais existé [1]. Le royaume

(109) Revue d'Édimbourg, vol. I, p. 439.
(1) Voyages de Volney. — Steph. Dict. p. 2039. — Strabou.

de Carthage, cette rivale de Rome, était une des colonies de Tyr. Ce fut lorsque ce centre du commerce du monde avait atteint son plus haut degré de puissance et d'opulence, et au moins 125 ans avant la destruction de l'ancienne Tyr, que le prophète Isaïe annonça sa chute irrévocable. La nouvelle Tyr, bâtie sur une île, succéda à la ville continentale; elle fut habitée par le même peuple, conserva le même nom, et son sort fut également compris dans les mêmes prédictions. Le prophète assigne comme causes de la malédiction prononcée contre elle son orgueil et sa méchanceté, la joie qu'elle éprouva des malheurs des Juifs, et sa cruauté en les vendant comme esclaves. Toute la destinée de Tyr fut prédite.

L'évêque Newton nous montre comment les prophéties suivantes ont été aussi exactement accomplies qu'elles ont été clairement énoncées, c'est-à-dire que Tyr devait être prise et détruite par les Chaldéens, qui, à l'époque de la prophétie, n'étaient qu'un peuple obscur et peu important, et que cette destruction devait se faire par le moyen de Nabuchodonozor, roi de Babylone; que les habitants de Tyr s'enfuiraient sur l'île voisine et se répandraient dans les contrées environnantes, mais qu'ils n'y trouveraient aucun lieu de repos; qu'après un intervalle de 70 ans la ville serait reconstruite, et que le peuple retournerait à son commerce et à ses richesses; qu'après un certain temps le peuple renoncerait à l'idolâtrie et se convertirait au culte du vrai Dieu, et qu'enfin la ville serait entièrement détruite et qu'elle ne serait plus qu'un lieu pour étendre les filets.

Mais au lieu de les passer toutes en revue, nous nous contenterons d'en présenter au lecteur quelques-unes des plus remarquables, qui furent

accomplies après l'époque des derniers prophètes de l'Ancien Testament, et dont l'accomplissement repose sur des témoignages non équivoques.

Le siège de Tyr, par Alexandre-le-Grand, est un des plus singuliers évènements de l'histoire. Irrité de ce qu'une ville solitaire comme Tyr pût aussi longtemps arrêter la marche de son armée victorieuse, exaspéré par le meurtre de quelques-uns de ses soldats, et jaloux de sa renommée, rien ne put faire consentir le jeune vainqueur à en lever le siège. La prise de Tyr fut encore plus étonnante que le plan d'attaque ne fut audacieux, car la ville était entourée d'une muraille haute de 150 pieds, et sa position sur une île éloignée d'un demi-mille du rivage semblait la rendre inaccessible. On forma, pour ainsi dire, une chaussée qui s'étendait du rivage à l'île, et les ruines de l'ancienne Tyr [2], détruite depuis 250 ans, en fournirent les matériaux. Une entreprise aussi gigantesque sembla pendant quelque temps au-dessus des efforts mêmes d'un Alexandre. Les ouvrages commencés furent brûlés par l'ennemi, et ensuite détruits par un orage; mais leurs restes ensevelis sous l'eau formèrent une barrière sur laquelle il recommença ses travaux. Il fallut encore rassembler une immense quantité de matériaux; on ramassa la terre et jusqu'aux décombres; et ce même conquérant, qui ne parvint jamais à rebâtir les murailles de Babylone, jeta celles de Tyr dans la mer et en enleva même la poudre de dessus la place qu'elles occupaient [3]. Il ne laissa pas ves-

(2) « Magna vis saxorum ad manum erat, Tyro vetere præbente. » Quint. Curt., l. IV, cap. IX.—Prideaux, Rollin, etc.

(3) Humus aggerebatur. Quint. Curt., cap. XI. Arrian. de Exp. Al., l. II, cap. XXI-XXIV. Quint. Curt., l. IV, cap. VII-XIX.

tige d'une seule ruine, et l'emplacement de l'ancienne Tyr est inconnu[4]. Qui est celui qui a enseigné au prophète à dire : « Elles détruiront « les murailles de Tyr, et démoliront tes tours, « et jetteront ton bois, tes pierres et ta poussière « au milieu des eaux. » — « Je râclerai sa poussière « hors d'elle, je ferai qu'on sera tout éperdu à « cause de toi, de ce que tu ne seras plus; et « quand on te cherchera, on ne te trouvera plus « à jamais, dit l'Eternel[5]. »

Après la prise de Tyr, le conquérant fit incendier la ville. Quinze mille Tyriens s'échappèrent dans des vaisseaux; mais une grande partie des habitants furent massacrés, et 230,000 vendus comme esclaves. De tous ces faits, les plus saillants de l'histoire de Tyr, il n'y en a pas un seul qui ne soit l'accomplissement d'une prophétie. « Voici, « le Seigneur l'appauvrira, et en la frappant il jet« tera sa puissance dans la mer, et elle sera con« sumée par le feu[6]. » — « Je ferai sortir du milieu « de toi un feu qui te consumera, et je te réduirai « en cendre sur la terre[7]. » — « Passe en Tarsis, « lève-toi, traverse en Kittim[8]. » — « Les îles qui « sont dans la mer seront éperdues à cause de ton « issue[9]. » — « Tu mourras au milieu de la mer, de « la mort de ceux qui sont tués[10]. » — « Vous avez « vendu les enfants de Juda et les enfants de Jéru« salem; voici, je ferai retourner sur votre tête « votre salaire[11]. » Mais que dit encore le prophète de la première ville de commerce de l'univers, dont les marchands étaient des princes, et les facteurs des grands de la terre ? « Je te rendrai sem-

(4) Volney, vol. II. — Description de l'Orient, par Pococke, l. I, ch. xx. — Buckingham, p. 46.
(5) Ezéchiel, XXVI, 4, 12, 21.
(6) Zacharie, IX, 4. — (7) Ezéchiel, XXVIII, 18.
(8) Esaïe, XXIII, 6, 12. — (9) Ezéchiel, XXVI, 18.
(10) Ezéchiel, XXVIII, 8. — (11) Joel, III, 6, 7.

« blable à une pierre sèche, un lieu pour étendre « les filets[12]. » Il est encore répété ailleurs avec la même force et la même vérité : « Je la rendrai « semblable à une pierre sèche. Elle servira à « étendre les filets au milieu de la mer, car j'ai « parlé[13]. »

Cependant, quoique privée de ses anciens habitants, Tyr ne tarda pas à redevenir une ville commerçante. Elle était populeuse et florissante au commencement de l'ère chrétienne. On y trouvait du temps des apôtres plusieurs disciples du Christ; on y construisit plus tard un temple élégant et plusieurs églises; elle fut le siège épiscopal du premier archevêque soumis au patriarche de Jérusalem. Tyr fut prise par les Sarrazins au septième siècle, et au douzième par les croisés, époque à laquelle elle était une ville de commerce riche et importante. Les Mameloucks s'en rendirent maîtres plus tard, et depuis 300 ans elle est demeurée au pouvoir des Turcs. La cruauté et les spoliations continuelles des Turcs ne lui ont pas permis d'échapper au sort qu'elle a du reste partagé avec une multitude d'autres villes et avec plusieurs autres pays, et sa désolation avait été prédite 2,000 ans avant l'existence du peuple qui a été l'instrument de sa destruction et de sa ruine. Il est vrai que dernièrement la ville a paru sortir un peu du milieu de ses ruines, grâce à un court intervalle de repos; cependant les dernières punitions prononcées contre elle ont été parfaitement accomplies d'après le témoignage que nous en rendent Maundrell, Shaw, Volney et Bruce.

Il ne reste aucun vestige de son ancienne splendeur; elle n'est plus qu'une ville de murailles brisées, de colonnes tronquées et détruites,

(12) Ezéchiel, XXVI, 14, 15. — (13) Ibid., 4, 5.

et de caveaux. Toute sa population consiste en quelques pauvres familles qui se logent dans les souterrains, et dont la pêche est le principal moyen de subsistance; elles ne semblent y être que pour servir de témoignage vivant à l'accomplissement de la parole de Dieu[14]. — Le port de Tyr, déjà très petit, est tellement obstrué par le sable et par les décombres que les bateaux de pêcheurs, qui de temps à autre visitent ce marché jadis si renommé, et viennent sécher leurs filets sur ses rochers et sur ses ruines, n'y pénètrent qu'avec beaucoup de peine[15]. Et Volney lui-même, après avoir cité la magnifique description que fait Ezéchiel de l'ancienne grandeur de Tyr, de la destruction de la ville et de son commerce, reconnaît expressément : que les révolutions du sort ou plutôt la barbarie des Grecs du Bas-Empire et des Mahométans ont accompli ces oracles. Au lieu de cette ancienne circulation si active et si vaste, Sour (Tyr), réduit à l'état d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une exportation de quelques sacs de coton et laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec au service des Français de Saïde, et qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille. Ensuite, sans remarquer dans ses détails l'accomplissement de la prophétie, il ajoute cependant des faits plus précieux qu'aucune opinion, et qui sont le témoignage le plus puissant de l'accomplissement des prédictions. — Toute la population du village de Tyr consiste en 50 à 60 pauvres familles qui vivent obscurément de quelques cultures de grains et d'un peu de pêche. Les maisons qu'elles occupent ne sont plus, comme au temps de Strabon, des édifices à trois ou quatre étages, mais de chétives huttes sur le

(14) Voyages de Maundrell, p. 82.
(15) Voyages de Shaw, vol. II, p. 31.

point de s'écrouler[16]. Bruce parle de Tyr comme d'un « rocher sur lequel des pêcheurs sèchent « leurs filets. »

Peu nous importe par quels moyens ces prophéties ont été accomplies ; il était aussi impossible à l'homme de prévoir ces moyens que de prévoir l'évènement lui-même. Le fait est positif, les prédictions ont été accomplies; donc les prophètes ont annoncé la vérité. On peut les mépriser, mais on ne peut rien changer à leurs paroles; il n'y a jamais eu de faits plus frappants et moins probables, et jamais il n'y a eu de prédictions plus précises et plus claires.

CHAPITRE IV.

PROPHÉTIES CONCERNANT L'ÉGYPTE.

L'Egypte était un des plus anciens et des plus puissants royaumes de la terre, et encore aujourd'hui les voyageurs s'occupent à découvrir les monuments sans pareils de son antique splendeur. Jamais nation, ancienne ou moderne, ne parvint à élever des monuments aussi grands et aussi impérissables. Tandis que l'on ne reconnaît la grandeur des autres royaumes qu'aux ruines de leurs villes et qu'aux vestiges de leur magnificence, les pyramides d'Egypte s'élèvent semblables à des monts impérissables, sans date qui serve à reconnaître leur fondation, et elles ont défié les ravages des siècles. Le royaume d'Egypte

(16) Volney, Voyage en Syrie, vol. II, ch. XXIX.

est le plus ancien de tous. Aucune nation de l'antiquité n'eut une aussi longue succession non interrompue de rois. La science des Egyptiens a passé en proverbe; le nombre de leurs villes et la population de leur pays, selon ce qu'en rapportent les anciens historiens, étaient presque incroyables[17]. La nature semblait se réunir à l'art pour faire de l'Egypte la contrée la plus fertile de la terre; on l'appelait le grenier du monde; elle était divisée en plusieurs royaumes, et sa puissance s'étendait sur plusieurs pays voisins[18]. Cependant la connaissance de toute cette grandeur et de toute cette gloire n'empêchèrent pas le prophète juif de déclarer que « l'Egypte deviendrait « le plus bas des royaumes, et qu'elle ne s'élève- « rait plus auprès des nations. »

L'Egypte fut le sujet d'un grand nombre de prophéties qui ont reçu autrefois leur accomplissement, et le temps n'a pu effacer encore les marques par lesquelles les prophéties ont caractérisé la destinée qui l'attendait.

« Ils seront un royaume abaissé. Il sera le plus « bas des royaumes, et il ne s'élèvera plus par- « dessus les nations, et je le diminuerai afin qu'il « ne domine plus sur les autres nations[19]. L'or- « gueil de sa force sera renversé, et ils seront dé- « solés parmi des pays désolés, et ses villes seront « parmi des villes rendues désertes. » — « Je dé- « solerai le pays et tout ce qui est par la puissance « des étrangers. Je livrerai le pays entre les mains « des gens méchants, des étrangers. Moi, l'Eter- « nel, j'ai parlé. Il n'y aura plus de prince du pays « d'Egypte[20]. »

L'Egypte fut subjuguée par les Perses 536 ans

(17) Vingt mille. Hérodote, l. II, ch. CLXXVII.
(18) Marsham, Can. chron., p. 239-242.
(19) Ezéchiel, XXIX, 14, 15. — (20) Ibid., XXX, 6, 7, 13, 15.

avant l'ère chrétienne; elle le fut ensuite par les Macédoniens, et gouvernée pendant plus de trois siècles par les Ptolémées, jusqu'à ce que vers l'an 30 avant l'ère chrétienne elle subit le joug des Romains.

Elle leur fut soumise pendant plusieurs siècles; d'abord tributaire de Rome et ensuite de Constantinople. L'an 641 de l'ère chrétienne, elle tomba au pouvoir des Sarrazins. En 1250, les Mameloucks secouèrent l'autorité de leurs chefs et s'emparèrent du gouvernement de l'Egypte. Ils établirent la plus singulière forme de gouvernement qui ait jamais existé. Tous les gouverneurs étaient élevés successivement au rang suprême, de l'état d'esclave ou d'étranger; jamais le fils du souverain précédent ou un Egyptien de naissance ne posséda la royauté; mais le chef était choisi d'entre une race d'esclaves nouvellement importée. Lorsqu'en 1517 l'Egypte fut tombée entre les mains des Turcs, les Mameloucks possédèrent encore beaucoup d'autorité, et chaque pacha fut un tyran et un étranger. Pendant le cours de tous ces siècles, toute tentative de délivrance a échoué, et on a vainement essayé de placer sur le trône un prince originaire du pays d'Egypte. — Nous allons laisser parler Volney et Gibbon; leurs témoignages réunis viendront à l'appui de ces faits, qui du reste sont assez communs dans l'histoire du monde; les incrédules ne sauraient rejeter l'autorité d'hommes qui certes ne cherchaient pas à établir la vérité du christianisme sur des bases larges et solides.

« Tel est, dit Volney, l'état de l'Egypte. Enlevée depuis 23 siècles à ses propriétaires naturels, elle a vu successivement s'établir dans son sein des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin cette race de Tartares connue sous le nom de Turcs

Ottomans.—Les Mameloucks, achetés comme esclaves et introduits comme soldats, usurpèrent bientôt le pouvoir et s'élurent un chef. Si leur premier établissement fut un fait singulier, leur perpétuation en est un autre qui n'en est pas moins bizarre; ils se sont régénérés par des esclaves transportés de leur pays originel. Leur système d'oppression est méthodique. Tout ce que le voyageur voit et entend lui rappelle qu'il est dans une terre d'esclavage et de tyrannie [21]. » — « Il serait impossible d'imaginer une forme de gouvernement plus absurde que celle qui condamne les naturels originaires d'un pays à une servitude perpétuelle sous une domination arbitraire d'étrangers et d'esclaves. Cependant tel a été l'état de l'Egypte depuis 500 ans. Les sultans les plus illustres des dynasties baharite et borgite sortaient des rangs des esclaves tartares et circassiens, et les 24 beys ou commandants militaires ont toujours eu pour successeurs non leurs fils, mais leurs esclaves [22]. » Voilà les paroles de Volney et de Gibbon; voyons quelle est la prédiction des prophètes? — « Je désolerai le pays et « tout ce qui y est par la puissance des étrangers; « moi, l'Eternel, j'ai parlé. Il n'y aura plus de « prince du pays d'Egypte. » Et elle ajoute encore : « Il sera le plus bas des royaumes. Ils seront un « royaume abaissé. » Après un intervalle de 2,400 ans, un incrédule, mais témoin oculaire des faits, en parlant de ce pays, le décrit ainsi : « En Egypte il n'y a ni classe moyenne, ni noblesse, ni clergé, ni négociants, ni propriétaires de terres. L'étranger qui arrive est frappé d'un aspect général de ruine et de misère; tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend annonce que l'on

(21) Voyage de Volney en Égypte et en Syrie, vol. I, ch. VI-VII.
(22) Gibbon, vol. VI, p. 109-110, édit. Dublin, 1789.

est dans le pays de l'esclavage et de la tyrannie; c'est l'ignorance profonde de la nation qui, aveuglant les esprits sur les causes de ces maux et sur leurs remèdes, les aveugle aussi sur les moyens d'y remédier; cette ignorance répandue dans toutes les classes étend ses effets sur tous les genres de connaissances morales et physiques. On ne parle que de troubles civils, que de misère publique, que d'extorsion d'argent, que de bastonnades et de meurtres. La justice même verse le sang sans formalité[23]. »

D'autres voyageurs encore parlent de la profonde dégradation morale du peuple égyptien et de sa complète corruption. On ne trouve plus que des cabanes et des huttes au milieu des ruines des palais et des temples. Toute l'Egypte est environnée des territoires des Turcs et des Arabes, et la prophétie qui annonce sa désolation a été littéralement accomplie : « Ils seront désolés parmi « des pays désolés. Et ses villes seront désertes « au milieu des villes désertes. »

Le système d'oppression, de spoliation et de rapine qui règne depuis si longtemps, et le prix que doit payer à la Porte, à son avènement, chaque pacha, ont également contribué à « désoler le pays » et tout « ce qui y est; » et c'est ainsi que s'est littéralement accomplie la prophétie : « Le pays « sera désolé par la puissance des étrangers, et je « le livrerai entre les mains des gens méchants. »

Où trouver des paroles plus claires et plus précises? quels évènements semblaient moins probables ou moins possibles que ceux que les prophètes annonçaient en ces termes? La longue suite des rois d'Egypte avait conservé sa puissance sans interruption depuis les premiers âges du

(23) Volney, vol. I, ch. VII, XXII.

monde, et cependant la prophétie annonce sa fin. La tentative faite par les incrédules pour prouver d'après les chroniques des rois d'Egypte, et d'après la durée de leurs règnes, que ce pays existait comme royaume avant l'époque que Moïse assigne au déluge, ne sert qu'à relever la nature extraordinaire de ces prédictions. Le fait même que depuis 2000 ans l'Egypte n'avait jamais été sans roi, semblait devoir rendre impossible l'accomplissement de la prophétie, et l'expérience de 2000 ans n'a servi qu'à la vérifier. Quoiqu'elle se fût souvent rendue maîtresse de la Judée et des contrées adjacentes, cependant les prophètes juifs n'hésitèrent pas à déclarer que « le sceptre s'en « irait d'entre ses mains, » et que le pays des rois (titre que lui avait mérité la longue suite non interrompue de ses monarques) n'aurait « plus « de prince qui fût de son pays, » et qu'elle serait désolée à son tour par la puissance des étrangers. Ils prédirent qu'elle serait abaissée, le plus bas des royaumes; qu'elle serait désolée au milieu de la désolation, et qu'elle ne s'élèverait plus au milieu des nations. Ils parlèrent de sa bassesse, de sa dégradation complète, quoique son état actuel ne ressemble pas plus à sa grandeur primitive que les cabanes et les huttes de ses habitants d'aujourd'hui ne ressemblent à ses palais et à ses pyramides. De telles prophéties accomplies d'une manière aussi remarquable ne prouvent-elles pas bien clairement qu'elles n'étaient qu'une révélation faite par Celui qui gouverne l'univers?

En passant en revue les prophéties relatives à Babylone, à Ninive, à Tyr, à l'Egypte, comment ne pas reconnaître comme un fait certain que le sort de toutes ces villes et de toutes ces contrées démontre la vérité des prophéties? Comment ne pas reconnaître que toutes ces prophéties ainsi

confirmées par les évènements fournissent la preuve la plus décisive de la divinité de la religion chrétienne? — Toutes ces désolations furent l'œuvre des hommes; les ennemis du christianisme en furent les instruments, et elles auraient également eu lieu, quand même la parole des prophètes ne les eût pas annoncées. C'est la prédiction de ces faits, avec tant de circonstances et de détails hors de la portée de toute prévoyance humaine, qui est et qui ne peut être que la parole de Dieu. Et la ruine des empires, tout en démontrant la vérité de ces prophéties, devient par-là une confirmation miraculeuse et une preuve de l'inspiration des Ecritures.

Par quelle fatalité se fait-il donc que les infidèles, comme s'ils eussent voulu mettre en évidence la faiblesse de leur cause, aient choisi pour leur champ de bataille ces contrées même où ils auraient pu lire à chaque pas l'accomplissement des oracles sacrés? Car plus ces ruines sont grandes, plus elles confirment la vérité des Ecritures; et ce n'est pas sur cette forteresse de la foi que les incrédules peuvent arborer leur bannière. Parmi les faits rapportés par Volney, il n'en est pas un seul qui ne soit une protestation contre son système; il se condamne de sa propre bouche. Est-il un aveuglement plus déplorable que celui d'un auteur qui, dédaignant ou feignant d'oublier ces prophéties, essaie de tirer ses arguments contre le christianisme des faits mêmes qui en attestent l'accomplissement et en établissent ainsi la divine autorité? Quelle évidence serait plus claire et plus décisive que celle qui ressort d'un examen détaillé des prédictions et de leur parfait accomplissement?

CHAPITRE V.

LES ARABES.

L'histoire des Arabes, qui forme un contraste si frappant avec celle des Juifs, mais qui est, comme la leur, remplie de singularités, a été prédite en termes précis et clairs. C'est d'Ismaël qu'il est dit[24] : « Il sera semblable à un âne sauvage; il *lèvera* « la main contre tous, et tous *lèveront* la main con- « tre lui, et il dressera ses tentes aux yeux de tous « ses frères. » — « Je le ferai croître et multiplier « très abondamment ; je le ferai devenir une « grande nation. »

Le sort d'Ismaël est, on le voit dans ce passage, identifié avec celui de ses descendants; et la marque distinctive de l'un est aussi celle qui sert à caractériser les autres. La vérité de l'histoire, la tradition universelle, les prétentions des Arabes eux-mêmes, la conservation d'un rit primitif à eux transmis par celui qu'ils prétendent être le premier homme de leur race, tout tend à prouver qu'ils sont les véritables descendants d'Ismaël. L'accomplissement de la prophétie est évident. Gibbon lui-même, parlant de l'indépendance dans laquelle les Arabes se sont constamment maintenus, et cherchant, par des exceptions qu'il spécifie, à atténuer les conséquences de ce fait, admet que ces exceptions ne sont que temporaires et locales; que le corps de la nation s'est soustrait au joug des plus puissants empires, et que les armes de

(24) Genèse, XVI, 12 ; XVII, 20.

Sésostris et de Cyrus, de Pompée et de Trajan ne purent jamais effectuer la conquête de l'Arabie. En supposant même que les exceptions de Gibbon fussent bien fondées et qu'elles ne perdissent pas toute valeur par le commentaire dont l'auteur les fait suivre, elles n'ôteraient rien à la vérité de la prophétie. L'indépendance des Arabes était chose proverbiale autrefois ainsi que maintenant, et l'existence actuelle de cette nation toujours libre et indépendante, de ce peuple dont l'origine est si reculée, suffirait par elle-même à prouver que jamais il n'a été complètement soumis comme l'ont été bien certainement tous les peuples dont il était entouré, et que jamais « il n'a dressé ses pa- « villons qu'aux yeux de ses frères. »

Mais ce serait peu d'établir ce fait, si l'on ne pouvait encore reconnaître les descendants d'Ismaël aux traits distinctifs et inaltérables qui leur sont imprimés par le Prophète : « Ce sera un « homme sauvage; il lèvera sa main contre tous, « et tous lèveront la main contre lui. »

Selon Gibbon, dont l'expression semble calquée sur celle de la Bible, les Arabes sont « un peuple armé contre le genre humain. » Le pillage est leur profession. Nul ne recherche leur alliance, car nul ne la pourrait obtenir; et tout ce que les Turcs, les Persans ou leurs autres voisins leur demandent, c'est une neutralité chèrement achetée. Les Anglais eux-mêmes, qui ont des établissements dans presque tous les pays du monde, n'ont pénétré sur le sol des descendants d'Ismaël que pour s'en retirer, après y avoir opéré la destruction d'une forteresse qui les inquiétait. Il n'est pas vrai de dire que leurs mœurs et leur caractère soient le résultat nécessaire de la nature de leur pays. On ne les voit pas croître en civilisation, ou renoncer à leur état d'hostilité envers le reste des

hommes pendant les 300 années qu'ils furent les maîtres de contrées d'une nature essentiellement différente de celle des montagnes de l'Arabie. Dans leurs conquêtes se trouvait comprise la plus grande partie de la zone tempérée; elles s'étendaient depuis les Indes jusqu'à l'Océan atlantique et couvraient un plus vaste espace de territoire que n'en possédèrent jamais les Romains, ces prétendus maîtres du monde. La durée de leur domination et l'étendue de leurs conquêtes auraient altéré les mœurs de tout autre peuple; mais au pays de Shinar ou dans les vallées de l'Espagne, sur les bords du Tigre ou sur ceux du Tage, dans l'Arabie heureuse ou dans l'Arabie pétrée, les enfants d'Ismaël ont toujours conservé le caractère que leur donnent les prophètes; ils ont toujours été un peuple nomade sinon « sau« vage; leur main a été levée contre tous. »

Les marques frappantes de la vérité de la prophétie ne sauraient être mieux présentées que dans ce passage d'un voyageur judicieux qui venait de visiter un camp arabe :

« En calculant au plus bas, dit Porter, il doit y avoir aujourd'hui plus de 3000 ans que ce peuple a les mêmes mœurs et les mêmes usages; vérifiant ainsi en tous points ce qui avait été prédit à Ismaël le jour de sa naissance, qu'il serait dans sa postérité un homme farouche, et que ses descendants ne perdraient jamais ce caractère, quoique habitant pour toujours en présence de leurs frères[25]. Qu'un peuple spirituel et actif, environné depuis tant de siècles de nations policées et qui jouissent de toutes les douceurs et de tout le luxe

(25) Les Juifs, les Edomites, les Moabites, les Amalékites et les Ammonites étaient en réalité les frères des Arabes, puisqu'ils descendaient comme eux d'Abraham ainsi que toutes les nations voisines.

de la civilisation, soit encore de nos jours tel qu'il s'est montré dès sa formation, un peuple sauvage, habitant à la vue de tous ses frères (car nous pouvons donner ce nom à ses voisins); que rien n'ait pu ni le subjuguer ni le changer; il y a là en effet un miracle permanent, un de ces faits mystérieux qui établissent la vérité de la prophétie[26]. »

Des découvertes récentes ont aussi révélé l'existence et la conservation miraculeuse d'une race moins nombreuse, mais non moins intéressante, et formant un peuple distinct des Arabes; d'une plante qui s'est élevée à l'ombre du majestueux cèdre d'Israël, mais qui était destinée à fleurir longtemps après que cet arbre orgueilleux aurait été renversé sur la terre[27]. « Ainsi a dit l'Eternel « des armées, le Dieu d'Israël : Il n'arrivera jamais « qu'il n'y ait quelqu'un appartenant à Jéhonadab, « fils de Réchab, qui assiste devant moi tous les « jours[28]. » Les Beni-Réchab, enfants de Réchab, existent encore et forment un peuple distinct et facile à reconnaître. Ils se glorifient de leur descendance de Réchab, professent le judaïsme pur et savent tous l'hébreu. Cependant ils vivent dans les environs de la Mecque, principal siége du mahométisme, et l'on porte leur nombre à soixante mille. Ce qu'en a rapporté Benjamin Tudela, au douzième siècle[29], a été récemment confirmé par M. Wolf; et, ainsi qu'il l'a vu lui-même, ainsi que le lui a dit un intrépide cavalier réchabite : « Il « y a toujours quelqu'un qui assiste devant le Sei- « gneur comme fils de Réchab. »

(26) Sir R. K. Porter, t. I, p. 304.—(27) Quarterly Review, n° 75.
(28) Jérémie, XXXV, 19. — (29) Hist. de Basnage.

CHAPITRE VI.

ESCLAVAGE DES AFRICAINS. — COLONIES EUROPÉENNES EN ASIE.

Non-seulement les ruines de différentes villes et l'état actuel de plusieurs contrées attestent encore aujourd'hui la vérité des prophéties qui les concernaient, mais de plus nous voyons s'accomplir sous nos yeux une autre prophétie qui date du déluge, alors qu'une seule famille composait le genre humain. Et comme le sort des Juifs et des Arabes a confirmé les unes après les autres les prédictions relatives aux descendants d'Isaac et d'Ismaël, de même certains faits contemporains, faits importants dans l'histoire du monde, confirment les prophéties relatives aux enfants de Noé. Le manque de respect de Cham pour son vieux père et les égards que lui montrèrent ses deux autres fils Sem et Japhet, furent l'origine de la prédiction faite à leur postérité, sans que leur conduite soit assignée comme la cause du sort réservé à leurs descendants : « Maudit « soit Canaan, il sera serviteur des serviteurs de « ses frères. Béni soit l'Eternel, Dieu de Sem, et « que Canaan leur soit fait serviteur. Que Japhet « loge dans les tabernacles de Sem[30] »

Quelle que soit cette cause, cherchons la vérité de la prophétie dans son accomplissement. La partie historique de la Bible, en décrivant en dé-

(30) Genèse, IX, 25, 26, 27.

tail les établissements respectifs des descendants de Noé, nous met à même de vérifier la prédiction dont il vient d'être question, et de nous assurer si les postérités de Sem, de Cham et de Japhet, par qui furent peuplées les différentes régions de la terre, conservent encore le caractère qui leur est attribué prophétiquement par le patriarche. « Les « îles des nations, » ou pays situés au-delà de la Méditerranée, en d'autres termes les îles de l'Europe furent partagées entre les fils de Japhet. Les descendants de Cham s'établirent en Afrique et dans la partie sud-ouest de l'Asie. « Les familles des « Cananéens se sont dispersées, et les limites des « Cananéens furent depuis Sidon[31]. » Tyr fut surnommée la fille de Sidon, et Carthage, la plus célèbre des villes de l'Afrique, fut peuplée par une colonie tyrienne. Enfin les habitations des fils de Sem furent à l'est, c'est-à-dire en Asie.

On voit que le lot qui échut aux trois frères, « selon leurs familles et leurs langues, leurs ter« res et leurs nations[32], » est distinctement spécifié. Et bien que ces différentes nations se soient amalgamées à la suite d'une série de révolutions, néanmoins les trois grandes divisions de la terre subsistent toujours et sont en la possession des descendants respectifs de chacun des fils de Noé. Les premiers commentateurs s'accordaient tous à ce sujet, longtemps avant l'existence des faits qui ont jeté le plus grand jour sur la prophétie en question. Ces faits, du reste, sont si connus et d'une application si facile que nous nous contenterons de les indiquer.

Avant la propagation du christianisme, qui le premier vint annoncer la paix à la terre, qui enseigna la loi de l'amour universel et appela tous

(31) Gen., X, 6, 18.
(32) Ibid., 30, 31, 32. — Voyez Mède, Dic. L., p. 277, etc.

les hommes frères, avant cette époque l'esclavage était partout, et la plus grande portion du genre humain naissait et mourait dans cet état. L'homme maintenant peut revendiquer son droit de naissance. Mais, bien que banni depuis longtemps de presque toute l'Europe, l'esclavage subsiste toujours en Afrique. C'est, avant tous les autres, le pays de l'esclavage. Esclaves chez eux et vendus à l'étranger comme esclaves, les pauvres Africains, les descendants de Cham, sont les serviteurs des serviteurs, ou esclaves des autres hommes. Ce fait était tout-à-fait en dehors des prévisions humaines; bien plus, on sait que, pendant plusieurs siècles après l'époque où s'arrête l'histoire de l'Ancien Testament, les habitants de l'Afrique disputèrent aux Romains l'empire du monde. Mais Annibal, qui fut un moment presque le maître de Rome, fut à la fin vaincu, et Carthage dut subir son sort[33].

« Dieu bénira Japhet et celui-ci logera dans les « tabernacles de Sem. » Quelques-uns des plus doctes et des plus anciens interprètes des prophéties crurent voir l'accomplissement de cette prophétie dans les conquêtes des Macédoniens et des Romains en Asie, et dans la propagation de la véritable religion parmi les nations de l'Europe, suivant la promesse de bénédiction faite à Japhet, promesse qui se trouverait ainsi vérifiée dans un sens métaphorique. Mais à l'époque où nous vivons, il ne reste plus de doute à cet égard et la prophétie s'est accomplie dans son sens littéral. Quels sont en effet les rapports qui existent actuellement entre les habitants de l'Europe et de l'Asie, entre les descendants de Japhet et ceux de Sem? Ne peut-on pas dire à la lettre que les premiers vivent dans les tabernacles des seconds? Et par quelle autre comparaison la simplicité des pre-

(33) Livii Hist., lib. XXVII, c. LI.

miers âges pouvait-elle mieux dépeindre les nombreuses et vastes colonies des Européens en Asie? Combien la postérité de Japhet n'a-t-elle pas été multipliée dans les régions échues en partage à la postérité de Sem? Combien de ses anciennes villes sont maintenant en la possession des enfants de Japhet? Combien de colonies ceux-ci n'ont-ils pas fondées en Asie, tandis que les descendants de Sem n'occupent pas en maîtres un seul point de l'Europe? Et, par rapport à l'Angleterre et à l'immense étendue de ses possessions en Asie, n'est-il pas vrai de dire que les habitants des « îles des gentils vivent dans les tabernacles de l'Orient? » D'où pouvait donc émaner une semblable prophétie, sinon de l'inspiration de Celui dont la présence et la prescience ne sont bornées ni par l'espace ni par le temps?

Les prophéties font la révélation d'événements futurs, sans jamais sanctionner en principe l'iniquité ou le mal. Les mauvaises passions des hommes accomplissent les décrets de la Providence, mais elles n'en sont pas moins criminelles, bien qu'elles tournent à la louange de Dieu. C'est en vain que l'on s'appuierait sur l'accomplissement de la prophétie dont nous venons de parler pour défendre ou justifier l'esclavage, ou le droit de propriété de l'homme sur son semblable. Nabuchodonozor fut le coupable instrument de la justice divine, alors même qu'il ne croyait travailler que pour son intérêt ou pour sa gloire personnelle, et, après avoir subjugué un grand nombre de nations, il se vit chassé d'entre les hommes et réduit à aller vivre au milieu des bêtes sauvages. Jamais jugements ne furent plus clairs que ceux qui pèsent encore sur les Juifs, et cependant quiconque les blesse, blesse la prunelle de son œil, et, avec l'année de la misericorde pour Sion, viendra le jour

de la vengeance du Seigneur; en ce jour il entrera en jugement avec tous les hommes en faveur de son peuple et de son héritage. Que si de tels exemples ne suffisent pas pour prouver à certaines personnes qu'elles interprètent la Bible à leurs risques et périls, en cherchant à justifier l'esclavage par le fait que Canaan fut le serviteur des serviteurs de ses frères; que ceux au moins qui ont la prétention d'invoquer les saintes Ecritures à l'appui du droit de propriété qu'ils s'arrogent sur leurs semblables, que ceux-là se rappellent que bien que Jésus-Christ ait été livré entre les mains de ses ennemis « selon la volonté déterminée et selon la prescience de Dieu, » néanmoins ce fu« rent les mains des méchants qui le crucifièrent et « le tuèrent. C'est « d'un seul sang que Dieu a fait « naître tout le genre humain. » Et, si l'Evangile était mieux et plus généralement compris, il n'y aurait d'autre lien parmi les hommes que celui de la fraternité chrétienne.

CHAPITRE VII.

DES PROPHÉTIES SUR LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.

La république d'Israël, depuis son commencement jusqu'à sa fin, exista pendant l'espace de plus de quinze cents ans. En donnant aux Juifs leur loi, Moïse s'attribua plus que l'autorité d'un législateur humain; il déclara hautement qu'il était revêtu d'une autorité divine; et, après

avoir conduit les dix tribus jusqu'aux frontières du pays de Canaan, il assura que la bénédiction céleste accompagnerait leur soumission à cette loi, et prédit des jugements sévères contre ceux qui oseraient l'enfreindre.

L'histoire des Juifs témoigne en faveur de la vérité de cette prophétie faite par le premier de leurs conducteurs, mais il faudrait, pour élucider ce fait, entrer dans trop de détails. Heureusement cette histoire contient des prédictions qui, en s'appliquant à des évènements plus récents, n'admettent aucune interprétation ambiguë et se rapportent à des faits historiques aussi positifs que remarquables. Celui qui fonda le gouvernement des Israélites annonça, malgré le cours de tant de siècles, quelle serait sa fin. Lorsqu'ils erraient dans le désert, sans villes et sans domiciles, il les menaça de la ruine de leurs villes, de la dévastation de leur contrée. Ils contemplaient pour la première fois la terre de Canaan; triomphants et victorieux, ils allaient en devenir possesseurs, que déjà il leur montrait la scène de désolation qu'elle présenterait à leur postérité vaincue et esclave. Avant qu'ils y fussent eux-mêmes entrés, en en chassant les habitants, il leur parle de ces ennemis qui devaient subjuguer et disperser leurs descendants, quoiqu'ils dussent venir d'une partie éloignée du globe et ne paraître sur la scène que plus de mille ans plus tard. « L'Éternel fera lever « contre toi de loin au bout de la terre une nation « qui volera comme vole l'aigle; une nation dont tu « n'entendras point la langue; une nation fière qui « n'aura point égard au vieillard, qui n'aura point « pitié de l'enfant. Elle mangera tes fruits et tes « bêtes, et les fruits de ta terre, jusqu'à ce que tu « sois exterminée; elle ne te laissera rien de reste, « ni fromage, ni vin, ni huile, ni aucune portée de

« tes vaches, ni brebis de ton troupeau, jusqu'à ce « qu'elle t'ait ruinée; et elle t'assiègera dans toutes « tes villes jusqu'à ce que tes murailles les plus « hautes et les plus fortes, sur lesquelles tu te seras « assurée dans tout ton pays, tombent par terre[34]. »

Chaque partie de cette prophétie a reçu son entier accomplissement. Comment dépeindre en termes plus exacts la situation lointaine des Romains? la rapidité de leur marche, leur langue inconnue, leur air martial, leur cruauté, et le pillage qu'ils exercèrent sur les personnes et les possessions des Juifs? Vespasien, Adrien et Jules Sévère transportèrent une partie de leur armée de la Grande-Bretagne à la Palestine, les deux extrémités de l'empire romain. Des aigles surmontaient leurs étendards, et ils marchèrent avec la plus grande célérité à la réduction de la Judée. C'était une nation à la physionomie farouche; race entièrement distincte des troupes efféminées de l'Asie. A Gadare et à Samale, dans plusieurs endroits de l'empire romain, et plusieurs fois à Jérusalem même, les Juifs furent passés au fil de l'épée, sans égard à l'âge ou au sexe. Les habitants furent rendus esclaves et bannis; toutes leurs possessions furent confisquées, et le royaume d'Israël, d'abord humilié jusqu'à devenir province romaine, finit par être la propriété particulière de l'empereur. Chaque ville de la Judée fut assiégée, prise et saccagée, et toutes ses hautes forteresses furent détruites.

Mais le prophète continue encore à raconter des détails qui font horreur à l'humanité, et qui indiquent le plus haut degré de misère et de dégradation, le dernier excès de la famine ou du désespoir : l'homme aurait-il jamais pu pré-

(34) Deut., XXVIII, 49-52.

dire de telles scènes? « Tu mangeras durant « le siège, et dans l'extrémité où ton ennemi te « réduira, le fruit de ton ventre, la chair de tes « fils et de tes filles, que l'Eternel ton Dieu t'aura « donnés; l'homme le plus tendre et le plus déli- « cat d'entre vous regardera d'un œil d'envie son « frère, sa femme bien-aimée, et le reste de ses « enfants qu'il aura réservés pour ne donner à « aucun d'eux de la chair de ses enfants, qu'il « mangera, parcequ'il ne lui sera rien demeuré « du tout à cause du siège et de l'extrémité où ton « ennemi te réduira dans tes villes; la plus tendre « et la plus délicate d'entre vous, qui n'aura point « essayé de mettre la plante de son pied par terre, « par délicatesse et par mollesse, regardera d'un « œil d'envie son mari bien-aimé, son fils et sa « fille, et la taie de son petit enfant qui sortira « d'entre ses pieds, et les enfants qu'elle enfan- « tera; car elle les mangera secrètement dans la « disette où elle sera de toutes choses à cause du « siège et de l'extrémité où ton ennemi te réduira « dans toutes tes villes[35]. » — Six cents ans après cette prédiction, Samarie, alors la capitale d'Israël, était assiégée par toute l'armée du roi de Syrie. La plus mauvaise, la plus vile nourriture fut vendue à un prix exorbitant, « et la tête d'un âne coûtait 80 pièces d'argent[36]. » Lorsque Nabuchodonozor assiégea Jérusalem, il y eut une famine dans toute la ville, et le pain manquait pour les habitants du pays. Josèphe raconte les affreuses souffrances des Juifs pendant le dernier siège qu'ils soutinrent avant la destruction finale de leur ville. La faim maîtrisait tous les sentiments de l'humanité, et ce qui avait été un objet de respect en devint un de mépris.

(35) Deut., XXVIII, 53-57. — (36) II Rois, VI, 25.

Des enfants arrachaient la nourriture de la bouche de leurs pères; et des mères mêmes, imposant silence à la voix de la nature, ôtaient de la bouche de leurs enfants mourants le dernier soutien de leur vie; dans chaque maison où il restait la moindre substance nutritive, il s'élevait d'affreuses disputes, et les plus proches parents s'arrachaient le plus petit moyen d'existence[37]. Il ajoute des détails horribles; les menaces du prophète inspiré ne se trouvent que trop affreusement accomplies, lorsque l'historien continue à raconter quel terrible accord deux femmes de Samarie firent entre elles; accord qui réalisait les paroles de Jérémie, lorsque, pleurant sur les misères du siége qui eut lieu de son temps, il dit: « Les mains des femmes naturellement pitoyables « ont fait cuire leurs enfants, qui leur ont servi « de viande dans la ruine de la fille de mon peu- « ple. » Josèphe parle d'une dame noble qui tua de ses propres mains et mangea en secret son nouveau-né (fait qui remplit même d'horreur toute la ville), sans que, par ces faits, l'historien profane fasse allusion à la vérité des prophéties de l'Ancien Testament. Or, quand des évènements si bien constatés, d'une nature si singulière et si frappante, ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, il est impossible qu'ils aient été révélés autrement que par l'inspiration de Celui qui prévoit la fin de toutes les iniquités de la terre.

Moïse et d'autres prophètes ont aussi annoncé que les Juifs resteraient en petit nombre dispersés parmi les nations, qu'ils seraient tués devant leurs ennemis, que l'orgueil de leur puissance serait abaissé, que leurs villes seraient saccagées, qu'el-

(37) Josèphe, De bello, l. V, c. x, § 3; — VI, c. III, § 3-4.

les seraient détruites et sapées jusqu'à leurs fondements; qu'ils seraient tirés de leur pays, vendus pour esclaves, et que personne ne voudrait les acquérir; que leurs autels seraient désolés et que leurs os seraient dispersés autour de leurs autels; que des nations étrangères camperaient autour de Jérusalem, l'assiégeraient avec des tours et dresseraient contre elle des forts; qu'elle serait labourée comme un champ; qu'elle serait réduite en monceaux; que la fin viendrait sur eux, et que l'Eternel les jugerait selon leurs voies, et qu'il les récompenserait selon leurs abominations; au dehors l'épée, en dedans la peste et la famine. — « Celui qui sera aux champs mourra par l'épée, « et la famine et la mortalité dévoreront celui qui « sera dans la ville[38]. » — Les prédictions relatives au siège et à la destruction de Jérusalem, rapportées dans le Pentateuque et dans les prophéties suivantes, s'accordent avec la prophétie détaillée que fait Jésus-Christ du même évènement. L'étendue de cet écrit ne nous permet pas d'entrer dans tous ces détails; mais ce sujet a été fréquemment discuté avec habileté, et cette prédiction est si parfaitement en accord avec le témoignage incontestable d'historiens impartiaux, qu'il nous suffira, pour élucider cette vérité, de comparer la description prophétique aux faits de l'histoire elle-même[39].

Outre de fréquentes allusions dans ses dis-

(38) Lév., XXVI, 30, etc. — Deut., XXVIII, 62, etc. — Esaïe, XXIX, 3. — Ezéchiel, VI, 5. — Michée, III, 12. — Jérémie, XXVI, 18. — Ezéchiel, VII, 7-9, 15.

(39) « Les écrivains chrétiens ont toujours et avec raison considéré l'Histoire de Judée de Josèphe comme le meilleur commentaire sur le ch. XXIV de S. Matth. Plusieurs même d'entre ces écrivains ont cru que la Providence avait montré un soin merveilleux pour l'Église chrétienne, en permettant que des faits si importants, et qui correspondent si exactement avec presque toutes les parties de cette

cours et dans ses paraboles[40] au sort futur de Jérusalem, les prédictions de Christ sont rapportées en entier par trois des évangélistes. Il n'y a que l'apôtre Jean qui omette de les transcrire; aussi est-il le seul dont le témoignage, d'après l'époque où il vecut, eût pu paraître suspect. Ces prophéties furent données aux disciples de Christ en réponse aux questions qu'ils lui adressaient, dans la frayeur et la surprise que leur causait sa prédiction de la destruction du temple. « Quand « ces choses arriveront-elles? » — « A quel signe « reconnaîtrons-nous que la fin du monde appro- « che? » La réponse comprend toute la portée de

touchante et noble prophétie, nous fussent transmis par un témoin oculaire de l'histoire qu'il a écrite, par un homme dont le témoignage en ces choses est du plus grand poids. » (*Doddrige's Family-Expositor.*) Jamais peut-être écrivain n'a été plus souvent cité au sujet du fait dont nous nous occupons; et son *Histoire des guerres des Romains contre les Juifs* est, depuis plusieurs siècles, le flambeau à la lueur duquel l'Église chrétienne se plaît à expliquer les prophéties qui ont rapport à la destruction de Jérusalem. Ces prophéties ont été citées et expliquées par Eusèbe, il y a plus de 1500 ans, l. IV, ch. v-ix, p. 92-102, édit. Cantab., 1720. Après avoir décrit, d'après les ve et vi^e^ livres de l'histoire de Josèphe, les horribles souffrances que les Juifs eurent à endurer pendant le siège, il ajoute avec raison qu'on ne saurait, en comparant les paroles de Jésus-Christ avec le récit de Josèphe, s'empêcher d'admirer la merveilleuse prescience de Jésus-Christ, et d'avouer que sa prophétie au sujet de Jérusalem est vraiment miraculeuse et divine. Le sujet dont nous nous occupons a été l'objet de recherches si multipliées et si nombreuses que nous posons en fait, comme nous l'avons dit dans toutes les éditions de cet ouvrage, qu'il n'est pas un seul chrétien, quelque peu studieux et au fait de la matière, qui ne pût facilement, à l'aide des écrits d'auteurs anciens ou modernes, former un volume de faits à l'appui des mêmes prédictions et puisés aux mêmes sources. Parmi les auteurs à consulter, nous nous contenterons de citer Eusèbe, Grotius, Tillemont, Jackson, Poole, Patrick, Tillotson, Whitby, Abbadie, Whiston, Doddrige, Pearce, Bishop Newton, Lardner, etc. Josèphe seul a fourni à ce dernier 150 citations. Il est tel fait à l'appui duquel Doddrige et plusieurs autres écrivains nomment Josèphe, Tacite, Suétone et Eusèbe; et c'est à ces sources que nous nous sommes empressés de puiser.

(40) Matt., XXI, 18, 19, 33-44; XXII, 1-7; XXV, 14-30. — Marc, XI, 12, 20, etc. — Luc, XIII, 6, 9; XIV, 16, 24; XX, 9, 18; XXIII, 27, 31.

la demande et est également circonstanciée, distincte et claire. La mort de Christ arriva 37 ans avant la destruction de Jérusalem. D'après le témoignage unanime de l'antiquité, les trois évangiles furent publiés, et deux des évangélistes étaient morts, plusieurs années avant cet évènement. Les évangiles furent répandus avec une telle rapidité et à une si grande étendue, que les ennemis nombreux, puissants et attentifs du Christ auraient bientôt découvert toute apparence de fraude, et l'évidence de la publicité déjà donnée aux évangiles était si forte que ni Julien, ni Porphyre, ni Celse ne pensèrent à la contester. L'authenticité de la prophétie repose donc sur un terrain sûr, et les faits par lesquels son accomplissement est démontré sont incontestables. Josèphe était un des généraux les plus distingués au commencement de la guerre des Juifs; il avait été témoin des faits qu'il rapporte; il en appelle à Vespasien et à Tite pour rendre témoignage à la vérité de son histoire, elle reçut même la singulière attestation de ce dernier : elle fut publiée au moment où les faits étaient encore récents et notoires, et le soin extrême avec leqnel il évite de mentionner le nom de Christ, dans l'histoire de la guerre des Juifs, n'est pas moins remarquable que la grande précision avec laquelle il décrit les évènements qui vérifient ses prédictions. Tacite, Philostrate et Dion Cassius racontent aussi plusieurs de ces faits.

Les diverses prophéties de Christ sur Jérusalem peuvent être rassemblées ainsi qu'il suit :

« Comme Jésus sortait du temple et qu'il s'en « allait, ses disciples vinrent pour lui faire consi- « dérer les bâtiments du temple, et Jésus leur dit : « Ne voyez-vous pas tout cela? Je vous dis en vé- « rité qu'il ne restera pas pierre sur pierre qui ne

« soit renversée. Et s'étant assis sur la montagne « des Oliviers, ses disciples vinrent à lui en parti- « culier et lui dirent : Dis-nous quand ces choses « arriveront, et quel sera le signe de ton avènement « et de la fin du monde? « — « Et Jésus répondant « leur dit : Prenez garde que personne ne vous « séduise, car plusieurs viendront en mon nom, « disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup « de gens. Vous entendrez parler de guerres et « de bruits de guerre; prenez garde de ne vous « pas troubler, car il faut que toutes ces choses « arrivent; mais ce ne sera pas encore la fin. Car « une nation s'élèvera contre une autre nation et « un royaume contre un autre royaume, et il y « aura des famines, des pestes, des tremblements « de terre en divers lieux; mais tout cela ne sera « qu'un commencement de douleurs. Alors ils « vous livreront aux tribunaux et aux synagogues, « vous serez fouettés et vous serez présentés de- « vant les gouverneurs et devant les rois, à cause « de moi. Mais il ne se perdra pas un cheveu de « vos têtes. Car de faux prophètes s'élèveront et « séduiront beaucoup de gens; et parceque l'ini- « quité sera multipliée, la charité de plusieurs se « refroidira. Cet évangile du royaume de Dieu « sera prêché par toute la terre, et alors la fin « arrivera. Et quand vous verrez Jérusalem en- « vironnée par les armées, quand vous verrez « l'abomination qui cause la désolation établie où « elle ne doit pas être, alors que ceux qui seront « dans la Judée s'enfuient sur les montagnes, que « ceux qui seront au milieu d'elle se retirent. Et « que celui qui sera sur la maison ne descende « point dans la maison et n'y entre point pour s'ar- « rêter à en emporter quoi que ce soit. Et que ceux « qui seront à la campagne n'entrent point dans « la ville, car ce seront alors les jours de la ven-

« geance. Malheur aux femmes qui seront encein-« tes et à celles qui allaiteront en ces jours-là! car « il y aura une grande calamité sur ce pays, et une « grande colère sur ce peuple. Ils tomberont sous « le tranchant de l'épée et ils seront menés captifs « parmi toutes les nations. Car il y aura en ce « jour-là une telle affliction que, depuis le com-« mencement de la création de toutes choses jus-« qu'à maintenant, il n'y en a point eu et qu'il n'y « en aura jamais de semblable. Et Jérusalem « sera foulée par les nations, jusqu'à ce que « les temps des nations soient accomplis. Cette « génération ne passera point que toutes ces choses « n'arrivent[41]. »

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypo-« crites! vous achevez de combler la mesure de « vos pères! Voici, je vous envoie des prophètes, « des sages et des scribes; vous fouetterez les uns « dans vos synagogues et vous les persécuterez « de ville en ville; toutes ces choses viendront « sur cette génération. O Jérusalem! Jérusalem! « qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui « te sont envoyés! combien de fois ai-je voulu « rassembler tes enfants comme une poule ras-« semble ses poussins sous ses ailes! et vous ne « l'avez pas voulu. Voici, votre demeure va de-« venir déserte; car je vous dis que désormais « vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous « disiez : Béni soit celui qui vient au nom du « Seigneur[42]. Et lorsqu'il fut proche de la ville, « en la voyant, il pleura sur elle et dit : Oh! si tu « avais reconnu, au moins en ce jour qui t'est « donné, les choses qui regardent ta paix! Mais « maintenant elles sont cachées à tes yeux; car « les jours viendront sur toi que tes ennemis t'en-

(41) Matt., XXIV. — Marc, XIII. — Luc, XXI.
(42) Matt., XXIII, 29, 32, 34, 36-39.

« vironneront de tranchées et t'enfermeront de « toutes parts, et ils te détruiront entièrement, « toi et tes enfants qui seront au milieu de toi, et « ils ne te laisseront pierre sur pierre, parceque « tu n'as point connu le temps auquel tu as été « visitée[43]. »

Ces prophéties tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament sont également claires et détaillées. L'histoire peut affirmer la vérité de toutes en général et de chacune en particulier, et il suffit d'en faire une récapitulation pour avoir une complète énumération des faits.

De faux Christs parurent. Simon le Magicien prétendit être « un grand personnage. » Dosilhe, le Samaritain, se vanta d'être le grand législateur que Moïse avait annoncé. Henaas, par la promesse d'accomplir un miracle, entraîna avec lui une assez grande multitude sur les rives du Jourdain et en séduisit plusieurs[44]. Le pays était rempli d'imposteurs et de séducteurs qui cherchaient à emmener des multitudes dans les déserts; leur crédulité fut la punition de leur incrédulité première, et, pendant un moment, le tumulte qu'ils firent fut si grand que les soldats prirent deux cents prisonniers et en tuèrent deux fois autant.

« Vous entendrez parler de guerres et de bruits « de guerres; une nation s'élèvera contre une « autre nation, et un royaume contre un autre « royaume. » Les Juifs se refusèrent à ériger une statue à Caligula dans le temple; et telle fut la crainte qu'inspira la vengeance des Romains que les champs restèrent sans culture[45]. A Césarée, les Juifs et les Syriens se disputèrent pour obtenir le

(43) Luc, XIX, 41-44.
(44) Josèphe, Ant. l. XX, c. v, § 1; l. XX, c. VIII, § 5. — Grotius.
(45) Josèphe, De bello, l. II, c. XVIII, § 1, 2. — Tillotson. — Newton.

commandement de la ville. On y mit à mort 20,000 Juifs et l'on exila le reste[46]. La nation juive se révolta contre les Romains; l'Italie était bouleversée par les guerres civiles; pour donner une preuve de la turbulence et de l'esprit guerrier de cette époque, dans le court espace de deux ans, quatre empereurs, Néron, Galba, Othon et Vitellius, furent mis à mort.

« Il y aura des famines, des pestes, des tremblements de terre en divers lieux. » Pendant le règne de Claude César, il y eut plusieurs famines. Elles continuèrent d'affliger la Judée pendant quelques années. La peste les suivit de près. Durant ce même règne, il y eut des tremblements de terre à Rome, à Apamé et en Crète. Sous le règne de Néron, il y eut un tremblement de terre en Campanie, et un autre qui détruisit Laodice, Théirapolis et Colone, et plusieurs autres eurent lieu en divers endroits avant la destruction de la ville de Jérusalem[47]. Le cours de la nature fut changé, dit l'historien juif, pour opérer la destruction de l'homme, et l'on peut facilement croire que de tels prodiges n'étaient point destinés à présager des calamités ordinaires.

« Et il paraîtra des choses épouvantables et de « grands signes dans le ciel. » Tacite et Josèphe s'accordent pour raconter des évènements tellement surprenants et surnaturels que leur récit vérifie parfaitement la précédente prédiction [48]. Et l'on ne peut pas nier le fait que partout où l'on apercevait ces prodiges, les hommes étaient convaincus qu'ils étaient en effet des avertissements

(46) Josèphe, De bello, l. II, c. 18, §§ 1, 2, 7, 8, ; c. xx, § 2.

(47) Ibid., IV, c. IV. — Suet., Vit. Claud., c. XVIII. — Tac., Ann., l. XII, XIV. — Grotius, etc.

(48) « Evenerunt prodigia, quæ neque hostiis, neque votis piare fas habet gens superstitioni obnoxia, religionibus adversa. Visæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, et subito nubium igne

du ciel. Voilà encore ce que l'homme n'aurait pu prévoir. Il y a certes quelque chose d'extraordinaire dans cette prédiction et dans le témoignage qu'en rendent des historiens tous ennemis de cette cause qu'ils soutiennent ainsi malgré eux-mêmes.

Les disciples de Jésus furent « persécutés, mis « en prison, et haïs de toutes les nations à cause « de son nom, et on fit mourir plusieurs d'entre « eux. » Pierre, Simon et Jean furent crucifiés[49]; Paul fut décapité; Matthieu, Thomas, Jacques, Matthias, Marc et Luc souffrirent en divers pays différents genres de supplices. On faisait la guerre au nom même de chrétien; on accusait les chrétiens de haïr l'humanité. Les préjugés et les intérêts des partisans du paganisme se liguèrent partout contre eux, et dans une occasion mémorable Néron, pour s'épargner la honte d'être regardé comme l'incendiaire de sa propre capitale, en accusa la race haïe et méprisée des chrétiens et leur fit subir les tortures les plus affreuses[50]. Il donna leurs souffrances en spectacle aux Romains, et pour se consoler de n'avoir pu fouler sous ses pieds Rome en cendres, et en même temps pour cacher son iniquité, le monstre à figure humaine assouvit sa soif de cruauté en substituant une fête sanglante à une autre. Il choisit les chrétiens pour en faire ses victimes à cause de l'opprobre général jeté sur eux, et leur nom seul suffit pour motiver son choix et pour légitimer d'infâmes barbaries.

« Parceque l'iniquité sera multipliée, l'amour « de plusieurs se refroidira. » L'apôtre des gentils se plaint souvent de faux frères, de ceux qui re-

collucere templum. Expassæ repente delubri fores et audita major humana vox, *excedere deos;* simul ingens motus excedentium. » Tacit., Hist., l. V, c. XIII. — (49) Vies des Apôtres, par Cave. Dupin.
(50) Tacite, Annal., l. XV, c. XLIV. — Whitby.

tournèrent en arrière, et ce fut seul, abandonné de tous, qu'il se présenta devant Néron pour la première fois. Tacite raconte que plusieurs chrétiens furent condamnés sur le témoignage de ceux qui auparavant avaient appartenu à leur société; mais malgré les périls et les persécutions, « cet « évangile du royaume s'est prêché sur toute la « terre ». Au temps même des apôtres, des épîtres furent envoyées aux chrétiens de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Philippes, de Colosse, de Thessalonique et du Pont, de Galicie, de Cappadoce, d'Asie et de Bythinie. Fort peu de temps après que Christ eut fait cette prophétie, eut été abandonné de tous ses disciples et mis à mort comme un malfaiteur, à leur première assemblée, ses disciples n'étaient qu'un tout « petit troupeau »; leur nombre ne montait qu'à environ cent vingt, et, quelque petit que fût ce commencement, les pêcheurs de la Galilée et ensuite un fabriquant de tentes de Tarse prêchèrent avec succès leur nouvelle doctrine bien au-delà des bornes de l'empire romain. La manière dont Christ lui-même avait été reçu et le genre de sa mort pouvaient-ils assurer un tel résultat? Y eut-il jamais un triomphe effectué par de tels moyens? Y eut-il jamais cause qui éprouva autant d'opposition que la sienne? Et cependant aurait-on pu prédire avec plus d'assurance quelque chose qui pût moins probablement s'accomplir? — Tous ces évènements précédèrent la destruction de Jérusalem; et alors la fin de cette ville fut proche.— Les signes d'une ruine imminente devaient avertir les habitants d'en sortir.

« Jérusalem sera environnée d'armées. » Les armées romaines, avec leurs étendards idolâtres, en abomination aux Juifs, environnaient la ville. Cette circonstance assurément ne ressemblait

guerre à un signal de fuite; elle paraissait faite au contraire pour démontrer l'impossibilité de la fuite, et il semblait que les avertissements de Jésus dussent être inutiles; on va voir cependant qu'ils ne furent pas pour ses disciples de vaines et trompeuses paroles. — Le général romain, Cestius Gallus, assiégeait Jérusalem; mais contre toute attente il se présenta bientôt une occasion de fuite. Il fit une retraite subite et sans raison apparente, quoique quelques-uns des principaux de la ville eussent offert de lui en ouvrir les portes. Josèphe avoue que les assiégés étaient dans la plus grande consternation, et que la place aurait été infailliblement prise[51]. Il attribue à la juste vengeance de Dieu que la ville ne fut pas détruite et la guerre immédiatement terminée. Il raconte aussi qu'un grand nombre des principales familles de la ville s'enfuirent comme d'un vaisseau qui fait naufrage; et que plus tard, lors de l'approche de Vespasien, des multitudes quittèrent Jéricho pour chercher un refuge dans les montagnes. Plusieurs historiens dignes de foi assurent que ce fut là et à Pella que se réfugièrent les disciples de Jésus[52], et au milieu de tant de dangers et de calamités « il ne se perdit pas un « seul cheveu de leurs têtes ».

« Car il y aura une grande affliction, telle que « depuis le commencement du monde jusqu'à « présent il n'y en a point eu et qu'il n'y en aura « jamais de semblable. Il y aura une grande calamité sur ce pays, et une grande colère sur ce « peuple. Ce seront alors les jours de la vengeance ». Telles sont les paroles de Jésus sur la destruction de Jérusalem; et toutes les ancien-

(51) Josèphe, l. II, c. XIX, XX. — Grotius.
(52) Epiphanius in Hæres. Nazar., c. XII. — Eusebii Ecc. Hist., l. III, c. v. — Whitby, Doddridge.

nes prophéties tiennent le même langage. Les évènements de ce siège, rapportés par Josèphe, contiennent des détails qui ne permettent aucune exagération; et il affirme lui-même, parlant comme la prophétie, qu'il n'y en eut « jamais de semblables » dans l'histoire du monde. Il est impossible qu'une description générale donne une juste idée de ces terribles souffrances.

Les Juifs s'étaient assemblés à Jérusalem de tout le pays environnant pour célébrer la fête des pains sans levain. La ville était remplie d'habitants, lorsqu'elle devint une grande prison. La fête de Pâques, commémoration de leur première grande délivrance, les avait réunis pour l'accomplissement de leur destruction finale. Avant même l'approche de l'ennemi, ils avaient entre eux les dissensions les plus terribles; leur sang coulait à flots par la main de leurs frères; dans leur fureur, ils incendièrent et mirent au pillage les provisions faites pour soutenir le siège; ils n'avaient point de gouvernement établi. La ville se partageait en trois factions. Après la destruction d'une des trois, les deux autres se disputèrent pour s'en rendre maîtresses; et à la fin ce furent les plus féroces, les plus fanatiques, les voleurs ou zélés, comme on les appelle, qui prévalurent. Ils entrèrent dans le temple sous prétexte d'y offrir des sacrifices, emportant des armes cachées pour faciliter leurs assassinats. Ils tuèrent les prêtres sur les marches des autels, et ce fut leur sang qui coula au lieu de celui des victimes qu'on devait sacrifier. Ils rejetèrent ensuite tous les moyens de conciliation avec l'ennemi. On ne permit à personne de sortir de la ville. On entra dans chaque maison, on les saccagea toutes, et on y commit les plus horribles outrages. Rien ne put arrêter leur fureur; partout où il y avait une apparence ou une

odeur même de nourriture, semblables à des animaux affamés, ils en suivaient la piste, et malgré la famine qui régnait autour d'eux, malgré les cadavres qu'ils foulaient aux pieds, quoique les maisons des vivants ne fussent plus que des asiles pour les morts, rien ne put les intimider, ni les contenir, ni les satisfaire, jusqu'à ce que Marie, fille d'Eléazar, femme noble et jadis riche, vint leur présenter tout ce qui lui restait de son repas, dont l'odeur les avait attirés auprès d'elle, le morceau le plus amer qu'ait jamais mangé une mère, les restes à moitié dévorés de son enfant nouveau-né.

Jérusalem fut assiégée sans relâche par soixante mille soldats romains; ils élevèrent une muraille tout autour de la ville et creusèrent des tranchées de tous les côtés; ils démolirent les hauts murs; ils massacrèrent les assassins, ils n'épargnèrent point le peuple; ils incendièrent le temple malgré les ordres, les menaces et la résistance de leur général. Les Juifs perdirent alors leur dernière espérance; à la vue de ce désastre ils élevèrent un dernier cri d'angoisse et de désespoir. Dix mille personnes furent tuées, et six mille périrent dans les flammes. La ville entière, remplie de mourants affamés et des cadavres des morts, ne présenta plus qu'une scène d'horreur. La foule désespérée se jeta en dernier lieu dans les aqueducs et les citernes de la ville. On y trouva deux mille morts, et on en retira d'autres pour les égorger. Les soldats passèrent tous les habitants au fil de l'épée sans aucune distinction, et ne s'arrêtèrent que lorsque leurs forces physiques ne leur permirent plus de continuer cette œuvre de destruction.

Mais ils ne remirent l'épée dans le fourreau que pour allumer la torche. Ils mirent le feu à la ville

sur plusieurs points. Les flammes se répandirent de tous côtés, et ne se trouvèrent arrêtées que de temps en temps par les ruisseaux ensanglantés qui inondaient les rues. « Jérusalem ne fut plus qu'un « monceau, et la montagne de la maison de l'Éter- « nel que comme les lieux élevés des forêts ». — Dans un circuit de huit milles, et pendant l'espace de cinq mois, il y eut, à l'intérieur, l'ennemi et la famine; à l'extérieur, de hautes murailles et une armée qui les assiégeait sans relâche. Onze cent mille individus périrent et l'histoire de chacun d'eux était à elle seule une tragédie. Y eut-il jamais un tel assemblage de misères?

Quelle prophétie aurait pu être plus fidèlement, plus terriblement accomplie? Jésus semblait souffrir moins, en envisageant sa propre mort, sur le chemin du Calvaire, que lorsqu'il annonça le sort de Jérusalem. Qu'elle fut pleine de tendresse et de vérité, la réponse qu'il fit aux femmes désolées qui l'accompagnaient de leurs pleurs, lorsqu'en se retournant il contempla la ville et dit à celles qui devaient peut-être la voir inondée de sang et enveloppée de flammes : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point « sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos « enfants; car les jours viendront auxquels on « dira : Heureuses les stériles, les femmes qui « n'ont point enfanté et les mamelles qui n'ont « point allaité! Alors ils se mettront à dire aux « montagnes : tombez sur nous, et aux coteaux : « couvrez-nous; car si on a fait ces choses au bois « vert, que fera-t-on au bois sec? » — Y eut-il jamais un imposteur qui manifesta de tels sentiments comme homme, et qui ait, comme prophète, prédit des évènements aussi improbables, aussi étonnants et aussi vrais? Pour démontrer la divinité de sa mission, Jésus-Christ révéla les juge-

ments de Dieu; car ce fut ainsi que la prise et la destruction de Jérusalem fut considérée par celui-là même qui devait en être le ministre et qui avoua qu'autrement sa propre puissance eût été inefficace. Lorsqu'on vint rendre hommage à Titus pour sa victoire, il refusa la gloire qu'on lui attribuait, en déclarant qu'il ne se regardait que comme un instrument entre les mains de la justice divine. De plus leur propre histoire assure, conformément à toutes les déclarations de l'Ecriture, que les iniquités des Juifs étaient, comme leur punition, sans exemple.

Toutes ces prophéties, dont nous venons de raconter l'accomplissement, parurent dans un temps de paix parfaite, dans le moment où les Juifs étaient gouvernés d'après leurs propres lois, où ils jouissaient de la protection et étaient soumis à l'autorité de l'empire romain, alors dans toute sa splendeur et toute sa puissance. Ce fut l'admiration que les disciples de Christ ressentaient en s'entretenant de l'antiquité et de la durée probable du temple, qui porta Jésus à en prédire la destruction prochaine et entière.

Il annonça la venue des faux Christs et des prétendus prophètes, les guerres et les bruits de guerres, les famines, les pestes, les tremblements de terre et les signes effrayants qui devaient les suivre, la persécution de ses disciples, l'apostasie de plusieurs d'entre eux, la propagation de l'Evangile, le signe qui devait les avertir de fuir la ruine qui s'approchait, le siège de Jérusalem, la terrible affliction qui devait fondre sur les femmes, les malheurs sans pareils qui devaient tomber sur tous, la destruction de la ville, la manière dont les souffrances seraient abrégées, afin que quelques-uns pussent être sauvés; et il prédit que tous ces épouvantables évènements, qui au-

raient pu remplir des siècles entiers, se passeraient pendant la durée d'une seule génération. Personne, excepté celui qui connaît l'avenir, n'aurait pu annoncer et préciser ainsi toutes ces choses; et leur entier et indubitable accomplissement prouve qu'elles étaient véritablement une révélation de Dieu.

Mais ces prophéties annoncent des faits plus minutieux et dont l'accomplissement semblait devoir être plus improbable encore : — Jérusalem devait être labourée comme un champ et rasée au niveau de la terre. Il ne devait pas rester pierre sur pierre du temple. Les Juifs devaient demeurer en petit nombre, être emmenés captifs par les nations, vendus pour esclaves sans que personne voulût les acheter; et toutes ces prédictions furent exactement vérifiées. — Titus commanda que la ville et le temple fussent sapés à leurs fondements. Cette fois les soldats ne manquèrent pas d'obéir aux ordres de leur général. L'avarice se mêla au sentiment du devoir et de la colère; on renversa l'autel, le temple, les murailles et la ville, dans l'espoir de trouver les trésors que les Juifs, environnés de pillards, avaient cachés et ensevelis pendant le siège. Trois tours et un pan de mur restèrent seuls debouts, monuments et souvenirs de Jérusalem, et la ville fut labourée par Térentius Rufus. — Pendant le siège, et dans la destruction des villes et des villages de la Judée, qui eut lieu avant et après cet évènement, plus d'un million trois cent mille individus, selon le calcul de Josèphe, furent massacrés; quatre-vingt-dix-sept mille furent menés en captivité; ils furent vendus comme esclaves, mais on les méprisait, on les haïssait au point que beaucoup d'entre eux restèrent sans acquéreurs; enfin, leurs vainqueurs étaient si prodigues de la vie de ces

malheureux, qu'en honneur de la fête de Domitien on en condamna deux mille cinq cents à lutter dans les jeux avec les bêtes féroces pour le divertissement des vainqueurs, ou à recevoir la mort[53].

Mais ce ne fut pas là la fin des malheurs de ce peuple : une malédiction pesait sur cette terre et l'a rendue stérile ; une vengeance terrible s'attachait à ce peuple et l'a dispersé sur toute la surface du globe. Nous avons encore à examiner plusieurs prophéties qui se rapportent aux Juifs ; et il reste une grande partie de leur histoire à raconter. Les prédictions sont aussi claires que les faits sont palpables.

CHAPITRE VIII.

PRÉDICTIONS RELATIVES AUX JUIFS.

Lorsque Moïse, comme législateur inspiré, promettait aux Israélites que la prospérité et la paix récompenseraient leur obéissance, il les me-

(53) Tacite, qui vécut environ 30 ans après la destruction de Jérusalem, parle de la force des fortifications de cette ville, des immenses richesses et de la beauté du temple, des factions intérieures pendant le siège, et des prodiges qui précédèrent la prise de la ville. Il parle particulièrement d'une puissante armée que Vespasien conduisit devant Jérusalem, « fait qui prouve, selon lui, la grandeur et l'importance de l'expédition. » Philostrate raconte qu'après la prise de Jérusalem Tite déclara qu'il ne se trouvait pas digne de porter la couronne des vainqueurs, attendu qu'il n'avait fait que prêter son bras à l'exécution d'une œuvre qu'il avait plu à Dieu d'accomplir en sa colère. — Dion Cassius parle de la conquête de la Judée par Tite et par Vespasien ; il rappelle la sanglante résistance des Juifs et la destruction du temple par le feu. — Maimonides raconte, et le Talmud juif aussi, ainsi que le citent Basnage et Lardner, que Terentius Rufus, officier de l'armée romaine, fit labourer avec une charrue les fondements du temple. L'arc de Tite, commémoratif de la destruction de Jérusalem et représentant des soldats romains portant sur les épaules les vases sacrés du temple, se voit encore à Rome.

naçait en même temps de punitions qui s'augmenteraient en proportion de leur rebellion et de leur impénitence. C'est la seule nation de la terre à l'égard de laquelle le suprême Gouverneur du monde ait tenu une pareille conduite, et cependant ses crimes amenèrent sur elle des malheurs extraordinaires, malheurs qui continuent encore.

Il serait impossible de retracer aujourd'hui en termes plus précis l'histoire des Juifs depuis leur dispersion que ne le fait leur prophète, trois mille deux cents ans avant l'évènement. C'est dans le plus ancien des livres que nous trouvons la fidèle représentation de la condition actuelle de ce peuple infidèle. Moïse ne prétendit porter ses regards que dans un avenir lointain; mais une révolution de plusieurs siècles a mis l'objet de sa contemplation sous nos yeux; nous pouvons examiner les traits de cet avenir qu'il voyait déjà, et nous pouvons décider s'il est probable que ses prophéties fussent les simples souvenirs d'un homme qui ne sait pas ce qu'un jour peut amener, ou la révélation immédiate de « Celui pour qui « mille ans ne sont que comme le jour d'hier qui « est passé ».

« Je vous disperserai parmi les nations, je dé- « gaînerai l'épée après vous, et votre pays sera en « désolation, et vos villes en désert; et pour ce « qui est de ceux qui demeureront de reste d'en- « tre vous. je rendrai leur cœur lâche quand ils « seront au pays de leurs ennemis, de sorte que « le bruit d'une feuille émue les poursuivra; ils « fuiront comme s'ils fuyaient de devant l'épée, « et ils tomberont sans que personne les pour- « suive; et vous ne pourrez point subsister de- « vant vos ennemis; vous périrez parmi les na- « tions, et la terre de vos ennemis vous consumera, « et ceux qui demeureront de reste d'entre vous

« se fondront dans les pays de vos ennemis à « cause de leurs iniquités, et ils se fondront aussi « à cause des iniquités de leurs pères et des leurs. « Mais cependant, lorsqu'ils seront dans le pays « de leurs ennemis, je me souviendrai d'eux et « je ne les rejeterai point, et je ne les aurai point « en aversion jusqu'à les consumer entièrement[54].

« L'Éternel vous dispersera entre les peuples « et vous demeurerez en petit nombre entre les « nations parmi lesquelles l'Éternel vous fera « emmener[55]. » — « L'Éternel fera que tu seras « battu devant tes ennemis; tu sortiras par un « chemin contre eux, et par sept chemins tu t'en-« fuiras devant eux, et tu seras vagabond par « tous les royaumes de la terre[56]. » — « L'Éternel « te frappera de frénésie, d'aveuglement et d'é-« tonnement de cœur; tu iras en tâtonnant en « plein midi comme un aveugle tâtonne dans les « ténèbres; tu n'auras point d'heureux succès « dans tes entreprises et tu seras toujours oppri-« mé et pillé, et il n'y aura personne qui te ga-« rantisse. Tes fils et tes filles seront livrés à un « autre peuple, et tes yeux le verront et se con-« sumeront tous les jours en regardant vers eux, « et ta main n'aura aucune force; et un peuple « que tu n'auras point connu prendra le fruit de « ta terre et tout ton travail, et tu seras exposé « tous les jours à souffrir des torts et des concus-« sions, et tu seras hors de toi-même pour les « choses que tu verras de tes yeux. L'Éternel te « fera marcher vers une nation que tu n'auras « point connue ni toi ni tes frères, et tu seras là un « sujet d'étonnement, de railleries et de folie « parmi tous les peuples vers lesquels l'Éternel « t'aura emmené[57]. » — « Parceque tu n'auras

(54) Lév., XXVI, 38, 36; 34-44. — (55) Deut., IV, 27.
(56) Deut., XXVIII, 25.—(57) Ibid., 29, 32, 33, 36, 37.

« point servi l'Éternel ton Dieu autrefois et de « bon cœur, dans l'abondance de toutes choses, « tu serviras ton ennemi que Dieu enverra contre « toi dans la faim, dans la soif, dans la nudité et « dans la disette de toutes choses, et il mettra un « joug de fer sur ton cou jusqu'à ce qu'il t'ait ex- « terminé; alors l'Éternel te frappera, toi et ta « postérité, de plaies étranges, de plaies grandes « et de longue durée[58]. » — « Et toutes ces malédic- « tions t'environneront et te poursuivront, et ces « malédictions seront sur toi et ta postérité, pour « être des signes et des prodiges à jamais; et il « arrivera que comme l'Éternel s'est réjoui sur « vous, en vous faisant du bien et en vous multi- « pliant, aussi l'Éternel prendra plaisir à vous « faire périr et à vous exterminer, et vous serez « arrachés de dessus la terre où vous allez pour « la posséder; et l'Éternel te dispersera parmi « tous les peuples depuis un bout de la terre jus- « qu'à l'autre : encore ne trouveras-tu aucun re- « pos parmi ces nations-là, et même la plante de « ton pied n'aura aucun repos; car l'Éternel te « donnera là un cœur tremblant et des yeux qui « ne verront point, une âme penchée de douleur, « et la vie sera comme pendante devant toi, et tu « seras dans l'effroi nuit et jour, et tu ne seras « point assuré de ta vie. Tu diras le matin : Qui « me fera voir le soir? et le soir tu diras : Qui me « fera voir le matin? à cause de l'effroi dont ton « cœur sera effrayé, et à cause de ce que tu ver- « ras de tes yeux[59]. »

Les prophètes qui se succédèrent pendant beaucoup de siècles firent aussi des prédictions semblables : « Je les livrerai à être agités par tous « les royaumes de la terre. Je vous transporterai

(58) Deut., XXVIII, 47, 48, 59. — (59) Ibid., 45, 46, 65-67.

« en un pays que vous n'aurez point connu, parce-
« que je ne vous aurai point fait grâce. Je leur
« donnerai à manger de l'absynthe, je leur don-
« nerai à boire de l'eau de fiel et je les disperserai
« parmi des nations qu'eux ni leurs pères n'ont
« point connues[60]. Et je les livrerai pour être agi-
« tés, pour souffrir du mal par tous les royaumes
« de la terre, et pour être en opprobre, en pro-
« verbe, en risée et en malédiction par tous les
« lieux où je les aurai chassés; et j'enverrai sur
« eux l'épée, la famine et la mortalité, jusqu'à ce
« qu'ils soient consumés de dessus la terre que
« je leur avais donnée à eux et à leur pères[61]. J'ai
« désolé et j'ai fait périr mon peuple, et je les aban-
« donnerai pour être agités par tous les royaumes
« de la terre, et pour être en exécration, en éton-
« nement, en sifflement et en opprobre à toutes les
« nations parmi lesquelles je les aurai chassés[62].
« J'exécuterai mes jugements sur toi, et je disper-
« serai à tous vents tout ce qui restera de toi[63].
« Je les répandrai parmi les nations et je les dis-
« perserai par les pays[64]. Ils jetteront leur argent
« par les rues, et leur or sera comme une chose
« souillée; ni leur argent ni leur or ne les pourra
« délivrer du jour de la grande colère de l'Éternel;
« ils n'en rassasieront point leurs âmes et n'en rem-
« pliront point leurs entrailles parceque leur ini-
« quité a été leur ruine[65]. Car je commanderai, et
« je ferai courir la maison d'Israël parmi toutes les
« nations, comme le blé est remué dans le crible
« sans qu'il en tombe un grain en terre. Et la mort
« sera plus désirable que la vie, à tout le reste de
« ceux qui seront restés de cette race méchante;
« même à ceux qui seront restés parmi tous les

(60) Jérémie, XV, 4; XVI, 13; IX, 15, 16. — (61) Ibid., XXIV, 9, 10.
(62) Ibid., XV, 7; XXIX, 18. — (63) Ezéchiel, V, 10.
(64) Ezéchiel, XII, 15. — (65) Ibid., VII, 19.

« lieux où je les aurai chassés, dit l'Éternel des « armées. Ils seront errants parmi les nations[66]. « Engraisse le cœur de ce peuple-ci, et rends ses « oreilles pesantes et bouche ses yeux, en sorte « qu'il ne voie pas de ses yeux, et qu'il n'entende « pas de ses oreilles, et que son cœur ne comprenne « pas, et qu'il ne se convertisse pas, et qu'il ne « recouvre pas la santé; et je dis : Jusqu'à quand, « Seigneur? Et il répondit : Jusqu'à ce que les villes « et les maisons aient été tellement désolées qu'il « n'y ait aucun homme, et que le pays soit mis « dans une entière désolation, et que l'Éternel ait « éloigné les hommes, et que le pays ait été long- « temps abandonné[67]. Et lorsqu'ils s'en iront en « captivité devant leurs ennemis, je commanderai « à l'épée qu'elle les y tue; je mettrai mes yeux « sur eux pour leur faire du mal et non pas du « bien. Celui qui a dispersé Israël le rassemblera « et le guidera comme un berger guide son trou- « peau[68]. Et toi, Jacob, mon serviteur, ne crains « point et ne t'épouvante point, ô Israël! car voici, « je vais te délivrer du pays éloigné, et ta posté- « rité du pays de ta captivité. Je détruirai entiè- « rement toutes les nations parmi lesquelles je « t'aurai dispersé; mais je ne te consumerai pas « tout-à-fait, mais je te châtierai par mesure; tou- « tefois je ne te tiendrai pas tout-à-fait comme in- « nocent[69]. Les enfants d'Israël demeureront « plusieurs jours sans roi et sans princes, sans sa- « crifice et sans statuts, sans éphod et sans téra- « phim. Mais après cela les enfants d'Israël se « retourneront et rechercheront l'Éternel leur « Dieu, et David leur roi, et révéreront l'Éternel « et sa bonté aux derniers jours[70]. »

(66) Amos, IX, 9. — Jérémie, VIII, 3. — Osée, IX, 17.
(67) Esaïe, VI, 10-12. — (68) Amos, IX, 4. — Jérémie, XXXI, 10.
(69) Jérémie, XLVI, 27, 28. — (70) Osée, III, 4, 5.

Toutes ces prédictions relatives aux Juifs ont toute la clarté de l'histoire et toute l'assurance de la vérité. On y voit les circonstances, l'étendue, la nature et la durée de leur dispersion; les persécutions qu'il leur a fallu éprouver, leur aveuglement, leurs souffrances, leur faiblesse, leurs craintes, leur pusillanimité, leur existence vagabonde, leur incorrigible impénitence, leur avarice insatiable, et la terrible oppression, la continuelle spoliation, la moquerie universelle auxquelles ils sont exposés, et cependant l'existence indestructible de leur race desséminée sur toutes les parties du globe.

Ils devaient être, « chassés de leur pays, battus « devant leurs ennemis, leur pays désolé, et ne « demeurer de reste qu'en petit nombre. » —Les Romains assiégèrent leurs villes, les détruisirent et ravagèrent tout le pays; et ceux qui parvinrent à échapper à la famine, à la peste, à l'épée et à la captivité, furent forcés de quitter la Judée, et s'enfuirent pour chercher une retraite dans les contrées environnantes. Néanmoins ils s'attachèrent quelque temps encore à la terre que leurs pères avaient possédée pendant tant de siècles, et qu'ils regardaient comme l'héritage que le ciel destinait à leur race; et une seule expulsion, tout affreuse qu'elle fût, ne put les décider à abandonner leurs droits à un si glorieux patrimoine. Quelque grandes qu'eussent été les misères qu'ils avaient eu à souffrir par le massacre de leurs familles, par la perte de leur fortune et de leurs maisons, par l'anéantissement de leur puissance, par la destruction de la capitale de leur royaume, et par la dévastation de leur pays par Titus, les Juifs fugitifs et proscrits ne tardèrent pas à revenir sur leur sol natal; à peine soixante ans se furent-ils écoulés que, trompés par un séducteur,

séduits par l'espoir de la venue d'un Messie victorieux, et poussés à la révolte par une tyrannie insupportable, ils tentèrent un effort vigoureux et combiné, mais désespéré, pour reprendre possession de la Judée, briser le joug des Romains et arracher leur pays à sa ruine. Une guerre soutenue pendant deux ans par l'enthousiasme et le désespoir, et dans laquelle, dit-on, cinq cent quatre-vingt mille Juifs furent tués, sans parler d'un grand nombre qui périrent par la famine, la maladie et le feu, se termina enfin par leur entière défaite et le bannissement sous peine de mort décrété contre les Juifs qui oseraient se montrer dans Jérusalem. Les vainqueurs les entourèrent si complètement que des détachements entiers tombèrent sous le glaive des soldats romains, et que, selon un historien profane, il n'en échappa qu'un très petit nombre. On détruisit cinquante de leurs forteresses et on incendia et saccagea leurs villes; la Judée fut entièrement dévastée et rendue déserte [71]. Des malheurs semblables, arrivés à tout autre peuple, auraient été la fin de sa race ou la dernière de ses misères, tandis que, par rapport aux Juifs, la prédiction reçut son entier accomplissement; car ils existent encore disséminés parmi toutes les nations de la terre, exilés de leur patrie et rencontrant partout des malheurs sans fin, qui se renouvellent à chaque génération.

« Les villes sont tellement désolées qu'il n'y a « pas un homme. » — « Toutes les villes sont abandonnées et personne n'y habite. » — « Et l'Éternel les a arrachés de leur terre en sa terrible « colère et en sa grande indignation [72]. » Un édit de l'empereur Adrien déclara qu'il serait re-

(71) Dion Cassius, l. LXIX.
(72) Esaïe, VI, 11. — Jérémie, IV, 29. — Deut., XXIX, 28.

gardé comme un crime capital de la part d'un Juif de remettre le pied dans Jérusalem [73], et il leur défendit même de contempler à une certaine distance cette ville, dont des païens, des chrétiens, des mahométans, ont été tour-à-tour les maîtres. La Judée a été la proie des Sarrazins; elle a été parcourue par les descendants d'Ismaël; ce n'est qu'aux enfants d'Israël que la possession en a été défendue, quoique ce fût toujours là l'objet de leurs vœux, et que ce fût le seul endroit de la terre où les rites de leur religion pouvaient être célébrés.

Il est même digne de remarque que, malgré toutes les révolutions des états, malgré l'extinction de tant de nations, non-seulement les Juifs sont toujours restés étrangers au pays de leurs pères, mais lors même que quelques-uns d'entre eux ont eu la permission d'y séjourner, ils y ont toujours essuyé un traitement encore plus injurieux que partout ailleurs. Benjamin de Tudela, qui parcourut, au douzième siècle, la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, trouva les Juifs partout opprimés, et particulièrement dans la Terre-Sainte; et encore aujourd'hui, on sait que les Juifs qui demeurent en Palestine, ou qui s'y rendent dans leurs vieux ans afin que leurs os ne reposent pas sur un sol étranger, sont également maltraités par les Grecs, les Arméniens et les Ethiopiens [74]; la conduite orgueilleuse des soldats turcs et l'abjecte soumission des Juifs pauvres et dégradés sont décrites à la lettre par ces paroles du prophète : « L'Étranger qui « est au milieu de toi montera au-dessus de

(73) Tert. Ap., c. XXI. — Basnage, Continuation de l'Histoire de Josèphe, l. VI, c. IX, § 27.

(74) Voyages manuscrits du général Straton.

« toi fort haut, et tu descendras fort bas [75]. »

Si le fait seul de leur dispersion est un des évènements les plus étonnants de l'histoire, l'étendue et l'éloignement des contrées qui en ont été le théâtre sont peut-être plus remarquables encore. Nombre de prophètes décrivaient et prédisaient, il y a des milliers d'années, ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux. « Ils ont été dispersés parmi « les nations, parmi les nations idolâtres, parmi « les nations depuis un bout de la terre jusqu'à « l'autre. Ils ont été répandus parmi tous les « royaumes. Tout ce qui restait d'eux a été dis- « persé à tous vents. » — « L'Éternel a fait cou- « rir la maison d'Israël parmi toutes les nations « comme le blé est remué dans le crible, sans qu'il « en tombe un grain en terre. » — Mais, quoique dispersés parmi toutes les nations, ils demeurent à part et ne se sont jamais confondus avec aucune d'elles; et il n'y a pas une seule contrée sur la surface du globe où les Juifs soient inconnus. On en trouve également en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique. Citoyens du monde, ils n'ont point de patrie; les montagnes, les rivières, les déserts, les océans, qui sont les limites naturelles des autres nations, n'ont pas pu former de barrières contre leurs courses vagabondes. Ils abondent en Pologne, dans la Hollande, en Russie et dans la Turquie; il y en a moins dans l'Allemagne, en Espagne, en Italie, en France et dans la Grande-Bretagne. En Perse, en Chine, dans l'Inde, à l'est et à l'ouest du Gange, ils sont « en petit nombre parmi les païens. » Ils ont imprimé leurs pas sur les neiges de la Sibérie comme sur les sables brûlants du désert, et le voyageur européen apprend qu'il y a des Juifs

(75) Deut., XXVIII, 43.

dans des régions où lui-même il ne saurait parvenir, et jusque dans l'intérieur inaccessible de l'Afrique, au sud de Tombouctou [76]. Depuis Moscou jusqu'à Lisbonne, depuis le Japon jusqu'à la Grande-Bretagne, de Bornéo à Archangel, de l'Indostan à Honduras, quel est l'habitant de la terre que l'on retrouve partout, si ce n'est le Juif?

Mais l'histoire du peuple juif, dans toutes les parties du monde et dans tous les siècles, depuis sa dispersion, confirme les prédictions où sont tracés avec tant de clarté, et avec des détails presque minutieux, les traits caractéristiques de leur race persécutée; et au récit des faits parfaitement constatés on pourrait en ajouter une description dans les termes mêmes de la prophétie, selon l'expression de Basnage, le savant historion des Juifs. Les rois ont souvent employé la sévérité de leurs édits et la main de leurs bourreaux pour les détruire. Des séditions populaires ont eu pour résultat des massacres et des boucheries plus tragiques encore que tout ce qu'ont pu décréter les princes, les rois et les peuples; les païens, les chrétiens et les mahométans, si opposés dans bien des choses, se sont réunis dans le but d'exterminer la race des Hébreux et ils n'ont pu y réussir. Comme le buisson vu par Moïse, « qui était tout en feu, mais qui « ne se consumait point », malgré les flammes de la persécution, le peuple de Dieu existe encore; les Juifs ont été chassés d'entre toutes les nations et cela n'a servi qu'à les disperser sur toute la surface du globe. Chaque siècle leur a apporté le malheur et la proscription, et les a forcés de marcher à travers des torrents de leur

(76) Voyage de Lyon en Afrique, p. 146.

sang [77]. Leur bannissement de la Judée n'était que le prélude de leur expulsion d'une ville à une autre, d'un royaume à un autre royaume. Leur dispersion sur toute la surface du globe, fait dont des documents nombreux attestent la vérité, en est une preuve certaine. Non-seulement ils furent chassés loin de leur patrie à deux différentes reprises pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, mais encore chaque siècle a été pour eux fécond en calamités et en persécutions nouvelles.

L'histoire de leurs souffrances est un continuel tissu d'horreurs. La révolte est la conséquence naturelle de l'oppression; mais leurs séditions sans cesse renaissantes ne produisirent pour eux qu'un surcroît de persécutions et de misères. Les empereurs, les rois, les califes se réunirent pour leur faire porter un « joug de fer ». Après une de leurs révoltes, Constantin leur fit couper les oreilles, et les dispersa vagabonds et captifs dans les pays d'alentour, où ils portèrent le signe de leurs souffrances et de leur infamie. Dans le cinquième siècle, ils sont expulsés d'Alexandrie, longtemps une de leurs plus sûres retraites. Justinien, dont les principes auraient dû le porter à une politique plus sage et plus humaine, ne le céda en cruauté et en inhumanité contre eux à aucun de ses prédécesseurs. Il détruisit leurs synagogues, leur défendit même l'usage des caves pour la célébration de leur culte; il déclara leur témoignage inadmissible, et les priva du droit naturel de faire des legs ou des testaments; et lorsqu'exaspérés par des persécutions inouïes ils cherchèrent à y mettre fin par des insurrections, des mouvements séditieux, leurs biens furent confisqués, plusieurs d'entre eux furent dé-

(77) Basnage, l. VI, c. I, § 4. — Jortin, Eccl. Hist., V, II.

capités, et le nombre des exécutions fut si grand « que tous les Juifs en furent effrayés [78]. » — « L'Éternel leur donnera un cœur tremblant. »

Sous le règne du tyran Phocas, il y eut une sédition générale parmi les Juifs de la Syrie; les révoltés réussirent à Antioche, mais ce succès momentané ne fit que précéder un asservissement plus cruel encore et amener pour eux des souffrances plus atroces. Ils furent bientôt vaincus et faits prisonniers; grand nombre d'entre eux furent mutilés, d'autres subirent la mort, et tous ceux qui survécurent à cette honteuse défaite furent chassés de la ville. Grégoire-le-Grand leur accorda une protection passagère, ce qui ne servit qu'à rendre leur spoliation plus complète et leurs souffrances plus cruelles; car l'empereur Héraclius, dans sa haine implacable contre les Juifs, non-seulement fit fondre sur ceux qui habitaient les pays soumis à son autorité les persécutions les plus violentes, et les chassa de son empire, mais exerça contre eux une influence puissante dans d'autres pays, de manière qu'ils eurent à supporter une persécution générale et simultanée depuis l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe [79]. En Espagne ils avaient à choisir entre l'apostasie, l'emprisonnement et l'exil; en France un sort semblable les attendait Ils erraient de pays en pays, cherchant en vain du repos pour la plante de leurs pieds. Les vastes champs de l'Asie même ne leur offrirent aucun lieu où ils pussent se reposer; car là, comme sur les montagnes et dans les vallées de l'Europe, leur passage était marqué par les traces de leur sang. Mahomet, dont l'imposture est devenue la règle de foi de tant de millions de nos semblables, Mahomet, par les préceptes du

(78) Basnage, l. VI, c. XXI, § 9. — (79) Ibid., § 17.

Coran, fit pénétrer dans l'esprit de ses disciples la même animosité et la même haine contre les Juifs incrédules et méprisés. Il donna le premier l'exemple d'une persécution qui dure encore. Dans la troisième année de l'hégire, il assiégea les châteaux que les Juifs possédaient dans l'Hégian, il força ceux qui s'y étaient refugiés de se rendre à discrétion, les bannit du pays, et partagea leurs biens entre ses musulmans. Plus tard, il dispersa leurs forces encore une fois décimées, massacra un grand nombre d'entre eux, et fit peser sur le reste d'accablantes contributions.

L'Église de Rome les a toujours mis au rang des hérétiques. Les édits de différents conciles prononcent l'excommunication contre tous ceux qui favoriseraient les Juifs ou soutiendraient leurs droits contre ceux des Chrétiens; ils déclarent les Juifs incapables d'exercer aucune fonction publique, ou de posséder des esclaves chrétiens; ils leur assignent des marques distinctives et infamantes; ils ordonnent que leurs enfants leur soient enlevés et placés dans des monastères; et ce qui prouve le peu de cas que l'on faisait d'eux et montre le genre de traitement qui les attendait partout, c'est que ceux mêmes qui les opprimaient étaient souvent obligés de défendre de tuer un Juif comme une bête féroce[80].

L'histoire des Juifs pendant le moyen-âge, par Hallam, est courte, mais pleine d'intérêt. Ils sont partout l'objet des insultes de la populace, de la tyrannie des gouvernements, et périssent plus d'une fois dans un massacre général. On choisissait ordinairement des jours de réjouissances et de fêtes pour faire d'eux les objets du mépris et des

(80) Dupin, Ecc. Hist., Con. Tol. A. D. 633. Meaux, 845. Paris, 846. Pavie, 850. Metz, 1050. Rouen, 1074. Ravenne, 1311. Saltzbourg, 1420.

insultes de la populace. — A Toulouse, on ne manquait jamais de les frapper au visage le jour de Pâques; à Beziers, on les lapidait depuis le dimanche des Rameaux jusqu'à Pâques, anniversaire où leur sang coulait souvent en abondance, fête de cruauté à laquelle l'évêque de la ville invitait ses diocésains à prendre part. Les rois de France se servaient d'eux comme d'une éponge pour ramasser l'argent de leurs sujets, afin de pouvoir l'enlever plus tard sans encourir l'opprobre d'une taxe vexatoire. Il est presque incroyable jusqu'à quel point on porta cette manie d'extorquer l'argent des Juifs. Mais ce peuple extraordinaire supporta avec un courage invincible cette série de persécutions, et continua avec encore plus de persévérance à amasser des richesses, à mesure que ses spoliateurs l'en dépouillaient.

Philippe-Auguste remit à tous les chrétiens de son royaume leurs dettes envers les Juifs, s'en réservant une cinquième partie pour lui-même. Plus tard il expulsa la nation tout entière hors de la France[81]. Saint-Louis les exila deux fois et deux fois les rappela; finalement Charles VI les bannit de son royaume. Sept fois, selon Mézeray, ils furent chassés de France. Ils furent également bannis d'Espagne, et, d'après le calcul le moins élevé, il paraît que cent-soixante-dix mille familles quittèrent cette contrée[82]. A Verdun, à Trèves, à Metz, à Spires et à Worms, on en dépouilla et massacra plusieurs milliers. Quelques-uns se sauvèrent par une conversion simulée et passagère; mais la plupart barricadèrent leurs maisons, et se précipitèrent avec leurs familles et leurs richesses dans les rivières ou au milieu des

(81) Hallam, vol. I, p. 233, 234.
(82) Basnage, l. VII, c. XXI. — Newton.

flammes. Il n'y eut pas une croisade à laquelle on ne préludât par des assassinats de Juifs et par d'iniques déprédations[83]. Ils n'eurent pas moins de cruautés et d'oppression à souffrir en Angleterre. Pendant les croisades, la nation tout entière se ligua pour les persécuter.

A Norwich, rien ne put arrêter la furie du peuple, qui ne se calma qu'après les avoir massacrés jusqu'au dernier. Il y en eut un grand nombre de tués à Stamford, à Saint-Edmunds, à Lincoln et dans l'île d'Ely, où une foule de ces infortunés avaient cherché un asile; mais à York, à une seule époque, 1500 Juifs, y compris les femmes et les enfants, périrent d'une mort affreuse. On leur refusa toute merci, et quand ils virent qu'il ne pouvaient racheter leur vie à quelque prix que ce fût, devenus furieux de désespoir, ils prirent le parti de s'entretuer; chaque père fut le meurtrier de sa femme et de ses enfants, et ils ne trouvèrent ainsi de refuge que dans la mort. Le spectacle qu'avait présenté le château de Mussada, dernière forteresse qu'ils possédaient encore dans la Palestine, et où près de mille terminèrent leur vie par le même acte de désespoir, se renouvela ainsi dans le château d'York[84].—On leur portait une haine et un mépris si grands que lorsque les barons étaient en lutte avec Henri III, voulant se mettre dans les bonnes grâces du peuple, ils donnèrent l'ordre de faire passer sept cents Juifs au fil de l'épée, et de brûler leur synagogue. Richard, Jean[85] et Henri III leur demandaient souvent de l'argent, et ce dernier, par les moyens les plus atroces, s'assura des sommes énormes, suffisantes pour

(83) Gibbon, vol. XI, c. LVIII. — (84) Basnage, l. VII, c. x, § 20. — Rapin, vol. III, p. 47. — Josèphe, l. VII, c. 8.

(85) Les persécutions auxquelles les Juifs étaient exposés à cette

subvenir à ses honteuses dépenses. Ses exactions devinrent à la fin si exorbitantes, et ses exigences si vexatoires, que les Juifs, d'après leur historien, ne désiraient plus que de pouvoir obtenir la permission de quitter le royaume[86]. Mais cet exil même leur fut refusé. Édouard Ier acheva leur ruine, confisqua tous leurs revenus et les bannit du pays. Plus de 15,000 Juifs se trouvèrent ainsi sans asile, dépouillés de toute ressource et réduits

époque sont fidèlement décrites dans le roman historique d'Ivanhoë. Ils y sont dépeints comme « une race qui, pendant ce siècle d'ignorance, était détestée par le peuple crédule et rempli de préjugés, et persécutée par la noblesse avide et rapace. » Plus loin l'auteur ajoute :

« Excepté le poisson volant qui trouve des ennemis dans deux éléments, il n'existait point d'êtres dans la nature qui fussent, comme les Juifs d'alors, l'objet d'une persécution si générale, si constante et si cruelle. Sous les prétextes les plus légers et les plus déraisonnables, et d'après les accusations les plus injustes et les plus absurdes, leurs personnes et leur fortune étaient exposées à la fureur populaire. Normands et Saxons, Danois et Bretons, tous, quoique ennemis les uns des autres, se disputaient à qui serait le plus acharné contre un peuple qu'on se faisait un devoir de religion de haïr, d'insulter, de piller et de tourmenter. Les rois de race normande et les nobles indépendants, qui suivaient leur exemple en se permettant des actes arbitraires, exerçaient contre cette malheureuse nation un système de persécution plus régulier et fondé sur les calculs d'une cupidité insatiable. On connait le trait du roi Jean qui, ayant fait enfermer dans son château un Juif opulent, lui fit arracher tous les jours une dent jusqu'à ce que l'Israélite, voyant la moitié de sa mâchoire dégarnie, eut consenti à payer une somme considérable que le tyran voulait lui extorquer. Le peu d'argent comptant qui se trouvait dans le pays était entre les mains de ce peuple persécuté, et la noblesse n'hésitait pas à suivre l'exemple du monarque et à mettre les Juifs à contribution, en employant contre eux toute espèce de persécution et quelquefois même en les condamnant aux tortures. » (Vol. I.) Le caractère fictif d'Isaac d'York est conçu d'une manière également conforme à la vérité de l'histoire et aux prophéties concernant le peuple juif. Sir Walter Scott a décrit de main de maître, et en conservant la couleur prophétique, le sort qui fut prédit à cette race il y a près de vingt-six siècles, dans un pays éloigné d'environ 700 lieues des scènes où la prophétie était annoncée, et du seul pays que les Juifs aient jamais possédé.

(86) Rapin, vol. III, p. 405.

à la misère. Il se passa près de quatre siècles avant que cette race malheureuse pût revenir en Angleterre.

Plusieurs circonstances remarquables prouvent encore, sans entrer dans des détails minutieux, que partout ce peuple a été particulièrement opprimé. Le premier essai de législation en France, ce fut une loi contre les Juifs. Et ce fut pour eux seuls que la grande charte, ce pacte si glorieux pour les Anglais, et le boulevard de la liberté britanique, légalisa un acte d'injustice [87].

Pendant plusieurs siècles après leur dispersion, ils ne purent trouver ni en Europe, ni en Asie, ni en Afrique, un seul pays où il leur fût permis de se reposer; il leur fallut en chercher un aux extrémités de la terre. Dans les pays mahométans, on leur a fait subir toutes espèces d'outrages et d'injures. Ordinairement on leur assigne pour demeure une certaine portion de la ville, comme autrefois à Londres; on leur ordonne de porter un certain habit particulier; et dans plusieurs endroits il leur est enjoint de ne quitter leur domicile qu'à certaines heures. A Hamadan, comme du reste dans toute la Perse, ils forment une race méprisée, qui n'a d'autre moyen d'existence que le métier de colporteur. Ils vivent dans la plus grande pauvreté, paient une taxe mensuelle au gouvernement, ne peuvent cultiver la terre ou acquérir des propriétés [88]. Ils ne peuvent paraître en public, et encore moins suivre leurs rits religieux, sans être tournés en ridicule et traités avec le dernier mépris [89]. — Le prince de Bohan n'a d'autre revenu qu'un tribut versé par 500 familles juives, imposées selon leurs moyens.

(87) Art. 19, 93. — (88) J. Morier, Voyages en Perse, p. 379.
(89) Histoire de la Perse, par sir J. Malcolm, vol. II, p. 425.

A Zante ils sont dans la plus profonde indigence, et gémissent sous la plus intolérable oppression [90]. Lorsqu'un criminel est condamné à mort à Tripoli, c'est le premier Juif sur lequel on peut mettre la main qui remplit la fonction de bourreau ; dégradation infligée sur les enfants d'Israël à laquelle un Maure ne se trouve jamais exposé [91]. En Égypte ils sont sans cesse en but à la persécution [92]. Dans l'Arabie on les traite avec encore plus de mépris qu'en Turquie [93]. Presque tous les voyageurs modernes en Afrique et en Asie disent que les Juifs eux-mêmes sont étonnés, et le peuple indigné, au moindre signe de bienveillance ou au moindre sentiment de justice qu'on témoigne à ce peuple déchu et persécuté [94].

On trouve dans les lettres de Southey sur l'Espagne et le Portugal le rapport suivant : Il n'y a pas encore cinquante ans que le supplice d'un Juif était le spectacle favori des Portugais ; ils accouraient en foule jouir de ce qu'ils appelaient le triomphe de la foi, et les femmes jetaient des cris d'allégresse à la vue de l'agonie du martyr brûlé vif ; rien ne pouvait sauver ces malheureux ; on n'avait égard ni à l'âge ni au sexe, et Antonio Joseph de Sylva, l'un de leurs meilleurs écrivains dramatiques, fut brûlé vif parcequ'il était Juif.— Il n'y a que quelques années que les Juifs eurent encore à subir une cruelle persécution en Prusse et en Allemagne ; et dans plusieurs des petits états de ce dernier pays on ne leur permet pas aujourd'hui de vendre leurs marchandises sur les places des marchés publics. Dernièrement encore

(90) Voyages, par Hughes, vol. I, p. 150.
(91) Lyon, p. 16.
(92) Voyages en Égypte, par Denon, vol. I, p. 213.
(93) Voyages de Niebuhr, vol. II, p. 408.
(94) Morier, p. 266. — Lyon, p. 32.

des bulles papales fort sévères ont été lancées contre eux, et plusieurs ukases ont défendu aux Juifs de faire le commerce dans aucune des parties de l'empire russe. Il leur est absolument interdit sous peine d'exil d'offrir en vente quoi que ce puisse être, soit en public, soit en particulier[95]. On ne leur permet pas de séjourner, même pour un temps limité, dans aucune des villes de la Russie, sans une permission expresse du gouvernement, qui n'est donnée que dans des cas où leurs services peuvent être nécessaires ou utiles à l'État. Sur leur refus de quitter leur demeure, dès qu'ils deviennent suspects au gouvernement, on les traite comme des malfaiteurs et des vagabonds; personne n'ose leur donner asile. Et quoique l'effet de pareilles lois soit de les priver dans beaucoup de cas des moyens de subsistance réguliers, cependant leur désobéissance les expose à toutes sortes d'oppressions légales et à toute espèce d'insultes, contre lesquelles ils n'ont ni recours ni appel. Ils peuvent être quelquefois des objets de pitié; mais les décrets impériaux défendent à leur égard tout acte d'humanité; et même celui qui donne asile à un Juif, condamné pour des fautes que d'autres commettraient impunément, est, selon l'expression du dernier ukase, « coupable devant la loi comme complice de vagabonds; » ainsi, selon la prédiction, « per-« sonne ne doit les épargner[96]. »

(95) 15 nov. 1797; 25 fév. 1823; 8 juin 1826. — Ukase cité dans le *World*, le 31 octobre 1827. — Ibid., art. 8.

(96) Si d'un côté les prophéties décrivent les malheurs éprouvés par les Juifs et ceux qu'ils éprouvent maintenant, de l'autre elles nous transportent avec la même précision au temps où les Juifs retourneront à la terre chérie de leurs pères, temps où ils ne seront plus abreuvés de mépris, et où leur bonheur leur paraîtra d'autant plus grand qu'il contrastera avec les misères passées de leur race. Avant que cela arrive cependant, les mauvaises passions des hommes et la politique des rois de ce monde

Ces faits, tout en n'étant qu'une esquisse légère et imparfaite des souffrances qu'il leur a fallu endurer, nous montrent cependant que les Juifs « ont été dispersés parmi les nations, que l'épée « a été tirée contre eux, que la plante de leurs « pieds n'a eu aucun repos, qu'ils n'ont point pu « subsister devant leurs ennemis, qu'il n'y a eu « aucun pouvoir en leurs mains, que leur avarice « même a été la cause de leur misère, qu'ils ont « souffert l'injustice et le pillage, qu'ils ont été « en opprobre et en servitude, et qu'ils ont été « hors de sens, à cause des choses qu'ils ont vues « de leurs yeux; » comme le prouvent les scènes tragiques de Massada, d'York : « ils ont été dans « la faim, dans la soif, dans la nudité, et dans « la disette de toutes choses. L'Éternel leur a « donné un cœur tremblant et la détresse d'âme, « leur vie n'a point été assurée, leurs plaies ont « été grandes et de longue durée. Ils ont été en « étonnement et en prodige à jamais. »

Mais les prophéties vont plus loin encore! Il fut clairement prédit que les Juifs rejetteraient

auront en toutes choses démontré la vérité de la parole de Dieu, et elle apparaîtra dans tout son éclat alors que les impérieux décrets des mortels seront oubliés ainsi que leurs auteurs. Nous croyons, à ce sujet, devoir mettre sous les yeux du lecteur le onzième article de l'ukase actuellement en vigueur, comme digne d'attention. Nous nous bornerons à observer que c'est dans un district spécifié de la Pologne conquise que les rabbins doivent désormais être exilés. « Les rabbins ou autres fonctionnaires religieux seront renvoyés par l'officier de police aussitôt qu'il se sera assuré que telle est leur profession. » — « Tes docteurs ne seront plus mis à l'écart, « mais tes yeux verront tes docteurs. » Esaïe, XXX, 20.

La description concise mais énergique que lord Byron a faite des Juifs nous les représente tels qu'ils sont, tels qu'ils doivent être selon les prédictions :

« Hommes aux pieds errants, au cœur faible et peureux,!
« Quand pourrons-nous donc fuir, quand serons-nous heureux?

« La plante de leurs pieds n'a eu aucun repos. L'Éternel leur a « donné un cœur tremblant et la détresse de l'âme. »

l'Évangile, et que sa simplicité et l'orgueilleuse dureté de leur cœur les empêcheraient de croire à un Messie souffrant; « qu'ils seraient frappés « d'aveuglement et d'étonnement de cœur; qu'ils « continueraient longtemps ayant les oreilles « sourdes, et les yeux fermés, et le cœur en- « durci, et qu'ils iraient tâtonnant en plein midi « comme un aveugle tâtonne dans les ténèbres[97]. » Et il y a longtemps que la grande masse du peuple juif continue à rejeter le christianisme. Ils conservent les prophéties, sans en apercevoir la clarté, qu'ils ont obscurcie par leurs traditions. Plusieurs de leurs idées sont tellement absurdes et même impies, la plupart de leurs rits sont si minutieux, si frivoles et si ridicules, qu'on aurait peine à en croire le récit, si on ne le lisait dans leurs propres auteurs, et s'il n'était attesté par leurs coutumes[98]. Il serait impossible de décrire en termes plus frappants ou plus justes le contraste qui existe entre leurs croyances superstitieuses et celles d'une raison éclairée, et celles de l'Évangile qu'ils méprisent, que ne le font ces paroles: « Ils vont tâtonnant en plein midi, « comme un aveugle tâtonne dans les ténèbres. » —Quand même d'autres preuves de ces prédictions viendraient à manquer, il serait clair encore que le sentiment des nations à leur égard a été prédit avec autant de précision que ce qui se rapporte aux Juifs eux-mêmes. Que les Juifs aient été « en « proverbe, en étonnement, un sujet de honnisse- « ment et d'invectives parmi tous les peuples, » c'est une vérité qu'il n'est nullement nécessaire de prouver, et qui cependant est un fait aussi inouï dans l'histoire du monde que la prédiction en est

(97) Deut., XXVIII, 24.
(98) Voyez Histoire du Judaïsme moderne par Allen. — Encyclopédie d'Edimbourg, art. Juifs.

miraculeuse et l'accomplissement inconcevable.

Plusieurs prophéties favorables aux Juifs et qui ne sont pas encore accomplies sont autant de témoignages réservés, sinon à la génération actuelle, du moins à celles qui doivent lui succéder; mais il est bon de remarquer que, selon qu'il a été prédit, ils n'ont jamais été entièrement détruits, tandis que leurs ennemis ont disparu de dessus la surface de la terre. Où sont maintenant les descendants des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens, des Romains, peuples puissants qui dominaient sur le monde entier? mais les Juifs, quoique opprimés et vaincus, quoique bannis, quoique esclaves, ont survécu à toutes ces nations, et aujourd'hui encore ils sont dispersés sur toutes les parties du globe. De toutes les nations qui environnent la Judée, la Perse seule, qui les renvoya de la captivité de Babylone, forme encore un royaume.

Les Écritures déclarent aussi que l'alliance faite avec Abraham, dans laquelle Dieu lui promet qu'il donnera la terre de Chanaan en héritage éternel à ses descendants, ne pouvait être rompue; mais que les enfants d'Israël seraient rassemblés d'entre les nations idolâtres, recueillis de tous les bouts de la terre, et qu'ils reviendraient habiter pour toujours sur le sol de leurs pères. Il y a déjà trois mille sept cents ans que cette promesse fut faite à Abraham; et si cette promesse avait été faite à toute autre nation, excepté aux descendants d'Abraham, l'accomplissement en serait devenu impossible, vu qu'il n'existe point sur le globe de postérité connue ou inconnue d'aucun autre individu ou d'aucun autre peuple contemporain de ce patriarche : mais qu'à travers toutes les révolutions qui ont changé la face des royaumes de la terre, il ne soit sur-

venu aucun évènement qui ait pu rendre impossible l'accomplissement de ces prophéties; mais qu'au contraire l'état des Juifs, celui des chrétiens et des nations païennes, conspirent pour le préparer; assurément il y a dans tout cela un miracle.

Telles sont les *prophéties* et tels sont les *faits* relatifs aux Juifs, et de telles données n'est-il pas facile au plus faible logicien de tirer une démonstration morale? Si les Juifs avaient été entièrement détruits, s'ils avaient été perdus parmi les autres nations de la terre; si, pendant l'espace de dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis leur dispersion, ils s'étaient éteints comme peuple, si même ils avaient été relégués dans une seule région et s'étaient maintenus à part, unis entre eux; si leur histoire avait été analogue à celle de quelque autre nation, on aurait pu essayer, avec quelque apparence de raison, de démontrer que la prédiction faite du sort qui les attendait, quelque d'accord qu'elle fût avec la vérité, ne pouvait en pareil cas être reçue comme preuve de la vérité de l'inspiration. — Si seulement l'histoire passée des Juifs et leur état présent n'étaient pas d'une nature si singulière et si spéciale, qu'ils accomplissent jusqu'à la lettre toutes les prédictions, quel triomphe ne serait-ce pas pour l'incrédule que de produire ces prophéties mêmes comme preuve convaincante de la non-inspiration divine des saintes Écritures? Et après que les Juifs ont été dispersés sur toute la terre, après qu'il a été prouvé qu'ils existent encore et forment une race à part, qu'ils ont été dépouillés de toutes les manières sans être anéantis; après que les faits les plus merveilleux, tels qu'on ne peut en citer d'aucun autre peuple, après, disons-nous, que toute leur histoire contient de tels faits, faits accomplissant littéralement les prophéties

qni les regardent, le croyant ne peut-il pas appeler son adversaire à produire de semblables faits à l'appui de sa croyance? — Voilà donc une longue chaîne d'évidences non interrompues et dont chaque anneau contient une prophétie et un fait; et cette chaîne s'étend à travers une multitude de générations et se continue encore; quoique ces évènements, tout variés et tout singuliers qu'ils sont, aient été amenés par des moyens et des instruments humains et par des causes secondaires, ils n'en sont pas moins prophétiques et miraculeux; car il était aussi impossible que les moyens fussent prévus qu'il était impossible de prévoir la fin et les causes d'un évènement inscrutable, et dans beaucoup de cas ces prophéties ont été accomplies par les ennemis mêmes du christianisme. Pour celui qui veut un miracle, en voilà un; et où saurait-il en trouver un seul plus complet et plus étonnant? — Quant au chrétien, il peut se tenir ferme dans cette forteresse du christianisme; de tous côtés elle est inabordable et impénétrable.

Les prophéties relatives aux Juifs sont aussi claires que le récit des évènements. Elles sont aussi anciennes que les annales du monde, et on n'a jamais prétendu qu'elles n'aient pas été prononcées avant leur accomplissement. Elles sont tellement en dehors des spéculations de la sagesse humaine que la sphère de la nature tout entière ne présente rien qui leur soit semblable; et les faits sont visibles, palpables et saisissables dans toute leur étendue. Aurait-il été possible à Moïse, homme non inspiré, de décrire l'histoire, la destinée, la dispersion, le caractère du peuple d'Israël jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pour plus de trois mille deux cents ans, puisque lui-même, en descendant du mont Sinaï où il avait séjourné quarante jours, était dans la surprise et l'éton-

nement, du changement qui s'était opéré dans la multitude qu'il conduisait? Aurait-il été possible à différentes personnes, à des époques diverses, d'annoncer les mêmes faits, qui se sont trouvés aussi véritables que surprenants? Auraient-elles pu divulguer ainsi les secrets de l'avenir, que leur nature même cachait à leurs yeux? Une infinité de probabilités s'élèvent contre une telle supposition, car l'esprit de l'homme hésite, balance souvent même devant des évènements très près de lui, en vue des résultats les plus probables; mais dès qu'il s'agit de siècles éloignés, dès qu'il s'agit d'évènements qui se rapportent à des milliers d'années postérieures à son existence, à des faits qui paraissent contraires à toute science, à toute expérience, à toutes les idées d'analogie, tout est voilé et impénétrable devant ses pas.

Repassons en peu de mots chaque fait comme il se présente devant nous : en est-il un seul qui ne semble défier nos conjectures et les calculs de la sagacité la plus profonde? La dispersion des Juifs et les circonstances qui l'accompagnaient, la désolation de leurs villes, la destruction de leur temple, le lieu où il s'élevait labouré comme un champ, leur pays dévasté, le peuple passé au fil de l'épée, en proie à la famine et à la peste, une portion échappant néanmoins, mais dépouillée, persécutée, rendue esclave et conduite en captivité; ces malheureux chassés de leur propre pays, non pas vers un lieu de retraite, mais dispersés parmi toutes les nations et abandonnés à la merci d'un monde qui partout les méprisait et les opprimait; brisés comme un vaisseau naufragé par un violent orage, dispersés sur toute la terre comme des débris sur les eaux, et au lieu de disparaître parmi les nations ou d'y être mêlés, demeurant encore

un peuple parfaitement distinct, le même dans chaque royaume, ayant les mêmes habitudes, les mêmes mœurs, et les mêmes croyances dans chaque partie du globe, sans avoir d'éphod, de théraphim ou de sacrifices; rencontrant partout les mêmes insultes, la même dérision, la même servitude; ne trouvant aucun lieu de sûreté d'où un ennemi ne vînt les déloger; se multipliant malgré leurs misères, survivant à leurs ennemis, voyant, sans en être atteints, la fin de plusieurs nations et le bouleversement de toutes; se voyant enlever leur argent et leur or et y tenant toujours; souvent privés même de leurs enfants; séparés et désorganisés, mais toujours les mêmes; ne changeant jamais, toujours froissés, mais jamais brisés; faibles, craintifs, tristes et affligés; perdant la raison au spectacle de leurs propres misères, devenant un mot d'opprobre dans la bouche de tous; en but à la moquerie, aux insultes de chaque peuple; et leur nom continuant à être ce qu'il a toujours été jusqu'à ce jour, une injure universelle.

Comment un simple mortel, franchissant par la pensée cent générations successives, aurait-il pu prédire une de ces merveilles qui frappent aujourd'hui tous les yeux? Qui, si ce n'est le Père des esprits, possèdant une prescience parfaite des volontés et des actions des agents moraux et intelligents, aurait pu nous montrer à l'avance les Juifs toujours errants et vagabonds, sans pouvoir jamais se fixer nulle part, leur étonnante destinée, leurs sentiments et ceux de leurs ennemis dans tous les siècles et sous tous les climats? Autant vaudrait dire que la création est l'œuvre d'un aveugle hasard, que de lui attribuer la révélation de toutes ces choses. Elle ne peut être qu'un acte et une démonstration palpable

du pouvoir, de la prescience de Dieu et de la vérité de sa parole, une accumulation de miracles; et quoique cette révélation ne forme qu'une faible portion de l'évidence de la religion chrétienne, elle n'en demeure pas moins comme une pierre d'achoppement pour l'incrédulité, ou plutôt comme une insurmontable barrière que tout l'art des sceptiques ne saurait tourner, que toute leur puissance ne parviendra jamais à renverser.

CHAPITRE IX.

PROPHÉTIES CONCERNANT LA JUDÉE ET LES CONTRÉES ADJACENTES.

Non-seulement les prophètes juifs prédirent quelle devait être la destinée de ce peuple pendant la durée d'une infinité de générations, dont les premières ne devaient naître que plusieurs siècles après l'époque que le scepticisme lui-même assignerait à leurs prédictions; mais au temps même où l'abondance régnait dans la Judée, où une population innombrable remplissait ses cités, ils en annoncèrent la longue et épouvantable désolation. Le pays lui-même est donc un témoin irrécusable, non moins que la nation. L'aspect de ces contrées, et de nos jours et depuis plusieurs siècles, est précisément celui que décrit la plume des prophètes, à une époque où chaque trait qui pouvait admettre un changement était parfaitement le contraire de ce qu'il est aujourd'hui. Il suffit de comparer les prédictions avec les preuves de leur accomplissement, fournies par les païens

et par les infidèles eux-mêmes. Il était prédit que les calamités d'Israël augmenteraient graduellement avec ses iniquités, qu'il serait châtié « sept fois à cause de ses péchés[99] ». Et parmi les terribles châtiments qui devaient remplir la mesure de sa punition, le plus affreux de tous devait être la longue désolation de son pays. Les prophéties qui annonçaient ces grands malheurs ont reçu un accomplissement littéral.

« Je réduirai aussi vos villes en désert, je dé-
« solerai vos sanctuaires, je désolerai ce pays
« tellement que vos ennemis qui s'y établiront
« s'en étonneront; et je vous disperserai parmi
« les nations; je dégaînerai l'épée après vous, et
« votre pays sera en désolation, et vos villes en
« désert. Alors cette terre se plaira dans ses sab-
« bats tout le temps qu'elle sera désolée, et lors-
« que vous serez au pays de vos ennemis la terre
« se reposera et se plaira en ses sabbats, et cette
« terre sera abandonnée par eux, et elle se plaira
« dans ses sabbats quand elle aura été désolée à
« cause d'eux[1]; et alors la génération à venir dira,
« savoir : vos enfants qui viendront après vous et
« l'étranger qui viendra d'un pays éloigné, quand
« ils verront les plaies de ce pays et ses maladies
« dont l'Eternel l'affligera : Pourquoi l'Eternel a-t-
« il ainsi traité ce pays? quelle est la cause de l'ar-
« deur de cette grande colère? La colère de l'E-
« ternel s'est embrasée contre ce pays pour faire
« venir sur lui toutes les malédictions écrites dans
« ce livre[2]. » — « Votre pays n'est que désolation
« et vos villes sont en feu; les étrangers dévore-
« ront en votre présence votre pays, et cette dé-
« solation sera comme une ruine faite par des
« étrangers; et la fille de Sion restera comme une

(99) Lévit., XXVI, 18-21. 24. — (1) Ibid., 31-34, 43.
(2) Deut., XXIV, 22, 24, 27.

« cabane dans une vigne, comme une loge dans « un champ de concombres, comme une ville ser- « rée de près. Si l'Eternel des armées ne nous eût « réservé quelque petit reste, nous aurions été « comme Sodome, et nous serions devenus sembla- « bles à Gomorrhe [3]. » — « Car vous serez comme « un chêne duquel la feuille déchoit, et comme un « verger qui n'a point d'eau [4]. » — « Je réduirai ma « vigne en désert; si plusieurs maisons ne sont « réduites en désolation et si les plus grandes et « plus belles ne sont sans habitants! Même dix « journaux de vigne ne produiront qu'un bath, « et la semence d'un homer ne produira qu'un « épha. Les agneaux paîtront à leur ordinaire et « les étrangers mangeront les déserts où le bétail « devenait gras [5]. » — « Et je dis : Jusques à quand, « Seigneur? Et il répondit : Jusqu'à ce que les « villes et les maisons aient été tellement déso- « lées qu'il n'y ait aucun homme et que le pays « soit mis dans une entière désolation, et que l'E- « ternel ait éloigné les hommes, et que le pays ait « été longtemps abandonné. Toutefois, il en res- « tera une dixième partie qui sera de nouveau « broutée, comme la fermeté des chênes et des « ormes consiste en ce qu'ils rejettent [6]. » — « Car « le Seigneur, l'Eternel des armées, va faire ve- « nir la destruction qu'il a résolue au milieu de « toute la terre [7]. » — « Et il arrivera en ce jour-là « que la gloire de Jacob sera diminuée, et que la « graisse de son corps sera amaigrie, et il en sera « comme quand le moissonneur cueille les blés et « moissonne les épis avec son bras; même il en « arrivera comme quand on ramasse les épis dans « la vallée des Rephaïns; mais il en demeurera « quelques grappillages, comme quand on secoue

(3) Esaïe, I, 7, 9. — (4) Ibid., 30. — (5) Ibid., V, 6, 9, 10, 17.
(6) Ibid., VI, 11, 13. — (7) Ibid., X, 23.

« l'olivier et qu'il reste deux ou trois olives au « bout des plus hautes branches, et quatre ou « cinq au haut des branches fertiles, dit l'Eter- « nel, le Dieu d'Israël [8]. » — « Voici, le Seigneur « s'en va rendre le pays vide et l'épuiser, il le fera « changer de face, et il dispersera ses habitants; « le pays sera entièrement vidé et entièrement « pillé, car l'Eternel a prononcé cet arrêt-là. La « terre est dans le deuil, elle est déchue, le pays « a été profané par ses habitants, parcequ'ils ont « transgressé les lois, ils ont changé les ordonnan- « ces et ont violé l'alliance éternelle. C'est pour- « quoi l'imprécation du serment a dévoré le pays, « et ses habitants ont été mis en désolation et peu « de gens y ont demeuré de reste. Le vin excel- « lent pleure, la vigne languit, tous ceux qui « avaient le cœur joyeux soupirent, la joie des « tambours a cessé, le bruit de ceux qui se ré- « jouissent est fini, la joie de la tente a cessé; on « ne boira plus de vin avec des chansons, la cer- « voise sera amère à eeux qui la boivent; la ville « de la confusion a été minée, toute maison est « fermée tellement que nul n'y entre. Il y aura « des cris dans les places, parceque le vin man- « quera; toute la joie est tournée en obscurité; « l'allégresse du pays s'en est allée, car il arri- « vera au milieu du pays et parmi les peuples « comme quand on secoue l'olivier et quand on « grappille après avoir achevé de vendanger [9]. » — « Car la ville forte sera désolée, la maison de plai- « sance sera abandonnée et quittée comme un dé- « sert. Le veau y paîtra et y gîtera, et broutera les « branches qui y seront; quand son branchage sera « sec il sera brisé, et les flammes y venant en allu- « meront du feu, car ce peuple n'a point d'intel-

(8) Esaïe, XVII, 4-6. — (9) Ibid., XXIV, 1, 3-11, 13.

« ligence [10]. » — « Femmes qui êtes à votre aise, « levez-vous : dans un an et quelques jours, vous « qui êtes assurés, vous serez troublés, car la ven- « dange manquera et on ne fera point de récolte. « Vous qui êtes à votre aise, tremblez; vous qui « vous tenez assurés, soyez troublés; dépouillez- « vous, quittez vos habits pour vous ceindre les « reins; frappez-vous la poitrine à cause de vos « belles campagnes et de vos vignes fertiles. Les « épines et les ronces monteront sur la terre dc « mon peuple même, et en toutes les maisons de « plaisir et sur la ville qui est dans la joie, car le « palais va être renversé, la multitude de la ville « va être abandonnée, les lieux élevés du pays et « les forteresses seront autant de cavernes à ja- « mais; ce sera là que se joueront les ânes sau- « vages et que paîtront les troupeaux jusqu'à ce « que l'esprit soit répandu d'en haut sur nous et « que le désert devienne un Carmel, et que Car- « mel soit réputé comme une forêt [11].. » — « Les « chemins ont été réduits en désolation; les pas- « sants ne passent plus par les sentiers; il a rompu « l'alliance, il a rejeté les villes, il n'a fait aucun « cas des hommes; le pays est dans les pleurs et « languit; le Liban est confus et coupé. Saron est « devenu comme une lande et Basçan et Carmel « ont été secoués [12]. » — « Une ruine est appelée « par une autre, car toute la terre est détruite. « J'ai regardé et voici, Carmel est un désert, et « toutes ses villes ont été ruinées à cause de la « présence de l'Eternel, car ainsi a dit l'Eternel : « Toute la terre ne sera que désolation, toutefois « je ne la détruirai pas entièrement; c'est pour- « quoi la terre sera dans le deuil, parceque je l'ai « prononcé, je l'ai pensé et je ne m'en repentirai

(10) Esaïe, XXVII, 10, 11. — (11) Ibid., XXXII, 9, 10-15.
(12) Ibid., XXXIII, 8, 9.

« point[13]. » — « Jusqu'à quand la terre sera-t-elle « dans le deuil et l'herbe de tous les champs sè- « chera-t-elle à cause de la malice des habitants ? « J'ai abandonné ma maison, j'ai quitté mon hé- « ritage. Plusieurs bergers ont gâté ma vigne, ils « ont foulé mon partage et ils ont réduit mon par- « tage désirable en une solitude déserte. On l'a « réduit en désolation, il est tout désolation et en « deuil devant moi. Toute la terre a été réduite « en désolation, parcequ'il n'y a personne qui « pense à elle. Les destructeurs sont venus sur « tous les lieux élevés du désert, il n'y a point de « paix pour qui que cela soit. Ils ont semé du fro- « ment et ils moissonneront des épines. Ils se sont « donné de la peine et ils n'y profiteront rien ; vous « serez frustrés de vos revenus par l'ardeur de la « colère de l'Eternel[14]. » — « Vous, montagnes « d'Israël, écoutez la parole du Seigneur l'Eter- « nel aux montagnes et aux coteaux, aux cours « des rivières et aux vallées : Me voici, moi, je « vais faire venir l'épée sur vous et je détruirai « ces hauts lieux ; les villes seront désertes et les « hauts lieux seront désolés dans toutes vos de- « meures, en sorte que vos autels seront rendus « déserts et désolés. J'étendrai donc ma main sur « eux et je rendrai leur pays désolé et désert dans « toutes leurs demeures plus que le désert qui « est vers Dibla[15]. » — « Et je ferai venir les plus « méchantes des nations qui possèderont leurs « maisons, et je ferai cesser l'orgueil des puis- « sants, et leurs saints lieux seront profanés, et tu « diras au peuple du pays : Ainsi a dit le Seigneur « l'Eternel touchant les habitants de Jérusalem « qui sont au pays d'Israël : Ils mangeront leur « pain avec chagrin et boiront leur eau avec étonne- « ment, parceque le pays sera désolé, étant privé

(13) Jérémie, IV, 20, 26-28. — (14) Ibid., XII, 4, 7, 10-13.
(15) Ezéchiel, VI, 3, 6, 14.

« de son abondance à cause de l'iniquité de « tous ceux qui l'habitent. Quiconque passera au- « près d'elle sera étonné[16]. » — « Ecoutez ceci, tous « les habitants du pays, une telle chose a-t-elle « été faite de votre temps, ou même du temps de « vos pères? Faites-en le récit à vos enfants et « vos enfants à leurs enfants, et leurs enfants à « une autre génération. La sauterelle a brouté le « reste du hanneton, et le grillon a brouté le reste « de la sauterelle, et le vermisseau a brouté le « reste du grillon. Les champs sont ravagés et la « terre en gémit; la joie a cessé parmi les hom- « mes. Et je vous rendrai le fruit des années que « la sauterelle, le grillon, le vermisseau et le « hanneton avaient broutés, et mon peuple ne « sera plus jamais confus[17] » — « La ville de la- « quelle il en sortait mille n'en aura de reste que « cent, et celle de laquelle il en sortait cent n'en « aura de reste que dix. Ne cherche point Bé- « thel, car Béthel sera réduite à rien[18]. » — « Je « vais mettre le niveau au milieu de mon peuple « Israël et je ne lui en passerai plus, et les saints « lieux d'Isaac seront désolés, et les sanctuaires « d'Israël seront détruits[19]. » — « Je réduirai Sa- « marie comme en un monceau de pierres qu'on « fait dans les champs où l'on plante des vignes, « et je ferai rouler ces pierres dans la vallée et je « découvrirai ses fondements[20]. »

Quelque claires, quelque nombreuses que fussent ces menaces, cependant, loin de produire la repentance et l'humilité, l'incrédulité des Juifs fut telle qu'ils se moquèrent de la longue attente de leur Dieu, et ces paroles étaient passées en proverbe dans leur pays : « Les jours seront prolongés

(16) Ezéchiel, VII, 24; XII, 19. — Jérém., XIX, 8.
(17) Joël, I, 2-4, 10, 12; II, 25, 26. — (18) Amos, V, 3, 5.
(19) Amos, VII, 8, 9. — (20) Michée, I, 6.

et toute vision périra[21]. » Ce proverbe, ainsi qu'il avait été prédit, cessa de se faire entendre lorsque de grandes calamités vinrent fondre sur eux; mais les malédictions prononcées contre eux ne furent pas effacées par un accomplissement partiel et passager; au contraire, dès que le peuple recommença ses iniquités, elles retombèrent sur sa tête selon qu'il lui était prédit, avec une sévérité sept fois plus terrible.

Ce fut dans le but spécial de décider leur choix que Moïse et tous les prophètes annoncèrent tout à la fois aux Juifs des bénédictions et des malédictions. Hélas! toute l'histoire du peuple d'Israël prouve que tous leurs avertissements ne rencontrèrent que du mépris; mais la parole de Dieu demeure : « Ma parole, dit-il, ne retournera point à « moi sans effet, mais elle fera ce que j'aurai or- « donné, et aura son effet dans les choses pour les- « quelles je l'aurai envoyée[22]. » Ainsi, après que les statuts et les jugements de l'Eternel eurent été mis devant les Israëlites pendant l'espace de mille ans, « la parole de l'Eternel par la bouche de Mala- « chie, » au lieu de parler de jugements révoqués, termine par la déclaration suivante : « Souvenez- « vous de la loi de Moïse, mon serviteur, auquel « je donnai en Horeb des statuts et des ordonnan- « ces pour tout Israël[23]. » Toutes ces prophéties démontrent clairement que, quelque long que fût le support de Dieu envers les Juifs, pour leurs transgressions, cependant, lorsqu'ils refuseraient de se repentir quand « le prophète » qui devait être « le messager de l'Eternel » serait venu, alors l'Eternel viendrait frapper la terre « à la « façon de l'interdit[24]. »

Le temps de la durée de ces jugements et ce-

(21) Ezéchiel, XII, 22-25. — (22) Esaïe, LV, 11.
(23) Malachie, IV, 4. — (24) Ibid., 5-6.

lui de leur entier accomplissement est clairement indiqué comme devant se prolonger autant que la dispersion des Juifs et se terminer à leur restauration finale. Tant qu'ils resteront dans le pays des ennemis, leur terre restera désolée. La malédiction ne doit pas être ôtée « jusqu'à ce que « l'esprit soit répandu d'en haut et que le désert « devienne un Carmel[25]. »

Ces prophéties ne se bornent pas non plus à dépeindre la Judée abandonnée par le Seigneur et donnée à ses ennemis; mais elles décrivent le caractère et la condition de ceux qui y habiteront pendant la dispersion et l'exil de ses anciens possesseurs jusqu'au temps où « l'Eternel règnera à « Jérusalem et où il sera glorieux en présence de « ses anciens[26]. » Les promesses d'une restauration finale accompagnent presque toujours les malédictions prononcées contre le peuple, et dans toutes les prophéties on trouve clairement annoncé que le temps doit venir où les enfants d'Israël seront rassemblés d'entre les nations, où les villes qui ont été « désertes d'âge en âge » seront rebâties, où les montagnes d'Israël, si longtemps « désolées, » ne le seront plus, et où l'on ne parlera plus de la « nation délaissée[27]. » Il était prédit par Daniel : « Le Christ sera retranché, et le sacrifice et l'obla« tion cesseront. Et alors la désolation fondra sur le « désolé[28]. » Et Jésus-Christ lui-même déclare que Jérusalem sera foulée par les nations (gentils), jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis[29].

Ni la dispersion des Juifs, ni la désolation de la Judée ne doivent donc cesser, selon qu'il a été

(25) Esaïe, XXXII, 15. — (26) Ibid., XXIV, 1, 23.
(27) Ibid., LXI, 4. — Ezéchiel, XXXVI, 8, 10; XXXVII, 21; XXXVIII, 8. — Esaïe, LXII, 4.
(28) Daniel, IX, 26, 27. — (29) Luc, XXI, 24.

prédit, jusqu'à ce que, par cet évènement, une nouvelle évidence ne soit donnée à la vérité de l'inspiration prophétique. Il s'en suit que les prophéties concernant la désolation de la Judée s'appliquent aux temps modernes. Et plus ces prédictions sont nombreuses, plus l'épreuve à laquelle on les soumet est sévère. Et aussi longtemps que les Juifs ne seront pas ramenés de leur captivité, qu'ils ne seront pas « plantés sur leur terre pour « n'en être plus arrachés [30]; » aussi longtemps que ceux « qui l'ont réduite en désert ne seront « pas sortis du milieu d'elle [31]; » aussi longtemps que « les lieux déserts depuis longtemps » ne seront pas « rebâtis »; aussi longtemps que les « fon« dements abandonnés depuis plusieurs généra« tions ne seront pas rétablis [32] »; aussi longtemps que la désolation du pays n'aura point cessé, l'effet de toutes ces prophéties sera visible; de sorte que, de nos jours encore, il existe partout d'abondantes preuves que tout ce qui avait été déterminé a été accompli, et que « toutes « les malédictions écrites dans le livre du Sei« gneur ont été répandues sur ce pays [33]. »

La désolation de la Judée est tellement étonnante, et la pauvreté de cette contrée si remarquable, qu'oubliant toutes les prophéties qui s'y rapportent, les incrédules ont tiré de ce fait même un argument contre la vérité du christianisme. Ils tournent en ridicule l'existence d'une population aussi nombreuse que celle dont parle l'histoire sainte, dans ce pays si singulièrement aride et si peu susceptible de culture [34]. Ils ont,

(30) Amos, IX, 14, 15. — (31) Esaïe, XLIX, 17.
(32) Esaïe, LVIII, 12. — (33) Deut., XXIX, 27.

(34) Sans citer d'autorité à l'appui de ses assertions, et sans nous apprendre si, à défaut de preuves, il était doué d'en haut de la connaissance de l'histoire et de la géographie, Voltaire parle de

dans plus d'un cas, abandonné d'eux-mêmes cette objection insoutenable; ils ont rendu un témoignage non suspect de la vérité des prophéties et ont servi à établir la cause qu'ils cherchaient à détruire. Les ouvrages des écrivains de l'antiquité, la richesse naturelle du sol, les restes de terre végétale que l'on trouve jetés par des moyens artificiels sur le flanc des montagnes et qui les couvraient des récoltes les plus riches, et enfin la multitude de villes en ruines disséminées dans les plaines maintenant incultes et désertes, attestent qu'autrefois il y avait dans ces mêmes lieux une population immense et florissante, et que si l'histoire parle de la grandeur de ce pays, si les prophéties en annoncent la désolation, l'histoire et les prophéties ont été également véridiques.

Les aveux de Volney et la description qu'il fait

l'ancienne Palestine en termes de mépris, et la décrit comme un des plus mauvais pays de l'Asie; il la compare à la Suisse et prétend qu'on ne peut la considérer comme fertile que par rapport au désert. « La Palestine n'était que ce qu'elle est aujourd'hui, un des plus mauvais pays de l'Asie. Cette petite province, etc. (*Œuvres de Voltaire*, t. XXVII, p. 107). » Sans opposer à ce passage l'autorité de Josèphe et de Jérôme, tous deux habitants de la Judée, et meilleurs juges du fait que Voltaire, nous renvoyons le lecteur au récit suivant qui n'est pas entaché de la partialité que l'on remarque chez les écrivains juifs ou chrétiens. Nous serions surpris, disons-le en passant, que Voltaire n'eût pas mieux apprécié ce passage, si nous ne nous rappelions que le grand-prêtre de l'incrédulité moderne avait pris l'habitude de sacrifier la vérité sur l'autel du sarcasme.

« Corpora hominum salubria et ferentia laborum; rari imbres, uber solum, fruges nostrum ad morem; præterque eas balsamum et palmæ. Magna pars Judææ vicis dispergitur : habent et oppida. Hierolyma genti caput. Illic immensæ opulentiæ templum, et primis munimentis urbs (*Taciti Hist.*, l. V, c. VI-VIII) » — « Ultima Syria est Palestina, per intervalla magna protenta, cultis abundans terris et nitidis, et civitates habens quasdam egregias, nullam sibi cedentem, sed sibi vicissim velut ad perpendiculum æmulas (Ammianus Marcellinus, l. XIV, c. VIII, § 11). » — « Nec sane viris, oppidis, armis quicquam copiosius Syria (*Flori Hist.*, l. II, c. VIII, § 4). » — « Syria in hortis operosissima est, indeque proverbium Græcis : Multa Syrorum olera (*Plinii Hist. nat.*, l. XX, c. V). »

d'après ses observations personnelles, suffisent seuls pour détruire les fausses données et les sarcasmes dédaigneux de Voltaire; et tout étonnant que cela peut paraître, ce même écrivain, par son témoignage involontaire sur les faits dont il a été lui-même témoin, rend un aussi grand service au christianisme qu'il lui a fait de tort par ses vaines théories et par ses vues erronées sur sa nature et sur son influence.

On ne saurait en effet trouver un témoignage plus fort, pour confirmer la vérité des prophéties, que celui que rend Volney lui-même, renversant ainsi par des faits ses propres doctrines. Au sujet de la fertilité naturelle du sol et de son ancienne population, il dit : « La Syrie réunit sous un même sol des climats différents, et rassemble dans une enceinte étroite des jouissances que la nature a dispersées ailleurs à de grandes distances de temps et de lieux. A cet avantage qui perpétue les jouissances par leur succession, la Syrie en joint un second, celui de les multiplier par la variété de ses productions; avec ces avantages nombreux de climat et de sol, il n'est pas étonnant que la Syrie ait passé de tout temps pour un pays délicieux, et que les Grecs et les Romains l'aient mise au rang de leurs plus belles provinces, à l'égal même de l'Egypte [35]. » Après avoir donné plusieurs raisons justes et suffisantes qui rendent probable la grande population de la Judée dans les temps reculés, il ajoute : « En n'admettant que l'état conforme à l'expérience et à la nature, rien ne prouve contre les grandes populations d'une certaine antiquité; sans parler du témoignage positif de l'histoire, il est une foule de monuments

(35) Volney, t. I, c, xx, § 8.

qui déposent en leur faveur. Telles sont les ruines innombrables semées dans des plaines et même dans des montagnes aujourd'hui désertes. On trouve aux lieux écartés du Carmel des vignes et des oliviers sauvages qui n'y ont été portés que par la main des hommes, et dans le Liban des Druses et des Maronites les rochers abandonnés aux sapins et aux broussailles offrent en mille endroits des terrasses qui attestent une ancienne culture et par conséquent une population encore plus forte que de nos jours [36].

La Syrie, dit Gibbon, un des pays qui jouirent les premiers des avantages de la culture, n'était pas indigne d'obtenir cette préférence. La chaleur du climat est tempérée par le voisinage de la mer et des montagnes et par l'abondance de bois et d'eau; et les productions d'un sol fertile fournissent à la subsistance et encouragent l'accroissement des hommes et des animaux. Depuis le temps de David jusqu'à celui d'Héraclius, toute cette contrée était couverte de villes anciennes et florissantes; leurs habitants étaient nombreux et riches. — Ce témoignage n'est rapporté ici que parcequ'il est non équivoque; mais on pourrait encore en produire beaucoup d'autres. Le pays environnant Jérusalem même est à la vérité rocailleux, comme Strabon le représente, et maintenant il est complètement stérile; mais on était parvenu à rendre fertiles les montagnes les plus arides des environs de Jérusalem en les coupant en terrasses élevées par degrés les unes au-dessus des autres, et en y entassant de la terre par un travail étonnant [37]. « Dans toutes les parties de la Judée, ajoute Clarke, les bons effets d'un

(36) Volney, t. II, c. XXXIII.
(37) Voyages de Clarke, vol. II, p. 520. — Le général Straton représente ces terrasses comme ressemblant aux gradins d'un théâtre,

changement d'administration sont bientôt visibles, car les plaines arides prennent aussitôt un air de fertilité. Sous un gouvernement sage et paternel, les productions de la Terre Sainte seraient incalculables. Ses abondantes récoltes, la salubrité de son air, la pureté de ses eaux, ses rivières, ses lacs, ses belles plaines, toutes ces choses, ajoutées à la douceur du climat, indiquent bien que c'était ici la terre que le Seigneur avait bénie [38]. »

Mais ce fait de l'ancienne fertilité de la Judée, aussi bien que celui de sa désolation actuelle, sont si bien établis qu'il n'y a plus lieu à les discuter; et en essayant de faire douter à cet égard de la vérité de l'histoire sainte, les incrédules ont fait choix d'un terrain qu'ils ont été obligés d'abandonner, et toutes leurs déclamations n'ont servi qu'à prouver, avec leur incrédulité, leur insigne mauvaise foi. En terminant donc sur ce sujet, on peut ajouter que l'étendue et la durée de cette désolation, sur laquelle ils se fondent pour rejeter la description biblique de l'ancienne gloire de la Judée, ayant été clairement prédites, plus il est difficile d'accorder ce qui était avec ce qui est, plus les prophéties qui l'ont révélée sont étonnantes, et plus il est visible qu'elles ne sont que la voix du ciel; et les arguments de l'incrédule conduisent à une conclusion qui tourne contre lui. Tel est le témoignage positif de l'histoire; telles sont les preuves patentes de l'ancienne grandeur et de l'ancienne fertilité de la Palestine ; et maintenant nous pouvons examiner avec calme le changement complet qui s'est opéré dans ce pays, et la con-

et les considère précisément comme des restes et les preuves du luxe de l'ancien temps.

(38) Clarke, vol. II, p. 521.

formité qui existe entre ce changement et les paroles de la prophétie.

Il y a tout lieu de croire que sous un gouvernement régulier et solidement établi, un pays si favorisé par son climat, si divers dans sa surface, d'un sol si riche et si productif, aurait pu réellement retrouver son ancienne opulence et sa puissance; sa constante et continuelle désolation est donc contraire également à tous les calculs de l'expérience et de la raison, et paraît inconcevable à l'homme. « Mais le pays avait été désolé « par des étrangers. Malheur devait venir sur « malheur, une ruine être appelée par une autre « ruine; car toute la terre devait être détruite. » Les Chaldéens dévastèrent la Judée, et tous ses habitants furent menés en captivité: les rois de Syrie et d'Egypte ruinèrent ce pays par leurs extorsions et leur oppression continuelle: longtemps il fut soumis au joug de fer des Romains, et les Perses essayèrent de s'en rendre maîtres; mais quelque temps plus tard, des ennemis plus terribles encore parurent sur la scène et mirent le comble à cette œuvre de destruction. « L'an 622 (636) les tribus de l'Arabie rassemblées sous l'étendard de Mahomet vinrent s'en emparer ou plutôt la dévaster. Depuis ce temps, déchirée par les guerres civiles des Fatimites et des Ommiades, soustraite aux califes par leurs lieutenants rebelles, ravie à ceux-ci par les milices turkomanes, disputée par les Européens divisés, reprise par les Mamelucks d'Egypte et ravagée par Tamerlan et ses Tartares, elle est enfin restée aux mains des Turcs Ottomans[39]. « Elle a été dé« vorée par des étrangers, foulée par les nations; « malheur est venu sur malheur. »

(39) Volney, c. XXII, p. 350.

« Les villes seront désertes ; » d'après le témoignage unanime des voyageurs, on peut appeler la Judée un vaste champ de ruines. Sur toute l'étendue de la Syrie, des colonnes, des monuments d'une magnificence passée, sont ensevelis sous des ruines et des décombres [40]. Du sommet du mont Thabor on contemple une immense étendue de plaines entrecoupées de hameaux, de forteresses et de monceaux de ruines. Les édifices élevés sur cette montagne furent détruits par le sultan d'Egypte en 1250, et les nombreux restes des forts et des ruines ne sont plus qu'une triste masse de désolation [41]. Des monceaux de décombres sont tout ce qui reste des anciennes et célèbres villes de Capharnaüm, de Bethsaïde, de Gadara, de Zanthée et de Chorazin [42].

On peut encore voir quelques vestiges d'Emmaüs. Cana n'est qu'un tout petit village. — Les murs de Tékoa ne présentent plus que les fondements de quelques grands édifices [43]. — La ville de Naïn n'est plus qu'un hameau. — Les ruines de l'ancienne Sapphura prouvent l'existence d'une ville autrefois considérable, et son nom se retrouve encore dans celui d'un misérable village appelé Séphoury [44]. — Lourd, anciennement Lydde, et Diospolis ressemblent à des lieux récemment dévastés par le feu ou par l'épée, et ne sont plus qu'un amas de débris et de décombres [45]. — Ramla, autrefois Arimathée, est presque aussi délabrée ; on ne trouve que décombres dans toute son enceinte. Dans tous les pays environnants, on rencontre à chaque pas des puits séchés, des

(40) Voyages de Mariti, vol. II, p. 141.
(41) Buckingham, p. 109. — Mariti.
(42) Ibid. — Voyages de Wilson, p. 227.
(43) Voyage à Constantinople, par Macmichael, p. 156.
(44) Clarke, vol. II, p. 401. — (45) Volney.

citernes crevassées et de grands réservoirs voûtés, qui prouvent que jadis cette ville devait avoir au moins une lieue et demie de circonférence[46]. — Césarée ne peut plus exciter l'envie d'un conquérant; il y a longtemps qu'elle ne connaît que le silence de la désolation[47]. — La ville de Tibériade est maintenant presque abandonnée, et sa subsistance est précaire. Il ne reste plus de traces des villes qui autrefois entouraient le lac[48]. — Zabulon, jadis la rivale de Tyr et de Sidon, n'est qu'un monceau de ruines. — Quelques pierres sans forme, indignes de l'attention d'un voyageur, indiquent le site de la Saffra[49]. — Les ruines de Jéricho, ne couvrant pas moins d'un mille carré, sont environnées d'une désolation complète, et tout à l'entour de cette ville abandonnée on ne pourrait trouver un arbre de quelque espèce que soit, et à peine le moindre indice de verdure[50]. — On ne rencontre point de traces de Bethel; les ruines de Sarepta et de plusieurs grandes villes de son voisinage ne sont plus que des monceaux de décombres; et on ne les reconnaît comme ayant été des emplacements de villes que par les tas de pierres et les fragments de colonnes[51]; mais à Djerash (Gerasa, à ce que l'on suppose) on retrouve encore les restes d'une ville magnifique, la forme des rues jadis entourées d'une double colonade et couvertes de pavés encore presque entiers, sur lesquels on distingue les traces des roues; de chaque côté un trottoir élevé, deux théâtres, deux grands temples construits en marbre et d'autres d'une architecture inférieure, des bains, des ponts, un cimetière contenant beaucoup de monuments qui

(46) Volney. — (47) Light, p. 204. — Buckingham, p. 126.
(48) Ibid. — (49) Mariti, vol. II, p. 158, 169.
(50) Buckingham, p. 300.
(51) Voyages des capitaines Irby et Mangles, p. 199.

environnait la ville, un arc de triomphe, une grande fontaine, un tombeau pittoresque garni de colonnes, un aqueduc, et plus de deux cent trente colonnes encore debout au milieu des ruines désertes de la ville qu'elles devaient embellir, tout cela réuni présente à l'œil du voyageur, à ce que disent ceux qui sont à même de faire la comparaison, une masse de ruines qui l'emportent en magnificence sur celles de Palmyre si vantées[52]. Ah! que les prédictions qui annoncent cette désolation sont merveilleusement accomplies, lorsque partout on ne trouve que des ruines, là où florissaient autrefois les belles villes de la Judée; lorsqu'on voit cette multitude de villes entourées d'assez de vestiges pour en montrer le nombre, mais sans le moindre signe qui en indique le nom! « Votre peuple sera en désolation, et vos « villes en désert. Alors cette terre se plaira dans « ses sabbats tout le temps qu'elle sera désolée: « lorsque vous serez au pays de vos ennemis, la « terre se reposera et se plaira en ses sabbats[53] ». Il suffit de jeter un coup d'œil sur la loi mosaïque et sur ce qui regarde le sabbat, pour comprendre toute la portée de cette prédiction. « En la septième année il y aura un sabbat « de repos pour la terre; ce sera un sabbat à l'E- « ternel. Tu ne sèmeras point ton champ et tu « ne tailleras point ta vigne[54] »; c'est ainsi que

(52) Voyages de Irby et Mangles, p. 317-318.
C'est en 1806 que Seetzen découvrit pour la première fois les ruines de Djerash. Parmi les personnes qui les ont visitées depuis se trouvent Sheikh Ibrahim (Burckhardt), sir William Chatterton, M. Bankes, le capitaine Irby, le capitaine Mangles, M. Leigh, M. Leslie et M. Buckingham. Burckhardt et Buckingham nous en ont l'un et l'autre laissé une description. Plusieurs d'entre ses édifices furent bâtis longtemps après l'époque de la prophétie. Il paraît qu'ils ne devaient pas, pour cela, échapper à la sentence de désolation prononcée contre la ville entière.

(53) Lév., XXVI, 33-34. — (54) Ibid., XXV, 4.

la terre de Judée a joui de ses sabbats pendant tout le temps qu'elle a été désolée. Là où chaque pouce de terrain était cultivé comme un jardin par le possesseur, là où chaque petite colline rapportait des fruits en abondance, là où chaque endroit escarpé était rendu fertile par le pénible travail de l'homme, là où les rochers même cessaient d'être arides, à force de peines et d'efforts, dans ce même pays, sous le même climat [55], avec le même sol, on ne voit depuis de longs siècles que des plaines sans culture et une désolation universelle.

Jamais, depuis que les descendants d'Abraham ont dû quitter leur patrie, jamais depuis leur expulsion de leur terre natale, cette terre n'a été si fertile ni si peuplée; elle a semblé se refuser constamment à devenir la propriété d'un autre peuple. Elle s'est reposée de siècle en siècle, et tant que cette race dispersée, réprouvée, maudite, possédant cependant la promesse de Dieu, et la conservant comme le gage de sa restauration finale, « tant que ce peuple restera au pays « de ses ennemis, la terre se reposera ». On pourrait presque dire qu'il semble exister une sympathie secrète entre ce peuple exilé et son pays abandonné; comme si la terre d'Israël gémissait sur les malheurs de ses enfants, attendait leur retour, et répondait de son côté à leur invincible attachement, en se refusant à donner à ses possesseurs actuels ces riches récoltes qui, du temps de leur soumissisn au Très-Haut, étaient la marque spéciale et particulière de la bénédiction qu'il répandait sur eux. Et quelque frappant que soit ce parfait accord entre le sort des Juifs et l'état de la Judée, il en existe un non moins remarquable entre ce sort et les prédictions faites par

(55) Voyez le Journal philosophique de Brewster, n° 16, p. 227.

la bouche de Moïse, avant que les tribus d'Israël eussent mis leur pied sur la terre de Chanaan : « Et lorsque vous serez au pays de vos ennemis, « la terre se reposera et se plaira en ses sabbats ».

Tous les voyageurs se trouvent d'accord en parlant de la désolation de la Judée. La malédiction prophétique s'adressait aux montagnes et aux collines, aux rivières et aux vallées, et leur beauté a été flétrie. Là où les habitants vivaient en paix, chacun à l'ombre de sa vigne et de son figuier, la tyrannie des Turcs et les continuelles incursions de leurs anciens oppresseurs, les Arabes, ont laissé une désolation presque universelle. La plaine d'Esdraelon, naturellement si fertile, dont le sol consistait en « une « terre riche et grasse », unie comme un lac, sauf au centre où s'élevait le mont Ephraïm, bornée par le mont Hermon, le Carmel et le Thabor[56], dont l'étendue occupait plus de trois cent milles carrés, n'est plus maintenant qu'une vaste solitude[57]. Toute cette contrée est entièrement déserte[58]. La vallée de Saron n'est plus qu'un désert. Il n'existe plus aucun vestige de culture dans la vallée de Chanaan, autrefois si belle, si délicieuse, si fertile[59]. Des tribus infidèles parcourent constamment le pays dans tous les sens; les Arabes nourrissent leurs bestiaux du produit spontané de ces riches plaines[60]. On y a détruit toutes les anciennes bornes. Il n'y existe aucune loi. La vie et les propriétés y sont également sans protection. Les vallées ne sentent jamais le tranchant de la charrue, les montagnes ont perdu leur verdure;

(56) Voyages manuscrits du général Straton.
(57) Clarke, vol. II, p. 497. — Voyages de Maundrell, p. 95.
(58) Burckhardt, p. 334, 342.
(59) Straton.
(60) Clarke, vol. II, p. 484, 491.

les rivières arrosent un pays désert et aride; tout ce que les hommes pouvaient détruire de ce qui faisait la beauté du Thabor, ils l'ont anéanti; d'immenses ruines qui en couvrent la sommité sont tout ce qui reste d'une cité magnifique, et le Carmel est la demeure des animaux sauvages [61]. « L'art de la culture, dit Volney, est dans un état déplorable; il faut que le paysan sème le fusil à la main, et l'on ne sème qu'autant qu'il faut pour vivre. Chaque jour je trouvais des champs abandonnés par la charrue [62]. » En faisant la description de son voyage en Galilée, Clarke observe que la terre était couverte d'une telle variété de chardons que la collection en eût été précieuse pour l'étude de la botanique [63]; lui-même il en découvrit six nouvelles espèces dans une petite collection qu'il fut à même de faire. « Depuis Kanc-Leban jusqu'à Bir, dit Maundrel, au milieu de ruines de villes, le voyageur ne distingue, aussi loin qu'il peut porter ses regards, que des rochers arides, des montagnes et des précipices. A cette vue les pélerins sont frappés d'étonnement, déçus dans leur attente et presque ébranlés dans leur foi [64]. » Du haut des élévations voisines, dans les environs de Jérusalem, on ne voit qu'un désert sauvage, aride et montagneux; point de troupeaux sur les sommets, point de forêt pour en embellir les pentes escarpées; point de fleuves pour arroser les vallées; rien qu'une scène triste, mélancolique; une désolation sauvage, au milieu de laquelle, veuve de son antique gloire, la Judée courbe sa tête abattue [65]. Il est inu-

(65) Lettres de Joliffe sur la Palestine, vol. I, p. 104.
(61) Mariti, vol. II, p. 140.
(62) Volney, Voyages, ch. xxxvii et xxxviii. — Ruines.
(63) Clarke, vol. II, p. 451.
(64) Maundrell, p. 169.

tile de continuer nos citations pour prouver la désolation d'un pays possédé par des Turcs et dépouillé par des Arabes, pendant une longue suite de siècles. Il a été suffisamment démontré que « la terre a été réduite en désolation, qu'elle est « toute désolée et en deuil. »

« Toutefois, il en restera une dixième partie, « qui sera de nouveau broutée; mais comme la « fermeté des chênes et des ormes consiste en ce « qu'ils rejettent, ainsi la semence sainte sera « sa fermeté[66] ». — Quoique les villes soient désertes et la terre désolée, si l'on a cessé de cultiver le sol, ce n'est pas qu'il soit appauvri, et si la terre se repose depuis tant de siècles, ce n'est pas que son ancienne fertilité soit diminuée. La fertilité de la Judée ne provenait pas seulement de moyens artificiels ou de telle ou telle cause locale; dans ce cas, il n'aurait pas été nécessaire qu'un prophète prédît qu'une fois désolée et dévastée elle retournerait à sa stérilité première. Dans tous les temps, la Phénicie occupa un rang bien différent parmi les plus riches contrées de la terre; ce n'était pas une possession inculte et stérile, ce n'était pas une terre désolée et abandonnée que Dieu aurait donnée, dans son alliance, à la semence d'Abraham. La Judée, il est vrai, n'étant plus cultivée comme un jardin, est bien différente de ce qu'elle était; tout ce que le génie de l'homme avait pu imaginer ou exécuter a été détruit par la main de l'homme; « tous les nombreux « biens » dont elle était enrichie, embellie et bénie, ont disparu comme des feuilles sèches lorsque leur verdure est flétrie. Dépouillée de son ancienne splendeur, elle est semblable à un chêne puissant dont les feuilles sont mortes; mais elle

(66) Esaïe, VI, 13.

conserve en elle-même la source secrète de sa fertilité ; la richesse naturelle du sol est toujours la même ; « sa fermeté est en elle, pareille au chêne « ou à l'orme dont la fermeté consiste en ce qu'ils « rejettent ». Et semblable au chêne qui attend, dépouillé de ses feuilles, la douce chaleur du printemps pour se revêtir d'un nouveau feuillage, de même la terre de Judée, jadis si riche et si florissante, est encore pleine de force et de puissance végétative, et elle est prête à revivre, plus belle encore que dans le commencement, dès que le soleil d'en haut daignera luire sur elle et que la semence sainte lui sera confiée. « La fermeté qui « est en elle » ne peut être mieux décrite que par les paroles suivantes d'un des plus grands ennemis de la religion : « La terre des plaines est grasse, légère, et annonce la plus grande fécondité ; — si l'art venait au secours de la nature, on pourrait y rapprocher dans un espace de vingt lieues les productions des contrées les plus distantes [67]. » — « La Galilée, dit Malte-Brun, serait un paradis, si elle était habitéé par un peuple industrieux sous un gouvernement éclairé. On y voit des plants de vignes qui ont plus d'un pied et demi de diamètre [68]. »

« Et je la livrerai au pillage dans les mains des « étrangers et en proie aux méchants de la terre, « et des voleurs y entreront et la profaneront [69]. Au lieu d'être soumise à un gouvernement stable et éclairé, la Judée a eu constamment à subir de nouvelles invasions qui y ont introduit et établi successivement plusieurs peuples étrangers. Lorsque les Ottomans enlevèrent la Syrie aux Mamelouks, ils ne la regardèrent que comme la dépouille d'un peuple vaincu. Or, suivant ce principe, le vaincu est entièrement à la discrétion du

(67) Volney, vol. I, § 7, 8. — (68) Schulze, dans Pallas, cité par Malte-Brun, Géog., v. II, p. 140. — (69) Ezéchiel, VII, 21, 22.

vainqueur; sa vie, ses biens lui appartiennent. Le gouvernement est loin de condamner ce système de vol et de brigandage dont il retire un si grand profit [70].

« Plusieurs bergers ont gâté ma vigne, ils ont « foulé mon partage [71]. » — Les ravages que commet une armée étrangère ne sont ordinairement que de courte durée; ou, si un conquérant prend possession du pays qu'il a vaincu, il s'y établit, le cultive et le protège. C'est le propre d'un gouvernement sage de protéger les personnes et les propriétés. Il n'en a jamais été ainsi de la Judée; car, outre les nouvelles invasions qu'il lui a fallu constamment subir, et outre le système de spoliation exercé par son despotique gouvernement, d'autres causes se sont réunies à celles-ci pour maintenir cet état de désolation, et pour rendre inutiles les richesses qu'elle pouvait conserver en elle-même. Parmi ces causes est le fait que, littéralement, « elle a été foulée par plusieurs ber« gers ». — Volney consacre un chapitre tout entier à la description de ce qu'il appelle « les « peuples pasteurs ou errants de la Syrie », particulièrement des Arabes Bédouins qui parcourent constamment la Judée. On peut compter environ 30,000 Turkmans dans le pachalik d'Alep et celui de Damas; tous leurs biens consistent en bestiaux. Dans le même pachalik on estime que cette peuplade dépasse 20 mille tentes, c'est-à-dire 120 mille hommes armés. Les Kourdes passent presque partout pour des brigands; comme les Turkmans ils sont *pasteurs* et *vagabonds* [72]. Un troisième peuple errant dans la Syrie sont les Arabes Bédouins [73]. « Souvent il arrive que des individus, devenus voleurs pour se sous-

(70) Volney, vol. II. — (71) Jérémie, XII, 10.
(72) Volney, ch. XXIII, § 2. — (73) Ibid., XXIII, § 3.

traire aux lois ou à la tyrannie, se réunissent et forment de petits camps qui se maintiennent à main armée, et deviennent, en se multipliant, de nouvelles hordes ou de nouvelles tribus.

On peut donc dire que dans les terrains cultivables la vie errante n'a pour cause que la dépravation du gouvernement; et tout indique que la vie sédentaire et cultivatrice est celle à laquelle les hommes sont le plus naturellement portés [74]. On sent qu'un tel pays ne peut avoir qu'une agriculture précaire, et que, sous un régime comme celui des Turcs, il est plus sûr de vivre errant que laboureur sédentaire [75]. Les Turkmans, les Kourdes et les Bédouins n'ont pas de demeures fixes, mais ils errent sans cesse avec leurs tentes et leurs troupeaux dans l'étendue restreinte des districts dont ils se regardent comme les propriétaires. Les Arabes campent sur toute la frontière de la Syrie et même dans les plaines de la Palestine [76]. Ainsi, contrairement à leur inclination naturelle, les paysans sont souvent forcés d'abandonner leurs demeures fixes, et beaucoup de tribus de pasteurs sans habitations se partagent le pays par consentement mutuel, pour ainsi dire, et se le divisent en districts par une espèce de droit de propriété qu'elles se sont arrogé. Les Arabes, subdivisés à leur tour en différentes peuplades, parcourent les plaines de la Palestine, et, par leurs courses interminables, semblent vouloir la fouler aux pieds. Quel état de choses aurait pu paraître plus improbable ou moins naturel! et cependant en est-il un plus littéralement vrai! et l'effet de la prédiction pouvait-il être plus frappant! « Plu- « sieurs pasteurs ont gâté ma vigne; ils ont foulé « mon partage! »

(74) Volney, ch. XXIII, § 3, p. 350. — (75) Ibid., p. 354.
(76) Ibid., ch. XXII, p. 326.

« Vous serez comme un verger qui n'a point « d'eau [77]. Jusqu'à quand la terre sera-t-elle dans « le deuil, et l'herbe de tous les champs sèchera- « t-elle à cause de la malice de ses habitants [78]? » Dans les pays chauds, partout où il y a de l'eau, on peut entretenir la végétation dans un travail perpetuel [79] et faire succéder sans relâche des fruits aux fleurs et des fleurs aux fruits. On trouve par toute la Judée des restes de citernes ou réservoirs pour l'eau de pluie, et on remarque encore *des traces* de canaux au moyen desquels on arrosait *les champs*. De ce travail résultait nécessairement une prodigieuse fertilité, sous un soleil ardent, là où il ne fallait qu'un peu d'eau pour activer la végétation [80]. A fort peu d'exceptions près, ce travail est maintenant inconnu. La Judée est un verger qui n'a point d'eau, et l'herbe de tous les champs est desséchée. « L'on n'y voit point ces riants tapis d'herbes et de fleurs qu'étalent les prairies de la Normandie et de la Flandre, ni ces massifs de beaux arbres qui donnent tant de vie et de richesse aux paysages de la Bourgogne et de la Bretagne; la terre en Syrie a presque toujours un aspect poudreux [81]. » Toute la montagne, près de Tibériade, est couverte d'herbe desséchée [82]. « Peut-être, si la main de l'homme n'eût ravagé ces campagnes, seraient-elles ombragées de forêts; si donc il arrive que les produits ne répondent pas à ses moyens, c'est moins à son état physique qu'à son régime politique qu'il en faut reporter la cause [83]. »

« Les forteresses seront autant de cavernes à toujours ». « A chaque pas l'on y rencontre des

(77) Esaïe, I, 30. — (78) Jérémie, XII, 4. — (79) Volney, vol. II, p. 381. — (80) Géographie de Malte-Brun, vol. I, p. 154, 157.
(81) Volney, vol. II, p. 330. — (82) Burckhardt, p. 331.
(83) Volney, vol. II, p. 331.

ruines de tours, de donjons, de châteaux avec des fossés ; ils sont abandonnés « aux chacals, « aux hiboux et aux scorpions »[84].

« La ville forte sera désolée, la maison de plai-« sance sera abandonnée. » — Il y a un nombre prodigieux de ruines dispersées sur les plaines, et jusque dans les montagnes maintenant désertes[85].

« Le veau y paîtra et y gîtera, et broutera les « branches qui y seront; les troupeaux y paîtront; « les agneaux paîtront à leur ordinaire; et les « étrangers mangeront les déserts où le bétail de-« venait gras ». — Josèphe, en parlant de la Galilée dont il était gouverneur, dit : « Elle est pleine de plantations de toutes sortes d'arbres ; le sol est universellement riche et fertile, et tout le pays, sans en excepter la moindre partie, est soigneusement cultivé par ses habitants : de plus, ajoute-t-il, les villes sont en grand nombre, et il y a beaucoup de villages où le sol est si riche et les habitants si nombreux que la population du moindre d'entre eux est de plus de 15,000 âmes[86]. » Telle était la Galilée au commencement de l'ère chrétienne, plusieurs siècles après cette prophétie. Mais maintenant la plaine d'Esdraelon et toutes les autres parties de la Galilée qui offrent des pâtures sont occupées par des tribus arabes, et autour de leurs tentes grisâtres les moutons et les *agneaux* dansent au son du cor qui le soir leur fait entendre le rappel[87]. Le veau se couche et se nourrit parmi les ruines des villes ; il dévore sans obstacle les branches des arbres ; quelque changé que soit l'état des habitants, les agneaux paissent à leur ordinaire, et tandis que la terre est désolée,

(84) Volney, ch. XXXI.
(85) Ibid.
(86 Josèphe, De bello judaico, l. III, ch. III, § 2.
(87) Schulze, cité par Malte-Brun, vol. II, p. 148.

et que les joyeux de cœur gémissent, eux ils sautent au son des instruments.

Il est évident qu'il s'est opéré un changement complet dans tout ce qui autrefois faisait la beauté et la gloire de ce pays : à cet égard, les différents récits des historiens juifs et romains, et toutes les descriptions des voyageurs s'accordent parfaitement, même dans les plus petites circonstances. Josèphe représente le sol de la Galilée comme tellement riche et fertile, et tellement couvert de plantations d'arbres, « qu'il semblait inviter les plus paresseux à le cultiver ». Il décrit les autres provinces de la Terre-Sainte comme abondantes en arbres qui portent leur fruit en automne, tant ceux qu'on cultivait que ceux qui croissaient sans culture [88]. Tacite raconte que non-seulement tous les fruits de l'Italie venaient dans le sol fertile de la Judée, mais qu'on y trouvait encore le palmier et le baumier ; et il parle des précautions extrêmes avec lesquelles, lorsque la sève était en circulation, on faisait une incision dans les branches du baumier, soit avec une coquille ou une pierre aiguë, parcequ'on n'osait les toucher avec une lame. On chercherait inutilement aujourd'hui et cet art et ces soins. Le baumier a disparu du sol qui l'a longtemps nourri : d'autres plantes plus robustes ont péri également. Et au lieu de remarquer maintenant la culture de tel ou tel arbre délicat, ou de raconter comment on en extrait telle ou telle essence médicinale, avec un art que Tacite trouvait digne de son attention et de ses éloges, la tâche du voyageur se réduit à étudier les mœurs de ceux qui occupent présentement ce même territoire. Les oliviers (aux environs d'Arimathée) dépérissent de vétusté, par les

(88) Josèphe, De bello judaico, l. III, ch. III, § 2.

ravages des factions opposées et même par des délits secrets. Les Mamelouks ayant coupé les oliviers, pour le plaisir de détruire ou pour se chauffer, Yâfa a perdu la plupart de ses avantages et de ses agréments[89]. » — Au lieu donc « de l'abondance d'arbres provenant d'une culture soignée», l'effet des ravages de l'ennemi a été tel que dans plusieurs parties de la Palestine on ne trouve pas même de bois à brûler. Cependant cette destruction, son progrès et son étendue accomplissent littéralement les paroles de la prophétie, qui non-seulement déclare que les villes désertes de la Judée deviendront des lieux où les troupeaux paîtront, où le veau gîtera et broutera, mais qui dit aussi que « quand son branchage sera sec, il « sera brisé, et les femmes y venant en allumeront « du feu. — Car ce peuple n'a pas d'intelligence! » Les arts les plus simples sont dans la barbarie, les sciences sont entièrement inconnues[90].

« Les épines et les ronces monteront sur la terre « de mon peuple. » La terre ne produit que des ronces et des épines[91]. Les plaines et les montagnes désertes de la Palestine abondent en une espèce de plante épineuse appelée mérar, et en d'autres du même genre. Plusieurs des montagnes sont tellement couvertes de ces plantes qu'il est fort difficile de parvenir à leur sommet, et tout le district de Tibériade est parsemé d'un arbrisseau épineux[92]!!

« Vos chemins seront déserts[93]. Les chemins « ont été réduits en désolation, les passants ne « passent plus par les sentiers[94] ». Les communications étaient tellement fréquentes autrefois dans la Judée, et les communications si régulière-

(89) Volney, ch. XXXI, p. 307, 308. — (90) Ibid., ch. XXXI.
(91) Ibid., Ruines, ch. II. — (92) Burckhardt, p. 333.
(93) Lévit., XXVI, 22. — (94) Esaïe, XXXIII, 8.

ment entretenues par les voyages ordonnés au peuple, pour se rendre à Jérusalem, à la célébration du culte, et pour obéir au précepte de l'ancienne loi, qu'il n'y a jamais eu de pays où les grands chemins fussent aussi fréquentés ou aussi nécessaires. Du temps d'Esaïe, « le pays abondait en chevaux, et il n'y avait fin de ses chariots; » et même encore aujourd'hui il existe de nombreuses traces de chemins pavés construits par les Romains[95], et d'autres qui, évidemment, ne sont pas d'origine romaine; mais parmi les précieux monuments littéraires qui sont parvenus jusqu'à nous, se trouvent trois itinéraires romains que nous pouvons invoquer. D'après ces itinéraires, et aussi d'après le témoignage d'Arrien et de Diodore de Sicile, de Josèphe et d'Eusèbe, il paraît, comme Reland le fait voir aussi, que dans la Palestine, longtemps après sa décadence, il existait quarante-deux grands chemins différents (*viæ publicæ*), tous distinctement spécifiés, et qui parcouraient des lignes d'une longueur de près de neuf cents milles[96].

Cependant la prophétie a été littéralement accomplie. Dans l'intérieur, ni grandes routes, ni canaux; pas même de ponts sur la plupart des rivières et des torrents, quelque nécessaires qu'ils fussent pendant l'hiver. Il n'y a de ville en ville ni poste ni moyens de transport. Personne ne voyage seul, vu le peu de sûreté des routes. Il faut attendre que plusieurs voyageurs veuillent aller au même endroit, ou profiter du passage de quelque grand qui se fait protecteur et souvent oppresseur de la caravane. Les chemins des montagnes sont très pénibles, parceque les habitants, loin de les adoucir, les rendent le plus

(95) Straton. — (96) Relandi Palæstina ex monumentis veteribus illustrata, t. I, l. II, ch. III, p. 405, 425.

difficiles possible, afin, disent-ils, d'ôter aux Turcs l'envie d'y amener leur cavalerie. Il est remarquable que dans toute la Syrie l'on ne voit pas un chariot, pas une charrette[97]. Il n'y a d'auberges en aucun lieu, continue Volney; les logements dans les kans (bâtiments destinés aux voyageurs) sont des cellules où l'on ne trouve que les quatre murs, de la poussière et quelquefois des scorpions. Le gardien du kan est chargé de donner la clef et une natte, le voyageur a dû se fournir du reste; ainsi il doit porter avec lui son lit, sa batterie de cuisine et même ses provisions; car souvent on ne trouve pas de pain dans les villages[98]. — Il n'y a aucune espèce de voiture dans ce pays, dit un autre voyageur. — Il est impossible de traverser les montagnes de la Palestine, rapporte un troisième témoin; le chemin en est impraticable[99]. Le voyayeur se trouve au milieu d'une infâme race de voleurs qui lui couperaient le cou pour un liard, et lui enlèveraient son argent par pure oisiveté[1]. Dans un pays où il y a ainsi absence complète de voitures, il faut que les chemins, quelque nombreux et quelque excellents qu'ils aient été autrefois, restent déserts; et là ou à chaque pas on rencontre des périls sans nombre et des privations inouies, on ne peut pas s'étonner de ce que « les passants ne passent plus par les « sentiers ». Mais que les disciples de Volney nous disent à leur tour comment la sagesse humaine a pu imaginer et transmettre tous ces détails comme Moise et Esaïe l'ont fait, l'un trente-trois et l'autre vingt-cinq siècles avant que le fait pût s'accomplir ?

« Les destructeurs sont venus sur tous les

(97) Volney, ch. XXXVIII, p. 382. — (98) Ibid., p. 384.
(99) Voyages de Wilson, p. 100.
(1) Voyages de Richardson, vol. II, p. 225.

« lieux élevés du désert. » — Les précautions dont nous parlons plus haut sont surtout nécessaires dans les pays ouverts aux Arabes, tels que la Palestine et la frontière du désert[2].

« Les habitants de Jérusalem qui sont du « pays d'Israël mangeront leur pain avec cha- « grin, et boiront leur eau avec étonnement, « parceque le pays sera désolé, étant privé de « son abondance à cause de l'iniquité de tous « ceux qui y habitent. » On observe que dans les grandes villes (de la Syrie, car il n'y en a pas en Palestine) le peuple a beaucoup de cet air dissipé et sans souci qu'il a chez nous; pourquoi cela? c'est que là comme ici, dit Volney en parlant de la France, endurci à la souffrance par l'habitude, affranchi de la réflexion par l'ignorance, le peuple vit dans une sorte de sécurité; il n'a rien à perdre, il n'a pas peur qu'on le dépouille. Le marchand, au contraire, vit dans la crainte perpétuelle et de ne pas acquérir davantage et de perdre ce qu'il a; il tremble d'attirer les regards d'un gouvernement rapace pour qui un air de satisfaction serait l'enseigne de l'aisance et le signal d'une avanie. La même crainte règne dans les villages, où chaque paysan redoute d'exciter l'envie de ses égaux et la cupidité de l'aga et des gens de guerre. Dans un tel pays, où l'on est sans cesse surveillé par une autorité spoliatrice, on doit porter un visage sérieux, par la même raison que l'on porte des habits percés[3]; ou bien, pour terminer par les paroles du prophète, « à cause de l'iniquité de tous ceux qui y « habitent. »

« Vous serez frustrés de vos revenus. » — D'après l'état des contributions de chaque pachalik,

(2) Volney, ch. XXXVIII, p. 383. — (3) Ibid., XL, p. 437.

il paraît que la somme annuelle que la Syrie verse au *kazna* ou trésor du sultan se monte à 2345 bourses, savoir :

Pour Alep	800 bourses.
Pour Tripoli	750 »
Pour Damas	45 »
Pour St.-Jean-d'Acre	750 »
Et pour la Palestine	0
Total	2,345 bourses

qui font 2,931,250 livres de notre monnaie. Après avoir spécifié quelques autres sources de revenus, l'auteur ajoute : « On doit se rapprocher beaucoup de la vérité, en portant à 7 millions et demi la totalité du revenu que le sultan tire de la Syrie, total, 7,500,000 livres[1], » ce qui ne fait pas la septième partie du tribut payé à l'Egypte, tel qu'il était longtemps après cette prédiction. Voilà tout ce que le gouvernement le plus despotique est parvenu à tirer de la Syrie appauvrie; mais quelque insignifiante que soit cette somme, comme revenu de possessions aussi étendues, qui autrefois contenaient plusieurs états opulents et puissants, il faut encore en déduire la plus grande partie avant de pouvoir connaître exactement quelle est la chétive pitance qu'à titre de revenu, et à force d'extorsions, on tire de la terre d'Israël. En jetant un coup d'œil rapide sur le tableau ci-dessus, il est facile de se convaincre de la désolation et de la pauvreté respective des différentes provinces de la Syrie; et encore les moins stériles de ces provinces, c'est-à-dire les pachaliks d'Alep et de Tripoli, ne faisaient point partie de l'ancienne Judée. La Palestine, contenant l'an-

(1) Volney, ch. XXXII, p. 332.

cienne Philistie et une partie de la Judée, fut partagée en deux portions par le sultan, et soumise à l'autorité de deux individus. Le vaste pachalik de Damas, si peu productif en revenus, contient cependant Jérusalem et une grande partie de l'ancienne Judée; ainsi on peut en dire avec encore plus d'exactitude que de tout le reste[5] : « Vous serez frustrés de vos revenus. »

Au lieu d'examiner à part chaque prédiction relative à la désolation de la terre de Judée, on peut en envisager plusieurs à la fois, et le sens en est si clair qu'il serait fort inutile de les expliquer plus au long. La preuve de leur parfait accomplissement n'est pas non plus difficile à trouver, car Volney confirme six prédictions dans une seule phrase, à laquelle il ajoute une réflexion qui ne tend pas moins à établir la vérité des paroles prophétiques.

« Je détruirai vos hauts lieux, je ruinerai vos « tabernacles. » — « Je désolerai vos sanctuaires. » — « Le palais va être renversé. » — « Je ferai pé« rir le reste de leurs ports de mer. » — « Je ré« duirai aussi vos villes en désert. » — « Les habi« tants du pays sont consumés et peu de gens y « sont demeurés. » — « Toute la terre ne sera « que désolation. » — Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, ressemble à un vaste cimetière[5]. Grand Dieu! s'écrie Volney, d'où viennent d'aussi funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée? Je l'ai parcourue, cette

(5) Ruines de Volney.

terre ravagée ; j'ai dénombré les royaumes de Damas et d'Idumée, de Jérusalem et de Samarie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, contenait alors cent villes puissantes, et ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Que sont devenus ces âges d'abondance et de vie ? etc.

En cherchant à être sage, l'homme devient insensé, tant qu'il ne veut se fier qu'à son imagination trompeuse, au lieu de chercher la sagesse dans cette parole de Dieu qui confond les sages, mais qui rend intelligents les simples. Ces paroles, prononcées par la bouche de l'incrédule, rendent témoignage à cette vérité même qu'il était trop aveugle ou trop orgueilleux pour apercevoir et pour admettre. Car les « pasteurs arabes » n'accomplissent pas plus, sans s'en douter, une prédiction, quand ils « foulent aux pieds » la Palestine, que Volney l'académicien ne confirme l'accomplissement d'une autre, lorsqu'il parle ainsi en son propre nom et en celui des autres. « Et la génération à venir dira, savoir vos enfants qui « viendront après vous, et l'étranger qui viendra « d'un pays éloigné, quand ils verront les plaies « de ce pays et les maladies dont l'Eternel l'affligera : Pourquoi l'Eternel a-t-il ainsi traité ce « peuple? Quelle est la cause de l'ardeur de sa « grande colère [6]? »

Ce n'est point un « anathème secret, » comme le dit Volney, que Dieu a prononcé contre la Judée ; c'est la malédiction résultant d'une alliance abandonnée qui pèse sur cette contrée ; ce sont les conséquences des péchés de l'ancien peuple main-

(6) Deut., XXIX, 22.

tenant dispersé, et de ceux de ses habitants actuels. Ce n'est pas le respect que les peuples ont porté à une religion révélée qui a causé la ruine des empires; la source en est bien différente. La destruction de Jérusalem et celle des autres villes de la Palestine fut l'œuvre des Romains, païens idolâtres, et la dévastation, pendant des siècles, fut continuée par les Sarrazins et par les Turcs, disciples de Mahomet l'imposteur; et toutes les désolations y furent apportées par des ennemis de la dispensation mosaïque et chrétienne. Ces désolations elles-mêmes n'ont été ordonnées par la volonté divine qu'en tant qu'elles ont été une suite de la violation de la loi de Dieu. — C'est la décadence de la foi qui a amené la destruction. Et la terre n'a eu à subir d'autres malédictions que celles qui sont décrites dans le Livre Saint. — Là, le caractère et la condition du peuple, et l'aspect du pays, frappé de malédiction à cause du péché de ses habitants, se trouvent dépeints avec la même exactitude. Et quand l'incrédule demande : Pourquoi l'Éternel a-t-il ainsi traité ce peuple? la même parole qui prédit que cette question serait faite fournit aussi la réponse : « Et on répondra : C'est parcequ'ils ont abandonné l'alliance de l'Éternel, le Dieu de leurs pères. »

« Le pays a été profané par ses habitants, parcequ'ils ont transgressé ses lois; ils ont changé les ordonnances, et ont violé l'alliance éternelle, c'est pourquoi l'imprécation du serment a dévoré le pays. » — Ces paroles si expressives, en déclarant la cause des jugements et des désolations, décrivent aussi la méchanceté de ceux qui devaient occuper la terre de Judée pendant le temps de sa désolation, et pendant que ses anciens habitants seraient « dispersés sur la terre. » — Et

quoique l'ignorance de ces peuples puisse être un sujet de pitié, cependant on ne peut nier leur excessive dégénération. La férocité des Turcs, les mœurs désordonnées des Arabes, l'état d'avilissement du petit nombre de Juifs à qui l'on permet encore de vivre sur le sol de leurs ancêtres, les disputes sans cesse renaissantes parmi ce peuple mélangé, et la grande dépravation qui règne dans toutes les classes, ont complètement changé l'aspect moral de ce pays qu'au temps d'autrefois on appelait « la Terre Sainte. » Et cette région, où, pendant plusieurs siècles, le seul vrai Dieu fut connu et adoré; ce pays qui présentait aux regards des hommes l'unique exemple d'une parfaite morale, est maintenant une des parties du monde les plus dégradées; et on peut véritablement dire que cette terre a été profanée par ses habitants.

Et il y a bien des siècles qu'il est ainsi profané. Le Père des miséricordes n'afflige pas volontairement les enfants des hommes. C'est le péché qui est toujours l'avant-coureur des malédictions du ciel. Ce fut à cause de leur idolâtrie et de leurs iniquités que les dix tribus furent d'abord « retranchées de la terre d'Israël. » Plus tard, à leur propre prière et d'après la mesure de leurs péchés, le sang de Jésus retomba sur les Juifs et sur leurs enfants; et avant leur expulsion finale de cette terre que leur iniquité avait profanée, elle fut arrosée du sang de plus d'un demi-million de leur peuple. La Judée se reposa ensuite pendant un court espace de temps, lors du premier établissement des églises chrétiennes; mais dans cette terre, berceau du christianisme, les semences de corruption ne tardèrent pas à paraître. La puissance morale de la religion commença à s'effacer, le culte des

images se propagea, et les disciples apparents de la vraie foi violèrent l'alliance éternelle [7]. La doctrine de Mahomet, le Coran ou l'épée, fut le fléau ou la guérison de l'idolâtrie; mais toutes les impuretés de la croyance mahométane succédèrent à un christianisme corrompu et grossier. Depuis lors, des hordes de Sarrazins, d'Égyptiens, de Fatimites, de Tartares, de Mameloucks et de Turcs (assemblage de noms barbares sans pareils, du moins dans les temps modernes), ont pendant l'espace de douze cents ans « profané la terre » des enfants d'Israël par l'iniquité et par le sang. Ainsi la prophétie n'a rien d'hyperbolique : « Les plus méchantes « des nations posséderont leurs habitations, et « leurs saints lieux seront profanés [8]. » Quant aux saints lieux, Omar, à la première conquête de Jérusalem par les Mahométans, construisit une mosquée sur l'emplacement même du temple de Salomon, et quelque jaloux de sa gloire que soit le Dieu d'Israël, les disputes continuelles et sanglantes entre les sectes chrétiennes, autour même du sépulcre de l'auteur de leur foi, qu'ils déshonorent, témoignent encore aujourd'hui de la vérité de cette prédiction. Le zèle frénétique des chrétiens croisés ne put extirper de la Judée les païens qui la possédaient, quoique l'Europe se répandît comme un torrent sur l'Asie. Mais la profanation de *la terre,* comme celle des *lieux saints*, n'est pas encore passée, et la Judée est encore profanée à l'heure qu'il est, non-seulement par des gouverneurs tyranniques, mais aussi par des peuples sans lois et sans principes. La barbarie est complète dans la Syrie, dit Volney [9]. J'ai souvent pensé, dit Burckhardt, en

(7) Esaïe, XXIV, 5. — (8) Ezéchiel, VII, 24.
(9) Volney, ch. XXXIX.

décrivant la conduite immorale d'un prêtre grec dans le Hauran (mais en termes qui ne sont que trop susceptibles d'une application générale), que si le code pénal anglais était soudainement proclamé dans ce pays, à peine y aurait-il un homme dans les affaires, ou ayant avec d'autres des relations pécuniaires, qui ne fût sujet à la déportation [10]. « Sous le nom de christianisme » on professe ou l'on tolère toutes sortes de superstitions et de cérémonies profanes, également éloignées des saintes doctrines de l'Évangile et de la dignité de la nature de l'homme. Le pur Évangile de Christ, partout le précurseur de la civilisation et de la science, est presque aussi inconnu dans la Terre-Sainte que dans la Californie ou la Nouvelle-Hollande. Quelques légendes, quelques traditions, empreintes de vestiges de judaïsme, et les misérables visions d'ermites ignorants, font cependant apercevoir de temps en temps une lueur de la lumière céleste ; mais, si nous recherchons les effets du christianisme sur la terre de Chanaan, il nous faut attendre ce bienheureux temps où « le désert fleurira comme la rose » [11]. « Le pays a été profané parceque ses « habitants ont transgressé ses lois ; ils ont changé « les ordonnances et ont violé l'alliance éternelle, « c'est pourquoi l'imprécation du serment a dé- « voré le pays. » (Esaïe, XXIV, 5, 6.)

« Les habitants ont été mis en désolation. » — Le gouvernement des Turcs en Syrie est un pur despotisme militaire, c'est-à-dire que la foule des habitants y est soumise aux volontés d'une faction d'hommes armés qui disposent de tout selon leur intérêt et à leur gré. Dans chaque gouvernement, le pacha est despote absolu. Le

(10) Burckhart, p. 84. — (11) Clarke, vol. II, p. 405.

peuple, gêné dans la jouissance des fruits de son travail, restreint son activité dans les bornes des premiers besoins. — On n'est en sûreté ni dans les villes ni dans les campagnes [12].

« Et peu de gens y seront demeurés de reste. » Si le caractère du peuple est ainsi corrompu, si sa condition est misérable, son nombre est aussi bien petit, comparé à l'étendue du pays et à la fertilité du sol. Après avoir évalué le nombre des habitants de la Syrie, Volney ajoute : « On a droit de s'étonner d'une population si faible dans un pays si excellent; mais l'on s'en étonnera encore davantage, si on la compare à la population des temps anciens. Les seuls territoires de Jamma et de Joppé en Palestine, dit le géographe philosophe Strabon, furent jadis si peuplés qu'ils pouvaient entre eux armer quarante mille hommes; à peine aujourd'hui en fourniraient-ils trois mille. D'après le tableau assez bien constaté de la Judée au temps de Titus, cette contrée devait contenir quatre millions d'âmes, et aujourd'hui elle n'en a peut-être pas trois cent mille. Si l'on remonte aux siècles antérieurs, on trouve la même abondance d'habitants chez les Philistins, chez les Phéniciens, et dans les royaumes de Samarie et de Damas [13]. » En estimant l'ancienne population de la Judée à son taux le plus bas et celle d'aujourd'hui au taux le plus élevé, le pays ne semble pas contenir la dixième partie de ses anciens habitants, qui subsistèrent pendant des siècles, uniquement par ses propres ressources et par la richesse de son sol. Qui aurait pu s'imaginer que ce même pays ne devait donner un jour qu'une chétive nourriture au « peu de « gens qui y seraient demeurés de reste? »

(12) Volney, ch. XXXII, § 3. — (13) Ibid., XXXII.

— « Toutefois il en restera un dixième. » — « La ville de laquelle il en sortait mille n'en « aura de reste que cent; et celle de laquelle il « en sortait cent n'en aura de reste que dix [14]. » La population actuelle de la Judée a été évaluée, sans aucun rapport aux prophéties, à un dixième de ce qu'elle était avant la dispersion du peuple juif. Volney, d'après une estimation comparative, l'évalue à moins encore. Il est impossible d'en obtenir la proportion exacte. Les paroles de Pierre Bello, citées par Malte-Brun, quoique rendant au fond un témoignage semblable à celui des autres voyageurs, nous offrent cependant la supputation la plus précise : Le même district qui aujourd'hui ne fournit à cent individus qu'une faible subsistance fournissait autrefois abondamment à mille [15].

« La joie des tambours a cessé, le bruit de « ceux qui se réjouissent est fini; la joie de la « harpe a cessé [16]. » —La musique instrumentale était fort en usage chez les Juifs. Le tambour et la harpe, la cymbale, le psaltérion et le clairon étaient en vogue parmi eux, et faisaient régulièrement partie du service au temple. A l'époque de cette prédiction, la harpe, le clairon, le tambour, la viole et la flûte résonnaient dans toutes leurs fêtes; et quoiqu'il y ait longtemps que les Juifs ne font plus une nation, cependant ces instruments se trouvent encore parmi eux. Mais hélas ! dans la terre de la Judée, jadis si heureuse, la voix joyeuse de la musique a cessé de se faire entendre. Dans une esquisse de l'état des arts et des sciences en Syrie et dans toute la Terre-Sainte, Volney observe qu'on ne rencontre que rarement des personnes initiées à l'art de la mu-

(14) Amos, V, 3. — (15) Géog. de Malte-Brun, vol. II, p. 181.
(16) Esaïe, XXIV, 8.

sique. Toute leur musique est vocale; ils ne connaissent ni n'estiment le jeu des instruments, et ils ont raison; car les leurs, sans en excepter les flûtes, sont détestables [17]. « La joie du tam- « bour a cessé, la joie de la harpe a cessé. »

Encore n'est-ce pas ici le seul trait mélancolique qui semble avoir passé du pays au cœur de ses habitants. Et le langage plaintif du prophète se trouve réalisé à la lettre (quoiqu'on eût fort bien pu s'attendre à un accomplissement moins littéral) lorsqu'on le compare simplement aux paroles d'un incrédule célèbre.

« Car ceux qui avaient le cœur joyeux sou- « pirent; on ne boira plus de vin avec des chan- « sons; toute la joie est tournée en obscurité; l'al- « légresse du pays s'en est allée. Le chant de la « vendange n'y retentira plus [18].

Leur expression (en chantant) est accompagnée de soupirs. On peut dire qu'ils excellent dans le genre mélancolique. A voir un Arabe la tête penchée, la main près de l'oreille en forme de conque; à voir ses sourcils froncés, ses yeux languissants, à entendre ses intonations plaintives, ses tenues prolongées, ses soupirs sanglotants, il est presque impossible de retenir ses larmes [19]. Le même auteur, dans ses tristes récits, nous reproduit encore les visions du prophète. Dans le chapitre où il donne la description des habitudes et du caractère des habitants de la Syrie, il appuie surtout sur l'expression de tristesse répandue sur les physionomies. — Au lieu de ce visage ouvert et gai, dit-il, que chez nous l'on porte ou l'on affecte, ils ont un visage sérieux, austère ou mélancolique; rarement ils rient, et l'enjouement de nos Français leur paraît un accès

(17) Volney, ch. XXXIX.
(18) Esaïe, XXIV.—Jérémie, XLVIII, 33.—(19) Volney, ch. XL.

de délire. S'ils parlent, c'est sans empressement, sans geste, sans passion ; ils écoutent sans interrompre, ils gardent le silence des journées entières, et ils ne se piquent point d'entretenir la conversation. Toujours assis, ils passent des journées entières rêvant, les jambes croisées, la pipe à la bouche, presque sans changer d'attitude. — Les Orientaux en général ont l'extérieur grave et flegmatique ; s'ils marchent, c'est posément et pour affaires ; ils regardent l'inaction comme un des éléments de bonheur[20].

Après avoir ainsi énoncé le fait, Volney s'efforce de combattre, par plusieurs arguments également justes et judicieux, l'idée que la nature du climat, du sol, puisse être la cause radicale d'un phénomène si frappant ; et après avoir exposé un grand nombre d'exemples tirés de l'histoire ancienne qui prouvent l'insuffisance de cette cause, il remarque que les Juifs eux-mêmes, quoique bornés à un petit état, ne cessèrent de lutter pendant mille ans contre des empires puissants. Si les hommes de ces nations, ajoute-t-il, furent des hommes inertes, qu'est-ce que l'activité ? s'ils furent actifs, où est l'influence du climat ? Pourquoi, dans les mêmes contrées où se développa jadis tant d'énergie, règne-t-il aujourd'hui une inertie si profonde[21] ? Et après avoir affranchi l'avocat du christianisme de la nécessité de prouver que ce contraste entre les anciennes mœurs et les habitudes du peuple de la Syrie ne peut provenir d'une cause naturelle que peut-être il y aurait eu possibilité de prévoir, Volney continue à démontrer quelle en est la véritable source, c'est-à-dire le genre de gouvernement et l'état de la religion et des lois, qu'il eût été impossible à la

(20) Volney, ch. XL. — (21) Ibid.

sagacité de l'homme de décrire d'avance, et qui n'ont commencé à agir que bien des siècles après l'époque où leur action et leur effet furent révélés aux anciens prophètes d'Israël.

Non-seulement on est étonné d'un état de choses ainsi clairement prédit et prouvé par rapport aux habitants de la Judée, et aussi en raison du contraste complet et frappant qu'il présente, mais encore cet état est tellement contraire aux usages et aux mœurs des peuples qu'il est impossible d'expliquer comment, par des moyens purement humains, il aurait pu être prédit : car cette prédiction, qui a trouvé son parfait accomplissement sur la terre jadis heureuse de la Judée, est également en contradiction avec la nature humaine partout où on l'envisage, sous quelque climat qu'on l'étudie. —Voyez les groupes de sauvages reunis autour de leurs misérables habitations, s'égayant par de grossières harmonies, ou s'exaltant par des chants guerriers ? Allez de là dans les cercles élégants de notre société civilisée, et vous y trouverez encore la même jouissance et le même entraînement. Dans les cabanes des déserts, dans les palais de l'Asie et de l'Europe, dans les vastes solitudes de l'Amérique, dans les immenses plaines de l'Afrique, sur les prairies de la Grande-Bretagne, dans les champs de la France ou dans les vallées de l'Italie, l'observation de l'homme à cet égard donne partout le même résultat; mais peut-être ce fait n'aurait-il été que lentement établi, et les paroles de la prophétie n'auraient été regardées que comme l'hallucination d'un esprit prévenu, si un chrétien, au lieu de Volney, avait rendu le même témoignage.

« On ne boira plus de vin avec une chanson.
« La cervoise sera amère à ceux qui la boivent[22] ».

(22) Esaïe, XXIV.

— Plus l'auteur des « Ruines » examine la cause de la désolation de ces régions et la source des calamités qui ont fondu sur leurs habitants, plus il fournit de preuves que les prophéties qui se rapportent à ce sujet ne peuvent avoir qu'une origine divine.—Chez nous, dit Volney, l'une des sources de la gaîté est la table et l'usage des vins; chez les Orientaux ce double plaisir est presque inconnu. La bonne chère attirerait une avanie, et le vin une punition corporelle, vu le zèle de la police à faire exécuter les préceptes du Koran. Ce n'est pas même sans peine que les musulmans tolèrent dans les chrétiens l'usage d'une liqueur qu'ils leur envient[23]. — A cette déclaration on peut ajouter le témoignage d'autres voyageurs également désintéressés. Les vins de Jérusalem, dit M. Joliffe, sont exécrables. Dans un pays où toutes les espèces de jus de raisin sont prohibées, autant par la loi que par l'Évangile, une seule fontaine a une plus grande valeur que beaucoup de pressoirs[24]. M. Wilson assure qn'il est impossible de trouver de plus mauvais vin que celui que l'on boit à Jérusalem[25].

Tandis que d'un côté l'intolérance et le despotisme des Turcs, la rapacité et le vagabondage des Arabes ont entièrement annulé toute l'influence du climat et la fertilité de ces vignobles, d'un autre côté la prohibition peu naturelle de l'usage des vins et la rigueur qui force à l'obéissance de cette loi ont complètement découragé la culture de la vigne; le pressoir n'est plus qu'un travail onéreux et odieux; cependant, dans un pays où la vigne croît naturellement, où elle était célèbre par l'excellence de ses produits, il ne fallait rien de moins que des causes surnaturelles et extraordi-

(23) Volney, ch. XL, p. 440. — (24) Joliffe, vol. I, p. 184.
(25) Voyages de Wilson, p. 180.

naires pour réaliser le langage du prophète. Dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, la récapitulation des prophéties est le meilleur sommaire des faits que l'on puisse établir. Il suffit de changer le futur en présent et en passé, pour prouver qu'il serait impossible à un témoin oculaire, écrivant sur les lieux mêmes, de représenter plus exactement l'état actuel de la Judée que ne le fait Esaïe dans son langage prophétique, si riche, si clair et si varié.

« La vendange manquera et l'on ne fera point « de récolte. Frappez-vous la poitrine à cause de « vos belles campagnes et de vos vignes fertiles. « Les épines et les ronces monteront sur la terre « de mon peuple, même sur toutes les maisons « de plaisir et sur la ville qui est dans la joie; car « le palais va être renversé, la multitude de la « ville va être abandonnée; les lieux élevés du « pays et les forteresses seront autant de ca- « vernes à jamais; ce sera là que se joueront les « ânes sauvages et que paîtront les troupeaux [26]. » « — Les chemins ont été réduits en désolation, « les passants ne passent plus par les sentiers; le « pays est dans les pleurs et languit; le Liban est « confus et coupé, Saron est devenu comme une « lande, et Bascan et Carmel ont été secoués [27]. » « Le pays sera entièrement vidé et entièrement « pillé; le monde est languissant, il est déchu. « Le pays a été profané par ses habitants, parce « qu'ils ont transgressé les lois. C'est pourquoi « l'imprécation du serment a dévoré le pays; à « cause de cela les habitants du pays sont con- « sumés, et peu de gens y sont demeurés de reste; « la vigne languit et tous ceux qui avaient le « cœur joyeux soupirent. La joie des tambours

(26) Esaïe, XXXII, 10, 12, 13-14. — (27) Ibid., XXXIII, 8, 9.

« a cessé; le bruit de ceux qui se réjouissent est « fini, la joie de la harpe a cessé; on ne boira « plus de vin avec des chansons; la cervoise sera « amère à ceux qui la boivent; la ville de confu- « sion a été ruinée; toute la joie est tournée en « obscurité, l'allégresse du pays s'en est allée[28]. »

A ce tableau d'une destruction et d'une dévastation générales, le prophète, comme pour y mettre la dernière main, ajoute : « Il arrivera au « milieu du pays comme quand on secoue l'oli- « vier et quand on grapille après avoir achevé « de vendanger[29]. » — « La gloire de Jacob sera « diminuée, et il en sera comme quand on secoue « l'olivier et qu'il reste deux ou trois olives au « bout des plus hautes branches, et quatre ou cinq « au haut des branches fertiles[30]. » Ce qui veut dire, comme ailleurs on le déclare sans métaphore, qu'une petite portion serait réservée; que quoique la Judée dût devenir aussi pauvre qu'un champ qu'on vient de moissonner, ou semblable à une vigne après la vendange, cependant sa désolation ne serait pas tellement complète qu'on ne pût encore découvrir quelques indices de son abondance première, comme ces épis laissés par les moissonneurs après la récolte, ou ces raisins suspendus encore à la vigne, ou les fruits restés sur l'olivier après qu'on l'a secoué.

Aperçoit-on donc encore un reste de l'ancienne gloire d'Israël? oui, certes; et il serait impossible de trouver une image plus exacte ou qui peignît mieux son état présent. Naplouse (anciennement Sichar ou Sichem) est environné des plus délicieux bosquets; il est à moitié caché par les riches jardins et les arbres magnifiques

(28) Esaie, XXIV, 3-11. — (29) Ibid., 13.
(30) Ibid., XVII, 4-6.

répandus dans la belle vallée où il est situé [31]. Le jardin de Jeddin, situé sur les confins du mont Saron, et protégé par le flanc de cette montagne, s'étend sur plusieurs lieues dans une large vallée, et abonde en excellents fruits, tels qu'olives, amandes, pêches, abricots et figues; il est traversé par nombre de ruisseaux qui descendent de la montagne et arrosent les cotonniers qui viennent très bien dans ce sol fertile [32]. La plaine de Zabulon ne le cède pas en beauté à la riche vallée située au sud de la Crimée; elle rappelle au souvenir du voyageur les paysages les plus pittoresques du Kent et du Sussey [33]. Le sol, quoique pierreux, est extrêmement riche, mais totalement négligé; et la délicieuse plaine de Zabulon paraît couverte d'une végétation spontanée, abondante et sauvage. Même parmi les montagnes de Gilead, la nature est d'une richesse extraordinaire. À chaque pas on rencontre des paysages ravissants; on voit de magnifiques forêts entrecoupées de gazons fleuris, et de vastes plaines d'un sol rougeâtre sont couvertes de chardons, preuve de fertilité [34]. La vallée de St.-Jean,

(31) Clarke, vol. II, p. 506. — Capernaüm, capitale de la Galilée, qui « était portée jusqu'au ciel », c'est-à-dire qui était dans l'état de la plus grande prospérité à l'époque où Jésus-Christ et ses apôtres s'y firent entendre en vain, se trouve maintenant « abaissée jusqu'en enfer », ou en d'autres mots « entièrement détruite », et ne présente, comme Chorazin et Bethsaïde, qu'une masse de ruines. D'un autre côté, Samarie, capitale du pays de ce nom, est également « renversée dans la vallée ». En présence de ces faits, le lecteur chrétien verra avec intérêt que Sichar, l'une des villes inférieures de la Samarie, que Sichar, dont les habitants vinrent au-devant de Jésus et crurent en lui après l'avoir entendu, forme maintenant, au dire des voyageurs qui en parlent, une des exceptions les plus frappantes à la désolation générale des pays qui l'entourent, et qu'elle est le seul vestige qui rappelle les villes de la Judée, de la Samarie et de la Galilée.

(32) Mariti, t. II, p. 151. — (33) Clarke, t. II, p. 400.
(34) Buckingham, p. 332.

aux environs de Jérusalem, est entièrement couverte à sa sommité d'oliviers et de vignes, tandis que le fond de la vallée produit des figuiers et des amandiers[35]. Dès qu'un lieu devient la propriété d'un aga turc ou d'un sheik arabe, ou qu'il en fait sa résidence, alors il faut que le sol fournisse à son luxe ou à ses besoins, et la fertilité et la beauté de la terre de Chanaan reparaissent bientôt; mais ces endroits ne se voient que de loin à loin, au milieu d'une vaste désolation. Et comment aurait-on jamais pu prévoir que d'un côté la même cause, c'est-à-dire la résidence de chefs avides, causerait une immense désolation sur toute la surface du pays, et que de l'autre il faudrait lui attribuer le peu qui reste de son ancienne gloire? ou enfin, que les fruits rares que l'on cueillerait au bout des plus hautes branches seraient conservés par les mains mêmes de celui qui aurait « secoué l'olivier ».

Parmi un si grand nombre de prophéties, où la prédiction et son accomplissement forment un miracle si frappant, il est presque impossible d'en désigner une qui soit plus remarquable que les autres; mais, certes, celle qui regarde Samarie n'est pas la moins digne d'attention. Pendant longtemps cette ville fut la capitale des dix tribus d'Israël. Hérode-le-Grand l'embellit, l'agrandit, et en honneur de César-Auguste lui donna le nom de Sébaste. On conserve encore plusieurs médailles en cuivre qui y furent frappées[36]. C'était un évêché, comme le prouve la signature de plusieurs de ses évêques apposée à de vieux documents. On peut ainsi faire remonter son histoire à une époque considérablement éloignée de celle de la prédiction; le récit d'un

(35) Straton. — (36) Dictionnaire de Calmet. — Relandi Palestina.

voyageur fait sans égard à la prophétie, et que les commentateurs n'ont pas même remarqué, nous en montre l'entier accomplissement.

Parmi d'autres passages relatifs à la destruction de cette ville, remarquons cette parole de l'Eternel sortie de la bouche de Michée : « Je « réduirai Samarie comme en un monceau de « pierres qu'on fait dans les champs où l'on plante « les vignes, et je ferai rouler ses pierres dans la « vallée et je découvrirai ses fondements[37]. » Cette grande ville est maintenant entièrement changée en jardins, et tout ce qui reste pour en prouver l'existence, c'est, du côté du nord, une grande place carrée entourée de colonnes, et à l'est les ruines d'une ancienne église. C'est tout ce que Maundrell rapporte sur cette ancienne capitale en 1696, et Buckingham confirme ainsi ce qu'il en dit : La distance relative, la position et le nom prouvent que c'est bien ici le site de Samarie, et le prophète Michée a fait lui-même la description de ce qu'elle est maintenant[38].

Mais le sort prédit à Jérusalem a été encore plus clairement accompli que celui de la capitale des dix tribus d'Israël; c'est le sujet de la prophétie de Jacob sur son lit de mort; et comme siège du gouvernement de Judas, le sceptre ne devait pas être ôté du milieu d'elle jusqu'à ce que le Messie fût venu, c'est-à-dire dix-sept siècles après la mort du patriarche, et jusqu'à ce que le temps de la désolation prédite par Daniel fût accompli : une destinée diamétralement opposée

(37) Michée, I, 6.

(38) Buckingham, p. 511-512. D'autres voyageurs ont fait une description semblable, et presque dans les mêmes termes. Les pierres sont roulées dans la vallée, les fondements sont à découvert et on ne voit plus que « la colline où fut jadis Samarie ». Un voyageur a pris Naplouse pour l'antique Samarie.

à sa situation première devait l'atteindre dans le lointain; et avant qu'elle perdît rien de sa grandeur, au temps même où les Juifs en foule se rendaient dans son sein pour célébrer leurs fêtes, au temps même où elle contenait une population nombreuse et paisible, son arrêt fut prononcé; elle devait être foulée aux pieds par les nations (gentils) jusqu'à ce que le temps des nations fût accompli. Le temps des nations n'est pas encore accompli, car aujourd'hui encore Jérusalem est foulée par les nations.

Les Juifs ont fait, pour la recouvrer, maintes et maintes tentatives; ni le temps ni l'espace n'ont pu l'effacer de leurs affections; dans les cérémonies de leur culte ils ont le visage tourné vers elle, comme vers l'objet de leur adoration et de leur amour; et quoique le désir d'y retourner soit toujours vivant et indélébile dans le cœur de chaque Juif qui se regarde comme un exilé, cependant ils n'ont jamais pu ni rebâtir leur temple ni arracher Jérusalem de la main des gentils. Ils n'ont pas fait seuls cette tentative, dont le succès devait annuler le jugement de Dieu. Julien, empereur des Romains, ne permit pas seulement aux Juifs de rebâtir Jérusalem et leur temple, mais il les invita à le faire, et leur promit de les rétablir dans la cité de leurs pères. Par ce seul acte il aurait pu, plus que par tous ses écrits, détruire l'influence du christianisme et amener le retour de son paganisme chéri. Le zèle des Juifs fut égal au sien. On commença par poser de nouveau les fondements du temple. — Tite était parvenu à entourer toute la ville d'une haute muraille; ce travail ne lui avait pris que trois jours, en présence d'une ville remplie de ses ennemis; car, loin d'être interrompu, ce grand ouvrage se continua avec une merveilleuse

activité, et par là s'accomplissaient les paroles de Jésus. Qu'est-ce donc qui a pu empêcher l'empereur Julien de rebâtir le temple, lorsque tous les Juifs se mettaient à l'œuvre avec tant de courage? rien ne lui était contraire, sauf une seule phrase prononcée quelques siècles auparavant par la bouche du Crucifié! Si cette parole avait été d'un homme, aurait-elle pu lutter contre la toute-puissance du Maître du monde?

Et pourquoi Julien, avec sa profonde haine contre le christianisme, pourquoi n'est-il point parvenu à exécuter un travail si facile et si durable? Un historien païen rapporte que des tourbillons de flamme sortaient de terre et brûlaient les ouvriers, qui, ne pouvant plus résister à ce terrible élément, furent forcés d'abandonner leurs travaux [39]. D'autres auteurs rendent le même témoignage. Chrysostôme, contemporain de cet évènement, en appelle à l'état des fondements et au témoignage universel sur ce fait; et un voyageur moderne fort distingué, et qui a visité ce lieu avec soin, assure qu'il y a tout lieu de croire que les restes mutilés qui occupent l'emplacement de l'ancien temple sont un monument de l'inutilité

(39) Imperii sui memoriam magnitudine operum gestiens propagare, ambitiosum quondam apud Hierosolymam templum quod, post multa et interneciva certamina, obsidente Vespasiano, posteaque Tito, ægre est expugnatum, instaurare sumptibus cogitabat immodicis; negotiumque maturandum Alypio dederat Antiochensi, qui olim Britannias curaverat pro præfectis. Cum itaque rei eidem instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum, prope fundamenta, crebris assultibus erumpentes, fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum; hocque modo, elemento destinatius repellente, cessavit inceptum (Ammian. Marcell., l. XXIII, c. I, § 2-3). » — Rufini Hist. Ec., l. I, c. CXXXVII. — Socrat., l. II, c. XVII. — Théodoret, l. III, c. XVII. — Sozomen, l. V, c. XXI. Cassiodorus, Hist. Tripart. l. VI, c. XLIII. — Nicephor, Callis., l. X, c. XXXII. — Grég. Nazian. in Julian., oratio II. — Chrysostome de L. Bab. Mart. et contra Judæos, III, p. 491. — Lind. — (Vide Amm. Marc., III, p. 2.)

des efforts de Julien [40]. Mais indépendamment de ce nouveau témoignage, Gibbon même n'a pu résister à la force de l'évidence historique, et il avoue que l'incrédule ne peut que s'étonner devant une telle autorité. Mais, même abstraction faite de l'idée d'une interposition miraculeuse, la prédiction n'en a pas moins été accomplie. On a ouvertement essayé de rebâtir le temple, et il a fallu abandonner la tentative sans cause explicable. Elle n'a jamais réussi et la prophétie s'est accomplie.

Et lors même que Julien n'eût jamais fait cette tentative, la prophétie n'en serait pas moins remarquable. Les Juifs n'ont jamais été retablis dans la Judée. Jérusalem a toujours été foulée par les nations. L'édit d'Adrien fut renouvelé par les successeurs de Julien, et aucun Juif ne pouvait approcher de Jérusalem, si ce n'est en trompant ou en achetant les gardes : le sol leur était interdit par la loi. — Du temps des Croisés, toute la puissance de la chrétienté fut concentrée pour délivrer Jérusalem de la main des païens, et elle ne put y réussir. Romains, Grecs, Perses, Sarrazins, Tartares, Mamelouks, Turcs, Egyptiens, et encore Arabes et Turcs, l'ont foulée tour-à-tour, pendant plus de dix-huit siècles. Y avait-il évènement moins probable, et pouvait-on prévoir chose plus impossible que cet état d'un peuple qui, banni de son pays et de sa capitale, en resterait exilé pendant dix-huit cents ans ? Où est la nation qui ait jamais subi un pareil sort ? L'Ecriture contient-t-elle un seul point plus difficile à croire que ne l'était ce seul fait au moment de la prédiction ? et même avec cet exemple des Juifs devant nos yeux, est-il possible, ou est-il croyable que les habitants de quelque autre contrée de

(40) Clarke, vol. II. — Note 1, à la fin de ce volume.

notre globe soient jamais dispersés parmi toutes les nations, qu'ils conservent leurs traits distinctifs, qu'ils aient à endurer des vicissitudes sans pareilles, qu'ils existent comme peuple sans gouvernement et sans patrie, et que tel soit constamment leur sort, jusqu'à ce qu'un certain évènement prédit autrefois soit pleinement accompli? A qui donc pourrions-nous attribuer la connaissance de faits semblables à ceux-ci, si ce n'est à Celui dont la prescience embrasse en même temps les voies et les volontés des peuples, et qui connaît d'avance toutes les actions et toute l'histoire des nations, jusqu'aux générations les plus reculées?

Mais les prophètes ne bornent pas leurs prédictions à la terre de Judée; elles parcourent un vaste champ, elles embrassent un espace immense. Après un laps de plusieurs siècles on commence à connaître les contrées voisines de la Judée, et à mesure que les voyageurs les visitent, leurs relations développent la description que les prophètes ont donnée de leur pauvreté et de leur désolation futures, au temps même de leur plus grande prospérité et de leur luxe prodigieux. — Les pays des Ammonites, des Moabites, d'Edom, d'Idumée et de la Philistie ont été tour-à-tour le sujet des prophéties. Leurs positions relatives, clairement désignées dans les Saintes-Ecritures, ont été constatées, et les territoires des anciens ennemis des Juifs, si longtemps occupés par les ennemis du christianisme, vont nous offrir des preuves de l'inspiration divine des Livres Juifs et de la vérité la religion chrétienne[41].

(41) Relandi Palestina illustrata. — Carte de d'Anville. — Cartes, dans les Voyages de Volney, de Burckhardt et de Buckingham. — Géographie sainte de Wells. — Histoire de Gibbon. — Voyages de Shaw, etc.

CHAPITRE X.

PROPHÉTIES CONCERNANT AMMON.

Ce pays, situé à l'est de la Palestine, anciennement peuplé par les Ammonites, et appartenant maintenant partie aux Arabes et partie aux Turcs, fut pendant plusieurs siècles une des plus populeuses et des plus fertiles contrées de l'Asie.

Les Ammonites faisaient de fréquentes invasions sur les terres d'Israël, et même, s'étant alliés une fois avec les Moabites, ils tinrent pendant dix-huit ans les Israëlites sous leur joug. Enfin Jephté non-seulement les délivra de leurs oppresseurs, mais s'empara de vingt villes des Ammonites. — Ils continuèrent cependant leurs attaques; mais enfin David assiégea leur capitale et réussit à rendre leur pays tributaire. — Ils reconquirent plus tard leur indépendance et la conservèrent jusqu'à ce que Jotham, roi de Juda, les ayant subjugués, exigea le paiement annuel de la somme de 100 talents et 30,000 mesures d'orge et de blé. — Ils ne tardèrent pas à recommencer la lutte avec leurs anciens ennemis, et se réjouirent des malheurs qui vinrent fondre sur eux, lorsque Nabuchodonosor se rendit maître de Jérusalem et emmena captifs ses habitants. Plus tard, quoique soumise successivement au joug des Chaldéens, des Egyptiens et des Syriens, lorsque les Romains se rendirent maîtres de toutes les provinces de la Syrie, la terre d'Ammon fut encore considérée comme riche et fertile, et plusieurs des dix cités dont se composait la célèbre Décapole se trou-

vèrent dans ses limites. — Lors de la première invasion des Sarrazins, ce pays, ainsi que celui de Moab, s'était enrichi par le commerce, était défendu par une ligne de forteresses et par plusieurs villes fortes et populeuses [42]. Volney dit que, dans les immenses plaines de Hauran, on rencontre des ruines presque à chaque pas, et que ce que l'on dit de sa fertilité s'accorde parfaitement avec l'idée qu'en donnent les livres hébreux [43]. — Son ancienne fécondité est attestée par tous les voyageurs qui l'ont visitée; et Burckhardt, qui y était il n'y a que quelques années, observe qu'il fallait bien que dans ce pays l'agriculture fût poussée à un haut point de perfection, pour qu'on y pût nourrir les habitants de tant de villes dont aujourd'hui on ne voit plus que les débris [44].

Ainsi donc, tandis que la fertilité du pays d'Ammon, et l'état de prospérité et de puissance dont il a longtemps joui, nous sont clairement prouvés par le témoignage de l'histoire et par des preuves encore existantes, les recherches de plusieurs voyageurs modernes, qui ont visité ces régions uniquement dans un but d'études géographiques, nous ont fait connaître le triste état de désolation de cette partie de la Syrie. « Fils « de l'homme, dit la prophétie contre Ammon, « dresse ta face contre les enfants d'Ammon et pro« phétise contre eux. Je livrerai Rabba pour être « le repaire des chameaux, et le pays des en« fants d'Ammon pour être le gîte des brebis. Voici, « j'étendrai ma main sur toi, et je te livrerai pour « être pillée parmi les nations; je te retrancherai « d'entre les peuples, et je te ferai périr d'entre « les pays, en sorte qu'on ne fera plus mention des

(42) Gibbon, vol. V. — (43) Volney. — (44) Burckhardt, p. 357.

« enfants d'Ammon parmi les nations. — Rabba « sera réduite en un monceau de ruines. Ammon « sera un lieu de désolation à jamais. — Les en- « fants d'Ammon seront comme Gomorrhe, un lieu « couvert d'orties, et une carrière de sel et de « désolation à jamais [45]. »

Ammon devait être « livrée pour être pillée par les nations »; elle devait être détruite, et un lieu de désolation à jamais. — Toute cette contrée, autrefois si peuplée et si florissante, est changée aujourd'hui en un vaste désert [46]. On n'y rencontre que des monceaux de ruines. Le pays est partagé entre les Turcs et les Arabes, et ces derniers en ont la partie la plus considérable. Les extorsions des uns et les brigandages des autres le tiennent « dans une désolation perma- « nente, et en font la proie des nations ». La plus grande partie en est entièrement inhabitée; on n'y rencontre que des Arabes vagabonds, et les villes et les villages ne sont que des ruines [47]. — A chaque pas on trouve des vestiges d'anciennes villes, des restes de temples, d'édifices publics et d'églises grecques; les villes sont désertes [48]. Un grand nombre de ces ruines n'offrent rien d'intéressant; ce sont des murs d'habitations particulières, des tas de pierres, des fondations d'édifices publics, et quelques citernes comblées; et quoiqu'il ne reste rien d'entier, à en juger par les fragments énormes dont se composent ces débris, il paraît que le mode de construction alors en usage était d'une grande solidité. Dans le voisinage d'Ammon est une plaine fertile semée de petites éminences, dont la plupart sont couvertes de ruines [49].

(45) Ezéc., XXV, 2, 5, 7, 10; XXI, 32. — Jér. XLIX, 2. — Soph., II, 9. (46) Seetzen, p. 34. — (47) Ib., p. 87. — (48) Burckhardt, p. 27, 38, 44. — (49) Burckhardt, p. 355, 357, 364.

Dans ce pays ainsi nu et désolé, on trouve çà et là quelques vallées verdoyantes qui servent de retraite aux Bédouins, et où ils font paître leurs chameaux et leurs moutons [50]. Sur toute la route que nous suivîmes, dit Seetzen, nous vîmes des villages ruinés, et nous rencontrâmes nombre d'Arabes avec leurs chameaux.

M. Buckingham, en décrivant un bâtiment aux environs des ruines d'Ammon, dit : Il était évidemment composé de divers matériaux appartenant à des ruines de quelques anciens édifices. En y pénétrant par le côté du sud, nous arrivâmes dans un carré ouvert, entouré de chaque côté par des renfoncements voûtés, tournés vers les quatre points cardinaux. — Ces renfoncements, du côté des murs du nord et du sud, formaient jadis des corridors, et avaient des ouvertures vis-à-vis les unes des autres ; mais nous trouvâmes la première complètement fermée, et la seconde n'ayant qu'un passage très étroit par lequel les bergers arabes font entrer leurs troupeaux pour y passer la nuit. — Il raconte encore qu'il se coucha au milieu des troupeaux de brebis et de chèvres, et que pendant la nuit il put à peine prendre un instant de sommeil à cause des bêlements des moutons [51]. Ainsi, il est littéralement vrai, quoique Seetzen, Burckhardt et Buckingham ne fassent point allusion aux prophètes, et qu'ils n'aient point voyagé dans l'intention d'en vérifier l'accomplissement, que « la principale ville des « Ammonites est le repaire des chameaux et le « gîte des brebis. »

« On ne fera plus mention des enfants d'Ammon « parmi les nations. » Les Juifs, longtemps leurs ennemis héréditaires, quoique dispersés parmi

(50) Buckingham, p. 329.
(51) Ibid., Voyages parmi les tribus arabes, p. 72-73, etc.

toutes les nations, sont toujours aussi distincts et aussi séparés que jamais; partout on peut les reconnaître, tandis qu'il ne reste aucune trace des enfants d'Ammon. Ils existèrent cependant longtemps encore après que leur destruction eut été prédite, car ils conservaient leur nom et formaient encore, selon un ancien auteur chrétien, un peuple nombreux dans le second siècle de l'ère chrétienne [52]. « Cependant ils ont été retranchés « d'entre les peuples. Ammon a péri d'entre les « pays, il est détruit. » Aucun peuple n'est attaché à son sol, aucun peuple ne le regarde comme sa patrie, on ne porte plus son nom, et « on ne se « souvient plus des enfants d'Ammon parmi « les nations. »

Six cents ans avant Christ, Jérémie avait écrit: « Rabba (Rabba Ammon, la principale ville d'Am« mon) sera détruite en un monceau de ruines. » — Il y avait plusieurs siècles qu'elle existait; située sur les bords d'une grande rivière, au milieu d'une contrée fertile, défendue par son assiette naturelle, et fortifiée par l'art, rien ne paraissait justifier le soupçon, rien ne pouvait faire présager que la ville royale d'Ammon dût être tellement détruite et changée, et devenir un jour un monceau de ruines. Il y avait déjà plusieurs siècles qu'elle jouissait d'une prospérité non interrompue lorsque les prophètes d'Israël annoncèrent son sort, et maintenant un laps de temps non moins long a confirmé la vérité des paroles prophétiques, et Ammon n'est plus qu'un monceau de ruines, qu'une désolation continuelle. Les Arabes conservent encore l'ancien nom de Rabba, et la place qu'elle occupait est couverte de débris d'habitations particulières dont il ne

(52) Justin, Martyrs, p. 392.

reste que les fondations et quelques jambages de portes. Toutes les parties des édifices exposées à l'action de l'atmosphère sont en ruines[53]. Les édifices publics qui jadis servaient à fortifier ou à embellir la ville sont maintenant déserts, et les ruines les mieux conservées, dégradées par les spoliations continuelles des Arabes errants, ne sont plus propres qu'à être des étables de chameaux. Mais ces palais ruinés, ces débris sans forme et sans beauté, peuvent concourir à un plus noble but que bien des monuments magnifiques, puisqu'ils rendent témoignage de la vérité des Écritures et de l'immutabilité de la parole de notre Dieu.

Il ne sera donc peut-être pas sans intérêt d'entrer dans plus de détails.

Seetzen, que son ardeur infatigable porta à parcourir le premier, malgré tous les dangers de la route, les contrées à l'est du Jourdain, et à l'est et au sud de la Mer Morte, autrement les pays d'Ammon, de Moab et d'Edom, dit : Ammon était la résidence de beaucoup de rois, ville antique et florissante, longtemps avant le temps des Grecs et des Romains, et même avant celui des Hébreux[54]. Quoique cette ville soit détruite et abandonnée depuis plusieurs siècles, j'y ai trouvé encore quelques ruines remarquables, qui attestent son ancienne splendeur. Je citerai, 1° un édifice carré dont les ornements sont d'une richesse extraordinaire, et qui a peut-être été un lieu de sépulture; 2° un grand palais; 3° un magnifique amphithéâtre ayant un péristyle de colonnes corinthiennes; 4° un temple païen avec

(53) Burckhardt, p. 359.
(54) Courte description des pays voisins du lac de Tibériade, du Jourdain et de la Mer-Morte, par M. de Seetzen, conseiller d'ambassade de S. M. l'empereur de Russie, p. 35 et 36.

de très belles colonnes; 5° une grande église bâtie par les chrétiens, peut-être le siège d'un évêque, du temps des empereurs grecs; 6° les ruines d'un temple entouré de colonnes d'une grosseur prodigieuse; 7° quelques portions des anciennes murailles et plusieurs autres édifices [55].

Burckhardt, qui visita plus tard le même site, décrit avec plus de détails ce qu'il a vu sur l'emplacement de Rabba. Il donne un plan de ces ruines et parle des restes de plusieurs temples, d'une église très spacieuse, d'un mur circulaire, d'un pont dont les arches sont très élevées, des bords et du lit d'une rivière encore pavée dans quelques endroits, d'un vaste théâtre, de majestueuses colonnades, d'un château très ancien et jadis très fort, de plusieurs citernes, d'une plaine jonchée de ruines d'édifices particuliers [56], et de monuments d'une grandeur passée, qui s'élèvent au milieu d'un monceau de désolation.

CHAPITRE XI.

PROPHÉTIES CONCERNANT MOAB.

Les prophéties qui concernent Moab ne sont pas moins nombreuses, et sont tout aussi remarquables. Nous n'examinerons pas celles qui, ayant rapport à son ancienne histoire et à ses anciennes querelles avec le peuple juif et les états voisins, étaient importantes alors, en tant qu'elles pouvaient tendre à raffermir la foi et à soutenir le courage des enfants d'Israël, mais ne sont pas

(55) Seetzen, p. 35-36. — (56) Burckhardt, p. 358, etc.

nécessaires aujourd'hui pour prouver l'inspiration divine des Ecritures. Les prédictions qui ont rapport à des faits connus et avérés sont si nombreuses qu'on peut presque dire qu'il n'y a pas un seul trait de la désolation actuelle de Moab qui n'ait été tracé par la plume du prophète juif.

« Quant à Moab, ainsi a dit l'Eternel des armées, le dieu d'Israël : Malheur à Nébo, car elle a été saccagée; Kirjathajim a été rendue honteuse et a été prise : la ville forte a été rendue honteuse et effrayée : Moab ne se glorifiera plus. Celui qui a fait le dégât entrera dans toutes les villes, et pas une ville n'échappera; la vallée périra et le plat pays sera détruit, suivant ce que l'Eternel a dit : Donnez des ailes à Moab, car certainement il s'envolera, et ses villes seront réduites en désolation sans qu'il y ait personne qui y habite. Moab a été à son aise depuis sa jeunesse, il a reposé sur sa lie; il n'a point été vidé d'un vase dans un autre, et il n'a point été transporté. Mais voici, les jours viennent, dit l'Eternel, que je lui enverrai des gens qui l'enlèveront. Comment a été rompue cette verge et ce sceptre d'honneur? Toi qui te tiens chez la fille de Dibon, descends de ta gloire et t'assieds dans un lieu de sécheresse; car celui qui a saccagé Moab est monté contre toi et a détruit tes forteresses. Moab a été rendu honteux, car il a été mis en pièces; Moab a été saccagé et le jugement est venu sur le plat pays, sur Holon et sur Jathsa, et sur Mephahat, et sur Dibon, et sur Nébo, et sur Belhdiblathajim, et sur Kirjathajim, et sur Beth-Gamul, et sur Beth-Méhon, et sur Kéryoth, et sur Botsra, et sur toutes les villes du pays de Moab, éloignées et proches. La corne de Moab a été retranchée et son bras a été brisé, dit

« l'Eternel. Habitants de Moab, quittez les villes « et demeurez dans les rochers, et soyez comme « le pigeon qui fait son nid aux côtés de l'entrée « des cavernes. Nous avons appris l'orgueil de « Moab, le très orgueilleux, son arrogance et son « orgueil, et sa fierté et son cœur altier. L'allé- « gresse et la gaîté se sont retirées loin du champ « fertile et du pays de Moab; et j'ai fait cesser le « vin des cuves; on n'y foulera plus en chantant, « et la chanson de la vendange n'y sera plus « chantée. A cause du cri de Hesbon qui est par- « venu jusqu'à Elhalé, ils ont jeté leurs cris jus- « qu'à Jahats; même depuis Tsohar jusqu'à Ho- « ronajim; car aussi les eaux de Nimrim seront « désolées. J'ai brisé Moab comme un vaisseau « auquel on ne prend nul plaisir. » — « Hurlez et « dites: comment a-t-il été brisé? Moab sera ex- « terminé tellement qu'il ne sera plus peuple, « parcequ'il s'est élevé contre l'Eternel. » — « Les « villes d'Haroher seront abandonnées; elles de- « viendront des prés de brebis qui y reposeront; « et il n'y aura personne qui les épouvante. Moab « sera un lieu de désolation à jamais [57]. »

Le pays de Moab était situé à l'est et au sud de la Judée sur les bords de la Mer-Morte, mer salée, et le sol, quoique plus diversifié, ne le cédait pas en fertilité, dans les endroits où les sables du désert et les plaines salines ne s'en sont pas emparés, au pays d'Ammon, et paraît avoir été puissant et très peuplé. Quant à l'ancienne grandeur de Moab, elle est attestée par une foule de preuves et de témoignages.

On rencontre à chaque instant dans les plaines les vestiges de quelques grandes villes; sur toutes les éminences, partout où une ville a pu être

(57) Jérémie, XLVIII, 1, 2, 8, 9, 11, 12, 17, 18, 20-25, 28, 29, 33, 34, 38, 39, 42. — Esaïe, XVII, 2. — Sophonie, II, 9.

bâtie, on en retrouve quelques traces. Et comme la terre y est susceptible de la plus riche culture, on ne saurait douter que ce pays, maintenant désert, n'ait offert jadis un tableau non interrompu d'abondance et de fertilité[58]. La configuration des champs est encore visible, ainsi que des restes de grands chemins, où l'on voit encore des fragments de pavés romains, et où se sont conservées quelques-unes des bornes milliaires qui y furent plantées du temps de Trajan, de Marc-Aurèle et de Sévère. Esaïe fait allusion à la fertilité d'Hesbon[59]; partout où l'on cultive le blé, la récolte est abondante, et rien ne saurait mieux peindre la richesse du sol que le seul fait qu'un grain de froment d'Hesbon pèse plus de deux grains de l'espèce ordinaire, et que l'épi en contient plus du double. Il n'y a pas de province en Europe où les villes soient aussi pressées que les ruines le sont dans le pays de Moab. Burckhardt fait nombre d'environ cinquante villes ruinées dans l'étendue de Moab; il parle de traces nombreuses de champs enclos, et s'accorde avec Irby et Mangles quant à son ancienne population.

Nous avons donc plus de preuves qu'il ne nous en faut sur l'état florissant de cette contrée et de ce peuple, et cela à une époque postérieure de plusieurs siècles au temps où les prophéties publiaient les jugements de Dieu contre elle, pour bien nous démontrer qu'il eût été impossible à l'homme d'imaginer qu'elle pût jamais être réduite à l'état de désolation complète et entière dans lequel elle demeure depuis un si grand nombre d'années.

« Les villes de Moab seront réduites en désola-

(58) Voyages des capitaines Irby e tMangles, p. 370.
(59) Esaïe, XVI, 8-10.

« tion; pas une n'échappera. Moab s'envolera. » Et toutes les villes de Moab ont disparu. Volney indique le pays de Moab sur la carte qui accompagne ses voyages par ces mots : *Villes ruinées.* Il tire ses détails sur ces ruines des Arabes errants, et la vérité de ce qu'il avance a été constatée par le témoignage de plusieurs voyageurs européens dignes de foi, qui depuis lors ont visité cette région. Le pays tout entier est couvert de ruines, et Burckhardt, qui eut à essuyer beaucoup de périls dans ce pays désert et dangereux, parle en particulier de l'état actuel de différentes villes nommées dans l'Ecriture. Les ruines d'Elhalé, d'Hesbon, de Méhon, de Médaba, de Dibon et d'Haroher sont là pour faire ressortir la vérité de l'histoire des enfants d'Israël[60]... on pourrait ajouter, pour confirmer la divine autorité des Ecritures, et pour prouver que « les prophètes ont parlé comme ils étaient poussés par le Saint-Esprit. »

Tout ce qui est digne d'attention a été décrit non-seulement par Burckhardt, mais aussi plus récemment par les capitaines Irby et Mangles qui, de concert avec Bankes et Legh, ont parcouru toute cette région déserte. Les jugements prédits sont tombés avec une telle violence sur toutes les villes de la terre de Moab que, malgré tout leur désir et toute leur curiosité, nos infatigables voyageurs n'ont pu découvrir, dans une multitude de ruines, que fort peu de débris assez bien conservés pour mériter une mention particulière. C'est de leurs témoignages réunis que l'on tire les détails suivants.

Parmi les ruines d'El Ael (Elhalé) se trouvent un nombre de grandes citernes, des fragments

(60) Burckhardt, Voyages en Arabie, Introd., p. 38.

d'édifices et de fondements de maisons. A Heshban (Hesbon) sont les ruines d'une grande et ancienne cité, avec les débris d'un temple et de quelques édifices; un petit nombre de colonnes mutilées sont encore debout, et l'on voit plusieurs puits très profonds creusés dans le roc. Les ruines de Médaba ont près de deux milles de circuit; on y voit le reste des murailles de maisons particulières, et près de là les fondations d'un temple avec deux colonnes, mais pas un seul édifice entier. L'objet le plus intéressant est une immense citerne en pierre de taille; et comme il n'y a aucun cours d'eau à Médaba, les Arabes pourraient encore en tirer parti, s'ils voulaient se donner la peine de déblayer les décombres qui en obstruent les approches, afin que les eaux puissent s'y rendre; mais un tel travail dépasse de beaucoup les vues d'Arabes vagabonds [61]. Les ruines de Deban (Dibon), situées au milieu d'une belle plaine, sont d'une étendue considérable, mais n'offrent rien d'intéressant [62]. Celles de Myoun (le Beth-Mehon de l'Ecriture) sont indiquées par leurs sources d'eaux thermales [63]. Il ne reste plus rien de remarquable de cette ancienne ville ni d'Araayr (Harolier), si ce n'est ce qu'elles ont de commun avec les autres villes de Moab, leur entière désolation. L'étendue des ruines de Rabba, autrefois la résidence des rois de Moab, suffit pour attester son ancienne importance, quoique l'on ne puisse rien distinguer parmi ces ruines, excepté les restes d'un palais ou temple, des murs duquel on retrouve encore une partie, ainsi que la porte d'une autre habitation, et un autel solitaire. Il y a quelques vestiges d'ha-

(61) Burckhardt, p. 366. — Seetzen, p. 37. — Voyages des capitaines, p. 414. —(62) Voyages des capitaines, p. 452.—Seetzen, p. 38.
(63) Burckhardt, p. 365. — Irby et Mangles, p. 454.

bitations particulières, mais rien d'entier. La ville, n'ayant point de sources d'eaux, avait deux puits dont le plus profond a été creusé dans le roc, et plusieurs citernes [64]. Le mont Nébo était entièrement nu lors du passage de Burckhardt, et on n'a pu déterminer l'emplacement de l'ancienne ville. « Nébo a été saccagée. »

Une circonstance remarquable, c'est que toutes ces villes ont conservé leurs anciens noms, qu'elles sont partout distinguées par leur désolation complète, et que chacune d'elles a été l'objet d'une prophétie particulière; cependant elles ne formaient que le plus petit nombre des villes de Moab; ainsi toutes fournissent d'incontestables preuves de la vérité des prophéties, puisqu'elles sont toutes abandonnées, « sans qu'il y ait personne qui y habite ». Il n'y a pas une seule des anciennes villes de Moab qui soit habitée. La seule ville qui existe est appelée *Kerek;* il ne paraît pas, d'après ses monuments ou son nom, qu'elle ait existé du temps des Israëlites; et Seetzen qui l'a visitée dit que dans son état actuel de ruine on ne peut la regarder que comme un hameau. Les habitations n'ont qu'un étage [65]. Les ruines en général ont été mutilées et ne sont plus qu'une masse informe. Plusieurs même n'ont jamais été examinées en détail. Quelquefois cependant on trouve des vestiges de temples, de mausolées, des ruines d'édifices très considérables construits en pierres énormes; quelques-unes d'entre elles ont vingt pieds de long, et la largeur d'une seule suffit pour l'épaisseur des murs : on rencontre des jardins en terrasses, des colonnes de marbre couchées sur la terre, ayant trois pieds de diamètre, et des restes de colonnes moins grandes et de plusieurs

(64) Seetzen, p. 34. — Burckhardt, p. 377. — (65) Seetzen.

citernes creusées dans le roc. Lors donc que les villes de Moab existaient dans toute leur gloire, quand son arrogance et sa fierté étaient à leur plus haut point, il eût été impossible à l'homme d'imaginer qu'il pût jamais devenir la proie de la désolation. Qui est-ce qui aurait pu se douter que ces villes si nombreuses, qui avaient déjà existé depuis un si grand nombre de siècles, dont la position était si belle, les sites si variés, les unes fortifiées par leur assiette naturelle, d'autres par toutes les ressources de l'art, celles-ci assises au fond des vallées fertiles auprès de sources abondantes, et celles-là entourées de citernes creusées dans le roc même, qui est-ce qui aurait pu croire que toutes ces villes auraient à subir le même sort, qu'elles seraient toutes réduites en désolation sans qu'il y ait personne qui y habite ?

Tous ces indices d'une longue prospérité auraient rendu ce fait impossible et incroyable, si ce pays avait appartenu à un autre peuple, et si ce n'était pas la parole de notre Dieu qui eût dit : « Malheur à Moab, car elle a été saccagée ! »

« La vallée aussi périra, et le plat pays sera « détruit. » Moab a été plus d'une fois le champ de bataille des Arabes et des Turcs, et quoique les premiers en soient restés maîtres, cependant tous les deux ont contribué à sa désolation. Les différentes tribus d'Arabes qui le traversent constamment sont en hostilité permanente avec les chrétiens et les Turcs, et en outre perpétuellement en guerre l'une contre l'autre. Ainsi on ne pense jamais à cultiver le sol ou à tirer partie des avantages naturels que le pays possède en si grande abondance. La propriété est sous la garde de la force et non de la loi; ainsi les vastes plaines offrant, excepté de loin à loin, l'aspect le plus aride, l'œil attristé n'est récréé que par quelques bos-

quets de figuiers sauvages, qui prouvent combien les dons les plus riches de la nature sont perdus quand l'industrie de l'homme ne vient pas les féconder. Au lieu donc de cette abondance que jadis on trouvait partout, il n'y a maintenant que quelques morceaux de terre d'une excellente qualité cultivés par les Arabes, qui toutefois ne prennent cette peine que lorsqu'ils peuvent espérer d'en mettre la récolte à l'abri des incursions de leurs ennemis[66]. Les troupeaux des Arabes parcourent en toute liberté les vallées et les plaines, et les vestiges nombreux de champs enclos[67] ne leur offrent plus de barrières; ils broutent sans interruption autour des tentes de leurs possesseurs sur toute la surface du pays; « la vallée périra et « le plat pays sera détruit; les villes de Haroher « seront aussi abandonnées; elles deviendront « des prés de brebis qui y reposeront, et il n'y « aura personne qui les épouvante. »

Ce contraste frappant ne se voit pas moins dans la condition des habitants que dans l'état du sol.

« Les jours viennent, dit l'Eternel, que je lui « enverrai des gens qui l'enlèveront et qui vide« ront ses vaisseaux. » — Quelques Arabes vagabonds sont aujourd'hui les seuls habitants de cette contrée jadis semée de villes. Ils traversent le pays, dressant leurs tentes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, décampant ensuite pour se rendre dans une autre partie de la contrée, consumant tout le pâturage, et dépouillant la terre de toutes ses productions naturelles.

« Ce sont les étrangers qui sont venus contre « lui et qui en font une désolation à jamais. » — Ils ne connaissent ni lois ni règles; rien n'est organisé chez eux si ce n'est le brigandage. Quel-

(66) Burckhardt, p. 369. — (67) Ibid., 365.

qu'un montre-t-il l'intention de former un établissement fixe, ils s'y opposent; car, quoique la fertilité du sol récompensât en abondance le travail du cultivateur et rendît toute émigration inutile, même quand la population augmenterait indéfiniment, cependant les Bédouins les forcent à errer et à chercher ailleurs leur nourriture journalière. Burckhardt fait à cet égard une observation pleine de justesse, en parlant de l'avarice des Bédouins : C'est, dit-il, que toutes les fois que des cultivateurs se trouvent dans leur dépendance, ils les ont bientôt réduits à la mendicité par leurs demandes continuelles[68].

« Habitants de Moab, quittez les villes et de- « meurez dans les rochers, et fuyez comme le « pigeon qui fait son nid aux côtés de l'entrée des « cavernes. » — Dans une description générale qu'il fait des habitants de ce vaste désert, qui occupe maintenant l'emplacement de villes jadis si florissantes, Volney dit : Les malheureux paysans vivent dans une crainte continuelle de perdre le fruit de leurs travaux, et ils n'ont pas plus tôt ramassé leur recolte qu'ils se hâtent de la cacher dans quelque endroit écarté et se retirent parmi les rochers qui bordent la Mer-Morte[69]. Vers l'extrémité opposée du pays de Moab et à une petite distance de ses bords, Seetzen rapporte qu'un grand nombre de familles habitent dans des cavernes qui avoisinent cette mer, et il les appelle « les habitants des rochers[70] ». A quelques milles des ruines d'Hesbon, dans une grande chaîne de rochers perpendiculaires, se trouvent plusieurs cavernes artificielles dans lesquelles on a pratiqué des chambres et quelques petites cellules à coucher[71]. Ainsi les rochers se peuplent

(68) Burckhardt, p. 781. — (69) Volney, vol. II, p. 344.
(70) Seetzen, p. 26. — (71) Irby et Mangles, p. 473.

d'habitants pendant que les villes sont désertes. Mais soit que « les troupeaux reposent dans les villes sans que personne les épouvante », soit que des hommes fassent leur retraite dan sces rochers, « comme le pigeon qui fait son nid aux côtes de l'entrée des cavernes », ce singulier changement et le parfait accord des faits avec la prédiction nous prouvent clairement que, quelque aveugles que nous soyons, elle n'en est pas moins la parole de ce Dieu devant qui les ténèbres de l'avenir ne sont que clarté, et sans la permission duquel un seul passereau ne peut tomber en terre[72].

Ici nous croyons pouvoir remarquer que les prophéties et les faits qui s'accordent si bien avec elles, quoiqu'empreints d'un caractère de sévérité, n'en sont pas moins consolants pour le chrétien, en tant qu'il sait que Celui qui ne peut souffrir le péché, qui récompense chacun selon ses œuvres, peut aussi changer « le mal en bénédiction, » et que, « lorsqu'il est en colère, il se souvient d'avoir

(72) Nous ne devrions pas passer sous silence une autre prédiction relative au sort de Moab, quoique les expressions ne soient pas aussi claires et aussi positives que celles que nous avons citées dans cet ouvrage. Le passage suivant nous fait bien voir combien Moab est tombée de son ancienne élévation, et juqu'à quel point il a dû déposer l'orgueil et l'arrogance de son cœur : « Dans la vallée de Wala, tout près de la rivière d'Ammon, dans laquelle se jette celle de Wala, Burckhardt observa un nombreux parti d'Arabes du désert qui y avaient établi leur camp. Sans cesse poursuivis par les autres tribus, « ils errent dans une misère profonde, » ne possèdent qu'un très petit nombre de chevaux, sont hors d'état de nourrir des troupeaux de chèvres ou de brebis. Leurs tentes sont dans l'état le plus misérable ; ils vont presque nus, hommes et femmes ; les premiers n'ont d'autres vêtements que quelques morceaux d'étoffe autour de la ceinture ; celui des femmes ne consiste qu'en une espèce de chemise flottante qui pend en haillons autour d'elles.

« Moab sera un sujet de moquerie ; car il arrivera que les filles « de Moab seront au passage d'Arnon comme un oiseau volant çà « et là. » (Voyages de Burckhardt, p. 370, 371. — Jérémie, XLVIII, 39. — Esaïe, XVI, 2.)

« compassion ». En raisonnant donc simplement d'après l'expérience (pour nous servir d'un argument de Hume[73]), ne devons-nous pas aussi tirer la conclusion que, puisque les prédictions qui ont annoncé la désolation ont été accomplies par le passé, celles qui se rapportent au rétablissement final de Moab et d'Ammon seront également accomplies dans l'avenir? Ne serait-ce pas rejeter l'autorité de la raison, ainsi que celle de l'Écriture, que de ne pas ajouter foi aux paroles du prophète, quand il dit : « Toutefois je ramè« nerai et je mettrai en repos les captifs de Moab « dans les derniers jours[74]. » — « Je ferai revenir « les captifs des enfants d'Ammon, dit l'Eter« nel[75]. » — « Les restes de mon peuple les possé« deront[76]. » — « Ils rebâtiront ce qui aura été « désert longtemps, ils rétabliront les lieux qui « auront été auparavant désolés, et ils renouvel« leront les villes abandonnées et ce qui était « désolé depuis longtemps[77].

CHAPITRE XII.

PROPHÉTIES CONCERNANT ÉDOM OU L'IDUMÉE.

Mais un sort plus terrible encore attendait le

(73) L'habitude où nous sommes de transporter le passé à l'avenir dans toutes nos inductions, fait que lorsque le passé a été complètement uniforme, nous attendons les évènements futurs avec la plus grande assurance, ne supposant même pas qu'il puisse y avoir la moindre différence. (Hume, Essai sur les probabilités.)

(74) Jérémie, XLVIII, 47. — (75) Ibid., XLIX, 6.
(76) Sophonie, II, 3.
(77) Esaïe, LXI, 4; LVIII, 12. — Ezéchiel, XXXVI, 33, 38.

pays d'Edom ou d'Idumée, et c'est un incrédule qui le premier a rendu témoignage de son accomplissement. Nous pourrons tout d'abord joindre ce témoignage aux prophéties elles-mêmes, et ce rapprochement ne manquera pas de frapper tout esprit impartial. Il y a plusieurs prophéties relatives à Edom qui admettent une interprétation littérale, quelque hyperboliques qu'elles puissent paraître.

« Mon épée descendra en jugement sur Edom « et sur le peuple que j'ai mis à l'interdit. Elle « sera désolée de génération en génération et il « n'y aura personne qui passe par elle à jamais. « Mais le cormoran et le butor la posséderont; « le hibou et le corbeau y habiteront, et on éten- « dra sur elle la ligne de confusion et le niveau « de désordre. Les princes crieront qu'il n'y a « plus là de royaume, et tous ses gouverneurs « seront réduits à rien. Les épines croîtront dans « ses palais, les chardons et les buissons dans « ses forteresses, et elle sera le repaire des dra- « gons et le parvis des chats-huants; là les bêtes « sauvages des déserts rencontreront les bêtes « sauvages des îles, et la chouette criera à sa « compagne; là même se reposera l'orfraie, et elle « y trouvera son repos. Là le martinet fera son « nid et y couvera, il y éclora et il y recueillera « ses petits sous son ombre; là aussi seront ras- « semblés les vautours l'un avec l'autre. Re- « cherchez au livre de l'Eternel et lisez : il ne « s'en est manqué quoi que ce soit; celle-là « ni sa compagne n'y ont point manqué; car « c'est ma bouche qui l'a commandé, et son « esprit est celui qui les aura assemblés; « car il leur a jeté le sort, et sa main leur a « distribué ce pays au cordeau. Ils le pos- « sèderont à toujours, et ils y habiteront d'âge

« en âge[78]. Quant à Edom, ainsi a dit l'Eternel des armées : N'est-il pas vrai qu'il n'y « a plus de sagesse dans Théman? le conseil a « manqué aux hommes entendus; leur sagesse « s'est évanouie. J'ai fait venir sur Esaü sa calamité, le temps auquel je veux le visiter. Il « était entré chez toi des vendangeurs; ne t'auraient-ils point laissé de grapillage? Si c'étaient « des larrons de nuit, ils n'auraient pris que ce « qui leur aurait suffi. Mais j'ai fouillé Esaü, j'ai « découvert ce qu'il avait de plus caché, tellement qu'il ne se pourra cacher. Voici, ceux qui « ne devaient pas boire de la coupe en boiront « certainement; et toi, en serais-tu exempt en « quelque manière? Tu n'en seras point exempt; « mais tu en boiras certainement. J'ai juré par « moi-même, dit l'Eternel, que Bohra sera réduite en désolation, en opprobre, en désert et « en malédiction, et que toutes ces villes seront « réduites en déserts perpétuels; car voici, je te « rendrai petit entre les nations et méprisable « entre les hommes. Ta présomption et la fierté « de ton cœur t'ont séduit, toi qui habites dans le « creux des rochers, et qui occupes le sommet des « coteaux. Quand tu aurais élevé ton nid comme « l'aigle, je t'en jetterai bas de là, dit l'Eternel. « Idumée sera réduite en désolation, tellement « que quiconque passera près d'elle en sera étonnée et sifflera à cause de toutes ses plaies. Il « n'y demeurera personne, a dit l'Eternel, et aucun fils d'homme n'y séjournera, comme cela « arriva dans la subversion de Sodome et de Gomorrhe et de leurs lieux circonvoisins[79]. »

« Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel : J'étendrai « ma main sur Edom, j'en retrancherai les

(78) Esaïe, XXXIX, 5, 10-17.
(79) Jérémie, XLIX, 7-10-12, 13, 15-18.

« hommes et les bêtes, et je le réduirai en dé-
« sert; depuis Théman ils tomberont par l'épée[80].
« La parole de l'Eternel me fut encore adressée et
« il me dit : Fils d'homme, tourne ta face contre
« la montagne de Séhir et prophétise contre elle,
« et lui dis : Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel : J'éten-
« drai ma main contre toi et je te réduirai en dé-
« solation et en désert, je réduirai tes villes en
« déserts et tu ne seras que désolation[81]. Je ré-
« duirai la montagne de Séhir en désolation et en
« désert, et je retrancherai d'elle les allants et
« les venants[82]. Je te réduirai en désolations éter-
« nelles et tes villes ne seront plus habitées[83].
« Lorsque toute la terre se réjouira, je te réduirai
« en désolation. Tu seras désolée, ô montagne de
« Séhir, et même toute l'Idumée entièrement; on
« connaîtra que je suis l'Eternel[84]. Idumée sera
« réduite en désert[85] à cause de trois crimes d'E-
« dom, même à cause de quatre; je ne révoque-
« rai point ceci[86]. » — « Ainsi a dit le Seigneur l'E-
« ternel touchant Edom : Voici, je te rendrai petit
« entre les nations et tu seras fort méprisé. L'or-
« gueil de ton cœur te trompe, toi qui habites
« dans les fentes des rochers, qui sont ta haute
« demeure. Je ferai périr les sages au milieu
« d'Edom, et la prudence dans la montagne d'E-
« saü. La maison de Jacob possèdera ses posses-
« sions, mais il n'y aura rien de reste dans la
« maison d'Esaü[87]. J'ai mis les montagnes d'Esaü
« en désolation et exposé son héritage aux dra-
« gons du désert. Que si Edom dit : Nous avons
« été appauvris, mais nous retournerons, nous
« rebâtirons les villes ruinées; ainsi a dit l'Eter-

(80) Ezéchiel, XXV, 13. — (81) Ibid., XXXV, 1-4.
(82) Ibid., 7. — (83) Ibid., XXXV, 9. — (84) Ibid., 14-15.
(85) Joël, III, 19. — (86) Amos, I, 11.
(87) Abdias, I, 1-3, 8, 17, 18.

« nel des armées : Ils rebâtiront, mais je les dé-
« détruirai et on les appellera le pays de mé-
« chanceté [88]. »

Existe-t-il donc quelque part un pays jadis riche et peuplé qui ait été frappé d'un tel excès de désolation? Oui, et ce pays est l'Idumée, et le territoire des descendants d'Esaü nous offre une preuve aussi frappante de la divine autorité des Ecritures, que l'a déjà fait le sort des enfants d'Israël. L'Idumée était située au sud de la Judée et de Moab; elle confinait à l'est avec l'Arabie Pétrée, nom sous lequel elle a été englobée dans la dernière partie de son histoire, et elle s'étendait au sud jusqu'au golfe oriental de la Mer-Rouge. Un seul extrait de Volney fera ressortir également et la vérité de la prophétie et le fait qui en est l'accomplissement : Ce pays n'a été visité par aucun voyageur; cependant il mériterait de l'être; car d'après ce que j'ai ouï dire aux Arabes de Bâkir et aux gens de Gaza qui vont à Màân et au Karak sur la route des pélerins, il y a au sud-est du lac Asphaltite (la Mer-Morte), dans un espace de trois journées, plus de trente villes ruinées, absolument désertes. Plusieurs d'entre elles ont de grands édifices, avec des colonnes qui ont pu être des temples anciens, ou tout au moins des églises grecques. Les Arabes s'en servent quelquefois pour parquer leurs troupeaux; mais plus souvent ils les évitent, à cause des énormes scorpions qui s'y trouvent. On ne doit pas s'étonner de ces traces de population, si l'on se rappelle que ce fut là le pays des Nabathéens qui furent les plus puissants des Arabes, et des *Iduméens* qui, dans le dernier siècle de Jérusalem, étaient presque aussi nombreux que les Juifs; témoin le trait cité par

(88) Malachie, I, 3, 4.

Josèphe, qui dit qu'au bruit de la marche de Titus contre Jérusalem il s'assembla tout-à-coup trente mille Iduméens qui se jetèrent dans la ville pour la défendre.

Il paraît qu'outre un assez bon gouvernement ces cantons eurent encore pour mobile d'activité et cause de population une branche considérable de commerce de l'Arabie et de l'Inde. On sait que dès le temps de Salomon les villes d'Astioum-Gâber (Esion-Gâber) et d'Aïlah (Eloth) en étaient deux entrepôts très fréquentés; ces villes étaient situées sur le golfe adjacent de la Mer-Rouge, où l'on trouve encore la seconde avec son nom, et peut-être la première dans *el-Agabé* ou *la fin* (de la mer). Ces deux lieux sont entre les mains des Bédouins qui, n'ayant ni marine ni commerce, ne les habitent point; mais les pélerins du Kaire qui y passent rapportent qu'il y a à el-Agabé un mauvais fort[89]. Les Iduméens, à qui les Juifs n'enlevèrent ces ports que par époques passagères, durent en tirer de grands moyens de population et de richesse; il paraît même qu'ils rivalisèrent avec les Tyriens qui possédaient en ces cantons une ville dont le nom est inconnu, sur la côte de l'*Hedjaz*, dans le désert de Tih, la ville de Faran, et sans doute el-Tor, qui lui servait de port. De là les caravanes pouvaient se rendre en Palestine et en Judée (en traversant l'Idumée) dans l'espace de huit à dix jours; cette route, plus longue que celle de Suez au Kaire, l'est infiniment moins que celle d'Alep à Basra[90].

Voilà un témoignage qui n'admet pas le plus léger doute sur son impartialité; il est impossible d'y rien trouver à redire, et cependant elle pèse de tout son poids en faveur de la véracité de ces

(89) Ce port appartient maintenant au pacha d'Égypte.
(90) Volney, ch. XXXI, p. 317, 318, 319.

prophéties extraordinaires. Que les Iduméens aient été une nation nombreuse et puissante plusieurs siècles après l'émission des prophéties ; qu'ils aient eu, de même au jugement de Volney, un assez bon gouvernement; que l'Idumée ait contenu un grand nombre de villes ; que ces villes soient aujourd'hui absolument désertes ; que leurs ruines soient le repaire des scorpions ; que les Iduméens aient été une nation commerçante et aient possédé des entrepôts très fréquentés; que ce pays offre pour aller aux Indes une route plus courte que le chemin ordinaire, et que cependant il n'ait été visité par aucun voyageur ; ce sont autant de faits avancés et prouvés par le témoignage involontaire de l'habile auteur des Ruines.

L'Idumée avait été constituée en royaume longtemps avant que celui d'Israël existât ; elle avait été gouvernée d'abord par des chefs et des princes, ensuite successivement par huit rois, plus tard encore par des chefs, avant qu'aucun roi eût régné sur les enfants d'Israël [91]. Sa fertilité et sa civilisation se trouvent clairement indiquées non-seulement dans la bénédiction d'Esaü dont la demeure devait être « au milieu d'un terroir gras, arrosé de la rosée des cieux d'en haut », mais aussi dans la condition que fit Moïse lorsqu'il sollicita pour les Israëlites la permission de traverser les frontières : « Nous ne passerons point, dit-il, par les champs ni par les vignes ; » et encore dans le tableau qui nous est fait de la richesse et des troupeaux que possédait un individu de ce pays, à une époque probablement très éloignée [92]. Il n'y a aucun doute que les Iduméens ne fussent un peuple riche et puissant. Ils faisaient souvent la guerre aux Israëlites et se liguèrent contre eux

(91) Genèse, XXXVI, 31-43.
(92) Ibid., XXVII, 39. — Nombres, XX, 17. — Job, XLII, 12.

avec leurs autres ennemis. David les soumit et les fit beaucoup souffrir; grand nombre d'entre eux furent dispersés dans les contrées adjacentes, particulièrement dans la Phénicie et dans l'Egypte. Mais pendant la décadence du royaume de Judée, et déjà quelques années avant sa chute, les Iduméens s'emparèrent d'une partie du territoire des Juifs et étendirent leurs possessions au sud-ouest de la Judée. Et quoique maintenant aucune gloire ne s'attache au nom de l'Idumée, qui n'existe plus que dans l'histoire ancienne, cependant le premier des poëtes de Rome ne la jugea pas indigne de ses louanges :

> Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas.
> Virg., Géorg., III, 12.

Et Lucain en dit :

> . . . . . Arbustis palmarum dives Idume.
> Pharsal., III, 216.

L'Idumée, comme royaume, peut pourtant montrer ses titres à une plus grande célébrité que celle que put lui procurer la multitude de ses troupeaux ou la beauté de ses palmiers.

La célèbre ville de Pétra, nommée ainsi par les Grecs à cause de son site rocailleux, était située dans le territoire du pays d'Edom [93]. Il y a des

(93) Le nom de cette capitale, dans toutes les différentes langues, signifie rocher ou roc, et c'est ainsi que Strabon, Edrissi et les SS. Ecritures en parlent. La Pétrée, dit Bochart, tire son nom de sa capitale, Pétra, en hébreu Sélah et en arabe Hagar. Cette ville fut ainsi nommée à cause des rochers et des montagnes qui la dominaient. La population arabe dit encore aujourd'hui que les maisons de Pétra étaient toutes bâties dans le roc. Bochart, Phaleg., l. IV, c. CXXVII, édit. Lugd. 1712.

Par rapport à l'allégorie dont parle saint Paul (Galates, IV, 25), comme l'a remarqué Josèphe, il est intéressant de savoir que les Nabathéens étaient les descendants d'Ishmaël, fils d'Hagar. Or, la prophétie qui menace Edom d'une perpétuelle désolation peut servir de commentaire à l'allégorie dont nous venons de parler; et cette allégorie elle-même serait un véritable enseignement, si, pén-

preuves certaines qu'elle était une des villes d'Edom [94] et la métropole des Nabathéens, qui, à ce que dit Strabon, formaient une même nation [95], et que les Iduméens possédaient le même pays et étaient gouvernés par les mêmes lois [96]. Le docteur Vincent, en parlant de l'ancien commerce de Pétra, avant qu'on eût découvert ses ruines, dit : Pétra est la capitale d'Edom ou de Séhir, l'Idumée ou l'Arabie Pétrée des Grecs, le Nabathé que les géographes, les historiens et les poètes regardent comme la source des plus précieuses denrées de l'Orient [97]. A toutes les époques, les caravanes venant de Minée dans l'intérieur de l'Arabie, et de Gerrha sur le golfe persique, et d'Hadramaut vers l'Orient, ont considéré Pétra comme leur centre commun. Et depuis Pétra le commerce semblait s'étendre de tous côtés, vers l'Egypte, la Palestine, la Syrie, par Arsinoë, Gaza, Tyr, Jérusalem, Damas, et nombre d'autres routes qui aboutissaient toutes à la Méditerranée [98]. Il est très facile de prouver que ce sont les Tyriens et les Sydoniens qui ont les premiers porté les productions des Indes à toutes les nations voisines de la Méditerranée, et qu'ainsi les Tyriens tiraient toutes leurs denrées de l'Arabie. Mais si l'Arabie était le centre de ce commerce, c'était vers Pétra

tré du caractère de vérité prophétique qu'elle présente, le lecteur voulait faire un rapprochement entre l'état moral et définitif des enfants de la femme esclave et ceux de la femme libre.

(94) Comme Pétra deviendra plus tard l'objet d'une attention particulière, on peut ici citer quelques paroles des anciens auteurs qui se rapportent à cette ville. Πετρα εν γη Εδωμ της Αραβιας. (Eusebii Onomast.)

Petra Arabiæ internæ Edom (Hiéron). — Vide Relandi Palæstinam, t. I, p. 70.

(95) Strabon, l. XVI, p. 775, édit. de Paris, 1620. — (96) Ibid., 760.

(97) Commerce des Anciens, par Vincent, vol. II, p. 263.

(98) Agatharchides, Huds, p. 57. — Hist. nat. de Pline, l. VI, ch. XVIII.

que se dirigeaient tous les Arabes des divers points de la vaste péninsule [99].

Environ 800 ans avant Jésus-Christ, Amazias, roi de Judée, s'empara de Sélah ou Pétra (ces deux mots signifient, l'un et l'autre, rocher), après avoir tué 10,000 Edomites [1]. Cinq cents ans après, cette ville résista aux assauts réitérés de Démétrius, qui s'en était approché à l'improviste, dans l'espoir de la prendre par surprise; et ce même conquérant, qui plus tard parvint à prendre Babylone, se vit obligé de lever le siége de la capitale d'Edom [2]. Pétra, après s'être soumise aux Arabes Nabathéens, devint la capitale de l'Arabie, ou du moins de l'Arabie Pétrée; et les rois qui y régnèrent sous le nom d'Obodas et d'Arétas prirent successivement le titre de rois d'Arabie. Trois cents ans après le dernier des prophètes, c'est-à-dire environ un siècle avant l'ère chrétienne, Alexandre Jannée, roi de Judée, après s'être emparé de plusieurs villes de l'Idumée et des nations voisines, fut défait par Obodas, perdit son armée, et faillit lui-même tomber au pouvoir du vainqueur. Le deuxième roi de Pétra fut Aretas, successeur d'Obodas. Ce personnage fameux défit et tua Antiochus Dionysius, roi de Syrie, et augmenta ses états en y joignant la Calésyrie. Ce fut à cette époque qu'Hyrcan, fils d'Alexandre, se vit dépossédé de son royaume par Aristobule, son frère aîné. Antipater, riche Iduméen, et père d'Hérode-le-Grand, conseilla à Hyrcan d'implorer le secours du roi d'Arabie, et le mena à Pétra, où était situé le palais d'Aretas [3].

Hyrcan s'étant engagé, aussitôt qu'il aurait

(99) Vincent, p. 260, 262, 264. — (1) II. Rois, XIV, 7.
(2) Diod. Sic., t. VIII. — Prideaux.
(3) Josèphe, Ant., LXIV, ch. I, § 4.

reconquis son royaume, à rendre les douze villes et le territoire que son père avait enlevés aux Arabes ou Nabathéens, Aretas s'avança contre Aristobule à la tête de 50,000 hommes, et le vainquit. Il se dirigea alors sur Jérusalem, où, ayant réuni ses forces à celles des Juifs, il pressa vigoureusement le siège du temple, et ne le leva qu'à l'approche des Romains qui venaient au secours des assiégés. Au dire de Strabon, Pétra, soit avant, soit après l'ère chrétienne, ne cessa jamais d'être gouvernée par des rois de la race d'Obodas ou de celle d'Aretas; seulement ils s'associèrent un prince ou procurateur, avec le titre de frère [4]. Au commencement du second siècle, Pétra, bien qu'elle eût perdu son indépendance, et qu'elle fût alors la capitale d'une province romaine, était toujours réputée la métropole de l'Arabie; et, comme l'attestent plusieurs médailles, l'empereur Adrien ajouta son nom à celui de cette ville [5]. Elle fut longtemps la capitale de la troisième Palestine, *Palestina tertiana, sive salutaris*, et, comme telle, elle était le siège métropolitain des quinze villes dont cette province se composait [6].

L'ancien état de l'Idumée ne peut pas être aussi bien constaté de nos jours par les récits historiques qui nous restent de son ancienne splendeur que par les merveilleux vestiges que nous trouvons de sa capitale, et par les nombreuses traces de villes et de villages qui nous montrent indubitablement que sa population était jadis considérable [7]. — « Il est donc clairement

(4) Strabon, p. 779.
(5) Petra est Arabiæ metropolis; extant nummi, in quibus ΑΔΡΙΑΝΗ ΡΕΤΡΑ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ legitur, etc. Relandi Palestina, t. II, p. 931. — (6) Ibid., t. I, p. 315.
(7) Burckhardt, p. 436.

démontré que la terre d'Edom existait dans un état bien différent de la désolation universelle qui la caractérise maintenant, et qui fut annoncée par les prophètes bien des siècles avant qu'elle arrivât véritablement; mais de plus, il y a d'autres prédictions qui se rapportent à elle, surtout celles que renferme le XXXIVe chapitre d'Isaïe, qui parlent des temps où les enfants d'Ésaü la posséderont à toujours, et aussi de l'année de rétribution pour soutenir le droit de Sion. » Quelque dangereux qu'il soit maintenant de parcourir l'Idumée, quelque difficile qu'il soit de constater la vérité des faits qui la concernent et de préciser les circonstances de son état actuel, cependant on est parvenu à s'assurer que la malédiction de Dieu est tombée sur elle, que sa sentence s'est accomplie, et que, bien que l'homme lui-même ait été l'instrument entre les mains du Tout-Puissant pour l'accabler de tant de fléaux, cependant tout est en parfait accord avec les prédictions des prophètes inspirés.

Il y a une prophétie relative à l'Idumée qui doit, plus que toutes les autres, attirer notre attention, parce qu'elle explique la cause de la difficulté que nous trouvons à obtenir une connaissance exacte et approfondie de l'état intérieur du pays. « Il n'y aura personne qui passe par elle à « jamais. Je réduirai la montagne de Séhir en dé« solation. Je retrancherai d'elle les allants et « les venants. » L'ancienne importance de l'Idumée dépendait en grande partie de son commerce. Touchant à l'est à l'Arabie, et à l'Égypte au sud-ouest, et formant du nord au sud une voie de communication directe et facile entre Jérusalem et ses possessions sur la Mer-Rouge, entre la Syrie et les Indes, par les vallées d'El-Ghor et d'El-Araba, qui s'étendaient par une extré-

mité jusqu'aux bords de la Mer-Rouge, et par l'autre jusqu'à Elath et à Esiongaber, sur le golfe élanitique de la Mer-Rouge, on peut regarder l'Idumée comme formée pour être le centre du commerce de l'Orient. Une voie romaine traversait l'Idumée depuis Jérusalem jusqu'à Akaba, et une autre d'Akaba à Moab [8]. Quand ces routes furent construites, plusieurs siècles antérieurement à ces prédictions, comment aurait-il été possible de concevoir l'idée qu'un jour viendrait où personne n'y passerait? Plus de sept cents ans après l'époque de cette prophétie, Strabon rapporte que son ami Athénodore le philosophe, qui visita Pétra, y rencontra plusieurs Romains et d'autres étrangers [9]. Cette prédiction est encore plus remarquable, quand on la lie à une autre où il est bien entendu que des voyageurs « traverseront » cette contrée, puisqu'il est dit que « quiconque passera près d'elle sera « étonné. » Et les routes d'Hadji (les routes des pélerins) depuis Damas jusqu'au Kaire et la Mèque, l'une à l'orient, l'autre au sud de l'Idumée, touchent à la frontière dans toute son étendue; on la côtoie sans traverser le pays.

On pourrait croire facilement que les paroles de la prédiction annoncent seulement que l'Idumée cessera d'être le centre du commerce de beaucoup de nations, et que ses places si fréquentées ne seront plus des entrepôts de luxe et de trafic; et il ne serait pas difficile de démontrer même à l'esprit le plus sceptique combien, dans ce sens restreint, la prédiction a été généralement accomplie. Mais le fait auquel elle se rapporte exige que la prophétie soit littéralement comprise et accomplie dans tous ses détails. Le fait étant

(8) Cartes des Voyages de Burckhardt. — (9) Strabon, p. 775.

en lui-même négatif, il nécessite un examen plus minutieux et plus exact que s'il s'était agi d'une observation ou d'une découverte qu'une simple description aurait pu prouver. — Ainsi donc, au lieu de nous contenter de citer telle ou telle autorité, nous allons présenter au lecteur des preuves aussi remarquables que les prophéties, et qui tendent involontairement à établir l'exactitude de ce fait pour les siècles passés. C'est pour les siècles à venir qu'est réservé l'entier accomplissement de ces prophéties.

Volney, qui pénétra à l'ouest de l'Idumée, fait la remarque que ce pays n'a jamais été visité par aucun voyageur, et cette remarque, qui n'est que la répétition de ce qu'il a ouï dire aux Arabes de cette contrée, n'a pas échappé à l'attention du lecteur. — Dès que Burckhardt eut mis le pied sur le territoire des Iduméens, dont il marque exactement les limites, il dit qu'il se vit sans protection au milieu d'un désert où aucun voyageur n'avait pénétré avant lui [10]. Pour la première fois pendant tout le cours de ses voyages, il eut un sentiment de crainte, et sa route était la plus périlleuse qu'il eût jamais parcourue [11]. M. Joliffe, qui visita les bords septentrionaux de la Mer-Morte, en parlant de la contrée qui s'étend au sud, dit que c'est une des parties les plus sauvages et les plus dangereuses de l'Arabie. Il ajoute qu'il était impossible d'y faire aucune recherche [12]. — Sir Frédéric Henniker, dans ses notes datées du mont Sinaï, au sud de l'Idumée, rend un témoignage éclatant à l'accomplissement de la prophétie, tout en racontant un fait qui d'abord y semblerait contraire. « Seetzen imagina d'écrire sur un morceau de papier collé contre le

(10) Burckhardt, p. 421. — (11) Ibid., p. 400.
(12) Lettres sur la Palestine, vol. I, p. 129.

mur, qu'il a traversé le pays en ligne droite, entre la Mer-Morte et le mont Sinaï (à travers l'Idumée) « voyage que personne n'avait encore fait[13] ». Cette nouvelle fut d'autant plus intéressante pour moi, que déjà je m'étais décidé à tenter la même route, qui me parut devoir être la « plus courte, » pour me rendre à Jérusalem. Le chevalier Frediani, que j'avais rencontré en Égypte, voulut me persuader qu'elle était impraticable, qu'il avait lui-même eu cette intention, et qu'après un délai de cinq semaines il s'était vu forcé de renoncer à son entreprise. — Pendant que j'étais encore occupé de ce chiffon de papier, le supérieur vint me rendre visite; il me dit encore que mon projet était impraticable, mais à la fin il promit de me chercher des guides. — J'avais essayé en vain de persuader à ceux qui m'avaient conduit depuis Edom de m'accompagner dans ma nouvelle route. L'idée du danger les effrayait. » Il trouva enfin des guides, qui à force de prières et d'argent, promirent de le conduire par la route qu'il voulait faire; mais enfin, subjugués par leurs craintes, ils le trompèrent et le menèrent vers la côte de la Méditerranée, à travers le désert de Gaza[14].

Il nous reste encore à donner le détail des nombreuses difficultés que le voyageur rencontre aussi sur une autre route, qui semble la plus directe et la plus rapprochée de la Judée, lorsqu'il veut pénétrer dans l'ancien royaume d'Idumée; difficultés qui ne se rencontreraient probablement dans aucune autre partie de l'Asie, et certainement dans aucune autre partie du monde. Les capitaines Irby et Mangles, ayant échoué dans toutes leurs tentatives pour obtenir le consente-

(13) Burckhardt, p. 553.
(14) Voyages de sir Frederic Henniker, p. 223-224.

ment ou le secours des autorités publiques de Constantinople, Damas, Jérusalem et Jaffa, et quoique avertis du danger qu'ils auraient à courir de la part des Arabes sauvages et faux, se décidèrent à visiter seuls les ruines de Pétra; s'étant pourvus de chevaux et de munitions, et vêtus de costumes arabes, au nombre de onze, y compris les domestiques et les guides, ils se décidèrent à tenter fortune auprès du cheik d'Hébron. Il commença par leur promettre ce qu'ils demandaient, puis, « effrayé à la pensée de sa propre témérité, » il leur refusa et secours et protection. — On offrit en vain de l'argent aux guides. — Il fut donc impossible de trouver la moindre facilité [15].

Nous avons encore une preuve de la difficulté qui existe non pas pour traverser l'Idumée (les voyageurs n'y ont jamais songé), mais pour entrer sur son territoire, dans la conduite d'une tribu arabe qui offrit plus tard de les accompagner et de les protéger jusqu'à Kerek, à un prix assez raisonnable, mais qui se refusa nettement et positivement à les conduire à aucun pays au-dedans des limites d'Edom. — Nous leur offrimes 500 piastres pour nous conduire à Wady Mousa; mais rien ne put les y déterminer. Ils nous dirent qu'ils n'iraient pas, quand nous leurs donnerions 5,000 piastres, parceque, disaient-ils, de quoi sert l'argent à un homme qui perd la vie [16]? Ayant à la fin obtenu la protection d'un chef arabe intrépide et de sa suite, les voyageurs arrivèrent jusqu'aux frontières de l'Idumée; mais alors leur marche fut arrêtée de la manière la plus décidée et la plus menaçante. Le cheik de Wady

(15) Voyages à Constantinople en 1813, par Macmichael. Appendix, p. 199.
(16) Irby et Mangles, p. 349.

Mousa et son peuple firent serment qu'ils ne leur permettraient pas d'avancer, et qu'ils ne leur laisseraient pas boire de leur eau, ni passer par leur territoire. Le chef arabe qui les avait pris sous sa protection jura de son côté qu'ils boiraient de l'eau de Wady Mousa, et qu'ils iraient où bon lui semblerait.

Plusieurs jours se passèrent ainsi en prières, en intrigues et en menaces; tout fut également infructueux. La détermination et la persévérance de l'un des partis furent égalées par la résistance et l'opiniâtreté de l'autre. Les artifices, les arguments et les mensonges d'Abou Raschid, le chef intrépide qui avait pris les voyageurs sous sa protection, et dont rien ne pouvait dompter l'opiniâtreté, ayant manqué leur but, il envoya des messagers vers tous les camps soumis à son influence, rejeta toute espèce d'arrangement avec l'ennemi, résista aux remontrances de ses serviteurs, et se décida à faire par force ce qu'il avait juré d'accomplir. — A la fin cependant on permit aux voyageurs de poursuivre en paix leur route; on leur accorda un court espace de temps pour visiter les ruines; mais on apercevait de tous côtés sur les hauteurs des troupes d'Arabes qui épiaient leurs mouvements. — Abou Raschid lui-même en fut effrayé; il avait perdu son calme, et priait les voyageurs de partir. Il y eut donc beaucoup de choses qu'il leur fut impossible de visiter; et même on ne leur accorda pas le temps de visiter les ruines d'un grand temple qu'on apercevait dans le lointain. — Ils ne passèrent pas par l'Idumée.

Ainsi, Volney, Burckhardt, Joliffe, Henniker, et les capitaines Irby et Mangles, non-seulement rendent témoignage de la vérité du fait qui est l'accomplissement de la prophétie, mais encore racontent

une variété de circonstances qui prouvent toutes que l'Idumée, si longtemps le rendez-vous de toutes les nations, est maintenant environnée de dangers pour tous les voyageurs qui veulent « y passer » ; les Arabes même qui habitent aux environs, et qui sont accoutumés aux dangers du désert, craignent de pénétrer dans l'intérieur ou d'y conduire des étrangers. Cependant, dans aucun des différents récits, on ne trouve une seule allusion aux prophéties de la Bible, et ce témoignage est aussi peu suspect et aussi indépendant qu'il est abondant et clair.

Il y eut peu de pays aussi fréquentés que le fut pendant longtemps l'Idumée, et peu de villes aussi renommées, comme centre de commerce, que l'était sa capitale ; et depuis un grand nombre de siècles il n'y a point de pays qui soit aussi abandonné, ou plus complètement privé des avantages de la civilisation et du commerce [17]. Qui aurait pu prévoir et prédire un tel contraste si ce n'est Celui dont la prescience est parfaite en toutes choses? Mais quoique, depuis des siècles, personne ne passe par ce pays, cependant le sens de la prédiction indique clairement que cet état de désolation devait être connu, et que le temps viendrait où des personnes visiteraient le pays, et qu'on y trouverait l'accomplissement de toutes les autres prophéties qui le regardent.

L'époque à laquelle se rapportent toutes les malédictions prononcées contre Edom, c'est-à-dire « l'année de rétribution pour maintenir le droit de Sion » (Esaïe, XXXIV, 8), n'est pas encore

(17) La peste faisait de grands ravages parmi les fellahs de Wadi-Mousa, à l'époque où MM. de Laborde et Linant visitèrent la Pétrée. Cependant des menaces continuelles leur étaient faites, et ils ne jugèrent pas prudent d'y séjourner au-delà d'une huitaine de jours; après quoi, ils se mirent en route pendant la nuit, de peur qu'on ne leur enlevât le fruit de tous leurs travaux.

venue, et l'Idumée doit être encore le théâtre d'autres jugements qui fondront en même temps sur toutes les nations et sur toutes les armées, et auxquels tout le monde habitable est sommé de prêter l'oreille. (Esaïe, XXXIV, 1-10).

« L'Idumée sera désolée de génération en gé« nération. » — La Judée, le pays d'Ammon et celui de Moab présentent de si abondantes preuves de leur ancienne fertilité, qu'un esprit réfléchi se demande comment les efforts de l'homme ont pu parvenir à paralyser pendant tant de siècles tous les efforts de la nature. Mais la désolation de l'Idumée est tellement complète que l'on commence tout d'abord par s'étonner de ce qu'une aussi vaste région, entièrement sauvage et déserte, ait jamais été couverte de villes, et habitée pendant des siècles par un peuple riche et puissant. Son aspect actuel donnerait un démenti formel à son ancienne histoire, si la véracité de cette histoire n'était démontrée par des restes d'une ancienne culture, par des vestiges de murs et des routes pavées, et par les ruines de villes que l'on retrouve partout sur le sol de ce pays dévasté.

Beaucoup de circonstances ont contribué comme autant de causes à rendre complète la désolation d'Edom; l'anéantissement de tout commerce, l'absence de moyens artificiels pour arroser les vallées, la destruction de toutes les villes, le dépouillement du pays par les Arabes, tant qu'il y a eu quelque chose de reste, l'effet des rayons ardents du soleil, depuis un grand nombre de siècles, sur un sol que n'ombragent pas même les plus petits arbustes, l'envahissement continuel du terrain par le sable de la Mer-Rouge, ce qui a absorbé toute l'humidité, et desséché pendant l'été les petites sources et les ruis-

seaux ; toutes ces causes ont concouru à rendre « Edom désolé de génération en génération. »

Le récit que nous fait Volney prouve combien en effet cette désolation est complète, et Seetzen, d'après ce qu'il parvint à apprendre à Jérusalem, en rend le même témoignage [18]. Depuis les frontières d'Edom, les capitaines Irby et Mangles ne virent qu'une vaste étendue qui frappe le voyageur par son lugubre et singulier aspect de désert. — L'extrait suivant, dans lequel Burckhardt décrit ce qu'il a vu dans diverses parties de l'Idumée, ne saurait être mieux analysé que par les paroles mêmes du prophète. En parlant de ses limites orientales et de l'Arabie Pétrée, Burckhardt dit : On pouvait avec justesse la nommer Pétrée, non-seulement à cause de ses montagnes rocailleuses, mais encore à cause de la plaine élevée dont j'ai déjà parlé, et qui, couverte d'énormes pierres, ressemble à un désert, quoiqu'elle soit susceptible de culture ; de distance en distance elle est parsemée de plantes sauvages ; sans doute qu'autrefois elle était fort peuplée, car on trouve partout sur la route d'Hadj beaucoup de restes de villes et de villages, entre Maan et Akaba aussi bien qu'entre Maan et les plaines d'Hauran, où l'on rencontre aussi beaucoup de sources d'eaux. Maintenant toute cette contrée est déserte, et Maan (Théman) [19] est le seul endroit habité qui s'y rencontre [20]. « J'étendrai ma main sur toi, ô montagne de « Séhir, je te réduirai en désolation et en désert ; « j'étendrai ma main sur Edom et je la réduirai « en désert depuis Théman. »

Dans l'intérieur de l'Idumée, où l'on voit encore, dit Burckhardt, les ruines de quelques anciennes

(18) Seetzen, p. 46.
(19) Voyez la Carte des Voyages de Burckhardt.
(20) Burckhardt, p. 436.

villes, et dans toute la grande vallée qui s'étend depuis la Mer-Rouge jusqu'à la Mer-Morte, et qui sans doute présentait autrefois un aspect bien différent, toute l'ancienne plaine n'offre à l'œil qu'une étendue de sables mouvants, dont la surface uniforme n'est interrompue que par de légères ondulations et par de petites collines. Il paraîtrait que ce sable a été apporté des bords de la Mer-Rouge par les vents du sud, et les Arabes m'ont dit qu'au delà de la latitude d'Ouadi Mousa les vallées présentaient le même aspect. Il y a des endroits de la vallée où le sable est très profond; il ne reste plus le moindre vestige de l'art ou du passage de l'homme; quelques arbres croissent au milieu du sable; mais la profondeur de ce sable s'oppose à toute apparence de végétation ou d'herbe. « S'il était entré chez toi « des vendangeurs, ne t'auraient-ils point laissé « de grapillage? des larrons de nuit n'auraient « pris que ce qui leur aurait suffi; mais j'ai fouillé « Esaü. » En remontant les plaines à l'occident, plus élevées que celle de l'Arabie, nous eûmes devant les yeux une immense étendue de pays désert, entièrement couvert de cailloux noirs; çà et là se dessinait une petite ligne de coteaux [21]. « J'étendrai sur l'Idumée le cordeau de confusion « et le niveau du désordre. »

Dans la description que Burckhardt fait des différentes villes de l'Idumée, il parle des ruines d'une grande cité dont il ne reste que des débris de murailles et des monceaux de pierres, de celles de plusieurs villages des environs [22], d'une ancienne ville construite en blocs taillés de pierre siliceuse, et des ruines considérables de Gherandel Arindela, une des villes de la « Pa-

(21) Burckhardt, p. 442, 444. — (22) Ibid., 418

læstina Tertia »[23]. Il énumère les endroits suivants dans le Djebal Shera (Mont Séhir), au sud et au sud-ouest d'Ouadi Mousa : Kalaat, Djerba, Basta, Eyl, Ferdakh, Anyk, Bir el Beytar, Shemakh et Syk. Thoana exceptée, il ne reste pas vestige des villes[24] indiquées dans la carte de d'Anville[25].

M. de Laborde a passé sur les ruines d'Elana, ville de l'Ouadi (vallée) Pambouchebe; il a passé sur celles d'une autre ville de l'Ouadi Sabra où l'on voit encore les ruines d'un théâtre et celles de plusieurs temples. A Ameime, où ce voyageur est allé, l'on découvre à chaque pas d'anciennes citernes creusées dans le roc, et où l'eau arrivait par des aqueducs de neuf milles de longueur. « Je réduirai tes villes en désert, et tu ne seras « que désolation. O montagne de Séhir, j'étendrai « ma main contre toi, et je te réduirai en désola- « tion et en désert. » (Ézechiel, XXXV.)

Le dernier des prophètes, Malachie, qui écrivit deux cents ans après Ezéchiel, et plus de trois cents ans après Esaïe, dit de l'héritage d'Esaü « qu'il serait exposé aux dragons du désert ». Mais il ajoute : « Que si Edom dit : Nous avons « été appauvris, mais nous retournerons et nous « rebâtirons les lieux qui ont été détruits; ainsi a « dit l'Éternel des armées : Ils rebâtiront, mais « je les ruinerai. » Dans la description que Diodore fait de l'invasion de la terre d'Edom par Démétrius, environ trois cents ans avant l'ère chrétienne, il dit que ce pays n'était qu'un désert, et que les habitants n'y avaient pas de maisons; la

(23) Burckhardt, p. 441.

(24) Dans la carte dont nous parlons, ces villes portent les noms suivants : Elusa, Tamara, Zoara, Thoana, Necta, Phénon, Suzuma, Carcaria, Oboda, Berzumma, Lysa, Gypsaria, Zodocata, Gerasa, Havara, Præsidium, ad Dianam, Œlana, Asion Gaber.

(25) Burckhardt, p. 443, 444.



VUE GÉNÉRALE DE PÉTRA, PRISE DU NORD-EST.

seule ville dont il fasse mention est Pétra. Néanmoins, les noms des villes de l'Arabie Pétrée, énumérées par Josèphe, comme existantes du temps de l'invasion de la Palestine par les Romains; les noms des quinze villes de la Palæstina Tertia, dont Pétra était la capitale et le siège métropolitain, au temps du Bas-Empire; les villes indiquées dans la carte de d'Anville, et les ruines de plusieurs villes d'Edom, ruines dont l'existence a été constatée par Burckhardt et de Laborde, tout cela prouve qu'après avoir été appauvri, Edom retourna en effet, et rebâtit ses villes détruites. Leurs ruines, encore visibles, montrent qu'elles furent rebâties, et que, selon la prédiction, elles ont été de nouveau ruinées, et sont maintenant dans l'état de désolation le plus absolu.

Tandis que les villes de l'Idumée sont tellement désolées, qu'il règne dans leurs ruines le même vague indéfini que dans la prophétie qui les annonce (car rien n'a été prédit sur elles si ce n'est leur entière désolation, et c'est là la seule chose qui frappe l'œil des curieux), il y a cependant une exception à cette règle générale, également signalée par le prophète inspiré et par le savant voyageur

Burckhardt donne des détails pleins d'intérêt sur l'emplacement de l'ancienne ville qu'il visita, dont les ruines non-seulement tendent à prouver son ancienne splendeur, mais méritent d'obtenir une place parmi les plus curieux monuments des arts. Quoique la ville soit déserte, les restes de son opulence et de sa gloire existent encore. On voit, par exemple, un canal creusé de chaque côté de la rivière pour conduire les eaux dans la ville, un grand nombre de tombeaux, deux cent cinquante caveaux, plusieurs mausolées. Il en est un en particulier dont on parle comme

d'un ouvrage immense, colossal, et parfaitement conservé. Il contient une chambre de seize pas carrés, et de plus de vingt-cinq pieds d'élévation; sa façade est ornée d'un rang de colonnes de trente-cinq pieds de hauteur, et couronnée d'un fronton du travail le plus riche; on voit encore deux pyramides tronquées, et un théâtre capable de contenir environ 3000 spectateurs, le tout taillé dans le roc. Dans d'autres endroits, ces sépulcres sont creusés les uns au-dessus des autres, dans les flancs de rocs perpendiculaires, et il paraît impossible d'approcher du plus élevé.

La terre est jonchée partout de pierres taillées, de fondations d'édifices, de fragments de colonnes et de vestiges de rues pavées, qui indiquent clairement l'existence d'une grande ville. Sur la rive gauche du fleuve, est un terrain élevé qui s'étend à environ trois quarts de lieue, et est également couvert de semblables ruines. Sur la rive droite, plus élevée encore, on retrouve les mêmes vestiges, entre autres les restes d'un palais et de plusieurs temples. Dans les rochers escarpés, vers l'orient, on a creusé plus de cinquante sépulcres. Ce ne sont pas là les travaux d'un petit peuple, ou d'une race destinée à une destruction entière; mais un jugement avait été prononcé contre les forteresses d'Edom, et il fallait que les paroles retentissantes de la prophétie trouvassent quelque part leur accomplissement, et qu'elles fussent reconnues comme n'étant pas celles de simples mortels. « Je te rendrai petit entre « les nations; ta présomption et la fierté de ton « cœur t'ont séduit, toi qui habites dans le « creux des rochers, et qui occupes la hauteur « des coteaux; quand tu aurais élevé ton nid « comme l'aigle, je t'en ferai descendre, dit l'É- « ternel, et l'Idumée sera réduite en désolation. »

En entrant dans le défilé qui conduit au théâtre de Pétra, les capitaines Irby et Mangles font les observations suivantes : Les ruines de la ville se présentèrent ici à notre vue dans toute leur grandeur, enfermées à l'extrémité opposée par des rocs perpendiculaires, et coupées de vallées et de ravins. Le flanc des montagnes, où sont creusés d'innombrables tombeaux et même des habitations particulières (« O toi qui habites dans le « creux des rochers, Jérém. XLIX, 16 ») offrait le plus singulier spectacle que nous eussions jamais vu. — Nous arrivions et nous descendions, dit M. de Laborde, par le ravin. C'est de ce point, et en avançant un peu plus, qu'on domine l'étendue de la ville couverte de débris, et sa grande enceinte de rochers, percée de milliers de tombeaux qui forment autour comme une grande décoration. »

Les capitaines Irby et Mangles, ayant passé, de concert avec MM. Bankes et Legh, deux jours à examiner ces ruines avec soin, nous donnent encore plus de détails sur les restes de Pétra que n'en contient la description de Burckhardt, et plus la description est détaillée, plus elle s'accorde en tout point avec les paroles de la prophétie. Près de l'endroit où ils attendaient le résultat de la querelle des Arabes, le tertre élevé était couvert des deux côtés par des lignes et de solides masses de murs secs. — Les premières semblaient indiquer les traces de l'ancienne culture, et les ruines nous semblaient être les restes de tours construites pour faire le guet, pendant le temps de la récolte et de la vendange. — Tous les environs présentent de semblables restes d'industrie, et paraissent indiquer le voisinage d'une grande capitale. Un défilé étroit, environné de chaque côté par des

rocs perpendiculaires, dont la hauteur varie de 400 à 700 pieds, et qui forme, sur un espace de deux milles, une espèce de voie souterraine, ouvre à l'orient le chemin qui conduit aux ruines de Pétra. — Les rochers, ou plutôt les montagnes, s'étendent alors de chaque côté, et laissent un espace oblong où l'on voyait autrefois la capitale de l'Idumée, mais où l'on ne trouve plus maintenant qu'un monceau de débris, entourés partout, excepté au nord-est, de rochers affreux qui ne servent plus qu'à faire voir jusqu'à quel point l'orgueil de l'homme et les efforts de l'art ont voulu lutter avec la puissance de la nature. Au bord de ces précipices on a creusé, dans des blocs de rochers détachés, d'immenses sépultures, dont l'intérieur est divisé en chambres, et à l'extérieur desquels ces rochers mêmes ont été taillés en tours, en colonnes, pilastres, frises, entablements et figures d'animaux [26].

Les planches ci-jointes peuvent donner une idée de ces singulières excavations.

Cependant, quelque nombreuses qu'elles soient, elles ne font qu'une faible partie de la vaste « nécropole de Pétra ». Des tombeaux se présentent non-seulement à chaque approche ou avenue de la ville, et dans tous les précipices qui l'entourent, mais encore mêlés à tous les édifices publics et aux habitations particulières; les traits naturels du défilé se dessinent davantage à chaque pas, et les excavations et les sculptures deviennent de plus en plus nombreuses, jusqu'à ne plus présenter qu'une longue rue de tombeaux. [26] La face des rochers est taillée avec toute la symétrie et toute la régularité de l'art; on y voit des colonnes, des piédestaux, des

(26) Irby et Mangles, p. 402-407.



INTÉRIEUR D'UN TOMBEAU.
(Pétra.)

lignes de corridors adossés à la façade des rochers; des escaliers sont pratiqués dans le roc, et il y a un nombre immense de grottes qui n'étaient certainement pas des sépulcres. On trouve beaucoup d'habitations de grandes dimensions; il y en a une en particulier où l'on voit une seule chambre de soixante pieds de long et d'une largeur proportionnée; d'autres habitations d'un ordre inférieur abondent dans un des défilés qui mènent à la ville, et qui contient une espèce de faubourg creusé, auquel on parvient par des escaliers. On voit des enfoncements de trente pieds de haut, ayant un autel, ou des pyramides, des colonnes ou des obélisques; un pont jeté sur un précipice maintenant inaccessible, quelques petites pyramides taillées dans le roc, sur le sommet des hauteurs; des rigoles horizontales pour l'écoulement des eaux, pratiquées le long de la façade des rochers, et même sur le devant des habitations; en un mot, les rochers creusés en innombrables chambres de diverses dimensions, dont l'entrée est souvent embellie par tout ce que l'architecture offre de plus riche, de plus varié et de plus fantastique; tout cela réuni présente aux regards de l'homme, non-seulement l'ensemble le plus singulier que l'imagination puisse concevoir, un groupe de merveilles sans égales dans leur genre, mais encore une preuve indubitable que dans la terre d'Edom il existait une ville où l'homme avait déployé toutes ses ressources et toute son énergie, et qu'elle avait bien mérité d'être distinguée par « sa force et sa « présomption, » et qu'ainsi la description faite par le prophète est aussi exacte que l'accomplissement de la prophétie a été complet[27]. L'aridité

(27) Irby et Mangles, p. 407-437. — Macmichael, p. 228, 229.

universelle du sol et la désolation de la ville, près de laquelle aucun être vivant n'habite, semblent vérifier la malédiction prononcée contre elle. « O toi qui habites dans le creux des rochers, « etc., Edom sera réduite en désolation [28]. »

Parmi les ruines de Pétra, les mausolées et les tombeaux sont ce qu'il y a de plus remarquable; ils attestent le long règne de la royauté et l'ancienne grandeur et l'opulence du royaume; et leur nombre immense est en accord avec la nomenclature que font Moïse et Strabon des rois et des princes de l'Idumée, pendant les quinze siècles qui se sont écoulés entre leurs récits. L'architecture de beaucoup de sépulcres démontre aussi qu'ils sont d'une date plus moderne. Quelle ne doit pas avoir été, dit Burckhardt, l'opulence d'une ville qui pouvait ériger de semblables monuments à la mémoire de ses princes [29]! Mais cette longue race de rois et de grands a été depuis bien des siècles retranchée de l'Idumée; ils n'ont rien laissé pour les représenter sur la terre, excepté une multitude de tombeaux magnifiques, mais inconnus et presque invisibles. « Les magis« trats crieront qu'il n'y a plus là de royaume, et « tous les gouverneurs seront réduits à rien. »

Au milieu de tous ces mausolées, de ces tombeaux, de ces restes de temples et de palais qui forment, pour ainsi dire, un vaste tombeau où l'ancienne splendeur de l'Idumée gît enterrée, on découvre encore des vestiges d'architecture grecque ou romaine qui font voir que ces édifices ont été construits longtemps après le temps des prophètes. « Ils rebâtiront; mais je détruirai. » Jusqu'à présent les seuls renseignements que nous possédions sur l'état actuel de l'Idumée nous

(28) Irby et Mangles, p. 439. — (29) Burckhardt, p. 425.

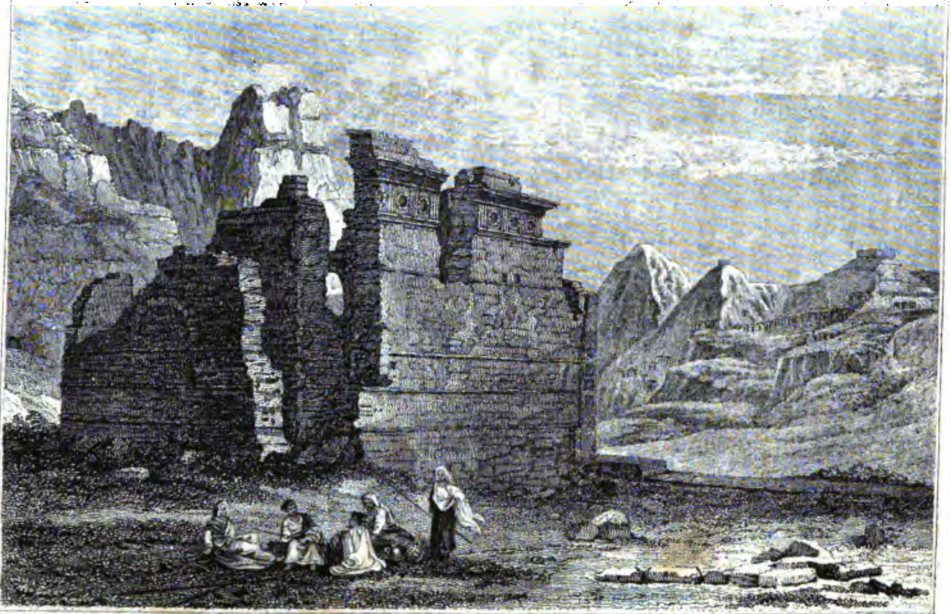
ont été donnés par Volney, qui les avait recueillis des Arabes, et quoique son témoignage ne fût pas suspect, cependant il n'était pas suffisamment détaillé pour nous faire distinguer les traits particuliers et prophétiques. Mais depuis lors, Burckhardt et les capitaines Irby et Mangles nous ont communiqué, d'après leurs observations personnelles, des détails qui jettent une grande lumière sur ce sujet et qui nous font connaître le fait remarquable des ruines d'une ville taillée, pour ainsi dire, dans le roc, et située au milieu d'un désert.

Lorsque dans les rues de Jérusalem le peuple fit entendre le cri : « Hosanna au fils de David ! » et que quelques-uns des Pharisiens dirent à Jésus : « Maître, reprends tes disciples, » il répondit : « Si ceux-ci se taisent, les pierres même crieront » ; de même, de nos jours, où l'incrédulité règne sur tant de villes et parmi tant de peuples qui rejettent l'autorité du Dieu d'Israël, et repoussent sa parole, les anciennes nations et les anciennes villes comparaissent de nouveau sur la scène comme des témoins ressuscités des morts, et qui viennent montrer la puissance que cette même parole a exercée sur leur sort, et elles crient aux nations de la terre de prendre garde de ne pas devenir à leur tour des monuments de la colère qu'elles ont méprisée. Lorsque les hommes ne voulurent pas entendre des Hosannas au fils de David, et refusèrent de rendre hommage au nom du Christ, les déserts et les rochers élevèrent leur voix, et se joignirent aux prophètes pour rendre témoignage à Jésus ; de même on a de nouveau entendu parler la capitale de l'Idumée, ainsi que d'autres capitales, et les rochers même font entendre un cri qui peut parvenir jusqu'aux extrémités de la terre.

L'auteur de cet ouvrage n'osait pas espérer,

quand il entreprit de comparer les prophéties relatives à Edom avec les renseignements que Volney était parvenu à en donner, qu'il se passât si peu de temps avant que l'accomplissement de ces prédictions fût devenu évident à tous les yeux, sans même qu'il fût nécessaire de dire : « Venez et voyez. » Mais maintenant il peut en appeler à la vue aussi bien qu'à l'intelligence de l'homme; car, au moment même où ces pages étaient sous presse, il a reçu les six premières livraisons d'un ouvrage intitulé : « Voyage de l'Arabie Pétrée par MM. Léon de Laborde et Linant[30]. » Ces livraisons contiennent de magnifiques gravures, toutes relatives aux ruines de *Pétra*, et il suffirait de les accompagner d'un passage de l'Ecriture Sainte, pour faire des beautés de l'art de puissants auxiliaires des intérêts de la religion. Ce magnifique ouvrage est maintenant terminé, et M. de Laborde, avec une bienveillance que nous aimons à publier ici, en lui témoignant notre sincère reconnaissance, nous a permis de copier plusieurs de ses planches pour les insérer dans ce volume. Ainsi donc, au lieu d'en être réduits, comme jusqu'à ce jour, à quelques maigres renseignements, on n'a maintenant qu'à jeter les yeux sur Edom, et l'on peut voir à quel point « le cordeau de confusion et le niveau du désordre » ont été étendus sur lui. Nous pouvons de la même manière contempler les ruines de la capitale de cet Edom, dont jusqu'à présent nous ignorions même l'existence. Toutes ces gravures font foi de son ancienne magnificence et du travail inconcevable qu'il a fallu, pendant une longue suite de siècles, pour construire cette multitude d'habitations, de tombeaux et de temples creusés

(30) Notre ouvrage était alors à sa treizième édition.



Malachie. I. 4. Jeremie. XLIX. 16.
RUINES D'UN TEMPLE
THE RUINS OF A TEMPLE
PETRA

dans le roc. La vérité ne parle donc point « par des lèvres trompeuses » ni par la bouche d'un sceptique; mais ce sont les rochers même qui prennent la parole, ce sont ces habitations pratiquées dans leurs profondeurs, par le travail du ciseau, et par les efforts de l'architecte, qui disent que les habitants de Pétra bâtirent postérieurement à l'ère des prophètes, mais que tous ces édifices, d'architecture grecque ou romaine, et d'autres plus anciens encore couvrent la vallée de leurs ruines, et montrent par leurs débris que l'arrêt prononcé contre eux devait s'accomplir, et que « tout a été détruit. »

La vue topographique de la contrée d'Edom, prise depuis d'El Nakb, montée escarpée au sud du Mont Hor et de Pétra, nous montre que l'Idumée n'est que désolation, « désolée de génération en génération, » et que le pays qui avait été donné à Esaü comme étant « la graisse de la « terre, » et dans lequel on construisit une multitude de villes, est maintenant « fouillé, » et que « le cordeau de confusion et le niveau du désordre « ont été partout étendus. »

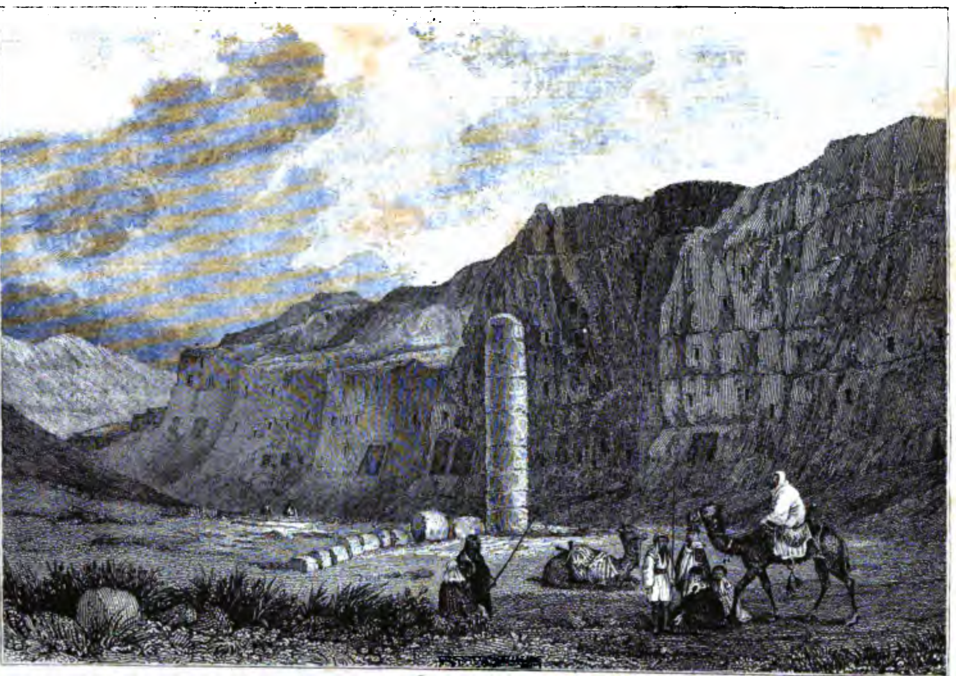
Sur la gauche du dessin, dit M. de Laborde, en remontant vers le milieu, s'étend l'Ouadi-Araba, longue plaine de sable qui descend de la Mer Morte à la Mer Rouge, dans une direction régulière et continue. On doit reconnaître, comme je l'ai déjà dit, dans cette disposition le lit d'un fleuve, et celui du Jourdain, avant l'éruption volcanique qui forma le bassin actuel de la Mer Morte. Sur la rive droite, à l'ouest, s'y joint l'Ouadi Gebb, vallée par laquelle les Fellahs de Pétra se rendent à Gaza. En appuyant à l'est (à la droite du dessin) on remarque, au milieu d'une petite plaine, le rocher isolé d'El Aase, surmonté d'un tombeau dont j'ai parlé plus haut. Plus à

droite un rocher, formant comme le premier rempart aux environs de Pétra, s'élève en forme de cône : un arbre le domine. En suivant la même direction, on rencontre le mont Hor, le plus haut rocher de la contrée, au sommet duquel est construit le Tombeau d'Aaron. C'est à l'est de ce piton, enclavé au milieu des rochers dont les masses semblent, en s'amoncelant, s'être resserrées davantage, qu'est bâtie la ville de Pétra, capitale des Nabathéens. Ce tableau, espèce de demi-panorama, est terminé par la grande chaîne de montagnes qui sépare l'Arabie Pétrée de l'Arabie déserte.

Le témoignage de M. de Laborde rehausse encore la valeur de ces précieux dessins. De l'élévation d'El Nakb, on peut juger, dit-il, de l'aspect général du pays, dont le triste et lugubre caractère est difficile à reproduire à l'aide du crayon, et il ajoute : Plusieurs prophètes avaient annoncé le malheur de l'Idumée, mais la forte parole d'Ezéchiel peut seule s'élever à la hauteur de cette grande désolation. »

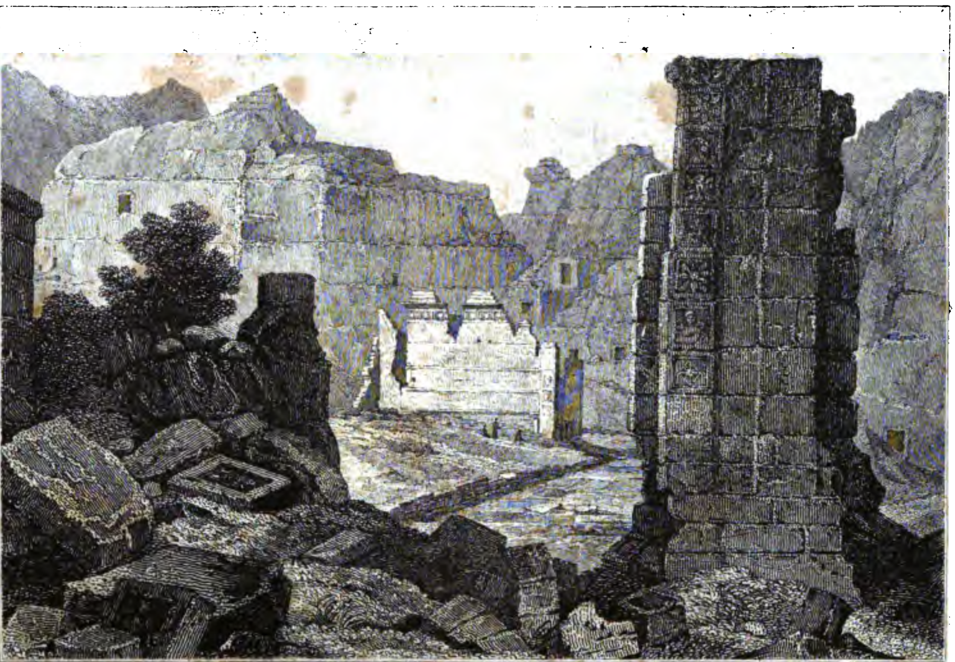
« La parole de l'Éternel me fut encore adres-« sée, et il me dit : Fils de l'homme, dresse ta « face contre la montagne de Séhir et prophétise « contre elle ; il lui dit : Ainsi a dit le Seigneur « l'Éternel : Voici, je viens à toi, ô montagne de « Séhir ! et j'étendrai ma main contre toi, et te « réduirai en désolation et en désert. Je réduirai « tes villes en déserts, et tu ne seras que désola-« tion. Et je remplirai tes montagnes de tes gens « blessés à mort ; les hommes blessés à mort tom-« beront dans tes coteaux, et dans tes vallées, et « dans tes torrents. Tu seras désolée, ô monta-« gne de Séhir ! et même toute l'Idumée entière-« ment ; et on connaîtra que je suis l'Éternel[31]. »

(31) Ézéchiel, XXXV.



Jérémie XLIX . 16.

VUE D'UNE COLONNE ISOLÉE DANS OUADI MOUSA.



Malachie, I. 4.

RUINES D'UN ARC DE TRIOMPHE

A TRIUMPHAL ARCH IN RUINS

PETRA

Une des gravures données par M. de Laborde est surtout remarquable ; on y voit le caractère unique de ce pays, et par lequel Pétra se distingue de tout autre pays dont l'histoire nous fasse connaître l'existence. L'intention principale de l'artiste était d'y représenter une colonne isolée, mais en même temps on y voit, en partie, l'Ouadi Mousa avec les rochers en perspective. — La longue muraille de rochers qui s'étend sur la droite, restreinte dans ce petit cadre, étonne encore par la prodigieuse quantité de tombes qui ornent ses parois : qu'on se figure l'impression que produit dans la nature ce tableau, quand le silence de la mort en est le seul accompagnement.

Dans la perspective, la distance rapetisse des excavations percées à une si grande hauteur, et cela même fait ressortir la vérité de la description du prophète, quand il dit que les habitants font leur nid haut comme celui de l'aigle.

Dans la note qui accompagne la vue des ruines d'un temple, il est dit que, bien qu'on voie à Pétra, outre de nombreux et gigantesques tombeaux taillés dans le roc, un grand nombre de monuments dont les ruines attestent la beauté et la magnificence, il n'y a que celui-là qui ait résisté aux ravages du temps. Situé à l'ouest de la ville et sur le bord de la rivière il présente, bien qu'en ruines, une masse imposante et riche en détails d'architecture. Il m'a paru intéressant à reproduire, dit M. de Laborde, parcequ'il présente une frise et une corniche de bon goût et qui peuvent en indiquer le style.

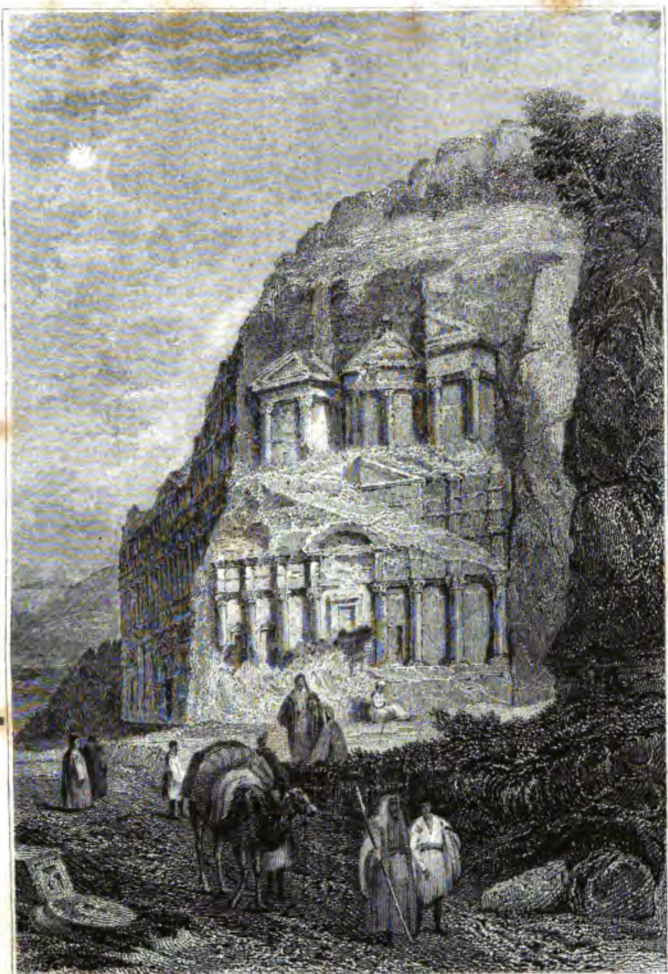
Une autre planche représente les ruines d'un arc de triomphe, sous lequel on passait pour arriver à une place, espèce de forum, et au temple qu'on trouve plus loin. On voit à travers l'arcade

du milieu le pavé antique; dans celle de droite, la rivière d'Ouadi Mousa qui s'enfonce entre les rochers. Les ornements des pilastres qui subsistent rappellent l'arc de triomphe qui termine la colonnade de Palmyre à l'est; tous les débris et quelques fragments en bas-reliefs qu'on retrouve sur le sol permettraient une restauration de ce monument.

Un des dessins, celui qui donne une vue d'un tombeau corinthien, sert en même temps de vue générale de Pétra, au nord-est, et reproduit dans un sens inverse la ligne des monuments qu'on remarque dans la vue générale prise du sud-ouest. On distingue dans le fond le théâtre et les rochers qui le dominent, au haut desquels on aperçoit un point en forme d'obélisque, espèce de signal qui se voit de tous les points de la ville.

L'ouvrage de M. de Laborde contient plusieurs tableaux des tombeaux de Pétra, d'une magnificence vraiment étonnante. — Sur un de ces édifices, nous trouvâmes, dit-il, une inscription latine en trois lignes, gravée sur l'entablement. Cette inscription, outre qu'elle est la seule que nous ayons découverte à Pétra, est importante en ce qu'elle nous donne le nom d'un magistrat, Quintus Prætextus Florentinus, qui mourut dans cette ville, étant gouverneur de cette partie de l'Arabie. Elle paraît être du temps d'Adrien ou d'Antonin-le-Pieux, c'est-à-dire plusieurs siècles après les dernières prédictions.

La description qui accompagne les vues du Khasne, l'une prise sous le péristyle et l'autre en face, est terminée par ces paroles : Quel est donc ce peuple qui ouvrait la montagne pour y apposer ainsi le sceau de sa force et de son génie? Et quel est ce climat qui dore de ses rayons les formes gracieuses de ces sculptures, sans per-



TOMBEAU CORINTHIEN.

CORINTHIAN TOMB.

(PETRA).

Jérémie XLIX.



TOMBEAU AVEC UNE INSCRIPTION LATINE.
(Pétra.)

mettre à ses hivers d'en rompre les vives arêtes, d'en amoindrir le haut relief? Tout se tait; car dans cette solitude la chouette seule a conservé son cri plaintif, et l'Arabe passe en regardant avec indifférence des travaux si habilement exécutés, en pensant avec mépris à l'inutilité de tant d'efforts, pour un but qu'il ne cherche même pas à comprendre.

« On les appellera le pays de méchanceté. » Strabon fait remarquer le contraste qui existe entre l'humeur tranquille des citoyens de Pétra et le caractère turbulent des habitants étrangers; la bonne intelligence qui régnait parmi le peuple faisait l'admiration d'Athénodore. L'or pur est changé; on ne trouve plus maintenant un semblable peuple. Burckhardt, quoiqu'il voyageât comme les Arabes, vivant dans leur société, se soumettant à toutes leurs privations, parlant parfaitement leur langue et connaissant toutes leurs habitudes, se vit réduit sur la terre d'Idumée à la seule condition qui garantit la vie du voyageur du désert; il se dépouilla de tout ce qui pouvait attirer l'attention ou exciter la cupidité, et cependant on lui prit jusqu'aux lambeaux d'étoffe dont il s'était enveloppé les chevilles des pieds, blessés par le voyage[32]. Les Arabes de cette contrée ont la réputation, dit-il, d'être des voleurs entreprenants. De même, un Motselim, qui était au service depuis vingt ans, assura les capitaines Irby et Mangles et les voyageurs qui les accompagnaient (en présence du gouverneur de Jérusalem) que les Arabes d'OuadiMousa «sont une race cruelle et traîtresse.» Il ajouta qu'ils ne se feraient pas scrupule de se servir du sang des Francs pour en composer un remè-

(32) Burckhardt, p. 438.

de. Ils purent s'assurer que cette réputation de méchanceté et de cruauté n'était pas exagérée, non-seulement par les dangers qu'ils eurent eux-mêmes à essuyer, mais encore en apprenant sur les lieux que plus de trente pélerins venant de la Barbarie avaient été massacrés à Pétra, l'année précédente, par les habitants d'Ouadi Mousa [33]. Les Arabes des déserts limitrophes, comme nous l'avons déjà vu, n'osent pas s'approcher d'eux; et les Arabes des environs d'Akaba, vers les frontières méridionales de l'Idumée, sont, à ce que disent Pococke et Burckhardt, un peuple fort méchant; c'est une horde d'insignes voleurs faisant continuellement la guerre à toutes les autres tribus [34].

Ces témoignages, rendus sans intention, prouvent assez que l'Idumée est en effet « le pays de méchanceté ».

« Les épines croîtront dans ses palais, les char- « dons et les buissons dans ses forteresses. » — Sans examiner en détail l'accomplissement littéral de cette prophétie, il suffira de dire que les chameaux des Bédouins se nourrissent des branches épineuses du Talh (gommier arabique) dont ils sont très friands; que les grandes épines de ces arbres sont extrêmement incommodes pour les Bédouins ainsi que pour leurs troupeaux, et que dans plusieurs parties de l'Idumée elles sont en si grande abondance que chaque Bédouin porte à sa ceinture une paire de petites pinces pour arracher les épines qui peuvent lui entrer dans les pieds [35]. Nous pouvons maintenant puiser dans le récit de M. de Laborde un témoignage plus direct encore : en parlant de l'état actuel de

(33) Irby et Mangles, p. 417. — Macmichael, p. 202, 234.
(34) Détails sur l'Orient, par Pococke, vol. I, p. 136.
(35) Burckhardt, p. 446.

Pétra, il dit que les épines s'élèvent aussi haut que les colonnes, que des plantes épineuses cachent aux yeux les vestiges des travaux de l'homme; l'épine ou les buissons grimpent au sommet des monuments, croissent sur leurs ruines, et cachent la base des colonnes. « Les épines croîtront dans « ses palais, les chardons et les buissons dans « ses forteresses. »

« Je te ferai petit entre les nations et mépri« sable entre les hommes. » — Quoique le pays de la méchanceté, et la retraite de bandits fameux parmi les Arabes par leur rapacité et leur cruauté, cependant, comparée aux autres nations, l'Idumée est véritablement petite, et sans population fixe, puisque tous ceux qui vivent dans ses limites n'ont ni habitations permanentes, ni moyens de subsistance assurés. A ces superbes édifices dont s'enorgueillissait jadis cette contrée, ont succédé quelques huttes rares et misérables; et toutes petites et basses qu'elles sont, elles ne paraissent exister que dans une très petite partie de l'Idumée; dans tous les autres endroits où les Arabes vont à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux, ils n'ont que des tentes pour abri. Celles qui appartiennent aux tribus les plus florissantes sont quelquefois nombreuses et grandes; mais elles ne forment que de chétives habitations, et beaucoup d'entre elles sont basses et étroites. »

Près des ruines de Pétra, Burckhardt vit un camp arabe, dont la plupart des tentes étaient les plus petites qu'il eût jamais vues, n'ayant qu'environ quatre pieds de hauteur et dix de longueur; et vers la limite sud-ouest de l'Idumée il rencontra quelques voyageurs errant sans tentes, et n'ayant d'autre abri contre les rayons brûlants du soleil et la forte rosée de la nuit que les minces

branches des Talhiers. — Les moyens de subsistance des Bédouins sont souvent aussi précaires que leurs habitations sont frêles; leurs seuls biens consistent dans des troupeaux qu'ils nourrissent, ou qu'ils enlèvent dans des régions plus abondantes ; et dans le même pays où, pendant si longtemps, le commerce semblait concentrer ses richesses, et par lequel passaient tous les trésors d'Ophir, il ne reste plus aucune industrie, si ce n'est la misérable occupation des tribus vagabondes, celle de recueillir la gomme parmi les épines. Combien Edom est « petit parmi les nations, et combien il est méprisé ! » Lorsqu'on entend les autorités de Constantinople prétendre ne pas la connaître et déclarer ne pouvoir indiquer les ruines de cette capitale, jadis rivale de Rome, lorsqu'on raconte que la ville de Pétra est oubliée et inconnue parmi les représentants des paysans de Byzance, le mépris peut-il aller plus loin?

« Quant à Edom, ainsi a dit l'Eternel des armées : N'est-il pas vrai qu'il n'y a plus de sagesse « dans Théman? Le conseil a manqué à ses habi« tants. Ne ferai-je pas périr les sages au milieu « d'Edom, et la prudence dans la montagne d'E« saü? Malgré sa dégradation actuelle, Edom pourrait se faire reconnaître comme ayant été le premier siège de la science, aussi bien que le centre du commerce. Isaac Newton, dont le savoir chronologique est reconnu, et qui peut être considéré comme juge compétent, parle de l'Idumée comme du berceau des arts et des sciences, et appuie ces faits sur des preuves tirées de l'histoire sacrée et profane. — Les Egyptiens, dit-il, ayant appris l'art des Edomites, commencèrent à observer la position des astres et la durée de l'année solaire, afin de pouvoir toujours reconnaître la position des étoiles, et se

diriger par ce moyen, même en pleine mer. Ce fut là le commencement de l'astronomie et de la navigation[36]. Il paraît que l'invention des lettres, de l'astronomie, et de l'architecture nautique, est due aux marchands de la Mer Rouge, et qu'elles se répandirent par l'Arabie Pétrée en Égypte, en Chaldée, en Syrie, dans l'Asie Mineure et en Europe[37].

Tandis que le philosophe rend ainsi hommage au savoir de l'Idumée, l'admirateur du vrai génie et l'homme véritablement pieux ne trouveront dans aucun pays un plus riche trésor de poésie élégiaque, d'éloquence passionnée, ou de profonde piété, que dans ce livre de Job que l'Idumée a présenté au monde.—Là, nous voyons dans un langage pathétique et sublime tout ce que l'homme peut sentir, tout ce qu'il peut éprouver de souffrances physiques ou de douleurs morales; tout ce que son corps peut endurer de misères; tout ce qu'il peut perdre de bonheur; tout ce qu'il est donné à l'esprit mortel de comprendre sur les œuvres de Dieu, sur la prescience et la toute-puissance de l'Éternel, et sur les avis mystérieux de la Providence; là, pour la première fois, la sagesse humaine parle d'Arcture, d'Orion, et des Pléiades; là, on trouve ce dévouement de l'âme, cette immortalité de l'espérance, cette patience qui ne s'altéra jamais, même quand le cœur se brisait à force d'angoisses, et qui s'écrie encore: « Voilà, quand il me tuerait, je ne lais« serais pas d'espérer en lui. » (Job, XIII, 15.)

« Mais, pourrait-on encore demander, la sa« gesse a-t-elle disparu du milieu d'Edom? » A cela la réponse est courte et précise; « oui, elle en a

(36) Chronologie des anciennes nations, par sir Isaac Newton.
(37) Ibid.

disparu. » L'esprit des Bédouins est aussi peu cultivé que les déserts qu'ils traversent. La sagesse pratique est en général ce que l'homme apprend en premier, et ce qu'il retient en dernier ; mais le simple fait que déblayer quelques décombres, pour faciliter l'écoulement des eaux dans quelque ancienne citerne, qui par-là leur deviendrait utile, est une entreprise à la hauteur de laquelle ne sauraient s'élever les vues des Arabes vagabonds, nous montre assez clairement que leur sagesse s'est évanouie. Ils regardent les antiques monuments qui les entourent, non-seulement avec étonnement, mais encore avec superstition, comme étant l'ouvrage des génies. Chaque Européen est à leurs yeux un magicien, et ils croient qu'il lui suffit de jeter les yeux sur l'endroit où ils auraient caché leurs trésors pour qu'il puisse ensuite commander au gardien dudit trésor de le lui remettre [38]. Dans Théman, qui conserve encore une existence précaire, les habitants, curieux de s'instruire, n'en trouvent pas le moyen. Le Coran fait leur seule étude, et contient la substance de toute leur sagesse. Ce serait vainement qu'on chercherait aujourd'hui parmi eux un Thémanite qui pût discourir avec la sagesse d'Eliphaz, quoique Job ne le trouvât qu'un faible consolateur. « Il n'y a plus de sagesse dans Théman, ni de « prudence dans la montagne d'Esaü. »

Ainsi nous voyons d'un côté quelle fut l'ancienne sagesse des habitants d'Edom, et de l'autre quelle est sa désolation universelle ; mais aussi nous verrons par la suite qu'elle sert encore de repaire à des créatures que Dieu avait désignées dans sa parole. Et tout insignifiant que cela peut paraître aux esprits incrédules qui veulent toujours

(38) Burckhardt, p. 429.

soumettre la vérité à la mesure de leurs étroites facultés, et faute d'autres armes, entreprennent de jeter du ridicule sur tout ce qui dépasse les bornes de leur faible entendement, les détails suivants, renfermés dans la parole de Dieu, font encore comprendre à celui qui veut se donner la peine de les examiner, qu'ils ne peuvent provenir que de Celui qui sait toutes choses, et qui assigne à toute créature son occupation et sa demeure. Peut-être cette nouvelle mortification servira-t-elle à ouvrir l'intelligence de l'incrédule, et à lui faire sentir quelle est la force et la vérité de cette parole qui donne la vie. « Et « le cormoran et le butor la possèderont (l'Idu- « mée); le hibou et le corbeau y habiteront; elle « sera le repaire des dragons et le parvis des chats- « huants. Là, les bêtes sauvages des déserts rencon- « treront les bêtes sauvages des îles, et la chouette « criera à sa compagne; là même se reposera l'or- « fraie et elle y trouvera du repos. Là, le mar- « tinet fera son nid, il y couvera, il y éclôra, et « il recueillera ses petits sous son ombre, et là « aussi seront assemblés les vautours l'un avec « l'autre. Recherchez au livre de l'Éternel, et li- « sez; il ne s'en est pas manqué un seul point; « celle-là ni sa compagne n'y a point manqué, car « c'est ma bouche qui l'a commandé, et son Esprit « est celui qui les aura assemblées. Car il leur a « jeté le sort, et sa main leur a distribué cette « terre au cordeau. Ils la possèderont à toujours; « ils y habiteront d'âge en âge. — J'ai mis les « montagnes d'Esaü en désolation, et son héritage « pour les dragons du désert [39]. »

La précision des prophéties est telle, leur langage est si éloigné de toute ambiguité, et

(39) Esaïe, XXXIV, 11, 13-17. — Mal., I, 3.

les évènements qu'elles annoncent sont si bien détaillés, qu'il est presque inutile de faire observer que ces différents animaux ne devaient pas posséder dans le même degré la terre d'Edom. Quelques-uns d'entre eux devaient s'y reposer, d'autres s'y assembler. Le martinet et le vautour devaient y faire leur nid, les dragons devaient en faire leur habitation, tandis que, du cormoran et du butor, il est dit qu'il la possèderont. N'est-il pas plus que singulier, malgré le peu de renseignements que nous possédons sur l'Idumée, que, lorsque nous fîmes des recherches pour découvrir si véritablement il ne manquait pas quelqu'un de tous ces animaux, la première lumière que nous reçûmes des frontières d'Edom se rapportât précisément à l'animal dont il est fait mention en premier dans la prédiction? On admettra sans difficulté que, dans un pays où un animal quelconque est inconnu, on ne puisse pas donner une traduction convenable de son nom, et que, pour le désigner ou le spécifier, il faille se reporter à son nom primitif, et à l'histoire du pays où il a été connu; et sans qu'il y ait aucune difficulté par rapport au nom, ou au besoin de le traduire, il paraît que le mot même de l'original, avec une très légère variation, en raison de la ressemblance entre l'hébreu et l'arabe, est encore employé par les Arabes pour désigner l'oiseau dont on peut dire littéralement qu'il « possède le pays ».

Lorsque Burckhardt est en Moab, dans le dernier village voisin des limites d'Edom, il énumère les différents animaux qui se trouvent dans ce territoire, et particulièrement dans Shera, un des districts de l'Idumée; il ajoute qu'on y rencontre une multitude innombrable d'oiseaux appelés katta [40].

(40) קאת kath, espèce de perdrix. Quelquefois dans l'original on écrit katha. Onkel קָתָא; vide Simonis Lexicon, p. 1393.

Ils volent en si grandes troupes, dit-il, que souvent il suffit aux petits Arabes d'y jeter un bâton pour en tuer deux ou trois d'un même coup [41].

Quelqu'un objecterait-il ici que ce n'est pas chose bien étonnante qu'il se trouve dans un pays un oiseau particulier, qu'il y fasse sa demeure depuis nombre de siècles, et qu'un tel fait ne sort pas du tout des limites des probabilités humaines? Nous répondrons que nous admettons la possibilité de ce fait pour presque toutes les parties du globe; mais qui vit jamais, dans un autre pays que celui-ci, des oiseaux sauvages se grouper en telle quantité qu'un enfant peut en tuer deux ou trois d'un même coup? et cette circonstance est notée, non point comme un incident extraordinaire, mais comme un fait habituel dans le pays. Or, qui entendit jamais parler d'une particularité semblable dans une autre contrée, non pas près de la mer, où les oiseaux s'assemblent communément en grand nombre sur les rochers, mais au milieu d'un vaste pays plat dont ils ont pris possession? Et quand même les recherches des voyageurs modernes parviendraient à nous faire connaître un autre pays où la même singularité existe, qui donc pourrait découvrir dans les annales de l'antiquité une prédiction par laquelle elle fût annoncée et constatée? A quelle contrée maintenant peuplée pourrait-on prédire un semblable avenir? et où est le prophète capable de dstinguer un pays d'entre tous, et de désigner, parmi la multitude des oiseaux du ciel, celui qui le possédera le premier et en plus grand nombre? On n'a point encore de preuves de l'existence du *butor* (kephud) qui devait aussi posséder la terre d'Édom; mais la parole de vérité

(41) Burckhardt, p. 406.

peut en appeler à d'autres faits inconnus à l'histoire, mais écrits dans les prophéties et ainsi depuis longtemps révélés.

« Le hibou et le corbeau y habiteront. » Le hibou et le corbeau en ont fait leurs demeures. Le capitaine Mangles raconte que pendant qu'il visitait avec ses compagnons les ruines de Pétra, le cri des aigles, des corbeaux et des hiboux qui planaient au-dessus de leurs têtes en innombrables légions, et qui semblaient se plaindre de ce qu'un être humain osât approcher de leur domaine, ajoutait à la singularité et à la tristesse de la scène. Les champs de Tafilé, situés dans le voisinage immédiat d'Edom, sont, à ce que dit Burckhardt, fréquentés par d'innombrables légions de corbeaux [42]. J'espérais, dit Seetzen, en parlant de son voyage projeté dans l'Idumée et d'après les renseignements que lui avaient donnés les Arabes, faire plusieurs découvertes en minéralogie, aussi bien que sur les animaux et les plantes du pays, sur la manne du désert, les corbeaux [43], etc.

« L'Idumée sera le repaire des dragons ; j'ai « mis en désolation son héritage pour les dragons « du désert. » Les témoignages de deux voyageurs aussi opposés de vues et de principes que le sont Shaw et Volney sont cependant si complètement les mêmes, que, bien que ces auteurs ne parlent pas d'après leurs observations personnelles, on peut admettre leur rapport, faute de preuves plus directes. Le premier représente tout le pays d'Edom et le désert qui en fait partie comme remplis de lézards et de vipères d'une espèce très dangereuse [44], et le rapport de Volney, déjà cité, est concluant à cet égard. Les Arabes en général évitent les ruines des villes de l'Idumée, à cause

(42) Burckhardt, p. 405. — (43) Seetzen, p. 46.
(44) Voyages de Shaw, vol. II, p. 105, 338.

des énormes scorpions qui y abondent. » Ainsi abandonnée par l'homme et habitée sans contrainte par ses possesseurs héréditaires, l'Idumée peut être justement appelée « l'héritage des dragons du désert. »

« Là les bêtes sauvages des déserts rencon-« treront les bêtes sauvages des îles » (ou des bords de la mer). Au lieu de ces paroles, Parkhurst avait rendu cette phrase : « Les oiseaux de proie « du désert.... » Mais cette interprétation fut donnée longtemps avant que le fait fût reconnu ; et maintenant l'on a pu s'assurer [45] (sans aucune allusion à la prédiction) que des aigles, des vautours, des faucons, tous oiseaux de proie, se trouvent par milliers dans l'Idumée ; ainsi l'accomplissement de cette prédiction est littéral et complet. — Mais s'il est dit que des animaux de différentes régions s'y rencontrent, cela signifie sans doute qu'il s'y en trouve qui n'appartiennent pas naturellement au sol, et une explication semblerait nécessaire. Parmi beaucoup d'autres choses remarquables dans l'histoire de l'Idumée, il est un fait singulier qui mérite que nous le fassions connaître ici. Une ancienne chronique nous dit que l'empereur Dèce fit transporter d'Afrique, sur les frontières de l'Arabie ou de la Palestine, des lions et des lionnes, afin que ces animaux féroces, en se multipliant, inquiétassent les Sarrasins et servissent de barrières contre eux. Entre la Palestine et l'Arabie se trouve la terre maudite de l'Idumée. Ne peut-on pas présumer que cette cause si peu naturelle et si peu prévue a contribué à hâter la destruction des troupeaux et la désolation de tout le territoire voisin, et ne peut-on pas dire littéralement que « là les bêtes sauvages des déserts

(45) Burckhardt, p. 405.

« ont rencontré les bêtes sauvages des bords de « la mer? »

« Elle sera le parvis des chats-huants; là même « se reposera l'orfraie, et y trouvera du repos; « là le martinet fera son nid, et y couvera, il y « éclora, et il recueillera ses petits sous son « ventre, et là seront assemblés les vautours l'un « avec l'autre. Celle-là ni sa compagne n'y ont « point manqué. » — Nous avons déjà dit que les aigles, les faucons et les chats-huants, qui s'assemblaient en troupes au-dessus de leurs têtes, fatiguaient, même en plein jour, quelques-uns de nos voyageurs. M. Laborde, qui a visité ce pays plus récemment encore et qui y a séjourné plus longtemps, dit en passant que pendant la nuit on entendait principalement le cri du chat-huant. « Il « se repose là et y trouve son repos; » et comme le cri de l'oiseau de proie, le hurlement des bêtes féroces, sont maintenant le seul son qui se fasse entendre dans toute l'ancienne capitale de l'Idumée, véritablement « ils sont assemblés l'un avec l'autre. »

Toutefois on n'est pas encore parvenu à découvrir l'existence de tous les animaux que la prophétie désigne comme devant être les possesseurs de l'Idumée, et il est réservé peut-être à quelqu'autre d'aplanir cette difficulté, d'interroger le livre de l'Éternel, et de s'assurer « qu'il n'en a pas manqué un seul au rendez-vous. » Cependant les preuves que nous sommes déjà parvenus à recueillir, et que nous offrons mainmaintenant à l'examen des esprits impartiaux, doivent être suffisantes pour prouver combien il aurait été impossible à l'homme de préciser de tels faits et d'en prévoir l'accomplissement. Certes, on ne peut manquer de reconnaître encore ici l'œuvre de Celui devant qui les siècles à venir

ne sont que comme le jour d'aujourd'hui et à la puissance duquel toute la nature est soumise.

Fameux comme l'était Edom par « sa force et sa puissance », et possédant une capitale hors de laquelle il eût été difficile de chasser même un peuple faible, sans doute il n'a jamais dû être question, même parmi les anciens, de savoir à quelle nation il appartiendrait un jour ; et certes il était impossible qu'un prophète d'une nation étrangère imaginât de lui-même qu'un peuple qui existait depuis si longtemps, et dont la richesse et la grandeur étaient connues depuis tant de siècles, dût jamais être totalement détruit, que toutes ces villes seraient réduites en des monceaux de ruines, que ces habitations deviendraient désertes, et que telles ou telles bêtes féroces en feraient leur repaire et leur domaine, de génération en génération.

« Il n'y aura rien de reste dans la maison d'E-« saü. J'étendrai ma main sur Edom, et j'en « retrancherai les hommes. » Les exilés de Juda tournent constamment un œil de désir vers la terre de leurs pères ; mais où trouver maintenant un Edomite qui cherchât à disputer aux animaux sauvages la possession de la terre de ses aïeux, ou à chasser de ses temples et de ses palais ruinés le chat-huant qui en fait sa demeure? Cependant la maison d'Esaü existait encore à une époque postérieure au commencement de l'ère chrétienne, et à une période trop éloignée de celle où fut prononcée la prédiction, pour que son histoire future pût alors être connue. Peu après ce temps les Edomites se fondirent dans les Nabathéens ; au troisième siècle on cessa de parler leur langue, et leur nom, comme désignant un peuple, disparut d'entre les nations[46] ;

(46) Origène, l. III, in Job.

enfin leur pays, rejeté par la Syrie dont il faisait partie depuis longtemps, fut uni à l'Arabie-Pétrée. Ainsi les descendants des deux frères, Esaü et Jacob, ont eu à subir un sort totalement différent, de même que les prédictions relatives à cet avenir différaient essentiellement entre elles. Tandis que les enfants de Jacob « ont été « dispersés dans toutes les contrées sous la face « du ciel, et parmi toutes les nations de la terre », tandis qu'ils ont conservé leurs traits distinctifs, et qu'il a été dit qu'ils ne seront jamais entièrement detruits, les Edomites au contraire, après avoir existé comme nation pendant plus de dix-sept siècles, ont cependant été « retranchés à toujours » ; et tandis que dans tous les pays on retrouve des Juifs, « il n'y a rien sur la terre de reste de la « maison d'Esaü. »

Pour secourir un état voisin, l'Idumée envoya au premier signal une armée de vingt mille hommes; elle possédait dix-huit villes plusieurs siècles encore après l'ère chrétienne; une longue succession de princes et de rois régnèrent à Pétra; le voyageur est étonné à chaque pas de rencontrer des palais magnifiques, des temples immenses, des habitations dont l'architecture merveilleuse date d'une tout autre époque que celle où furent prononcées par les prophètes juifs les prédictions qui la regardent; ces prédictions qui disaient que, malgré toute cette force et toute cette richesse, « la maison d'Esaü serait retranchée pour « toujours, qu'il n'y aurait là plus de royaume, « et que les bêtes sauvages la posséderaient en hé- « ritage. » — Et l'Idumée est tellement « méprisée » qu'il n'existe plus dans les annales de l'antiquité rien qui puisse nous faire connaître ce qu'elle était dans les jours de sa grandeur, aussi clairement que les prophéties nous font voir sa désola-

tion. Là où jadis s'assemblaient les princes et les grands du royaume, là où ils célébraient leurs fêtes, là où se réunissent mille preuves de leur ancienne opulence, on ne retrouve plus que des restes de richesse et de magnificence ; « aucun « homme n'y habite ; » les oiseaux, les bêtes et les reptiles en ont fait leurs demeures ; c'est le parvis du chat-huant ; « aucun fils d'homme n'y « séjourne, » et l'éternelle tranquillité de ses habitations désertes n'est interrompue que par le bruit des pas du voyageur solitaire.

Quelque cachée qu'ait été depuis bien des siècles l'histoire d'Edom, cependant chaque nouvelle découverte que l'on est parvenu à faire sur son état actuel devient une preuve que la parole de l'Éternel ne retourne jamais à lui sans effet, mais qu'elle se vérifie dans toutes les choses pour lesquelles il l'a envoyée[47]. Toute son œuvre n'est pas encore accomplie en Edom, et de même que l'évidence des prophéties n'est pas encore complète, de même toutes les malédictions prédites ne sont pas encore venues sur ce pays. Il a été prédit que la Judée, Ammon et Moab reviendraient de leur désolation, et les bêtes sauvages, qui ont aidé les hommes barbares à désoler ces contrées, trouveront finalement un refuge assuré dans la possession d'Edom, lorsque, l'année de rétribution étant passée pour Sion, « cette terre leur sera distribuée au cordeau, et ils la posséderont à toujours, et ils y habiteront d'âge en âge. » Mais au lieu de regarder plus avant dans l'avenir, nous pouvons maintenant jeter un coup d'œil sur le passé, et en tirer une dernière conséquence.

Il faut que l'incrédule soit d'une *crédulité* bien

(47) Esaïe, LV, 11.

singulière, si, après avoir examiné toutes les prédictions contenues dans la Bible sur l'Idumée, et dont les faits démontrent l'accomplissement, il les rejette comme les effets d'un pur hasard, ou le résultat de conjectures fortuites; certes, l'homme qui peut ainsi « couler le moucheron et avaler le chameau, » et qui peut mettre une semblable opinion parmi ses articles de foi, mérite la pitié de ceux qui « savent en qui ils ont « cru; » et s'il ne perd pas tout droit au titre de philosophe, du moins s'ôte-t-il le droit de blâmer dans autrui telle ou telle erreur, quelque grossière qu'elle soit. S'il persiste dans cette opinion prétendue philosophique, qu'est-ce qui l'empêche de croire également que d'autres mots, effets du hasard, comme ceux qui prédisent le sort d'Edom, et qui se trouvent encore dans le livre de l'Éternel, n'annoncent pas aussi le sort qui attend les hypocrites et les incrédules? Cette opinion ne peut-elle pas être appuyée par l'expérience que plusieurs des prédictions de l'Écriture ont été accomplies? et ne peut-il pas trouver quelque analogie sur laquelle il puisse baser cette conviction, tandis que celle qu'il soutient dans le premier cas est entièrement dépourvue de tout ce qui en peut garantir la vérité? Ou bien toute sa grande sagesse se borne-t-elle à soutenir la fausseté de toute prédiction, jusqu'à ce que son « expérience personnelle » le force à en reconnaître la vérité par le passé, et qu'il ne lui reste plus que le mérite d'une foi forcée et arrachée par le désespoir? — Ou si des preuves moins fortes à ses yeux peuvent le contenter, qu'il lise, qu'il examine, qu'il réfute toutes les déclarations de la révélation, avant d'oser traiter le croyant de crédule, ou l'incrédule de sage; ou bien il sera forcé de reconnaître un jour, malgré toute la per-

versité, l'incrédulité, et l'orgueil du cœur de l'homme, que l'Idumée ne sera pas le seul monument terrible de la colère et des jugements de Dieu.

Nous pouvons ici en passant dire un mot aux sages eux-mêmes. Que ces sages selon le monde, qui ne sont pas instruits dans cette « crainte du Seigneur qui est le commencement de la véritable sagesse, » à qui manque la connaissance de sa parole qui rend sage à salut, et qui sont étrangers aux préceptes et aux vérités de l'Évangile, apprennent aussi par le sort d'Edom que sans tout cela il en serait de toutes les sciences, dont ils sont si fiers, comme de la prudence des sages d'Edom. Quand ils parviendraient à perfectionner l'astronomie, la navigation, la mécanique, ces sciences dont, suivant Newton, les Edomites furent les premiers inventeurs, à quoi les avancerait, comme êtres moraux et responsables, d'arranger la matière à leur volonté, s'ils n'ont pas conformé leurs cœurs à la volonté divine? Et quel serait en définitive le résultat de leurs grands travaux? car lors même qu'ils parviendraient à élever colonne sur colonne, à tailler une autre ville dans l'épaisseur des rochers, il suffirait d'une autre parole de ce Dieu qu'ils ne cherchent point à connaître, d'une seule parole prononcée contre leur ouvrage; et tous leurs travaux, tout leur génie n'aboutiraient qu'à ce que Pétra est devenue et ce que Rome elle-même est destinée à devenir, « le repaire de tout oiseau immonde et exécrable. » L'expérience en a déjà été faite, on peut bien s'en rapporter à cette leçon qui est devant nos yeux, afin qu'au lieu d'attirer sur nous des jugements plus terribles encore, nous puissions être avertis par « l'esprit de prophétie, qui est le témoignage de Jésus, » d'entendre et d'observer les paroles de Celui « qui nous délivre

de la colère à venir. « Car combien sera terrible pour une âme la malédiction prononcée contre elle par l'Éternel, lorsque au lieu d'être renouvelée à l'image de Dieu, et d'avoir été rendue digne de le contempler dans sa gloire, elle se verra passer d'un état de ténèbres à cet état de vie spirituelle, où toute la connaissance des choses terrestres ne sera plus que néant et vanité, où l'absence de foi et d'amour laissera l'âme aussi vide que les habitations désertes des rochers, où les pensées de grandeur et de puissance mondaines viendront occuper l'âme immortelle d'une manière bien plus affreuse que les bêtes féroces n'occupent maintenant les palais de l'Idumée, et où toutes les passions et tous les péchés de la vie passée viendront prendre possession de cette âme, comme les scorpions et les reptiles s'attachent aux ruines d'Edom et aux autels des faux dieux, sans que rien puisse leur arracher l'héritage éternel qui leur aura été assigné. »

CHAPITRE XIII.

PROPHÉTIES CONCERNANT LA PHILISTIE.

La terre des Philistins, à l'ouest et au sud-ouest, confinait à la Judée, et se trouve à l'extrémité sud-est de la Méditerranée. Le pays au nord de Gaza est très fertile, et, longtemps après l'ère chrétienne, il était habité par une population nombreuse et protégé par des villes supérieurement fortifiées; rien ne pouvait faire présager au temps des prophètes, ni même à une époque postérieure, l'évènement de sa destruction. Mais depuis

bien des siècles il présente le contraste de tout ce que la fertilité de son sol, l'excellence de son climat et de sa position semblaient promettre pour l'avenir. — La voix des prophètes s'est aussi fait entendre contre la Philistie; et leurs prédictions étaient aussi opposées à toute probabilité humaine qu'elles sont véridiques dans leurs descriptions de son état actuel.

« Je m'en vais étendre ma main sur les Philis-« tins, et je ferai périr le reste de leurs ports de « de mer [48]. Gaza est devenue chauve; Asçkélon « ne dit plus mot, avec le reste de leur vallée [49]. » « A cause de trois crimes de Gaza, même à cause « de quatre, je ne rappellerai point cela; mais « j'enverrai le feu à la muraille de Gaza, et il dé-« vorera ses palais. Et j'exterminerai d'Asçdod « ses habitants, et d'Asçkélon celui qui tient le « sceptre; puis je tournerai ma main sur Hékron, « et le reste des Philistins périra, a dit l'Eternel [50]. « Asçkélon sera en désolation, on chassera les ha-« bitants d'Asçdod en plein midi, et Hékron sera « arrachée. Chanaan, qui es le pays des Philistins, « je te détruirai tellement que personne n'y ha-« bitera, et la contrée maritime ne sera que ca-« banes, que des loges de bergers, et que des « parcs de brebis [51]. » « Il n'y aura plus de roi à « Gaza, et Asçkélon ne fleurira plus [52]. »

« Le pays des Philistins sera détruit. » — Il partage aujourd'hui la désolation commune à la Judée et aux contrées voisines, et les ruines dont elles sont couvertes abondent plus particulièrement le long des côtes de la mer, qui formaient la partie méridionale du royaume des Philistins. Mais son aspect présente quelques particularités que les

(48) Ezéchiel, XXV, 16. — (49) Jérémie, XLVII, 5.
(50) Amos, I, 6, 7, 8. — (51) Sophonie, II, 4, 5, 6.
(52) Zacharie, IX, 5.

voyageurs modernes n'ont pas manqué de spécifier, et qui nous font voir clairement que la description des prophètes était aussi exacte que s'ils avaient été eux-mêmes spectateurs de cette scène, et aussi fidèle que s'ils avaient reçu leurs informations de la source la plus authentique. Mais nous pouvons encore ici nous en rapporter à une autorité que nous avons bien souvent citée. — Volney, par la justesse de ses remarques topographiques, et la sagacité de ses recherches, fait ressortir plus qu'aucun autre voyageur la vérité et l'exactitude des descriptions prophétiques, tandis que d'un autre côté son inimitié bien connue contre le christianisme rend son témoignage non équivoque et non suspect. Nous nous en rapportons donc aux récits de ce voyageur, pour prouver l'accomplissement des prophéties suivantes :

« La contrée maritime ne sera que cabanes, « que loges de bergers et parcs de brebis. L'Éter« nel s'en va saccager les Philistins; Gaza est de« venue chauve; elle sera abandonnée. Il n'y aura « plus de roi à Gaza. J'exterminerai d'Asçdod « ses habitants; Asçkélon sera en désolation, elle « ne dit plus mot, avec le reste de leur vallée; per« sonne n'y habitera. » Dans la plaine entre Ramla et Gaza (précisément celle qui appartenait aux Philistins, le long des côtes de la mer), on rencontre d'espace en espace quelques villages mal bâtis en terre, qui, comme leurs habitants, portent l'empreinte de la pauvreté et de la misère. Les maisons, vues de près, sont des huttes tantôt isolées, et tantôt rangées en forme de cellules, autour d'une cour fermée par un mur de terre. En hiver, l'appartement habité est aussi celui des bestiaux; seulement la partie où l'on se tient est élevée de deux pieds au-des-

sus du sol des animaux (« des cabanes, des loges de bergers et des parcs de brebis »). Tout le reste du pays est désert, et livré aux Arabes Bédouins qui y font paître leurs troupeaux [53]. « Je ferai pé« rir le reste; le pays des Philistins sera détruit, « personne n'y habitera, et la contrée maritime « sera la demeure des bergers et un parc aux bre« bis. »

Les ruines de marbre blanc que l'on trouve encore quelquefois à Gaza prouvent que jadis elle fut le séjour du luxe et de l'opulence; mais elle a participé à la décadence générale, et malgré son titre de capitale de la Palestine, elle n'est plus qu'un bourg sans défense (« Gaza est devenue chauve »), peuplé tout au plus de deux mille âmes [54]. « Il n'y aura plus de roi. » Sur la droite est Asçkélon, dont les ruines désertes s'éloignent de jour en jour de la mer, qui jadis les baignait [55]. « Elle sera en désolation. » L'on rencontre successivement diverses ruines dont la plus considérable est Edzoud (Asçdod), l'ancienne Azot, célèbre en ce moment par ses scorpions. Cette ville, puissante sous les Philistins, n'a plus rien qui atteste son ancienne activité. « J'exterminerai d'Asçdod ses habitants. »

Quoique le voyageur chrétien doive céder le pas à Volney, lorsqu'il se fait le topographe de la prophétie, et qu'ainsi tout autre témoignage devienne superflu, cependant il ne sera pas inutile d'insérer ici les observations suivantes :

Asçkélon était une des plus opulentes satrapies des Philistins; aujourd'hui ses murs ne renferment pas un seul habitant. Ainsi s'est accomplie la prédiction de Zacharie : « Il n'y aura plus « de roi à Gaza, et Asçkélon ne fleurira plus. » A

(53) Volney, Voyages en Syrie, ch. XXXI, p. 309.
(54) Ibid., 313. — (55) Ibid., 312.

l'époque où cette prophétie fut prononcée, ces deux villes étaient également florissantes, et il ne fallait rien moins que la prescience de Dieu pour décider sur laquelle des deux et de quelle manière serait répandu le vase de sa colère. Gaza en effet n'a plus de roi. Les superbes tours d'Asçkélon gisent éparses sur le sol et au-dedans de ses murailles; ses murs ne servent d'asile à aucun être humain. « Certainement la fureur de l'homme tournera à ta louange. » Cet oracle fut rendu par la bouche du prophète, plus de cinq cents ans avant l'ère chrétienne, et c'est plus de dix-huit siècles après cette époque que nos yeux sont témoins de son accomplissement [56].

Quelque péremptoire que soit ce raisonnement, cependant les faits rapportés par Volney sont plus remarquables encore. Non-seulement il décrit le sort de telle ou telle ville, mais il parle de l'aspect général du sol, des cabanes et des huttes de bergers qu'il trouve dans une partie du pays seulement, tout le reste n'étant qu'un vaste désert sans habitants, ou bien abandonné aux troupeaux des Arabes; il dit que Gaza est privé de son roi, que ce n'est plus qu'un bourg sans défense et sans fortifications, qu'Asçkélon n'est qu'une désolation, qu'Asçdod n'a plus d'habitants, que des scorpions y ont remplacé les hommes; eh bien, toutes ces choses sont l'objet d'une prophétie spéciale, et chaque fait que Volney énumère nous force à nous demander si la description la plus frappante sort de la bouche de l'incrédule ou de la bouche du prophète inspiré. Il n'y a nulle part la moindre obscurité; aucune circonstance, aucune preuve ne manque. L'accord est parfait, trop parfait pour que l'on puisse s'y méprendre.

(56) Richardson, vol. II, p. 204.

Il est facile au plus ignorant de s'assurer que la prédiction est de bien des siècles antérieure aux évènements, et telle était la fertilité naturelle du sol, la beauté de ses villes et la force de leurs fortifications, qu'il était impossible à un être humain de prévoir une destruction aussi complète et une désolation aussi universelle. Même après l'époque de l'oracle, Gaza soutint pendant deux mois le siège que lui fit Alexandre-le-Grand à la tête d'une puissante armée. Cette armée, avec laquelle il renversa plus tard l'empire des Perses, ayant été repoussée, là aussi bien qu'à Tyr, le roi ayant été lui-même deux fois blessé, il en fut tellement exaspéré qu'il fit attacher aux roues de son chariot l'intrépide général qui avait défendu la ville et le traîna deux fois autour des murailles de Gaza [57].

Asçkélon était non moins célèbre jadis par l'excellence de ses vins que par la force des ouvrages qui la défendaient [58]. Un ancien historien, en parlant d'Asçdod, nous dit que cette ville soutint sous Psamméticus, roi d'Egypte, le plus long siège peut-être dont l'histoire fasse mention, puisqu'il dura 29 ans [59]. Strabon, au commencement de l'ère chrétienne, met les Asçkélonites au rang des principaux habitants de la Syrie. Gaza, Asçkélon, et Asçdod formèrent chacun un siège épiscopal, depuis le règne de Constantin jusqu'à l'invasion des Sarrazins. Et nous avons encore une preuve positive de l'existence de ces différentes villes à une époque bien postérieure à celle de la prédiction, par les monnaies dont on a encore une collection, et qui ont été décrites dans différents ouvrages sur les médailles et les

(57) Quinte-Curce, l. IV, ch. XXVI.
(58) Relandi Palæstina, p. 341, 586.
(59) Hérodot., Hist., l. II, ch. CLVII.

monnaies des anciens [60]. On reconnaît encore l'ancienne magnificence de Gaza « à ses ruines de marbre blanc », et à la maison de l'aga actuel, composée de fragments de vieilles colonnes, etc. : dans la cour du bâtiment et enfoncés dans les murs, on retrouve des chapiteaux de colonnes de granit [61]. En un mot « des loges de bergers et « des parcs pour les brebis » sont jetés çà et là sur « la côte maritime ; » ce sont les seules grandes villes que toute la Philistie puisse présenter maintenant, et le reste de ce royaume qui donna tant de gloire et de puissance à ses anciens possesseurs « est détruit aussi. » — Gaza, une des principales satrapies, « le séjour du luxe et de l'opulence, » est maintenant « privée de son roi, et elle est devenue chauve » de toutes ses anciennes fortifications ; elle n'est plus que le séjour sans défense du gouverneur d'une province dévastée, et les ornements de ses édifices, jadis si superbes, ne forment plus maintenant que des pans de murs pour les étables des bestiaux. Une poignée d'hommes pourrait aujourd'hui s'emparer de cette place si forte, et qui résista si longtemps au conquérant du monde. — Les murailles, les habitations et les habitants d'Asçkélon ont été détruits, et quoique ce nom fût répété avec des cris de triomphe, pendant la guerre des croisés, à travers toutes les contrées de l'Europe, maintenant « il ne fleurit plus ». Et Asçdôd, qui soutint un siège trois fois aussi long que celui de Troie, a « été retranchée » devant la parole de Dieu qui est plus pénétrante que mille épées à deux tranchants, et devant qui elle s'est trouvée sans déf-se. — Il y a encore une autre ville sur laquelle ns ne savons presque rien, et dont le nom même

(60) Relandi Palæstina, p. 595, 609, 797.
(61) Manuscrit du général Straton.

n'existe pas sur plusieurs des cartes de la Palestine, et cette ignorance même dans laquelle nous sommes est une puissante preuve de l'accomplissement de la prophétie. « Asçkélon sera arrachée, » et elle est retranchée. Elle était une des principales villes de la Philistie ; mais parmi les ruines d'Asçkélon, de Gaza et d'Asçdod, on cherche en vain le nom d'Hékron[62].

Cette différence remarquable entre l'état du sol et celui de chacune des villes de la Philistie, s'accorde parfaitement avec les paroles de la prophétie, et le témoignage de Volney constate tous ces détails. Après avoir examiné tous ces évènements, et après s'être assuré de la priorité de la prédiction, comment l'expliquer autrement qu'en l'attribuant à la prescience de Dieu?

La Judée est bornée au nord par les montagnes du Liban, célèbres jadis par l'étendue des forêts dont elles étaient couvertes, et par la grandeur et la beauté de leurs cèdres [63]. On y trouva partout des sapins, des cyprès et des vignes, etc. Mais en parlant de ce qu'est le Liban maintenant, Volney dit : Vers le Liban, les montagnes sont assez hautes, et cependant elles se couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivables à force d'industrie et de travail. Là parmi les rocailles se présentent les restes peu magnifiques des cèdres

(62) Dans la carte qui accompagne les Voyages de Shaw, Akron est marquée, il est vrai, mais elle est placée sur le côté, et la véritable Hékron était plutôt dans l'intérieur du pays. Shaw n'a pas visité ce site, et Richardson se borne à supposer que des ruines près d'Asçdo détaient celles d'Hékron. Mais ces ruines ne correspondent pas à celles du site d'Hékron, qui se trouvait, selon Eusèbe, entre Asçdod et Jamnia, vers l'orient, ou dans l'intérieur. (Voyez Relandi Palæstina, p. 77.)

(63) Relandi Palæstina, p. 320, 379. — Hist. Taciti, l. V, c. vi.

si vantés[64]. Les paroles des prophéties d'Esaïe confirment ce sarcasme et en font un témoignage de la vérité. « Liban est sec et coupé. Les « plus hauts seront abaissés et le Liban tombera « avec impétuosité[65]. Les branches sont tombées « sur les montagnes et sur toutes les vallées. C'est « pourquoi tous les arbres ne s'élèveront plus « dans leur hauteur et ne produiront plus de cime « touffue[66]. Liban, ouvre tes portes et le feu con« sumera tes cèdres : le cèdre est tombé, la forêt « qui était comme une place forte a été coupée[67]. »

Telles sont les prophéties qui se rapportent expressément à la terre de Judée et aux contrées adjacentes, et tels sont les faits qui, d'après les écrits de divers voyageurs, constatent leur accomplissement; nous avons tâché de rassembler les preuves les moins suspectes, et beaucoup d'autres témoignages viennent à l'appui de celles-là. Les prédictions et les preuves de leur accomplissement sont si nombreuses qu'il est impossible de les concentrer en un seul point de vue, sans en exclure beaucoup de très importantes, qui sont en elles-mêmes si claires et dont l'application est si facile, qu'en voulant les expliquer davantage on ne ferait que les obscurcir ou en diminuer la force. Il n'y a point d'ambiguité dans les prophéties, et elles n'admettent aucune autre interprétation que celle que les faits actuels leur donnent. On ne peut plus douter de leur authenticité ou de leur antiquité, puisque les pays dont elles

(64) Volney, ch XX, § 11. — Volney fait observer dans une note qu'il n'y a plus que quatre ou cinq de ces arbres qui aient quelque apparence, et nous pourrions, à notre tour, ajouter une note tirée des paroles d'Esaïe : « Et le reste des arbres de ses forêts seront « aisés à compter, tellement qu'un enfant les mettrait bien en écrit. » (Esaïe, X, 19.)-(65) Esaie, XXX, 9; X, 33, 34.-(66) Ezéch., XXXI, 12, 14.-(67) Zach., XI, 1, 2.

annonçaient le sort possédaient plusieurs millions d'habitants et de nombreuses villes, opulentes et florissantes, plusieurs siècles après la publication de ces oracles, à une époque où il était d'usage général parmi les Juifs de lire publiquement leurs saintes écritures, et ce n'est que lentement et graduellement que la destruction qu'elles prédisaient est venue fondre sur ces nations. Il est parfaitement impossible, dans l'ordre de la nature, que de simples mortels aient pu prévoir des faits semblables, faits que toutes les apparences contredisaient et qui étaient contraires au témoignage de l'histoire tout entière, et il n'y avait que des spoliateurs Arabes ou un gouvernement Turc qui fussent capables de réduire un pays naturellement fertile à un tel état de désolation et de dégradation. Aurait-il été possible de prévoir qu'après un intervalle de plusieurs siècles, cette terre resterait pendant des générations entières privée de toute prospérité, de tout bien-être, que rien ne saurait la faire revivre, que rien ne parviendrait à éloigner la désolation qui pesait sur une des plus riches et des plus saines contrées du globe? Aurait-il été possible à la plume d'un simple mortel de décrire, 2,200 à 3,300 ans d'avance, tous les traits de cette désolation actuelle?

Plus on fait de recherches et plus on approfondit l'état de ce pays, plus on est convaincu de la vérité et de l'authenticité de toutes ces prophéties. En parlant de la parfaite vérité historique des prédictions relatives aux rois de Syrie et d'Egypte, l'évêque Newton fait observer (comme sir Isaac Newton l'avait remarqué précédemment) qu'aucun auteur moderne ne fournit un récit également clair, également concis de ces événements; que la prophétie même est plus complète que l'his-

toire, et qu'il n'y a point d'historien qui ait à lui seul raconté autant de faits que les prophètes en ont prédit, et qu'ainsi il a fallu avoir recours à plusieurs auteurs pour expliquer le grand nombre de faits auxquels les prophéties ont rapport. On peut appliquer cette observation aux preuves géographiques aussi bien qu'aux preuves historiques de l'authenticité des prophéties.

La Judée, qui, avant le temps des prophètes, avait depuis tant de siècles conservé un gouvernement particulier et uniforme qui la distinguait des autres nations, la Judée, disons-nous, a depuis lors subi bien des changements; depuis bien des générations elle a été soumise à tous les genres de spoliations; et maintenant, après un intervalle de plusieurs siècles, les voyageurs reconnaissent ce que les prophètes avaient annoncé. Chaque prédiction est accomplie dans tous ses détails, du moins partout où l'on est parvenu à connaître les faits. Le récit d'un seul voyageur ne suffit pas pour nous donner exactement l'état actuel de ce pays, et il faut réunir un grand nombre de témoignages de différents voyageurs pour parvenir à posséder tous les traits si diversifiés et si distincts de cette vaste scène, dont la plume des prophètes nous avait tracé chaque ligne, chaque teinte, en nous décrivant l'histoire de la terre et des habitants de la Palestine.

Que disent les prophètes? La Judée sera foulée par une longue succession de spoliateurs. — Elle restera sans culture de siècle en siècle. — La désolation du pays sera universelle; toutes ses villes tomberont en ruines. — Ses riantes plaines ne seront plus qu'une vaste solitude. — Ses fertiles montagnes ne produiront plus; la terre sera couverte de ronces et d'épines, ses grands chemins seront déserts, ses anciens possesseurs se-

ront dispersés parmi toutes les nations. Les habitants dépravés, peu nombreux, mangeront leur pain à la sueur de leur front, dans la crainte continuelle de la spoliation ou de l'oppression.—Le travail deviendra inutile, les produits seront nuls, le pays sera entièrement saccagé et dépouillé. — On n'y entendra plus le son de la musique; toute la gaîté des habitants disparaîtra, l'usage du vin sera défendu dans un pays vignoble, et le vin deviendra amer à celui qui le boira. — Il n'y aura que de très petites exceptions à cette désolation universelle; il ne restera que quelques épis laissés sur le champ, et quelques faibles lueurs seulement attesteront l'ancienne gloire de la Judée.

La terre d'Ammon sera dévastée, la race des Ammonites sera éteinte, leur pays sera la proie des païens, et dans une désolation perpétuelle. Moab sera désolée, personne n'habitera ses villes, pas une seule n'échappera, la vallée périra, la plaine sera détruite, une troupe de vagabonds viendra contre elle et chassera ses habitants; on se réfugiera parmi les rochers, les troupeaux paîtront parmi les ruines des villes, et personne ne les inquiétera.

L'Idumée restera inconnue aux voyageurs, elle sera victime d'une désolation sans exemple; ses villes seront entièrement abandonnées et détruites; il ne restera pas le moindre vestige de la plupart d'entre elles.—Elle sera une solitude désolée sur laquelle on aura tiré le cordeau du désordre. Le pays sera fouillé, il n'y aura point d'apparence de royaume. Ses rois et ses princes disparaîtront, et tout ce qui restera d'eux, ce sera leurs sépultures. —Des ronces et des épines croîtront dans ses palais, ce sera le pays de la méchanceté, pays tout-à-fait méprisé. Il n'y aura plus de sagesse en Théman, toute sagesse disparaîtra de la montagne d'Esaü,

toute la contrée deviendra la proie d'animaux sauvages, d'oiseaux de proie et de reptiles, dont les noms mêmes sont spécifiés. — Il ne restera personne de la maison d'Esaü.

— Les villes des Philistins seront détruites, la côte maritime sera convertie en cabanes de bergers et en parcs aux brebis; le reste de la plaine sera détruit, et aucun habitant fixe n'y demeurera. — Le Liban sera abaissé; ses quelques cèdres, épars çà et là, deviendront un objet de mépris au lieu d'être un sujet d'orgueil. — En un mot, le différent sort de chaque ville est prédit.

La longue domination des Gentils sur Jérusalem, les édifices de Samarie détruits et jetés dans la vallée, ses fondements découverts, et des vignes couvrant ses décombres; Rabbah Ammon, la capitale des Ammonites, le repaire des chameaux et des troupeaux; la principale ville d'Edom détruite, le parvis des chats-huants; Gaza devenue chauve, privée de son roi, ses fortifications rasées; Asckélon déserte, sans habitants, et Hékron arrachée, voilà les anciennes prophéties, voilà les faits actuels; et n'y a-t-il pas là un vaste corps de preuves contre lesquelles tous les traits de l'incrédulité viennent s'émousser ?

Les contrées qu'embrassent ces prophéties s'étendent sur plus de 120,000 milles carrés; cependant il n'est pas une partie de ce champ immense qui ne rende témoignage à leur accomplissement. Les prophètes inspirés de Dieu ont annoncé le sort des nations les plus puissantes, ont prédit la désolation des plus opulentes cités; et il n'y a pas un peuple, pas un pays, pas une capitale alors connue des Juifs, dont leurs oracles n'aient proclamé l'avenir.

Nous allons donc maintenant laisser derrière nous le champ que nous explorons depuis si long-

temps ; nous allons laisser tous les faits que nous avons avancés à leur force propre, et démontrer par d'autres faits que l'édifice de la foi chrétienne repose sur des fondements qui ne peuvent être ébranlés.

CHAPITRE XIV.

PROPHÉTIES CONCERNANT CHRIST ET LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Un des caractères les plus remarquables de la religion judaïque, c'est que, tout en prétendant à une grande supériorité, et tout en se distinguant de toutes les autres religions par le culte du seul vrai Dieu, cependant elle ne s'annonce que comme l'avant-coureur d'une révélation future, plus excellente et plus parfaite. Dans son origine, elle était adaptée à un peuple particulier et restreinte à son usage. Dans beaucoup de ses institutions, en effet elle ne convenait qu'à la Judée ; sa morale était incomplète ; ses formes extérieures multipliées, onéreuses, et sans aucune valeur en elles-mêmes[68]. Il est donc évident que cette première dispensation n'était que le présage d'une autre, et que, partielle, imparfaite et temporaire, remplie des promesses « de quelque chose de meil-

(68) Parcequ'ils n'avaient pas accompli mes ordonnances, et qu'ils avaient rejeté mes statuts et profané mes sabbats, et que leurs yeux étaient après les dieux infâmes de leurs pères, c'est pourquoi je leur ai donné des statuts qui n'étaient pas bons, et des ordonnances par lesquelles ils ne vivraient point. (Ezéchiel, XX, 24-25. — Actes, XV, 10.)

leur», elle ne faisait qu'en préparer la voie. Ainsi, par sa nature même, elle ne pouvait accomplir la promesse qu'elle dit avoir été faite à Abraham, qu'en lui toutes les familles de la terre seraient bénies, quoique cette promesse fût devenue la base de la dispensation, et quoique son accomplissement fût le grand but de la séparation des descendants du patriarche d'avec toutes les autres nations de la terre.

Mais la religion judaïque tendait en tout vers ce but, quoiqu'elle ne pût pas l'atteindre directement; car la venue d'un Sauveur était le grand sujet des prophéties et la croyance universelle des Juifs. Depuis le commencement jusqu'à la fin des Livres de l'Ancien Testament, ce fait est prédit ou représenté. Dès le premier acte de la justice divine sur les premiers auteurs de notre race, on voit la miséricorde de Dieu unie à sa justice. Avant l'expulsion du jardin d'Eden, un rayon d'espérance vint consoler les coupables; ce fut la promesse d'un Libérateur destiné à souffrir et à triompher. La même promesse fut faite à Abraham sous une forme plus distincte. Jacob parle clairement de la venue d'un Sauveur. Moïse, le législateur et le conducteur du peuple hébreu, annonce un autre Législateur que Dieu devait susciter dans des siècles à venir[69]. Et tandis que ces premières prédictions sont faites dans la partie historique des Ecritures de manière à indiquer clairement le dessein de la dispensation de Moïse, les Livres prophétiques proprement dits contiennent une exposition parfaite de la venue du Sauveur, et de tout ce qui appartient au royaume qu'il devait établir. Beaucoup de choses en apparence contradictoires sont prédites sur ce grand

(69) Deut., XVIII, 15-18.

Libérateur dont la dignité, le caractère et les fonctions étaient toutes spéciales, et auquel le sort de l'humanité tout entière devait se trouver lié. Beaucoup de passages qui ne peuvent avoir une autre application en font témoignage : Ton Roi vient. — Ton Salut approche. — Ton Rédempteur viendra en Sion. — Le Seigneur vient. — Celui qui vient au nom de l'Eternel [70]. On retrouve ces mêmes expressions dans toutes les prophéties. Elles parlent clairement de la venue d'un Sauveur, et même, n'eussions-nous pas d'autres preuves, la prophétie de Daniel est assez précise pour établir le fait que nous affirmons, que la venue du *Messie* est prédite dans l'Ancien Testament. Le même fait est encore prouvé par la croyance universelle des Juifs dans tous les siècles. Elle est si profondément gravée dans leur cœur que, malgré la dispersion de leur race sur toute la terre, pendant dix-huit siècles après le moment fixé pour son avènement, l'attente d'un Messie forme encore entre eux un lien d'union qu'aucune distance ne peut rompre, et qu'aucune puissance humaine ne peut détruire.

Donc, puisque l'Ancien Testament contient des prophéties sur un Sauveur qui doit paraître dans le monde, il reste à savoir si tout ce qu'elles prédisent se trouve accompli dans la personne de Jésus-Christ. Sur un sujet aussi intéressant et aussi important, qui a été si amplement traité par tant de théologiens distingués, nous ne pouvons offrir à nos lecteurs qu'un coup-d'œil sommaire, imparfait et incomplet; mais nous le présentons pour démontrer la liaison qui existe entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et pour qu'il

(70) Zach., IX, 9. — Esaïe, LIX, 20; LXII, 11. — Mal., III, 1. — Ps. CXVIII, 26. — Dan., IX, 25, 26.

serve en même temps de conclusion à toutes nos autres preuves en faveur du christianisme.

Nous rapporterons ici les traits principaux des prophéties qui se rapportent à Jésus-Christ, et leur accomplissement, en tant qu'elles indiquent l'époque de son avènement, le lieu de sa naissance, et la famille de laquelle il devait sortir; sa vie et son caractère, ses miracles, ses souffrances, et sa mort; la nature de sa doctrine, le but et l'effet de sa venue, et l'étendue de son royaume.

L'époque de la venue du Messie dans le monde, ainsi qu'elle est indiquée dans l'Ancien Testament, est déterminée par nombre de circonstances accessoires, qui la fixent avec précision à la date de l'avènement de Jésus-Christ. La dernière bénédiction que Jacob donne à ses enfants, lorsqu'il leur commande de s'assembler devant lui, afin qu'il leur prédise ce qui doit leur arriver dans les derniers temps, contient cette prophétie qui se rapporte à Juda. « Le sceptre ne « sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre « ses pieds, jusqu'à ce que le Sçilo vienne; et « c'est à lui qu'appartient l'assemblée des peu-«ples[71]. » Le moment fixé par cette prophétie pour la venue du Sçilo, ou du Sauveur, ne devait pas dépasser le temps pendant lequel les descendants de Juda continueraient à former un peuple uni, gouverné par un roi, d'après leurs propres lois, et ayant des juges pris d'entre leur nation. La prophétie de Malachie nous permet encore de fixer cette époque : « Voici, je vais envoyer mon « ange, et il préparera la voie devant moi, et aus-« sitôt le Seigneur que vous cherchez et l'ange de « l'alliance que vous désirez entrera dans son tem-

(71) Genèse, XLIX, 10.

« ple ; voici : il vient, a dit l'Éternel des armées[72]. »
Il n'y a point d'expressions qui puissent indiquer plus clairement la venue du Messie promis, et elles annoncent d'une manière également précise sa présence dans le temple, avant sa destruction. On peut encore remarquer ici que Malachie a été le dernier prophète; après ses prédictions le sceau fut posé sur les visions et sur les prophéties, et l'Ancien Testament fut complet. Quoiqu'il y eût plusieurs prophètes immédiatement avant lui, il n'y en eut point en Israël après lui; cependant tous les Juifs, soit des temps anciens, soit des temps modernes, s'attendent à un précurseur du Messie, pour annoncer sa venue. La longue succession des prophètes approchait de sa fin, et les dernières paroles de l'Ancien Testament, jointes à un commandement de se ressouvenir de la loi de Moïse, semblent signifier que le premier prophète qui apparaîtrait serait l'avant-coureur du Messie.

Quant à ce qui se rapporte à la venue du Messie avant la destruction du second temple, les paroles d'Aggée sont d'une clarté remarquable : « Le « désiré de toutes les nations viendra, je remplirai cette maison de gloire, a dit l'Éternel des « armées. La gloire de cette dernière maison sera « plus grande que celle de la première; et je « mettrai la paix en ce lieu[73]. » Le contraste que le prophète vient d'établir entre la gloire du temple de Salomon et celui qui avait été rebâti à sa place, en comparaison duquel il déclare que le premier n'était rien; la manière solennelle par laquelle il commence : « Car ainsi a dit l'Éternel des armées : « encore une fois, et ce sera dans peu de temps, « j'ébranlerai les cieux et la terre ; » l'excellence

(72) Malachie, III, 1. — (73) Aggée, II, 7, 9.

de cette dernière maison bien supérieure à celle de l'or ou de l'argent; l'expression caractéristique du Messie, « le désiré de toutes les nations, » et le bienfait de la paix qui devait accompagner sa venue; tout, en un mot, tend à nous montrer que c'est de lui seulement qu'il est parlé, de lui qui était l'attente d'Israël, à qui tous les prophètes rendaient témoignage, et dont la présence devait donner à ce temple une gloire plus grande que celle du premier.

Le Sauveur devait ainsi venir, selon les prophètes de l'Ancien Testament, pendant le temps de la durée du royaume de Juda, avant la destruction du temple, et immédiatement après le dernier prophète. Mais le moment est spécifié plus clairement encore. Dans les prophéties de Daniel, il est prédit non-seulement que le royaume du Messie doit commencer à l'époque de la quatrième monarchie, ou de l'empire romain; mais le nombre précis des années qui devaient s'écouler avant sa venue est exactement indiqué : « Il y a soixante-et-dix semaines déter-« minées sur ton peuple et sur la ville sainte, « pour abolir le crime, pour consumer le péché, « pour faire propitiation pour l'iniquité, et pour « amener la justice des siècles, et pour accom-« plir la vision et la prophétie, ct pour oindre le « saint des saints; tu sauras donc, et tu l'enten-« dras, que depuis que la parole sera sortie, « pour s'en retourner et pour rebâtir Jérusalem, « jusqu'au *Christ* le conducteur, il y a sept se-« maines et soixante-deux semaines [74]. » Les semaines d'années sont un calcul employé assez fréquemment par les Juifs, et chaque septième était l'année sabbatique; soixante dix-semaines

(74) Daniel, IX, 24-25.

équivalaient ainsi à quatre cent quatre-vingt dix années. Par ces paroles : le prophète indique précisément l'époque et la venue du Messie ; même il emploie l'expression, « Christ le conducteur. »

On peut tirer une conclusion très simple de toutes ces prophéties: toutes supposent une connaissance exacte de l'avenir ; toutes sont annoncées publiquement ; toutes sont parfaitement connues plusieurs siècles avant l'évènement auquel elles se rapportent ; les témoignages les plus respectables parmi les Juifs sont d'accord sur leur application à l'époque de la venue du Messie[75] ; elles ont toutes rapport à d'autres événements différents nullement liés les uns aux autres, et que toute la sagacité humaine ne pouvait ni déterminer, ni concevoir ; mais elles s'accordent parfaitement sur un point où leurs différentes lignes vont toutes se rencontrer, le temps précis où Jésus parut. Un roi règnait alors sur les Juifs, ils obéissaient à leurs propres lois, et le conseil de leur nation exerçait son autorité. Dès avant cette période, les autres tribus étaient éteintes et dispersées parmi les nations. Juda restait seul, et le dernier sceptre n'avait pas encore quitté Israël. Le temple était encore entier ; il faisait l'admiration des Romains, et aurait pu subsister pendant des siècles encore ; mais il ne se passa pas longtemps avant que toutes ces circonstances qui devaient servir à constater l'époque de la venue du Messie eussent disparu. Dans l'année même, la douzième de son âge, où Christ apparut pour la première fois publiquement dans le temple, le roi Archelaüs fut détrôné et exilé. Coponius fut nommé procurateur, et le royaume de Judée, dernier débris de la puissance d'Israël,

(75) Grotius, de verit., l. V, c. XVI. — Opera, t. IV.

fut abaissé jusqu'à devenir une simple province de la Syrie. Le sceptre fut ôté des mains de la tribu de Juda, la couronne ne ceignit plus sa tête, sa gloire s'évanouit, et bientôt après la mort de Christ il ne resta pas de leur temple pierre sur pierre; leur état politique lui-même tomba en ruines et fut divisé, et depuis lors tout ce peuple a été dispersé sur la terre, conservant son nom, mais n'étant plus une nation [76]. Environ 400 ans après la prédiction de Malachie, parut un autre prophète qui fut le précurseur du Messie; et le témoignage de Josèphe confirme ce que l'Evangile raconte de Jean-Baptiste [77].

Tous les signes qui marquaient l'époque de la venue du Messie disparurent bientôt après la crucifixion de Christ, et ne purent jamais être renouvelés. Et, quant aux prophéties de Daniel, il est remarquable combien, à une époque éloignée, il y a eu peu de différence d'opinion parmi les hommes les plus savants, par rapport au temps qui s'écoula depuis la publication de l'édit, pour rebâtir Jérusalem après la captivité de Babylone, jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, et jusqu'aux évènements qui suivirent, et que la prophétie avait annoncés. Notre plan ne nous permet pas les détails, mais la parfaite coïncidence des faits dont il est question dans le Nouveau Testament, et de l'histoire des Juifs, avec les subdivisions de temps qui y sont énumérées, sont encore des preuves de son exactitude générale par rapport au Christ. Cette coïncidence est d'autant plus frappante qu'elle n'est point relevée par les historiens des faits qui

(76) Josèphe, Antiq., l. XVII, c. xv; XVIII.

(77) Ibid., Antiq., XVIII, c. v.

la constatent, et elle a été laissée à la découverte des chronologistes modernes.

Les observations suivantes du docteur Samuel Clarke, qui lui ont été suggérées en partie, dit-il, par sir Isaac Newton, jettent une grande clarté sur la prophétie.

Quand l'ange dit à Daniel : « Il y a soixante-et-« dix semaines déterminées sur ton peuple, » cela fut-il écrit après l'évènement? ou peut-on raisonnablement regarder comme l'effet du hasard que, depuis la septième année du roi Artaxerxès, lorsque Ezra fut envoyé de Babylone à Jérusalem (avec la mission de rétablir le gouvernement des Juifs), jusqu'à la mort du Christ (de l'année Nabon. 290 à l'année Nabon. 780), il y eut exactement 490 ans (70 semaines d'années)? — Quand l'ange dit à Daniel que « dans sept semaines et soixante-et-deux semaines Jerusalem serait rebâtie, et que les places et la brèche seraient rebâties dans un temps fâcheux, » (mais non pas en des temps fâcheux semblables à ceux qui devaient accompagner la venue du Christ, du Conducteur), cela fut-il écrit après que l'évènement eut eu lieu? ou peut-on avec raison regarder comme l'effet du hasard que, depuis la 28 année d'Artaxerxès, époque à laquelle la ville fut rebâtie jusqu'à la naissance du Christ (de l'an Nabon. 311 jusqu'en 745), il y eut précisément 434 ans (ou 62 semaines d'années)? — Lorsque Daniel ajoute encore : « Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine? » a-t-on écrit cela après l'évènement? Est-ce un effet du hasard que, en comptant depuis la mort du Christ (33 de l'ère chrétienne) jusqu'au moment où le commandement fut donné à Pierre de prêcher à Cornelius et aux gentils (en l'an 40), il y eut exactement sept ans (une semaine d'années)? — Quand il ajoute : « Et à la moitié de

« cette semaine-là, il fera cesser le sacrifice et « l'oblation, et par le moyen des ailes abominables « la désolation fondra sur le désolé! » cela fut-il écrit après l'évènement, ou peut-on attribuer au hasard qu'entre l'époque de l'entrée de Vespasien en Judée, dans le printemps de l'année 67, et celle de la prise de Jerusalem par Tite, dans l'automne de l'année 70, il y eut la moitié d'une semaine d'année ou trois ans et demi [78]?

Que l'époque de la venue du Messie soit clairement indiquée par les prophéties; que l'attente de l'avènement d'un grand roi ou libérateur fût générale, non-seulement parmi les Juifs, mais aussi parmi toutes les nations de l'Orient, en conséquence de ces prophéties; que cette espérance ait ensuite porté le peuple à se révolter et ait été la cause de sa destruction, c'est ce qu'atteste le témoignage non suspect des auteurs païens, joint à celui même des Juifs, quoiqu'ils ne l'aient donné qu'à regret.

Tacite, Suétone, Josèphe et Philon s'accordent à témoigner de l'antiquité de ces prophéties et du rapport reconnu qu'elles ont à cette époque [79]. Les Juifs mêmes de nos jours admettent que le temps de la venue de leur Messie, selon leurs prophéties, est passé depuis longtemps, et ils attribuent le retard

(78) Œuvres de Clarke, édit. in-folio, vol. II, p. 721.

(79) « Pluribus persuasio inerat, *antiquis* sacerdotum literis contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique *Judæa* rerum potirentur. Quæ ambages Vespasianum et Titum prædixerant; sed vulgus (Judæorum) more humanæ cupidinis, *sibi tantam* fatorum magnitudinem interpretati, ne adversis quidem ad vera mutabantur. » (Tacit., Hist., l. V, ch. XIII.) — « Percrebuerat *Oriente toto* vetus et constans opinio esse in fatis, ut*, eo tempore,* Judæa profecti rerum potirentur. Id de imperio romano, quantum postea eventu patuit, prædictum Judæi *ad se trahentes* rebellarunt. » Suet. in Vesp. l. VIII, ch. IV. — Julius Marathus, cité par Suet., l. II, ch. XXIV. — Josephe, De bello, l. VI, ch. XXXI. — Philon de Præm. et Pen., p. 923-924. — Clarke, etc.

de son avènement à l'état de corruption de leur nation. Ainsi donc, et par le témoignage des auteurs profanes, et par les concessions des Juifs, nous obtenons la preuve que Jésus-Christ est venu au monde précisément à l'époque où toutes les circonstances du moment tendaient à indiquer l'instant que marquaient les prophéties comme celui de l'apparition du Messie.

Les prédictions contenues dans l'Ancien Testament sur la famille dont le Messie devait sortir, et le lieu de sa naissance, sont presque aussi circonstanciés, et s'appliquent autant à Jésus-Christ que celles qui se rapportent à l'époque de sa venue. Il devait être Israëlite, de la tribu de Juda, de la famille de David, et de la ville de Bethléhem. Les deux premiers faits sont compris dans la promesse faite à Abraham, dans la prédiction de Moïse, dans la bénédiction prophétique donnée par Jacob à Juda, et dans la raison donnée pour la supériorité de cette tribu, savoir que de son sein devait sortir le grand chef de la nation. Et les deux derniers faits, que le Messie devait être un descendant de David, et naître à Bethléhem, sont clairement énoncés. « Il sortira un rejeton du tronc d'Isaïe, et un « bourgeon croîtra de ses racines, et l'esprit de « l'Eternel reposera sur lui [80]. » Que cette prédiction se rapporte au libérateur du genre humain, c'est ce qui est clairement indiqué par tout le chapitre qui décrit le règne du Messie, l'appel des gentils, et la restauration d'Israël.

Le même fait est prédit dans plusieurs passages des prophètes : « Ta maison et ton règne seront « assurés pour jamais devant tes yeux.—J'ai traité « alliance avec mon élu. J'ai fait serment à David

(80) Esaïe, XI.

« mon serviteur, disant : J'établirai ta postérité « pour toujours et j'affermirai ton trône d'âge en « âge.—Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, que « je susciterai à David un germe juste, et il règnera « comme roi, il prospérera et il exercera le juge- « ment et la justice sur la terre, et c'est ici le « nom duquel on l'appellera : l'Eternel notre jus- « tice [81]. »

Le lieu de la naissance du Messie est ensuite clairement prédit : « Mais toi, Bethléhem vers « Ephrath, quoique tu sois petite entre les mil- « liers de Juda, c'est de toi que sortira (ou, « comme signifie le mot hebreu, naîtra) [82] celui « qui doit être dominateur en Israël, et ses issues « sont d'ancienneté, dès les jours éternels [83]. » Que toutes ces prédictions aient trouvé leur accomplissement en Christ, qu'il ait appartenu à ce pays, à cette tribu, à cette famille, qu'il ait été de la maison et de la postérité de David, et qu'il soit né à Bethléhem, c'est ce que nous prouvent de la manière la plus évidente le témoignage de tous les évangélistes, deux généalogies complètes et distinctes (c'est-à-dire la filiation naturelle et la filiation légale), lesquelles, selon la coutume des Juifs, étaient toujours conservées avec soin, l'acquiescement des ennemis du Christ à la vérité du fait, contre lequel l'histoire elle-même ne contient pas un seul démenti, et l'appel fait par quelques-uns des premiers chrétiens aux registres mêmes du recensement fait au moment de la naissance de notre Sauveur par les ordres de César [84]. Il est impossible même de ne pas être frappé de l'accomplissement

(81) II. Sam., VII, 16.—Ps. LXXXIX, 4, 5.—Jérémie, XXIII, 5. 6. — (82) Genèse, X, 14; XV, 4. XVII, 6 — II. Sam. VII, 12.
(83) Michée, V, 2. — (84) Justin, Martyrs. Ap., II, p. 55, édit. Thirl. — Tert. sur Marc, IV, 19.

exact de ces prophéties en apparence contradictoires et inconciliables, et de la manière providentielle dont elles se sont accomplies. Le lieu de la naissance du Christ était éloigné du lieu de la demeure de ses parents, et le pays où il commença à exercer son ministère était à une grande distance de celui de sa naissance; c'est ainsi que fut accomplie une autre prédiction : « Vers le pays de « Zabulon et vers le pays de Nephtali, sur le che- « min de la mer, au-delà du Jourdain, dans la « Galilée des Gentils ; les peuples qui marchaient « dans les ténèbres ont vu une grande lumière, « et la lumière a relui sur ceux qui habitaient dans « le pays de l'ombre de la mort[85] ». Ainsi, l'époque où le Messie promis devait paraître, la nation, la tribu et la famille dont il devait sortir, le lieu de sa naissance, ville peu populeuse et presque inconnue, tout est clairement prédit; ces prédictions se rapportent aussi clairement à Jésus-Christ, et trouvent toutes leur accomplissement en lui.

Mais les évènements de sa vie et les traits de son caractère sont aussi décrits avec une précision sur laquelle il est impossible de se méprendre. On nous peint ainsi l'obscurité, la simplicité et la pauvreté de sa condition : « Or, il est monté « comme un rejeton devant lui, et comme une « racine qui sort d'une terre sèche. Il n'y a en « lui ni forme, ni éclat, quand nous le regardons; « il n'y a rien en lui à le voir, qui nous le fasse « désirer. — Ainsi a dit l'Eternel à celui qui est « méprisé, à la nation détestée, à celui qui est « l'esclave de ceux qui le dominent : Les rois le « verront et se lèveront, et les principaux se « prosterneront devant lui[86]. » Que tel ait été

(85) Esaïe, VIII, 23; IX, 1. — (86) Esaïe, LIII, 2.; XL IX, 7.

l'extérieur sous lequel le Christ se montra aux hommes, toute son histoire nous le prouve.

Les Juifs, attendant dans l'orgueil de leur cœur un roi terrestre, ne firent aucune attention à toutes ces prophéties, et trompés par leurs traditions ne trouvèrent qu'une pierre d'achoppement là où, s'ils avaient sondé l'Ecriture avec simplicité, ils auraient trouvé toutes les marques du Messie. « N'est-ce point ici le fils du charpen« tier? n'est-ce point ici le fils de Marie? » disent-ils dans leur dédain. Son humble entrée dans Jérusalem, la manière dont il fut vendu pour trente pièces d'argent, les coups et les injures qu'il reçut, le vinaigre et l'hysope qu'on lui offrit à boire en dernier lieu, le partage de ses vêtements, le sort qu'on jeta sur sa robe, son supplice, son ensevelissement, sa résurrection sans avoir senti la corruption [87], tout avait été expressément prédit, et toutes ces prédictions reçurent un accomplissement littéral. Si toutes ces prophéties peuvent s'appliquer aux évènements de la vie d'un seul individu, ce ne peut être qu'à celle de l'auteur du christianisme. Et quel autre religion peut avancer un seul fait prédit sur l'apparition de son fondateur?

Quoique les prophètes juifs représentent la personne et la condition du Messie comme dénuées de toute grandeur, cependant on dépeint son caractère comme infiniment supérieur à celui des fils des hommes. « Et la justice « sera la ceinture de ses reins, et la fidélité la « ceinture de ses flancs. Il n'avait point fait d'ou« trage, et il ne s'est point trouvé de fraude en « sa bouche. L'Esprit de l'Eternel reposera sur « lui, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Es-

(87) Zach. IX, 9; XI, 12. — Esaïe, L, 6. — Ps. XXII, 16; LXIX, 21; XXII, 18. — Esaïe, LIII, 9. — Ps. XVI, 10.

« prit de conseil et de force, l'Esprit de science et « de crainte de l'Eternel. — Le Seigneur l'Eter-« nel m'a donné une parole savante pour savoir « parler à propos à celui qui est abattu. — Il paî-« tra son troupeau comme un berger, il rassem-« blera les agneaux entre ses bras, et les portera « dans son sein. — Il ne brisera point le roseau « froissé, et il n'éteindra point le lumignon qui « fume encore. — Voici, ton roi viendra à toi, « juste et sauveur, humble et monté sur un âne. « — Il ne criera point, il n'élèvera point sa voix « et ne se fera point entendre dans les rues. « — On le presse et on l'accable, et il n'a point « ouvert sa bouche; il a été mené à la tuerie « comme un agneau, et comme une brebis « muette devant celui qui la tond; même il n'a « point ouvert sa bouche. — J'ai exposé mon dos « à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux « qui m'arrachaient ma barbe; je n'ai point caché « mon visage pour éviter l'ignominie des cra-« chats. Le Seigneur m'a ouvert l'oreille, et je « n'ai point été rebelle, et je ne me suis point « retiré en arrière. Mais le Seigneur l'Eternel « m'a aidé; c'est pourquoi je n'ai point été confus; « c'est pourquoi j'ai rendu ma face semblable à « un caillou; car je sais que je ne serai point « rendu honteux [88].

Combien de vertus caractérisent le Messie, ainsi que l'avaient annoncé les prophètes! avec quelle précision elles s'appliquent uniquement à Christ, et comme son caractère les réunit toutes! sa sagesse et sa science, sa parole qui ne ressemblait à celle d'aucun homme, la sainte douceur de ses manières et de ses entretiens, sa candeur parfaite, sa pureté sans tache, sa sainteté, sa bonté

(88) Esaïe, XI, 2, 5; XL, 11; L, 4-7; XLII, 2, 3; LIII, 7, 9. — Zacharie, IX, 9.

et sa compassion, sa profonde humilité, son caractère pacifique, sa patience infatigable, son invincible courage, sa fermeté plus qu'héroïque, son indulgence plus qu'humaine, sa confiance en Dieu, sa résignation parfaite à sa volonté, tout est décrit dans les termes les plus précis, les plus touchants et les plus vrais; et de tous les mortels qui ont paru sur la terre, Jésus est le seul à qui l'on puisse appliquer un semblable portrait[89].

Mahomet prétendait avoir reçu une autorité divine qui sanctionnait ses impuretés passées, et légitimait ses nouveaux crimes. Combien est différent l'appel que fait Jésus de la terre au ciel? — « Si je ne fais point les œuvres de mon « père, ne me croyez point. » — « Sondez les « Ecritures, car ce sont elles qui témoignent de « moi. » — Oui, elles portaient témoignage de la venue d'un Messie, de l'excellence surhumaine de son caractère moral. Et si la vie de Jésus est merveilleuse et sans pareille en elle-même, ne paraît-elle pas plus miraculeuse encore, lorsque l'on considère que toutes ses actions développent le caractère prophétique du Sauveur promis? Les preuves extérieures et intérieures se réunissent ici, et si la vie de Christ prouve sa sainteté, elle prouve en même temps, ainsi qu'il a été annoncé par les prophètes, qu'il est le Fils de Dieu.

En décrivant les bienfaits du règne du Messie, le prophète Esaïe prédisait la grandeur et l'excellence de ses miracles : — « Les yeux des aveu« gles seront ouverts, et les oreilles des sourds « seront débouchées; alors le boiteux sautera « comme un cerf, et la langue du muet chantera « avec triomphe[90]. » — L'histoire de la vie de Jésus nous montre combien de fois de tels actes

(89) Voyez Barrow sur le Credo. — (90) Esaïe, XXXV, 5-6.

servaient à manifester sa puissance. A sa parole « les aveugles recouvrent la vue, les boiteux « marchent, les sourds entendent, les lépreux « sont nettoyés[91]. »

La mort de Christ a été aussi extraordinaire que sa vie, et les prophètes parlent de ses souffrances avec autant de détails que de ses vertus. Non-seulement l'agneau pascal, qui devait être tué chaque année dans toutes les familles d'Israël, qui devait être sans défaut, dont on devait répandre le sang sans rompre un seul de ses os, et qui devait être mangé avec des herbes amères; non-seulement le sacrifice d'Isaac et l'élévation du serpent d'airain dans le désert, vers lequel il fallait lever les yeux pour être guéri, et beaucoup d'autres cérémonies des Juifs, non-seulement tout cela préfigure la mort de Christ, et le sacrifice qu'il devait faire pour le péché; mais beaucoup de passages des prophéties déclarent encore positivement que le Christ devait souffrir une mort ignominieuse.

Sans parler de ces descriptions de souffrances si souvent répétées dans les psaumes, qui s'appliquent littéralement à Christ, et qui se lient à des prédictions sur le règne du Messie, le prophète Daniel, tout en fixant l'époque de sa venue, affirme que le Messie sera retranché; et, faisant allusion au même évènement, Zacharie emploie ces solennelles expressions : « Epée, réveille-toi « contre mon pasteur, et contre l'homme qui est « mon compagnon, dit l'Eternel des armées; « frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées. Et je répandrai sur la maison de David et « sur les habitants de Jérusalem l'esprit de « grâces et de supplications, et ils regarderont

(91) Matt., IX, 35; XI, 5.

« vers moi qu'ils auront percé et ils en feront le « deuil[92]. »

Esaïe, qui décrit avec une éloquence digne d'un prophète les gloires du royaume futur, caractérise avec la précision d'un historien l'humiliation, les épreuves et les injures qui doivent précéder les triomphes du Rédempteur du monde; et l'histoire de Christ sert à la lettre de commentaire et d'accomplissement à chacune de ses prédictions. Dans un seul passage, dont la liaison est claire, l'antiquité indisputable, et l'application évidente, les souffrances du serviteur de Dieu, qui, sous la même appellation, est auparavant désigné comme celui qui doit être la lumière des gentils, le salut de Dieu jusqu'aux bouts de la terre, et l'élu de Dieu en qui son âme prend plaisir, sont prédites avec une telle exactitude que toute discussion serait superflue pour prouver qu'elles se rapportent à Jésus-Christ[93]. — Parmi la multitude des passages semblables du Nouveau Testament, nous en choisissons quelques-uns que nous ajouterons à la prophétie :

« Il est le méprisé et le dernier des hommes. » — Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu; il n'avait pas où reposer sa tête; ils se moquaient de lui. — « Un homme de douleur et qui sait ce que « c'est que la langueur. » Jésus pleura sur la tombe de Lazare, il pleura sur Jérusalem; il ressentit l'ingratitude et la cruauté des hommes; il souffrit la contradiction des pécheurs; et voici les expressions propres de sa douleur : « Mon Père, que cette coupe passe loin de moi, s'il est possible; mais pour cette fin suis-je venu au monde? — Mon

(92) Ps. II; XXII, 2, 6, 7, 16, 18; XXXV, 7, 11, 12; LXIX, 20, 21; CIX, 2, 3, 5, 25; CXVIII, 12. — Dan., IX, 26. — Zacharie, XIII, 7; XII, 10.

(93) Esaie, LII, 13-15; et ch. LIII; XLIX, 6; LII, 1.

Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ! » — « Nous avons comme caché notre face de lui ; « il était méprisé et nous n'en avons fait aucun cas. » — Alors tous ses disciples l'ayant abandonné, s'enfuirent. — Non pas celui-ci, mais Barabbas ; or, Barabbas était un brigand. — Et les soldats, s'agenouillant devant lui, se moquaient de lui. — Le prophète continue ainsi le tableau de ses souffrances :

« Il s'est chargé véritablement de nos langueurs ; nous avons cru qu'il était frappé, « battu de Dieu et affligé. On le presse et on l'accable ; il a été mené à la tuerie comme un « agneau. Il a été enlevé par la force de l'angoisse « et par la condamnation. » Et à cette description générale il ajoute des détails plus minutieux encore, qui en déterminent visiblement l'application à Jésus : « Il a été retranché de la terre des vivants. » — Il fut crucifié à la fleur de son âge. — « Le peuple avait ordonné son sépulcre avec le méchant, « mais dans sa mort il a été avec le riche. » — Joseph d'Arimathée, homme riche d'entre les Juifs, alla demander le corps de Jésus, et le déposa dans son sépulcre neuf. — « Il aura été mis au rang « des méchants. » — Il fut crucifié entre deux malfaiteurs. — « Tu étais défait de visage plus qu'aucun autre, et sans apparence, plus que pas un « des enfants des hommes. » — Ces paroles ont été littéralement accomplies ; la sueur de sang, la couronne d'épines, les crachats au visage, les coups sur la joue, la flagellation, les clous dans les mains et dans les pieds, la lance qui lui perça le côté, tout tendit à rendre le corps de Jésus plus défait que pas un des enfants des hommes.

Or, afin de prévenir toute ambiguité dans le sens de cette description soutenue et circonstanciée des

souffrances du Messie, la dignité de sa personne, l'incrédulité des Juifs, l'innocence de la victime, et son élévation finale, tout est spécialement détaillé, et tout s'accorde avec la doctrine de l'Évangile. « Il sera fort exalté, et il s'agrandira ex-« trêmement. —Qui a cru à notre prédiction? Et à « qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé? » — « Or, « il est monté comme un rejeton devant lui, etc. »

La pauvreté apparente de la condition de Jésus-Christ est la raison que la prophétie assigne au rejet que les Juifs ont fait de lui, et c'est la raison qu'ils en donnent eux-mêmes. La prédiction spécifie la cause de ses souffrances. « Il s'est chargé « véritablement de nos langueurs, et il a porté « nos douleurs. » Christ, dit saint Paul, fut offert une fois pour ôter les péchés de plusieurs. « Il a été navré pour nos forfaits, et frappé pour « nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la « paix est tombé sur lui, et nous avons la guéri-« son par sa meurtrissure. » Il a porté nos péchés en son corps sur le bois, dit saint Pierre, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice; et nous avons la guérison par sa meurtrissure. « Nous avons tous été errants comme des « brebis, nous nous sommes détournés pour sui-« vre chacun son propre chemin, et l'Éternel a « fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. » Car vous étiez comme des brebis errantes, dit le même apôtre, mais vous êtes maintenant retournés au pasteur et à l'évêque de vos âmes. « Il n'avait « point fait d'outrage, et il ne s'est point trouvé « de fraude en sa bouche. Toutefois l'Éternel a mis « son âme en oblation pour le péché. » Celui, dit saint Paul, qui n'avait point connu le péché, il l'a traité à cause de nous comme un pécheur, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui.

Toute cette prophétie se rapporte donc au

Messie. Elle décrit son abaissement et sa dignité ; son rejet par les Juifs, ses afflictions et son agonie, sa grandeur et sa charité, la manière dont son ministère fut méconnu, la bassesse de sa condition, son silence au milieu des souffrances les plus terribles, silence qu'il ne rompt que pour intercéder pour les pécheurs. Complètement opposée à toutes les autres dispensations de la Providence, enregistrées dans les annales des Juifs, la prophétie représente une innocence parfaite souffrant par la volonté du ciel, la mort comme la suite d'une obéissance entière, le serviteur de Dieu abandonné par lui, et celui qui était parfaitement pur portant le châtiment des coupables, lavant les nations de leurs péchés par la vertu de son sacrifice, les justifiant par sa science, ayant son héritage parmi les grands, et partageant le butin avec les puissants, parcequ'il a livré son âme à la mort. — Cette prophétie, considérée simplement comme prédiction antérieure à l'évènement, fait donc de l'incrédulité même des Juifs un argument contre eux, change le scandale de la croix en preuve du christianisme, et nous présente un épitomé de la vérité, un abrégé des traits les plus frappants de l'Evangile. La simple explication de cette prophétie suffit pour opérer la conversion de l'eunuque d'Ethiopie, et sans le secours d'un apôtre elle a la gloire d'avoir obtenu dans les temps modernes un plus noble triomphe, en renversant les préjugés si fortement enracinés, et l'incrédulité si hautement déclarée d'un homme illustre par son rang et par son génie, alors un des avocats les plus spirituels et les plus heureux de l'impiété, et un des ennemis les plus déclarés du christianisme [94].

(94) Mémoires de Rochester, par Burnet, p. 70, 71.

C'est ainsi qu'il a été écrit que le Christ souffrirait, c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît, selon les Ecritures; et c'est ainsi que l'apôtre l'atteste : « Dieu a accompli ce qu'il avait pré« dit par la bouche de tous ses prophètes, que le « Christ devait souffrir. »

Que les Juifs conservent encore ces prophéties, et qu'ils soient ainsi un des instruments de leur conservation et de leur propagation sur toute la terre, quoiqu'elles témoignent si fortement contre eux-mêmes, quoiqu'elles déclarent si clairement qu'un Sauveur devait premièrement souffrir et être ensuite exalté, ce sont là des faits aussi indubitables qu'ils sont singuliers, et qui ne peuvent qu'attester la vérité du christianisme, de la manière la plus forte et la plus convaincante.—Ces prédictions, comme nous l'avons vu par la courte analyse que nous en avons faite, n'ont pas besoin d'interprétation forcée, mais elles s'appliquent de la manière la plus claire, la plus simple et la plus littérale, à l'histoire des souffrances et de la mort du Christ. Le témoignage des Juifs sur l'existence de ces prophéties longtemps avant l'ère chrétienne, leur conservation jusqu'à ce jour, le récit que donnent les évangélistes de la vie et de la mort du Christ, le témoignage des auteurs profanes, et les arguments même des premiers adversaires du christianisme, fondés sur l'humble condition de Jésus et sur le genre de sa mort, toutes ces choses concourent ensemble à donner sur l'accomplissement de ces prophéties des preuves plus décisives que nous n'aurions cru possible d'en obtenir dans un temps aussi reculé [95].

(95) Auctor nominis ejus Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio adfectus erat. Taciti Annal., l. XV, c. XLIV.

Mais les prophéties nous parlent de la nature de l'Évangile aussi bien que du caractère de son auteur, et décrivent l'étendue de son règne aussi bien que ses souffrances. Il était prédit que le Messie révèlerait la volonté de Dieu aux hommes, et qu'il établirait une religion nouvelle et plus parfaite.

« Je leur susciterai un prophète d'entre leurs « frères, et je mettrai mes paroles en sa bouche, « et il leur dira tout ce que j'aurai commandé, « et il arrivera que quiconque n'écoutera pas les « paroles qu'il aura dites en mon nom, je lui en « demanderai compte. — Car l'enfant nous est né, « le fils nous a été donné, et l'empire a été posé « sur son épaule, et on appellera son nom l'Ad- « mirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant, « le père de l'Eternité, le prince de la Paix. Et « il n'y aura point de fin à l'accroissement de « l'empire, et à la prospérité du trône de David « et de son règne, pour l'affermir et pour l'éta- « blir dans l'équité et dans la justice, dès main- « tenant et à toujours. La jalousie de l'Éternel « des armées fera cela. — Il sortira un reje- « ton du trône de David, et un surgeon croîtra de « ses racines; il ne jugera point par ce qui frappe « les yeux, et il ne condamnera point par un ouï- « dire, mais il jugera avec justice les petits, et il « condamnera avec droiture. — Moi qui suis l'É- « ternel, je t'ai appelé dans la justice, je te pren- « drai par la main et je te garderai, et je te ferai « être l'alliance du peuple et la lumière des na- « tions, afin d'ouvrir les yeux des aveugles. « — Prêtez l'oreille et venez à moi; écoutez, et « votre âme vivra, et je traiterai avec vous une « alliance éternelle pour rendre stable la miséri- « corde promise à David. Voici, je l'ai donné pour « être témoin aux peuples, pour être conducteur, « et afin qu'il commande aux peuples. Je suscite-

« rai sur elles un pasteur qui les paîtra, et je traite-
« rai avec elles une alliance de paix. — Et il y aura
« une alliance éternelle avec eux. Je mettrai mon
« sanctuaire au milieu d'eux à toujours, et eux
« tous n'auront qu'un roi pour leur roi, et ils ne
« se souilleront plus par leurs dieux infâmes; ils
« auront tous un seul pasteur, ils marcheront dans
« mes ordonnances, et David mon serviteur sera
« leur prince à toujours. — Voici, les jours vien-
« nent, dit l'Éternel, que je traiterai une nouvelle
« alliance avec la maison d'Israël et avec la maison
« de Juda; et c'est ici l'alliance que je traiterai avec
« la maison d'Israël; je mettrai ma loi au-devant
« d'eux et je l'écrirai dans leur cœur, et je serai
« leur Dieu, et ils seront mon peuple. Chacun
« d'eux n'enseignera plus son prochain, ni chacun
« son frère, en disant : Connaissez l'Éternel; car
« ils me connaîtront tous, depuis le plus petit jus-
« qu'au plus grand, dit l'Éternel, parceque je
« pardonnerai leur iniquité, et que je ne me sou-
« viendrai plus de leur péché [96]. »

Il est souvent et expressément déclaré que ces bénédictions s'étendraient plus loin que la Judée. « C'est peu de chose que tu sois mon serviteur « pour rétablir les tribus de Jacob et pour ra- « mener les restes d'Israël; mais je t'ai donné « pour être la lumière des nations, et pour être « mon salut jusqu'au bout de la terre [97]. »

Tandis que plusieurs des prophéties, en dépeignant la gloire du royaume du Messie, se rapportent aussi à son étendue universelle et à la restauration finale des Juifs, elles décrivent en même temps la nature et les bienfaits de l'Évangile; et

(96) Deut., XVIII, 18-19. — Esaïe, IX, 5, 6; XI, 1, 3, 4; XLII, 6; LV, 3, 4. — Ezéchiel, XXXIV, 23, 25; XXXVII, 22-26, 28. — Jérémie, XXXI, 31, 33, 34.

(97) Esaïe, XLIX, 6; LVI, 6-8.

il serait impossible de donner maintenant un exposé plus correct ou une définition plus juste de la doctrine de Jésus-Christ, et des conditions qu'il a proposées à l'homme, que ceux que contiennent ces mêmes prophéties, publiées plusieurs siècles avant son apparition dans le monde. L'Evangile, comme son nom l'indique, signifie bonne nouvelle; Christ lui-même invitait ceux qui étaient travaillés et chargés à venir à lui pour obtenir le repos de leurs âmes. Il était le messager de paix. Il vint, ainsi qu'il le dit lui-même, s'offrir en sacrifice pour les péchés du monde et révéler à l'homme la volonté de son Père céleste. Il publia les termes de notre pardon. Sa parole est encore la parole de conciliation; sa loi, une loi de bonté; et tous les devoirs qu'il inculque tendent à rendre l'homme digne de participer à la félicité éternelle; tel est le but de toute son œuvre. Qu'aurait-il pu donner de plus, qu'aurait-il pu exiger de moins?

Les prophètes des anciens temps emploient les mêmes termes en parlant de la nouvelle loi qui devait être révélée, et de la venue du Sauveur : « Rejouis-toi extrêmement, fille de Sion, « jette des cris de rejouissance, fille de Jéru- « salem; voici, ton roi viendra à toi. — Que les « pieds de ceux qui annoncent la paix sont beaux, « de ceux qui annoncent de bonnes nouvelles. « L'esprit du Seigneur l'Eternel est sur moi, « c'est pourquoi l'Eternel m'a oint pour évangé- « liser aux débonnaires; il m'a envoyé pour guérir « ceux qui ont le cœur brisé, pour publier aux « captifs la liberté, pour publier l'année de la « bienveillance de l'Eternel. » Ayant lu ces paroles à haute voix dans la synagogue, Jésus s'écria : « Aujourd'hui l'Écriture est accomplie. » Il est en effet le prédicateur de la justice et de la

paix, et ce n'était qu'en lui que l'Écriture pouvait trouver son accomplissement.

D'autres prophètes encore parlent de la joie qui devait surtout caractériser le règne du Messie. Il devait mettre fin aux transgressions, effacer le péché, et réconcilier les pécheurs; il devait faire rejaillir de l'eau pure sur le peuple de Dieu, arroser de son sang les nations pour les laver de leurs iniquités, et ouvrir une souree pour purifier le péché et la souillure. « Que le méchant « délaisse sa voie, et l'homme inique ses pen« sées, et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura « pitié de lui. — Je pardonnerai leurs iniquités « et je ne me souviendrai plus de leurs pé« chés. » Le Messie devait être « oint pour gué« rir ceux qui ont le cœur brisé; pour publier à « ceux de Sion qui pleurent, que la magnificence « leur sera donnée au lieu de la cendre, l'huile « de joie au lieu du deuil, un manteau de louange « au lieu d'un esprit affligé[98]. » L'Évangile de paix réalise toutes ces bénédictions promises. Nous voyons maintenant ce que beaucoup de prophètes et beaucoup de sages ont désiré de voir.

La religion chrétienne a été malheureusement pervertie et altérée; mais ces corruptions mêmes ont été le sujet des prophéties. La bigoterie n'a que trop souvent terni sa perfection; sa beauté a disparu sous le voile de la superstition, de la tyrannie et du meurtre; mais la religion de Jésus, sortie pure de la bouche de son auteur et de la plume de ses apôtres, a en elle tout ce qu'il faut pour répandre universellement le bonheur, pour avancer efficacement la culture morale et la civilisation de l'humanité, et pour améliorer la condition et perfectionner la nature

(98) — Esaïe, LV, 7. — Jérémie, XXXI, 34. — Daniel, IX, 9. Esaïe, LXI, 1-2.

de l'homme. Sa doctrine est sainte, elle prescrit des règles de conduite pures et parfaites ; elle abolit l'idolâtrie ; elle enseigne le culte du seul vrai Dieu, elle annonce des promesses faites à tous ceux qui obéissent à sa loi ; elle révèle la seule voie du pardon pour le pécheur et lui indique le moyen d'y parvenir. L'Évangile est une bonne nouvelle pour les débonnaires ; il bande les plaies des cœurs, et nous offre l'huile de joie au lieu du deuil, un manteau de louange au lieu d'un esprit d'affliction, ou, en d'autres mots, la consolation la plus complète dans tous les maux de la vie. Pour obtenir la confirmation de toutes ces prophéties, il ne nous est pas nécessaire de recourir au témoignage des Juifs ou à celui des premiers chrétiens ; c'est une question d'expérience et de fait.

La doctrine de l'Evangile s'accorde en tout avec les prédictions qui l'ont annoncée ; et si nous la comparons avec la cruauté, l'impureté, l'absurdité dégradante des systèmes de religion qui existaient au temps des prophètes, nous ne pouvons qu'être pénétrés de sa supériorité et reconnaître son incomparable excellence. On adorait alors des dieux dont les vices faisaient honte à l'humanité, et l'incrédulité même n'oserait les comparer au Dieu des chrétiens ; l'usage des sacrifices était partout établi, et souvent le sang humain coulait là où la doctrine chrétienne de la réconciliation pour l'iniquité était inconnue. Et dès que nous sortons des pays chrétiens, si nous regardons vers l'Afrique, vers l'Inde, ou vers la Chine, nous avons encore devant les yeux les spectacles les plus revoltants dans les cérémonies religieuses des hommes. En envisageant donc la supériorité du christianisme seulement comme ayant été le sujet de la prophétie, on ne peut guère se refuser à reconnaître

que les prédictions qui se rapportent à cette excellence et les bienfaits qu'elles promettent ont reçu leur entier accomplissement dans l'Évangile de Jésus-Christ.

Mais, tout en prouvant sa vérité par l'accomplissement même de ces anciennes prophéties, on ne demande point à l'incrédule de renoncer à un seul iôta de son incrédulité, sur aucune matière qui puisse admettre le moindre doute; car il y a beaucoup de prophéties à la vérité desquelles chaque chrétien peut rendre témoignage, et dont l'accomplissement est prouvé par les incrédules eux-mêmes. Que l'Evangile ait pris sa source à Jérusalem, que la plupart des Juifs l'aient rejeté, qu'il ait eu à combattre la puissance humaine, que l'idolâtrie ait été renversée devant lui, que les rois de la terre se soient soumis à son joug, qu'il existe depuis plusieurs siècles, qu'il s'étende sur un grand nombre de contrées, voilà des faits clairement prédits et littéralement accomplis.

« Car la loi sortira de Sion et la parole de l'E-« ternel de Jérusalem; il exercera les jugements « parmi les nations [99]. Il sera votre sanctuaire; « mais il sera une pierre d'achoppement et un « rocher de trébuchement aux deux maisons d'Is-« raël, en piège et en lacs aux habitants de Jé-« rusalem! Pourquoi les rois de la terre s'as-« semblent-ils et les princes consultent-ils en-« semble contre l'Eternel et contre son Christ [1] ? » De la même manière, Christ prédisait souvent à ses disciples la persécution qui les atteindrait et le triomphe final de l'Evangile, malgré toute l'opposition qu'il aurait à combattre [2]. « L'Eternel

(99) Esaïe, II, 3, 4. — Michée, IV, 2.
(1) Esaïe, VIII, 14. — Ps. II, 2.
(2) Matt., X, 17; XVI, 18; XXIV, 14; XXVIII, 19.

« sera seul haut élevé en ce jour-là; et pour ce « qui est des idoles elles seront toutes détruites. « Et je vous nétoyerai de tous vos dieux infâmes. « Je retrancherai les noms des faux dieux du « pays et on n'en fera plus mention [3]. A celui qui « est esclave de ceux qui le dominent : Les rois « le verront et se lèveront, et les principaux se « prosterneront devant lui. Et les nations mar- « cheront à ta lumière, et les rois à la splendeur « qui se lèvera sur toi. Et les rois seront tes nour- « riciers et les princesses leurs femmes tes nour- « rices [4]. Les nations verront ta justice, et on « t'appellera d'un nouveau nom que la bouche de « l'Éternel aura expressément déclaré. En ce jour- « là il arrivera que les nations rechercheront la « racine d'Isaï, dressée pour enseigne des peuples, « et son séjour ne sera que gloire. Et je traiterai « avec vous une alliance éternelle. Voici, tu « appelleras la nation que tu ne connaissais point, « et les nations qui ne te connaissaient point ac- « coureront à toi [5]. »

A l'époque où ces prophéties parurent, il n'y avait pas sur toute la surface du monde le moindre signe de ce royaume spirituel, de cette religion pure qu'elles prédisent si clairement devoir s'étendre non-seulement sur la Judée et sur toutes les contrées éloignées que les prophètes seuls connaissaient, mais aussi sur tous les peuples des gentils, et même jusqu'aux extrémités de la terre. Maintenant chacun sait que la religion qui enseigne la piété, la pureté, la charité, qui délivre l'homme de tous ces rites pénibles, qui l'affranchit de toutes ces institutions barbares, et qui offre à l'humanité le plus

(3) Esaïe, II, 17, 18. — Ezéchiel, XXXVI, 25. — Zach., XIII, 2.
(4) Esaïe, XLIX, 7, 23; LX, 3.
(5) Ibid., LXII, 2; XI, 10; LV, 3-5.

grand des bienfaits; que cette religion, disons-nous, prit naissance en Judée, au sein du peuple le plus égoïste et le plus sensuel de la terre; que persécutée à son origine, et rejetée par les Juifs, elle s'est cependant répandue sur plusieurs nations, qu'elle s'est étendue jusqu'à celles qu'un immense intervalle séparait de son berceau et de son centre d'action, et qu'elle invite sans exception le monde entier à participer aux privilèges qu'elle accorde, sans faire de distinction quelconque entre le Barbare et le Scythe, l'esclave et l'homme libre.

Un poëte latin, qui vécut au commencement de l'ère chrétienne, parle des Bretons barbares comme séparés de la terre entière. Et cependant, quoique la Grande-Bretagne fût plus éloignée de la Judée que de Rome, la loi sortie de Jérusalem lui a fait perdre sa réputation de barbarie; dans cette île éloignée des gentils, les prophéties qui déclarent que le royaume du Messie s'étendra jusqu'aux bouts de la terre ont reçu leur accomplissement; et aujourd'hui, si d'une île éloignée des gentils nous portons nos regards vers une autre île, de l'océan du nord à l'océan du sud, d'une extrémité du globe à l'autre, nous verrons encore l'influence régénératrice de l'Evangile dans l'extinction de l'idolâtrie, et l'abolition des rites cruels et barbares du paganisme.

Mais ce fut à une époque où, excepté la seule terre de la Judée, la lumière de la vérité divine n'éclairait pas le monde, ce fut lorsque toutes les autres nations, par rapport à la religion, étaient plongées dans les ténèbres, adonnées à une superstition grossière et à une idolâtrie aveugle; ce fut lorsque les hommes se formaient à eux-mêmes des divinités de choses corruptibles;

ce fut lorsqu'on déifiait, après leur mort, ceux-là mêmes qui avaient donné l'exemple des vices les plus grossiers; ce fut lorsqu'on remplaçait la religion par des rites affreux et obscènes; ce fut lorsque la nation la plus éclairée du monde élevait publiquement un autel au Dieu inconnu, et ne mettait point de bornes au nombre de ses divinités; ce fut au moment où l'un des plus célèbres philosophes du paganisme, l'un des plus purs de ses moralistes, désespérant de parvenir à la vérité par des moyens humains, demandait une révélation divine comme unique voie de salut[6]; ce fut lorsque le nombre des esclaves dépassait celui des hommes libres; ce fut lorsqu'il n'y avait aucun espoir de pouvoir sortir de cet état d'esclavage spirituel et temporel; ce fut alors que la voix de la prophétie se fit entendre dans la terre de la Judée, ce fut alors qu'elle annonça le jour glorieux qui allait luire sur le monde.

Et d'où cette lumière pouvait-elle descendre, que du ciel? — Le Messie fut promis; le prince de la paix allait paraître; une pierre allait être détachée de la montagne sans main, qui devait frapper et mettre en pièces les royaumes du monde. Mais le règne spirituel du Messie est décrit en termes qui indiquent tout à la fois sa nature, sa durée, son étendue: « Sa renommée durera tou-« jours, sa réputation ira de père en fils, tant que « le soleil durera. On sera béni en lui. Toutes les « nations le publieront bienheureux. Il dominera « depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le « fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. De-« mande moi, et je te donnerai pour ton hé-« ritage les nations, et pour ta possession les « bouts de la terre. Tous les bouts de la terre

(6) Platon, in Phædone et in Alcibiade, II.

« s'en souviendront et se convertiront à l'E-
« ternel, et toutes les familles des nations se
« prosterneront devant toi [7]. — Je t'ai donné pour
« être la lumière des nations, et pour être mon
« salut jusqu'aux bouts de la terre. — La gloire de
« l'Eternel se manifestera, et toute chair la verra
« en même temps, car la bouche de l'Eternel
« a parlé [8]. — L'Eternel a découvert le bras de sa
« sainteté devant les yeux de toutes les nations.
« Il ne se retirera point, ni ne se précipitera
« point jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la
« terre, et les îles s'arrêteront à sa loi [9]. — Il enlè-
« vera l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous
« les peuples, et la couverture qui est étendue
« sur toutes les nations [10]. — J'étais recherché par
« ceux qui ne s'informaient pas de moi, et j'ai été
« trouvé par ceux qui ne me cherchaient point;
« j'ai dit à la nation qui ne s'appelait point de
« mon nom : Me voici, me voici [11]. — Il arrivera
« aux derniers jours, disent Esaïe et Michée dans
« les mêmes paroles, que la montagne de la mai-
« son de l'Eternel sera affermie au sommet des
« montagnes, et élevée par-dessus les coteaux,
« et toutes les nations y aborderont [12]. — Il arri-
« vera que dans le lieu où on leur aura dit : Vous
« n'êtes plus mon peuple, on leur dira : Vous
« êtes les enfants du Dieu fort et vivant [13]. — L'a-
« bondance de la mer se tournera vers toi, et la
« puissance des nations viendra à toi [14]. — Réjouis-
« toi avec des chants de triomphe; stérile qui n'en-
« fantais point; éclate de joie avec des chants de
« triomphe, car les enfants de celle qui était
« abandonnée seront en plus grand nombre que

(7) Ps. LXXII, 8-17; II, 8, XXII, 28.
(8) Esaïe, XLIX, 6; XL, 5. — (9) Ibid., LII, 10; XLIII, 4.
(10) Ibid., XXV, 7. — (11) Ibid., LXV, 1.
(12) Ibid., II, 2. — Michée, IV, 1. — (13) Osée, I, 10.
(14) Esaïe, LX, 5.

« les enfants de celle qui était mariée (plus de « Gentils que de Juifs). Elargis le lieu de ta « tente, et qu'on étende les rideaux de ton pavil- « lon, ne néglige rien; allonge tes cordages; « car tu te répandras à droite et à gauche, et ta « postérité possédera les nations, car celui qui « t'a formé sera ton époux; l'Eternel des armées « est son nom, il sera appelé le Dieu de toute la « terre [15]. — Le désert et le lieu aride se réjoui- « ront, et la solitude sera dans l'allégresse, et « fleurira comme une rose [16].

Ces prophéties ont toutes rapport à l'étendue du règne du Messie, et toutes claires, tout amples qu'elles sont, elles ne forment qu'une très petite portion des prédictions qui ont le même objet. Nous devons donc examiner non-seulement ce qui en reste encore à accomplir, mais tout ce qui en a déjà été accompli, et dont il aurait été impossible à notre sagesse bornée de concevoir la moindre idée. Toutes elles ont été publiées plusieurs siècles avant l'existence de cette religion dont elles décrivent si minutieusement les progrès; cependant, lorsque nous comparons l'état actuel des pays où l'Evangile est professé dans sa pureté, avec celui dans lequel ils étaient à l'époque où le soleil de justice commença à luire sur eux, nous voyons partout la lumière dissipant les ténèbres, l'ignorance et le paganisme disparaissant devant les efforts de la science et de la culture morale. — Malgré toutes les probabilités humaines, malgré toutes les prévisions de la sagesse et de la puissance de l'homme, l'Evangile de Jésus, propagé d'abord par quelques obscurs pêcheurs de la Galilée, a sapé dans leurs fondements les temples païens, a renversé les autels impurs, a jeté hors des palais et des chaumières les faux dieux;

(15) Ibid., LIV, 1-3, 5. — (16) Ibid., XXXV, 1.

toutes les nations civilisées reconnaissent son autorité; il a triomphé depuis son origine jusqu'à ce jour, malgré la persécution, malgré l'opposition la plus forte et la plus violente, malgré les attaques les plus directes, malgré tous les pièges de ses adversaires cachés; et combattant, comme il a toujours combattu, contre les mauvaises passions de l'homme qui les portent à lui résister et à la pervertir, il demeure encore debout, et le cours de quinze siècles ne fait que confirmer toutes les anciennes prophéties, et vérifie à l'heure qu'il est la déclaration de son auteur : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre lui. »

Qui aurait pu concevoir que jamais un tel système religieux serait formé, qu'il serait institué, combattu, établi, propagé sur toute la surface du globe, embrassé par tant de nations, protégé par des rois et des princes, et regardé comme règle de foi, comme la volonté même de Dieu? Comment toutes ces choses et beaucoup d'autres encore auraient-elles pu être prédites, comme elles l'ont été sans aucun doute, tant de siècles avant la venue de l'auteur du christianisme, si ces prophéties n'étaient pas en elles-mêmes une preuve venue d'en haut, que chaque prophétie et son accomplissement sont l'œuvre de Dieu, et non celle de l'homme? — Quel mortel non inspiré eût pu décrire la nature, les effets et les progrès du christianisme, quand aucun d'eux n'aurait pu se faire seulement l'idée de son existence? car le paganisme ne consistait qu'en cérémonies extérieures, en sanglants sacrifices et en prétendus mystères. Sa tolérance, il est vrai, a été vantée, et non sans cause; car il tolérait tout ce qui est impie et absurde en religion, tout ce qui est impur et vicieux en morale.

Mais les prophètes juifs, alors même que le monde était plongé dans les ténèbres et ne pouvait leur fournir aucune lumière pour les guider dans cette connaissance, annoncèrent la naissance d'une religion qui ne se piquerait point de cette espèce de tolérance, mais qui révèlerait la volonté et enseignerait le culte du seul vrai Dieu; religion qui consisterait en obéissance morale, qui demanderait de la pureté dans la vie et dans les mœurs, qui abolirait tous les sacrifices, en révélant un seul moyen de réconciliation avec Dieu; qui se ferait comprendre à tous par la simplicité de ses préceptes, mais qui ne saurait tolérer le mal en aucune manière; doctrine en tout contraire au paganisme, et pour laquelle rien sur la terre n'aurait pu leur servir de modèle. — Ces prophètes, dans toutes les nations qui existaient autour d'eux, ne pouvaient découvrir que le culte d'un nombre infini de divinités et d'idoles; ils auraient parcouru le monde entier, qu'ils n'y auraient trouvé que dépravation spirituelle et morale; et cependant ils annoncent l'abolition finale du polythéisme et de l'idolâtrie. Le système religieux des Juifs était local, et les Juifs prédisaient une religion qui devait commencer à Jérusalem, et s'étendre ensuite jusqu'aux extrémités de la terre. — Il est donc improbable, ou plutôt absolument incroyable que ces prédictions eussent jamais pu être faites par la sagesse humaine, ou accomplies par la puissance de l'homme; et lorsque ces deux merveilles se rencontrent, elles fournissent une nouvelle preuve de la vérité. — Comme point d'histoire, les progrès du Christianisme sont au moins étonnants, et comme accomplissement de tant de prophéties, ils sont évidemment miraculeux.

L'influence et l'étendue du règne de l'Évangile

ne sont pas moins clairement prédits dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien. Une seule citation peut nous suffire : « Je vis un autre ange « qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évan- « gile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habi- « tent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à « toute langue et à tout peuple. » — Telles sont les paroles d'un homme banni, exilé dans une petite île d'où il ne pouvait sortir; d'un disciple d'une religion nouvelle partout décriée et persécutée. Elles furent prononcées à une époque où il était impossible qu'elles fussent réalisées autant qu'elles le sont maintenant, lors même que tout le pouvoir de l'homme se fût réuni pour propager l'Evangile, au lieu d'être employé à l'éteindre. Il était alors extrêmement difficile de répandre la science; l'art de l'imprimerie était ignoré; et plusieurs pays qui professent maintenant le christianisme étaient encore inconnus. Et quelque nombreux que soient maintenant les ouvrages imprimés, et ils le sont plus qu'à aucune autre période de l'histoire, quelqu'étendues que soient les relations actuelles du commerce, la manière dont l'Ecriture Sainte a été répandue est bien plus étonnante que l'accroissement des uns ou des autres. Elle est parvenue dans des régions inconnues à tous les autres ouvrages du génie de l'homme, elle a pénétré dans des contrées que n'a point encore exploitées la fureur des spéculations commerciales.

La vérité de la prophétie du pauvre exilé de Patmos est maintenant mise au jour; elle a en sa faveur une prescription de dix-sept siècles; il est évident maintenant que ce n'était point là une vision humaine, puisque l'Évangile éternel a été communiqué d'une manière inouïe à tous ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à

toute tribu, à toute langue, à tout peuple. L'Europe et l'Amérique professent le christianisme; dans toutes les portions du globe on trouve des chrétiens. L'Évangile est traduit en 150 langues et dialectes qu'on parle d'une extrémité de la terre à l'autre; et quel autre livre depuis la création a été lu ou connu dans la dixième partie de ce nombre de langues!.. Quelles que soient donc les causes secondaires qui ont amené ces événements, ou quelles que soient les opinions des hommes par rapport à eux, il n'en est pas moins vrai qu'il faut que les prophéties dont ils sont l'accomplissement aient été inspirées par Celui qui est la première grande cause de tout. Quelle autorité divine l'incrédulité peut-elle offrir, quelles doctrines l'incrédule peut-il avancer, qui équivaillent à cette preuve de la vérité du christianisme?

Il est évident, d'après un coup d'œil général jeté sur les prophéties qui se rapportent à Christ et à la religion chrétienne, qu'elles contiennent des prédictions exclusivement relatives à plusieurs doctrines de l'Évangile, qui ne pouvaient émaner que d'une révélation divine, et que la raison à elle seule n'aurait jamais pu découvrir; et ces mêmes doctrines, contre lesquelles la suffisance de la sagesse humaine se révolte le plus souvent, sont par là même des preuves de leur divine origine; car si ces doctrines n'avaient pas été contenues dans les Saintes Écritures, les prophéties qui les regardent n'auraient pu s'accomplir. Et plus elles sont merveilleuses, plus il est improbable et inconcevable qu'elles aient pu être annoncées par de simples mortels, ou qu'elles aient été plus tard constituées en système religieux.

Il est aussi évident qu'il y a plusieurs prophéties applicables à Jésus, et auxquelles aucune allusion n'est faite dans l'histoire de sa vie. L'es-

prit de ses disciples fut longtemps prévenu contre lui à cause de la bassesse de sa condition, préjugé très général parmi les Juifs. — Ils ne virent les prophéties qu'à travers le voile de ces traditions qui agrandissaient la puissance terrestre à laquelle ils s'attendaient, et qui avaient obscurci la nature divine du Messie promis. — Ce ne fut qu'après la résurrection de Christ, nous dit l'Écriture, que leur entendement fut ouvert pour comprendre les prophéties. — Mais tandis que l'accomplissement de beaucoup de ces prédictions n'est pas remarqué dans le Nouveau Testament, l'accomplissement de toutes et de chacune est écrit comme par une plume de fer, dans la vie, la doctrine et la mort du Sauveur, et cette preuve secondaire, indirectement mais pleinement donnée, est plus forte que ne serait un appel fait à chaque prophétie : affranchis des préjugés des Juifs, nous pouvons maintenant rassembler toutes les prophéties antérieures qui se rapportent au Messie, et les comparer avec l'histoire du Nouveau Testament, et avec la nature et la marche du christianisme; et après avoir vu jusqu'à quel point les premières sont une représentation fidèle du dernier, nous pourrons tirer la conclusion légitime, que « l'esprit de prophétie est en effet le témoignage de Jésus ».

Après avoir repassé le tout ensemble, ne pouvons-nous pas affirmer avec hardiesse que l'époque et le lieu de la naissance de Christ, la tribu et la famille dont il sortait, son genre de vie, son caractère, ses miracles, ses souffrances et sa mort, la nature de sa doctrine et le sort de sa religion, avaient été depuis longtemps révélés; que cette doctrine devait prendre naissance à Jérusalem, que les Juifs la rejeteraient, que dès son origine

on la combattrait, et qu'elle s'étendrait jusqu'aux Gentils; que l'idolâtrie disparaîtrait devant elle, que les rois de la terre se soumettraient à son autorité, qu'elle se répandrait parmi toute les nations, même jusqu'aux extrémités du monde : toutes ces choses n'ont-elles pas été l'objet des anciennes prophéties?

Pourquoi donc toutes ces prophéties? — Pourquoi, depuis l'appel fait à Abraham jusqu'à nos jours, les Juifs ont-ils été un peuple à part, séparé d'avec toutes les autres nations de la terre? Pourquoi, depuis le temps de Moïse jusqu'à celui de Malachie, pendant un espace de mille ans, a-t-on vu s'élever une race de prophètes qui tous témoignèrent de la venue d'un Sauveur? Pourquoi le livre des prophéties fut-il scellé 400 ans avant la naissance du Christ? Pourquoi y a-t-il encore jusqu'à ce jour une évi dence incontestable, sinon miraculeuse, de l'antiquité de toutes ces prophéties, en ce qu'elles ont été religieusement conservées pendant tous ces siècles par les soins mêmes des ennemis du christianisme? Pourquoi une telle multitude de faits, qui ne peuvent être appliqués qu'à Jésus-Christ, ont-ils été prédits? Pourquoi? — afin que ces immenses préparatifs pussent amener enfin l'Evangile de salut, et aussi pour que, comme toutes les autres œuvres du Tout-Puissant, sa parole par Jésus-Christ ne fût jamais sans témoignage au milieu des hommes.

Ah! si, par le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur elles, ces prophéties rendent témoignage à la vérité de l'Evangile et à la sagesse de son auteur, quelle force n'auraient-elles pas pour celui qui sonderait avec soin les Ecritures, et qui apprendrait par là avec quelle clarté elles parlent de Jésus!

CHAPITRE XV.

PROPHÉTIES CONCERNANT LES SEPT ÉGLISES D'ASIE.

Quelque incomplet que soit le précis contenu dans les chapitres précédents sur l'évidence des prophéties, les prophéties sont si claires par elles-mêmes, et les faits qui en sont l'accomplissement sont tellement multipliés, qu'on ose défier le sceptique le plus subtil d'imaginer un système quelconque pour expliquer comment ces faits auraient pu être prédits autrement que par l'inspiration de Dieu.

La parole de la prophétie a certainement fait apercevoir bien des désolations survenues sur la terre; mais tout en démontrant ainsi l'action « du mystère de l'iniquité », elle fait elle-même partie « du mystère de la piété ». Les péchés des hommes leur ont attiré des désolations que la parole de Dieu avait prédites et que la cruauté des hommes a exécutées. Ces jugements ont été annoncés, il est vrai, par des signes et des avertissements, mais ils ne se sont jamais trouvés que là où l'iniquité avait d'abord prévalu. Et quand même tous les autres avertissements de Dieu devraient être sans effet, les monuments de ses jugements passés et les indications de ses jugements à venir pourront aprendre au pécheur jusqu'ici inaccessible au repentir, à prendre garde aux menaces de sa parole, à examiner ses voies, et à revenir à lui avant que la mort ait

mis le sceau à son jugement. Toutes ces désolations que l'Eternel a ainsi fait descendre sur la terre, et qui tendent à prouver la vérité de sa parole qui révèle la vie et l'immortalité, ne devraient-elles pas apprendre à l'homme dont ce monde est le Dieu, à ne plus le juger digne de son adoration et de son culte? Pourquoi n'apprendrait-il pas par elle à renoncer à l'avarice qui est une idolâtrie, et pourquoi l'idole de Mammon qui est dans le temple ne tomberait-elle pas comme l'image de Dagon tomba devant l'arche qui renfermait le témoignage du Seigneur?

Mais pour ceux qui, comme tant de millions d'hommes, font profession de la foi du Seigneur Jésus, sans sortir de la route du péché, il est une autre voix qui peut arriver plus directement à leurs oreilles. Et ce n'est pas seulement des régions désolées, jadis habitées par des païens, mais aussi des ruines de quelques-unes des villes où les apôtres avaient établi des églises et où la religion de Jésus brilla jadis dans toute sa pureté, que tous peuvent apprendre que Dieu ne fait point acception de personnes, et qu'il « ne tient « point le coupable pour l'innocent. » — « Que celui « qui a des oreilles écoute ce que l'esprit dit aux « églises. »

Quelle église pourrait réclamer ou désirer un titre plus élevé que celui qui est donné dans l'Ecriture aux sept églises d'Asie, dont les anges étaient les sept étoiles dans la main droite « de « Celui qui est le premier et le dernier, qui vit et « qui était mort, qui est vivant aux siècles des « siècles, et qui tient les clefs de l'enfer et de la « mort ; » ces églises qui étaient elles-mêmes « les « sept chandeliers d'or au milieu desquels il mar- « chait ? » Et quel est celui qui a des oreilles pour entendre, et qui n'écoutera pas humblement, et

pour le mettre à profit, ce que l'Esprit dit à ces églises [17]?

L'Église d'ÉPHÈSE, quoique louée pour ses premières œuvres, auxquelles il lui est ordonné de retourner, était accusée d'avoir abandonné sa première charité, et ménacée de voir ôter son chandelier de sa place, si elle ne se repentait [18]. Ephèse est située à environ cinquante milles de Smyrne. Elle était la métropole de l'Ionie, elle était grande, riche, et, suivant Strabon, le marché le plus considérable de l'Asie mineure. Elle était surtout fameuse par son temple de Diane, « lequel toute l'Asie révérait », orné de 127 colonnes de marbre de Paros, toutes d'un seul bloc, hautes de soixante pieds, et regardé comme une des sept merveilles du monde. On voit encore les restes de son magnifique théâtre, où l'on dit que 20,000 spectateurs pouvaient s'asseoir commodément. Mais quelques monceaux de pierres, quelques misérables huttes en terre, passagèrement habitées par des Turcs sans qu'aucun chrétien y demeure jamais, sont tout ce qui reste de l'ancienne Ephèse [19]. Ce n'est plus, suivant la description de divers voyageurs, qu'un lieu abandonné, d'un aspect triste et solennel. Partout dans l'univers on lit l'épître aux Ephésiens; mais à Ephèse il n'y a personne aujourd'hui qui la lise. Ils ont abandonné leur première charité, ils ne sont point retournés à leurs premières œuvres. Leur chandelier a été ôté de son lieu, et la grande cité d'Ephèse n'existe plus [20].

L'Église de SMYRNE fut louée comme «riche», et aucun jugement ne fut prononcé contre elle; mais elle fut avertie d'une affliction de dix jours (les

(17) Apocalypse, II et III. — (18) Ibid., II, 5.
(19) Actes, XIX, 29.
(20) Voyages d'Arundel aux sept Eglises d'Asie.

dix années de persécution sous Dioclétien), et il lui fut recommandé d'être fidèle jusqu'à la mort, pour mériter que la couronne de vie lui fût accordée [21]. Smyrne n'a point partagé le sort d'Ephèse, plus fameuse qu'elle ; c'est encore aujourd'hui une grande ville, contenant près de cent mille habitants et plusieurs églises grecques ; l'Angleterre et d'autres nations chrétiennes y ont eu des ministres. La lumière, il est vrai, y a perdu de son éclat, mais le chandelier n'y a pas été ôté de son lieu.

L'Église de PERGAME fut louée de ce qu'elle retenait le nom de l'Eternel, et pour n'avoir pas renoncé sa foi dans des temps de persécution et au milieu d'une ville corrompue ; mais il y en avait dans son sein qui retenaient de mauvaises doctrines et qui commettaient de mauvaises actions que l'Eternel haïssait. L'Eternel devait combattre contre eux par l'épée de sa bouche et tous étaient appelés à la repentance. Mais il n'était pas dit, comme d'Ephèse, que son chandelier serait ôté de son lieu [22]. Pergame est située au nord de Smyrne à une distance de près de 64 milles, et était autrefois la capitale de la Mysie Hellespontique. Elle contient encore aujourd'hui quinze mille habitants dont quinze cents Grecs et deux cents Arméniens qui ont leurs églises séparées.

Dans l'Église de THYATIRE, comme dans celle de Pergame, quelque ivraie s'était bientôt mêlée au bon grain; celui qui a ses yeux comme une flamme de feu distingua l'un et l'autre. Mais heureusement pour les âmes des fidèles, plutôt que pour la conservation de la ville, voici comment l'apôtre décrit le caractère général de cette église, tel qu'il était alors :

(21) Apoc., II, 8-11. — (22) Ibid., 12-16.

« Je connais tes œuvres, ta charité, ton minis« tère, ta foi, ta patience, et que tes dernières « œuvres surpassent les premières [23]. » Mais à l'égard de ceux qui s'étaient rendus coupables de fornication, qui avaient mangé des choses sacrifiées aux idoles, car il y en avait quelques-uns dans cette église, et à qui le Seigneur avait donné le temps pour qu'ils se repentissent de leur fornication, et qui ne s'étaient point repentis, la menace d'une grande affliction était prononcée contre eux, et il devait être rendu à chacun selon ses œuvres. Ces pécheurs, ainsi inutilement avertis pendant qu'ils étaient sur la terre, sont allés depuis longtemps dans ce lieu où il n'y a ni occupation, ni science, ni sagesse, ni repentance efficace. « Mais quant aux autres qui sont à Thyatire, je « ne mettrai point sur eux d'autre charge, dit « l'Eternel [24]. » Il y avait à Thyatire assez de justes pour sauver une ville. Thyatire existe encore, tandis que de plus grandes cités sont tombées. M. Hartley, qui la visita en 1826, dit qu'elle est comme perdue au milieu des cyprès et des peupliers; que les Grecs y occupent trois cents maisons et les Arméniens une trentaine, chacune de ces sectes ayant son église.

L'Église de Sardes différait de celle de Pergame et de Thyatire; ces deux églises n'avaient point renoncé leur foi, cependant l'Eternel avait plusieurs griefs contre elles, car il y avait dans leur sein quelques hommes faisant le mal et sur qui devait tomber le jugement, s'ils ne se repentaient pas. Mais à Sardes, toute grande qu'était cette ville, et bien que son église eût été fondée par un apôtre, il n'y avait que quelque peu de personnes qui n'eussent point souillé leurs vêtements, et

(23) Apoc., II, 19 — (24) Ibid., 24.

l'Esprit avait dit à l'ange de cette église: « Je « connais tes œuvres; c'est que tu as le bruit de « vivre, mais tu es mort. »

Mais l'Eternel est patient, et ne veut pas la mort du pécheur, mais son repentir; et tel fut l'avertissement adressé à l'ange de l'église de Sardes: « Sois vigilant et confirme le reste qui s'en « va mourir, car je n'ai point trouvé tes œuvres « parfaites devant Dieu. Souviens-toi donc des « choses que tu as reçues et entendues, et garde-« les et te repens. Mais si tu ne veilles pas, je « viendrai contre toi comme le larron, et tu ne « sauras point à quelle heure je viendrai contre « toi [25]. »

L'état actuel de Sardes nous montre que l'avertissement fut inutile, et en même temps que les menaces de l'Eternel, quand on les néglige, se changent en arrêts inévitables. Sardes, capitale de la Lydie, était une ville grande et célèbre, où avaient été accumulées ces richesses de Crésus devenues proverbiales. Aujourd'hui les seules habitations que Sardes renferme sont quelques mauvaises huttes en terre, éparses parmi les ruines, demeures de bergers turcs, seule population de cette antique cité. Comme siége d'une église chrétienne elle a perdu tout ce qu'elle pouvait perdre, jusqu'à son nom. « On y chercherait en vain un seul adorateur de Jésus-Christ. »

« Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de PHILADEL-« PHIE. Le saint et le véritable qui a la clef de Da-« vid, qui ouvre et nul ne ferme, qui ferme et « nul n'ouvre, dit ces choses: Je connais tes œu-« vres. Voici, je t'ai ouvert une porte, et per-« sonne ne la peut fermer, parceque tu as un « peu de force, que tu as gardé ma parole, et que

(25) Apoc., III, 2-3.

« tu n'as point renoncé à mon nom; parceque tu « as gardé la parole de ma patience, je te garde- « rai aussi à l'heure de la tentation qui doit arri- « ver dans tout le monde [26]. » — Les promesses de l'Eternel sont aussi infaillibles que ses menaces. Philadelphie seule résista longtemps à la puissance des Turcs, et, suivant l'expression de Gibbon, capitula enfin avec le plus fier des Ottomans. Parmi les colonies et les églises grecques de l'Asie, ajoute Gibbon, Philadelphie est encore debout; c'est une colonne sur un vaste théâtre de ruines [27]. Quoi de plus intéressant, dit M. Hartley, que de trouver le christianisme plus florissant ici que dans beaucoup d'autres parties de l'empire turc! la population chrétienne y est encore nombreuse, et occupe trois cents maisons; le service divin se fait chaque dimanche dans cinq églises. Ce qui n'est pas moins intéressant, dans ces temps si fertiles en événements, et malgré la dégénération de l'église grecque en général, c'est d'apprendre que l'évêque actuel de Philadelphie regarde la Bible comme le seul fondement de toute croyance religieuse, et qu'il admet qu'il s'est glissé dans l'église des abus que l'on pouvait tolérer dans les siècles passés, mais qu'il faut détruire aujourd'hui. — Nous croyons à propos d'ajouter ici une observation de M. Hartley [28], c'est que Philadelphie est aujourd'hui appelée Allah Schehr, « la ville de Dieu, » et qu'en rapprochant cette circonstance des prédictions faites à cette église, et surtout de la promesse d'écrire le « nom de Dieu » sur ses membres fidèles, on ne peut s'empêcher d'y trouver une coïncidence singulière, pour ne rien dire de plus. — Les iniquités des hommes ont plus d'une fois prouvé combien

(26) Apoc., III, 7, 8, 10. — (27) Gibbon, t. XI, ch. LXIV.
(28) Missionary Register du mois de juin 1827.

les jugements de Dieu sont terribles; mais parce-que l'église de Philadelphie a persisté à garder sa parole, un monument de la fidélité de Dieu à remplir ses promesses a été laissé sur la terre, en attendant qu'une gloire plus grande, promise à ceux qui vainquent, leur soit donnée dans le ciel. — Le Rédempteur glorifié confirmera à leur égard la vérité de ses paroles : « Celui qui vain« cra, je le ferai une colonne dans le temple de « mon Dieu; » il la confirmera aussi sûrement que Philadelphie, lorsque tout tombait autour d'elle, est restée debout, au jugement de nos ennemis eux-mêmes, « comme une colonne au milieu des ruines. »

« Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de LAODICÉE: « L'Amen, le témoin fidèle et véritable, le com« mencement de la créature de Dieu, dit ces cho« ses. — Je connais tes œuvres, c'est que tu n'es « ni froid ni bouillant, et si tu étais ou froid ou « bouillant! Parce donc que tu es tiède, et que « tu n'est ni froid ni bouillant, je te vomirai de « ma bouche; car tu dis : Je suis riche et je suis « dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien; mais « tu ne connais pas que tu es malheureux, misé« rable, pauvre, aveugle, et nu. Je te conseille « d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, « afin que tu deviennes riche, et des vêtements « blancs, afin que tu sois vêtu, et que la honte de « ta nudité ne paraisse point, et de couvrir tes « yeux d'un collyre, afin que tu voies [29]. »

La voix qui se fait entendre dans l'Apocalypse avait trouvé quelques éloges à donner à toutes les autres églises; dans toutes, il était resté quelque chose de bon. L'église d'Ephèse avait travaillé, et ne s'était point lassée, quoiqu'elle eût aban-

(29) Apoc. III, 14-18.

donné sa première charité; et le chandelier fut ôté de son lieu : tel fut son châtiment. Un petit nombre d'infidèles souillèrent les églises de Pergame et de Thyatire, par leurs doctrines et par leur vie, mais le corps était sain, et ces églises appartenaient à Christ. Même dans Sardes, quoiqu'elle fût morte, quelque peu de personnes n'avaient point souillé leurs vêtements, et devaient marcher avec le Seigneur en vêtements blancs, car ils en étaient dignes.

Mais le Saint-Esprit n'adressa pas un seul mot d'approbation à l'église de Laodicée; elle était tiède sans exception; elle fut donc vomie de la bouche du Seigneur. La religion de Jésus était devenue pour les chrétiens de cette église comme une chose ordinaire. Ils ne s'en occupaient absolument que comme de divers autres objets pour lesquels ils ne se sentaient ni plus ni moins de goût. Le sacrifice du Fils de Dieu sur la croix ne faisait pas plus d'impression sur leur pensée qu'un présent vulgaire qu'ils eussent reçu de la main d'un homme, et l'amour de Christ n'avait pas plus d'empire sur leurs cœurs que d'autres affections. Ils pouvaient répéter le premier et le plus grand commandement, et le second qui lui est semblable, sans que rien en leur conduite montrât leur respect pour cette loi d'amour. — Il n'y avait point parmi eux de Dorcas pour vêtir les pauvres, point de Philémon à qui l'on pût écrire : « A l'église qui est dans ta maison. » — Il n'y avait point parmi eux de serviteur qui regardât à l'œil de son père céleste, plus qu'à celui de son maître terrestre; rien n'était fait plutôt pour obtenir la récompense éternelle que par égard aux récompenses de la terre; il n'y avait personne qui cherchât à faire honorer partout la doctrine de son Dieu et Sauveur.

— On n'y faisait rien comme tout doit être fait, « de bon cœur, comme pour le Seigneur et non pour les hommes. »

En effet, rien dans leur vie ne semblait montrer qu'ils eussent appris que ce qui n'est pas selon la foi est péché. Leur tiédeur était cent fois pire qu'une froideur décidée; car elle laissait bien moins d'espoir d'amélioration. Un homme de Sardes aurait plutôt senti le frisson de la mort s'emparer de lui, et appelé un médecin à son secours, qu'un homme de Laodicée, comptant tranquillement les battements réguliers de son pouls, n'eût imaginé que la mort s'approchait de lui, et qu'il ne pouvait lui échapper. — Le caractère des chrétiens tièdes, deux mots qui se contredisent d'eux-mêmes, est le même dans tous les temps. — Telle était l'église de Laodicée. Mais quel est aujourd'hui l'état de cette ville, et combien elle diffère de ce qu'elle a été jadis!

Laodicée était la métropole de la grande Phrygie; au rapport des auteurs païens, c'était une ville grande et célèbre. Loin d'offrir aucun symptôme de décadence, vers le commencement de l'ère chrétienne, elle s'était élevée à son plus haut point de prospérité. Ses trois théâtres, son cirque immense, capable de contenir plus de trente mille spectateurs, et dont on voit encore des restes considérables, ainsi que d'autres ruines ensevelies sous des ruines, attestent son ancienne splendeur et sa nombreuse population, preuves frappantes en même temps que dans cette ville, dont tous les chrétiens sans exception s'étaient attiré les censures de l'apôtre, habitait une multitude d'hommes « qui aimaient les voluptés plutôt que Dieu. » L'amphithéâtre fut construit postérieurement à l'Apocalypse, et après que l'Es-

prit eut averti l'église de Laodicée d'avoir « du « zèle et de se repentir. » Mais leurs cœurs ne s'ouvrirent ni à un renouvellement de zèle pour le service et pour la gloire de Dieu, ni à un profond chagrin de leurs péchés, ni à un sincère repentir.

Aussi quel contraste frappant entre le sort de Laodicée et celui de Philadelphie! On chercherait en vain aujourd'hui dans les environs de Laodicée des monuments de la grandeur d'un peuple, et ces lieux consacrés aux plaisirs et à la séduction des sens. Peu de mots suffisent pour en exposer la déplorable catastrophe. Elle était tiède, elle n'était ni froide ni bouillante, et Dieu l'a vomie de sa bouche. Elle fut aimée inutilement, inutilement réprimandée et châtiée, et elle a été effacée de dessus la terre. Elle est maintenant aussi dénuée d'habitants que les habitants étaient dénués de toute crainte et de tout amour de Dieu, et que son église était dépourvue de foi véritable au Sauveur et de zèle pour son service.

Elle est véritablement déserte, dit le docteur Smith dans ses voyages, elle n'a pour habitants que des loups, des chacals et des renards. Les seules créatures humaines qui y apparaissent passagèrement sont des Turcomans vagabonds qui viennent dresser leurs tentes dans les ruines de son vaste amphitéâtre. On a pratiqué, dit Arundel, des fouilles parmi ses ruines et on y a trouvé à une profondeur considérable les fragments de sculpture les plus précieux [30]. Il y a peu d'anciennes villes, dit le colonel Leake, qui promettent un plus grand nombre d'antiquités curieuses, si l'on voulait chercher sous la surface du sol. D'après son ancienne opulence et les tremblements de

(30) Voyages d'Arundel, p. 35.

terre auxquels elle était sujette, il est plus que probable que les plus précieux ouvrages de l'art ont souvent été ensevelis sous les débris des édifices publics et particuliers [31]. — Voilà ce qui explique ces paroles du Saint-Esprit : « Parce« que tu es tiède et que tu n'es ni froide ni bouil« lante, je te vomirai de ma bouche. »

« Que celui qui a des oreilles écoute ce que « l'Esprit dit aux églises. — L'Esprit sonde toutes « choses, mêmes les choses profondes de Dieu [32]. » Chaque église et chaque membre de ces églises furent pesés dans les balances du sanctuaire. Chacun d'eux fut approuvé, censuré ou averti selon son caractère et suivant ses œuvres. L'église elle-même était-elle pure, ses membres corrompus devaient seuls être retranchés. L'église étaitelle morte, les noms du petit nombre de membres encore vivants étaient tous écrits devant Dieu, et aucun n'était effacé du livre de vie. Les sept églises furent toutes exhortées séparément par le Saint-Esprit, selon le besoin qu'elles avaient de ses avertissements. « La foi qui avait été donnée aux « saints » leur fut prêchée, et toutes, en tant qu'églises chrétiennes, possédaient les moyens de salut. Le Fils de l'homme passa au milieu d'elles, démêlant ceux qui étaient à lui et ceux qui ne l'étaient pas.

Par la prédication de l'Evangile et par la parole écrite, chaque membre de ces églises fut averti, et tout homme fut enseigné en toute sagesse, afin que tout homme fût rendu parfait en Jésus-Christ; et dans tout ce que l'Esprit dit à toutes ces églises et à chacune d'elles en particulier, il fait sans restriction et sans réserve, et sous les plus brillantes images, la promesse d'une félicité

(31) Journal, p. 252. (32) I. Cor., II, 10.

éternelle à celui qui vaincra. Le langage de l'amour, non moins que celui de la remontrance et de la censure, fut adressé aux Laodicéens. Et si des chrétiens de cette église ont péri, ils ne peuvent l'imputer qu'à leur résistance à l'Esprit, à leur obstination à préférer tout autre joug à celui de Jésus; à leur tiédeur, à leur manque actuel de foi, à l'indifférence avec laquelle ils rejetaient une grâce qui leur était librement offerte et qui avait été si chèrement achetée; grâce suffisante, s'ils l'avaient cherchée, s'ils avaient voulu en profiter, pour les faire triompher dans ce combat auquel Jésus a appelé ses disciples, et où il est en son pouvoir, comme consommateur de leur foi, de rendre le chrétien plus que vainqueur.

Mais si les églises et les chrétiens étaient alors tels que l'Esprit les dépeint, que dirions-nous des églises et des chrétiens de nos jours, ou plutôt nous vous le demanderons à vous-même, lecteur, quelle est votre propre espérance en Dieu? quelles sont les œuvres de votre foi? Si à une époque où le christianisme était encore dans son premier éclat, lorque les vérités divines avaient à peine cessé de découler des lèvres des apôtres, sur qui l'Esprit-Saint était visiblement descendu, et sur les têtes desquels il s'était reposé en langue de feu; si, dis-je, à cette époque même une des sept églises d'Asie avait abandonné sa première charité, si deux autres étaient déjà souillées en partie par des erreurs dans la doctrine et par des fautes dans la pratique; si une autre n'avait que quelque peu de personnes qui fussent dignes des vêtements blancs; si dans une autre il ne s'en trouvait pas une seule; si enfin la dernière et la pire de ces églises se croyait riche et dans l'abondance, et ne savait pas qu'étant tiède elle était misérable, pauvre et nue; avez-vous, lecteur,

des oreilles pour entendre et un cœur pour comprendre ces faits ? Vous qui vous donnez aussi pour chrétien, ne voyez-vous rien dans tout ceci qui puisse vous décider à vous examiner vous-même et à sonder, en invoquant sur vous le même Saint-Esprit, votre charité, votre foi, votre patience?

Quelles sont vos œuvres d'amour? et en quoi avez-vous travaillé pour la gloire de Celui dont vous portez le nom? quelles épreuves votre foi endure-t-elle avec patience? de quelles tentations sort-elle victorieuse? Christ est-il en vous l'espérance de la gloire? cette sainte espérance purifie-t-elle votre cœur? Vous appartenez à une église quelconque, mais quel est le royaume établi au-dedans de vous? Etes-vous dirigé par les principes qu'enseignaient Christ et ses apôtres? Où sont les fruits de l'Esprit, l'amour, la joie, la paix, la douceur, la bonté, la tempérance? Faites-vous des questions sur les préceptes de l'Evangile, et demandez-vous ce que vous dirait l'Esprit qui parla aux sept églises?

Ce que l'Esprit dit aux églises primitives et apostoliques auxquelles présidait Jean, l'apôtre bien-aimé, doit nous prouver que nul de ceux qui ont abandonné leur première charité, que nul de ceux qui ont cherché à attirer les autres au péché, que nul de ceux qui ont le bruit de vivre et qui sont morts, que nul de ceux qui sont tièdes, n'est un digne membre d'aucune communion chrétienne, et que tant qu'il persistera dans cet état, aucune communion chrétienne ne peut lui être profitable. Mais à ceux-là est donné du « temps « pour se repentir. » A ceux-là s'adressent les paroles de l'Esprit, en supplications, en encouragements, en exhortations et en avertissements, afin qu'ils puissent revenir de leurs péchés et

retourner au Seigneur, afin qu'ils puissent vivre et ne pas mourir. — Mais il y avait dans Sodome un seul juste; il y en avait quelques-uns dans Sardes; l'Eternel les connaît et les nomme, et la mort de ses saints est précieuse à ses yeux. D'un autre côté il en est un grand nombre dont la place est déjà marquée dans les profondeurs de l'empire de Satan, quoique étant à l'extérieur en communion avec une église aussi pure que l'était celle de Thyatire. Ainsi, quelle que puisse être votre profession de foi, cherchez le royaume de Dieu et sa justice, le royaume qui est la paix et la joie dans le Saint-Esprit, et cherchez cette justice qui consiste dans la foi en Jésus-Christ, lequel s'est sacrifié pour l'Eglise, afin de la sanctifier et de la purifier; et, quels que soient les périls qui vous environnent, ne craignez point, croyez seulement; toutes choses sont possibles à celui qui croit.

Ce fut parcequ'elle avait gardé la parole de l'Eternel, parcequ'elle était demeurée ferme dans sa foi, parcequ'elle avait été docile aux avertissements de l'Esprit, que l'église de Philadelphie a tenu ferme ce qu'elle avait, et que personne ne lui a enlevé sa couronne, quoique cette église fût située entre celle de Laodicée, qui était tiède, et celle de Sardes qui était morte; et toute morte qu'elle était, le Seigneur y avait trouvé quelques personnes qui n'avaient point souillé leurs vêtements, quelques chretiens qui vivaient comme vous devez vivre, dans la foi au Seigneur Jésus; qui étaient morts au péché et vivants pour la justice, tandisque tous ceux qui les entouraient étaient morts dans leurs fautes et dans leurs péchés. Eprouvez donc votre foi par ses fruits, jugez-vous vous-même, afin que vous ne soyez pas jugé; sondez votre propre cœur, et mettant à profit le conseil de Dieu, tel que l'Evangile vous

le révèle, que la règle de cet examen soit ce que l'Esprit dit aux sept églises.

Si dans la loi de l'Eternel, si dans les jugements de Dieu qui ont épouvanté la terre, des choses merveilleuses vous ont frappé d'étonnement, ah! gardez que le souvenir ne s'en efface quand vous ne tiendrez plus ce livre. N'agissez pas comme si vous n'aviez fait que lire quelques recits oiseux, ou comme si vous n'étiez pas destiné vous-même à être témoin et plus que témoin d'un plus grand jugement qui vous touchera de près, et qui vous intéresse personnellement.

Si en parcourant quelques-unes des parties les plus claires des prophéties, vous avez été conduits par une voie qui vous était inconnue auparavant, que cette voie vous mène à la fontaine d'eau vive jaillissante en vie éternelle, pour quiconque en a soif et y boit. Que les paroles de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ soient pour vous cette source de vie. Que les paroles de Dieu éclairent vos yeux, et elles réjouiront aussi votre cœur. Cherchez aussi les Ecritures, elles ne contiennent aucun oracle faux et mensonger; elles rendent témoignage de Jésus, et vous y trouverez la vie éternelle. — Implorez les lumières et l'aide de l'Esprit-Saint qui les a inspirées. Au-dessus de toutes les vertus chrétiennes qui peuvent attester votre foi, mettez la charité, l'amour de Dieu et l'amour des hommes, cette charité ou cet amour qui est le fruit de l'Esprit, la fin des commandements, l'accomplissement de la loi, le lien de la perfection, don supérieur à celui des langues, à celui d'interprétation et de prophétie, et sans lequel vous seriez comme si vous n'étiez pas, quand même vous auriez pénétré tous les mystères et épuisé toutes les sciences. Faute de ce don, la terre a été couverte de ruines. Qu'il de-

vienne votre partage, et quelque pauvre que soit votre héritage sur la terre, il vous sera plus utile que tous les royaumes du monde et toute leur gloire. Quant aux prophéties, elles seront abolies, et quant aux langues elles cesseront, et quant à la connaissance, elle sera abolie. La terre elle-même sera consumée avec tout ce qu'elle contient; mais la charité ne périt jamais [33].

Si vous avez gardé la parole de l'Eternel, et si vous n'avez pas renoncé à son nom, tenez ferme ce que vous avez, afin que personne ne vous enlève votre couronne. — Mais si vous avez été tiède jusqu'à ce jour, si vous n'avez eu ni la foi ni le zèle, ni l'espérance, ni l'amour d'un chrétien, tous les avertissements d'une voix mortelle vous seraient inutiles; mais écoutez ce que dit l'Esprit, et n'endurcissez pas votre cœur contre la voix céleste, et contre les glorieux encouragements qui vous sont donnés par ce Jésus à qui les prophètes ont rendu témoignage, et à qui le Père a remis maintenant toutes choses. — « Je te con- « seille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le « feu, afin que tu deviennes riche, et des vête- « ments blancs, afin que tu sois vêtu, et que la « honte de ta nudité ne paraisse point, et d'oin- « dre tes yeux de collyre afin que tu voies. Je re- « prends et je châtie tous ceux que j'aime; aie du « zèle et te repents. Voici, je me tiens à la porte « et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et « m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai « avec lui et lui avec moi. Celui qui vaincra, je « le ferai asseoir avec moi sur mon trône, ainsi « que j'ai vaincu, et me suis assis avec mon « père sur son trône. Que celui qui a des oreilles « écoute ce que l'Esprit dit aux églises [34]. »

(33) I. Cor., [illegible] 8. — (34) Apoc., III, 18-22.

CONCLUSION.

Tout ce qu'on vient de dire est une esquisse, bien incomplète à la vérité, mais qui pourtant résume les prophéties les plus marquantes et les faits qui en démontrent l'accomplissement : il serait donc inutile d'y revenir encore. Nous avons passé sur un grand nombre de prophéties, un peu obscures peut-être, quoiqu'elles puissent fournir des preuves assez éclatantes en faveur de la religion. Nous avons suivi cette marche pour éviter l'accusation d'ambiguité qu'on porte contre toutes les prophéties indistinctement. Mais, après avoir démontré par une foule d'exemples que lesplus claires des prophéties se sont accomplies à la lettre, nous n'hésitons plus à les soumettre au jugement des ennemis du christianisme ou de ceux dont la foi est mal assurée. Sans exiger d'eux aucune concession, nous leur demanderons s'il leur serait facile de détruire par des preuves contraires les preuves positives de la vérité de la religion de Jésus, que nous avons puisées dans l'étude des prophéties. — Si cette incrédulité qui révoque en doute toute « révélation » les a portés à renier les promesses et les menaces contenues dans l'Écriture-Sainte, ne peuvent-ils pas du moins découvrir ici des témoignages surnaturels de vérités également surnaturelles? La vue ne suffit-elle pas ici pour con-

duire à la « foi » ? Ne seront-ils pas forcés d'avouer que l'espoir du chrétien repose sur des bases raisonnables? et ne devront-ils pas au moins se livrer à un examen attentif et impartial, non-seulement des prophéties, mais de toutes les preuves en faveur du christianisme ?

On serait mal fondé à dire que les prophéties dont nous nous sommes occupés ne sont pas des plus claires ; à prétendre qu'elles tiennent de la nature des oracles qui sortaient du nuage dont était toujours surmonté le temple d'Apollon, ou bien qu'elles ressemblent à ces prétendues inspirations qui émanaient du caveau d'Héra. On ne saurait nier que ces prophéties n'aient précédé de centaines et de milliers d'années les événements qui en sont les corollaires et l'accomplissement : on ne saurait nier non plus le silence absolu de tous les autres oracles de l'antiquité. Les faits historiques et géographiques, objets des prophéties, ont en général un caractère si extraordinaire, que le langage des prophètes, alors même qu'il décrit les choses à la lettre, paraît exagéré, hyperbolique. On a surtout reproché aux prophéties d'Esaïe d'être « remplies de métaphores extravagantes [1]; » mais, plus la métaphore pa-

(1) A part l'impiété dont elles abondent, les remarques que Paine fait au sujet des prophéties sont vraiment divertissantes pour toute personne qui a étudié le sujet. Il dit du livre d'Esaïe que c'est « une suite de déclamations ampoulées, pleines de métaphores extravagantes, sans application et vides de sens. » Les prédictions au sujet de Babylone, de Moab, etc., il les compare « au conte du Chevalier de la montagne de feu, à Cendrillon » et autres contes de cette espèce. Esaïe, en un mot, était un prophète menteur et un imposteur. « Que dirons-nous, ajoute-t-il, de ces prophètes, si ce n'est qu'ils sont tous des menteurs et des imposteurs ? » Ce langage n'est pas seulement absurde à force de violence, il a pour utilité de montrer que si d'un côté l'histoire, les faits, la raison, le témoignage involontaire des incrédules eux-mêmes, attestent la vérité des prophéties, de l'autre, on ne peut les combattre que par des « déclamations ampoulées, pleines de métaphores extravagantes, sans

raît outrée, ou, en d'autres mots, plus le fait annoncé semble extraordinaire, plus aussi la divine origine des prophéties doit se faire sentir.

On nous saura gré d'intercaler ici en entier l'exposé suivant de la question, que nous avons extrait d'un compte rendu de la première édition de cet ouvrage.

« L'argument géographique, c'est-à-dire l'accomplissement de celles des prophéties qui décrivent l'état à venir de certaines nations et l'aspect futur des pays qu'elles habitaient, nous a toujours paru être la preuve la plus concluante en faveur des prophéties chrétiennes en général. Il n'y a dans le langage du prophète aucune obscurité, et il ne saurait y avoir deux opinions quant à l'objet qu'il avait en vue. On ne peut nier que le changement par lui prédit ne se soit accompli; on ne peut convaincre de fausseté les témoins qui déposent de la vérité des faits. L'antique gloire de ces pays et de ces royaumes nous est attestée par la plupart des écrivains païens qui ignoraient la prédiction de leur décadence; l'état actuel de ces mêmes pays se trouve décrit par des voyageurs modernes, la plupart faisant profession d'incrédulité, et souvent peu au fait des prophéties dont leurs écrits sont la vérification. Il ne s'agit pas ici d'un événement

application et vides de sens. » Or, comme la vérité ne saurait être des deux côtés, qui est-ce qui ment? Est-ce Esaïe le prophète, ou Paine l'incrédule? Et « que dirons-nous » de ce vigoureux défenseur des droits, si ce n'est que le droit qu'il a au surnom d'incrédule ne lui est pas disputé, et que ses paroles seules, quand on n'en pourrait citer d'autres, suffiront, dans tous les siècles éclairés, pour entacher sa mémoire des injures odieuses qu'il a si injustement déversées sur les autres? Vouloir argumenter avec un tel homme, ce serait perdre son temps; mais, s'il y a de la prodigalité et de la folie à jeter des perles aux pourceaux, du moins on peut refouler dans leur auge l'ordure qu'ils en ont fait déborder, afin de leur rendre à eux et à qui leur ressemble ce qui leur appartient.

isolé qui a passé sans laisser de traces après lui, il ne s'agit pas de rechercher dans la vaste page de l'histoire un caractère individuel, avec lequel d'autres ont tant de points de ressemblance que l'on ne sait à quoi s'en tenir. Le prophète a nommé les lieux et les hommes, et l'état actuel des uns et des autres s'offre aujourd'hui même à notre observation. L'accomplissement des prophéties se trouve ainsi en quelque sorte gravé sur un monument public qui se présente aux regards de quiconque peut aller visiter les pays en question; et les ruines qui servent d'inscription à ce monument parlent une langue comprise de tous les hommes. Les scènes prédites par les prophéties sont une démonstration oculaire qui nous autorise à faire usage du langage de l'évangéliste, et à dire avec orgueil au philosophe incrédule: « Viens et vois. » Les nombreux voyageurs qui ont depuis peu visité la Terre-Sainte et les pays environnants, ont fourni des preuves abondantes et authentiques à l'appui d'un argument si victorieux. La plupart de ces voyageurs n'ont manifesté dans leurs récits aucune intention de soutenir la cause de la révélation, tandis que les autres y étaient décidément hostiles. Néanmoins, les uns, sous l'influence de leurs préjugés, et les autres, dans leur impartialité, ont constaté les faits les plus confirmatifs de la vérité des prophéties. Ajoutons que leurs descriptions, qui souvent rappellent le langage inspiré, portent, quoique évidemment sans intention, sur les points de la scène qui constituent précisément le tableau tracé dans les visions du prophète. »

Assurément, le chrétien pourrait bien ici s'en tenir à la certitude qu'il a « de la foi, jadis transmise aux Saints, » et abandonner l'incrédule à

ses désolantes théories; mais, en réfutant les raisonnements des incrédules d'une espèce, par les recherches qu'ont faites des incrédules d'une espèce différente, nous parviendrons à donner « aux évidences des prophéties » toute la force qui leur appartient; or les uns et les autres nous fournissent conjointement les faits les plus clairs et les arguments les plus forts; ils ont mis à notre disposition des moyens qu'il suffit d'employer, pour terminer promptement la controverse qui subsiste entre eux et nous.

La métaphysique de Hume [1], et les démonstrations mathématiques de La Place, qui ont pour

(1) Il n'est pas hors de propos de parler ici de l'officieuse et courtoise exhortation que fait aux écrivains chrétiens ce grand maître de la philosophie *idéale*. Avec autant de sagesse que de modestie, et pour mettre leurs arguments au niveau des siens, il leur conseille de rejeter toute espèce de raisonnement, cela étant ce qu'ils ont de mieux à faire dans l'intérêt de leur cause. Après avoir cité un passage de lord Bacon, qu'il détourne de son sens véritable, il ajoute : « Cette manière de raisonner (il s'agit de monstres, de magie, d'alchimie, etc.) peut servir à confondre ces dangereux amis, ou plutôt ces ennemis déguisés de la religion chrétienne, qui se sont donné la tâche de la défendre par les principes de la raison humaine. » (Disons, en passant, que lord Bacon et sir Isaac Newton sont du nombre de ces hommes-là.) Hume ajoute : « Notre très sainte religion est fondée sur la foi et non pas sur la raison, et c'est un moyen certain de l'exposer au ridicule que de la soumettre à un examen qu'elle ne saurait nullement soutenir. » (Essai de Hume, §10, vol. II, p. 136-137, édit. Edimb., 1800.) Si l'on ne peut rétorquer cet argument contre la doctrine de l'incrédule, dont on rayerait le mot « sainte », ou s'il est vrai que M. Hume connaissait mieux les principes de la religion chrétienne que celui qui en est l'auteur, et qui en appelait à la raison des hommes, leur reprochant de ne savoir pas juger par eux-mêmes de ce qui était bon; si, disons-nous, M. Hume connaissait mieux cette religion que Paul, qui enjoint aux chrétiens d'essayer toutes choses et de s'en tenir à ce qui est bon, qui les exhortait à se mettre en état de donner « raison » de l'espérance qui était en eux; s'il en était ainsi, alors l'auteur du présent livre, n'ayant que la dure alternative d'être ou un dangereux ami ou un ennemi déguisé de la religion chrétienne, ferait, quoique avec la plus grande répugnance, choix du premier titre, et déplorerait le mal qu'il a causé à la religion, ayant eu recours, comme on sait, « à une méthode qui ne peut manquer de l'exposer au ridicule ».

but d'attaquer la crédibilité des miracles, reposent sur la théorie des probabilités. Après avoir posé en fait que cette théorie peut logiquement et légitimement s'appliquer aux témoignages et aux preuves surnaturelles d'une révélation divine, on conclut que les miracles sont des faits qui contredisent toute expérience, et que leur improbabilité est telle qu'elle ôte toute valeur aux témoignages, quels qu'ils soient, que les siècles nous ont transmis à leur appui. Et, à tout prendre, nous pouvons conclure, dit Hume, qu'il n'est pas de personne raisonnable qui, de nos jours, puisse, à moins d'un miracle, croire à la religion chrétienne.

Hume ignorait-il, ou comptait-il pour rien la preuve que l'on aurait pu lui fournir, qu'il s'opère même de nos jours des miracles, et des miracles permanents qui doivent fonder la croyance à la vérité de la religion chrétienne, chez quiconque n'est pas assez déraisonnable, assez prévenu contre toute conviction pour refuser de croire même à une démonstration miraculeuse? On ne saurait, du reste, administrer cette preuve d'une manière plus convenable qu'en se conformant au calcul des probabilités, si fort en vogue parmi les incrédules, calcul au moyen duquel ils se vantent d'avoir trouvé le côté faible des témoignages produits en faveur de la vérité des anciens miracles.

Archimède ne demandait qu'un point d'appui pour soulever le monde. Si la concession la plus raisonnable n'était pas chose aussi impossible à obtenir de la part de l'infidèle que la demande d'Archimède, s'il consentait à admettre ou la vérité de ses propres principes, ou la force de la preuve mathémathique; ou bien encore, si ses préjugés n'étaient pas plus inébranlables qu'un monde, l'accomplissement actuel, palpable, d'une

foule de prophéties suffirait, certes, pour exciter son attention, et pour le convaincre de la vérité.

La doctrine des chances ou calcul des probabilités est devenue une science d'une utilité pratique et réelle dans les affaires de la vie. Mais il est impossible, autant que chose puisse l'être, que l'homme, dont la vue est si bornée, ait pu choisir, d'entre l'infinité d'événements probables que recélait l'avenir, un seul des faits dont les prophéties abondent; et d'après le principe même des probabilités, il y aurait une chance incalculable contre le succès d'une telle prédiction, même dans un cas isolé. L'accomplissement de toute prédiction est un miracle. Mais l'avocat du christianisme peut faire les concessions les plus grandes, et si de son côté l'incrédule ne considère pas sa cause comme perdue, il doit au moins convenir qu'il y avait autant de probabilités négatives que d'affirmatives en faveur de l'accomplissement de chacune de ces prédictions; en d'autres mots, que les chances étaient égales d'un côté comme de l'autre. Le chrétien ne se refuse pas à combattre même sur ce terrain, qui est celui de son adversaire; car, sans compter tous les détails contenus dans le livre des prophéties sur la vie, le caractère et la mort de Jésus-Christ, sur la nature et l'étendue du christianisme, etc., sur la destruction de Jérusalem, sur le sort des Juifs dans tous les siècles et dans tous les pays; sans parler de l'état actuel de la Judée, d'Ammon, de Moab, d'Edom, de Philistie, de Babylone, de Tyr, d'Egypte, des Arabes, etc., sans parler de l'église de Rome et de l'histoire prophétique qui embrasse un espace de deux mille trois cents ans; ne peut-on pas clairement démontrer que plus de cent faits différents se sont

accomplis selon la prédiction qui s'y rattachait? Observons en passant que la moitié de ce nombre serait plus que suffisante pour nous donner gain de cause selon la théorie des probabilités, et que pourtant nous avons cité des preuves incontestables à l'appui de plus du double de ce nombre de faits. Or donc, d'après ces données, et selon le calcul des probabilités, quelle est la chance, en supposant que cette chance diminue de moitié par chaque fait accompli, en faveur de l'accomplissement de tous les faits prédits par les prophètes, ou, en d'autres mots, qu'est la centième puissance de deux par rapport à l'unité [1]? On voit que le calcul des probabilités ne sert pas ici l'incrédule, puisque, même d'après cette théorie, on peut démontrer mathématiquement que le nombre de chances contre lui est plus grande que ne le serait le nombre de gouttes d'eau de la mer, quand bien même le monde entier ne formerait qu'un vaste océan. Avant de s'en rapporter à une chance pareille, il importerait au moins qu'on la pesât. Mais qui voudrait risquer un atôme contre le gain le plus grand, au jeu où les incrédules exposent aveuglément à un péril certain les intérêts de l'éternité?

Mais chaque prédiction rapportée dans l'Ecriture, en tant que miracle de science, est égale à tout miracle de puissance quelconque, et n'a pu émaner que de la Divinité. « Toutes les prophéties sont de véritables miracles, et c'est comme miracles seulement qu'elles peuvent servir de preuves à la révélation [2]. » On peut même les considérer,

(1) Essai philosophique sur les Probabilités, par M. le comte Laplace. — Emerson, sur les Chances, prop. 3. — L'édition des Mathém. récr. d'Ozanam, par Hutton, vol. I. — Voir les lettres de Grégoire sur la religion chrétienne, p. 124.

(2) Essais de Hume, vol. II, p. 137. Si l'on rapproche de la vérité manifeste des prophéties ce que Hume dit ici, on verra combien il

dans ce siècle de sciences et de lumières, comme les témoins de Jésus; et l'on ne saurait sans injustice les estimer comme inférieurs en importance ou en autorité à aucun des autres miracles.

On conçoit que le fondateur d'une religion nouvelle, que le messager d'une révélation divine, ainsi que ceux d'entre ses disciples qu'il avait chargés de propager sa doctrine, aient, par des miracles, donné des preuves claires et éclatantes que leur mission leur venait d'en haut; mais on ne saisirait pas si clairement le rapport entre un miracle opéré dans la suite des siècles et une religion depuis long-temps établie. Or, même en supposant que ce rapport fût facile à saisir, néanmoins, comme tout acte isolé et passager d'un pouvoir surnaturel est nécessairement circonscrit par sa nature, et vu seulement par un petit nombre de témoins, le témoignage de ceux-ci n'aurait qu'une valeur secondaire et ne pourrait, du moins chez une nation chrétienne, être corroboré par des preuves aussi complètes que celles qui furent scellées par le sang des martyrs. Et, quand bien même la Providence consentirait à manifester perpétuellement son pouvoir miraculeux (c'est ce que demandent sans raison les

serait facile, au moyen de ses propres aveux, de renverser sa théorie contre la vérité des miracles. Les prophéties étant véritables et l'uniformité étant également vraie, comme toutes les prophéties sont de vrais miracles, les miracles ne sont pas contraires à l'expérience universelle. « Tant d'analogies les rendent si probables » (Ibid., p. 184) que, l'on peut, avec des témoignages suffisants, les prouver, même d'après les principes de Hume, et cela d'autant plus facilement que l'inspiration de ces mêmes Ecritures qui contiennent les miracles dont on dispute, cette inspiration est vérifiée par d'autres miracles dont l'authenticité est établie et reconnue. C'est ainsi que l'on peut non-seulement braver, mais rétorquer les dogmes les plus hardis du scepticisme. Il serait du reste « plus étonnant que le témoignage » scellé de sang et rendu croyable par des miracles également grands, « fût faux, qu'il ne le serait que les miracles fussent vrais ».

hommes qui cherchent à présenter la cessation des miracles comme l'excuse de leur incrédulité), si ce pouvoir se manifestait d'âge en âge, au vu et au su de chaque individu, on finirait par n'y voir qu'un obstacle à l'ordre de la nature; et en interrompant la régularité et l'uniformité de ses opérations, les miracles cesseraient, à cause même de leur fréquente répétition, d'être considérés comme des événements surnaturels. Il arriverait que, toujours sous l'influence du scepticisme, ceux-là même qui demandent un signe seraient les premiers à n'y pas ajouter foi. Car la nature et la raison s'accordent à proclamer que ceux qui n'ont pas foi à Moïse et aux prophètes ne se laisseraient pas persuader quand bien même un mort ressusciterait.

Les prophéties ont un rapport direct à la religion, et ce rapport est aussi facile à comprendre qu'à établir. Le sens en est naturel et évident : tous les hommes peuvent le lire et l'interpréter. « Ainsi dit le Seigneur : » voilà leur exorde; et le fait même de leur existence est la preuve de leur réalité. Loin que leur grand nombre les entache de faiblesse, plus au contraire elles se multiplient, plus elles nous révèlent de faits inconnus, et plus elles nous mettent sur la voix d'événements non encore accomplis, plus leur authenticité ressort de toutes ces circonstances qui nous font voir en elles les témoins permanents et actuels de la parole de Dieu. De plus, les témoignages que chaque époque dépose en faveur des prophéties sont au-dessus de toute chicane; ces témoignages ne sont pas de la nature de ceux « qui nous arri« vent imparfaits à travers une longue série de « siècles; » ils nous sont transmis non par des miracles, mais par des faits, dans l'ordre ordinaire de la nature, par des faits géographiques ou

historiques attestés par des preuves concluantes, et la plupart de ces faits subsistent encore et se prêtent à l'épreuve de l'examen. Nous n'en citerons que deux : comme ils sont évidents pour tous, ils peuvent se passer de tout témoignage en leur faveur : L'un est l'histoire des Juifs expatriés, et l'autre la conservation jusqu'à nos jours de la parole de Dieu, conservation que l'on doit aux ennemis même du christianisme. Après avoir admis qu'il serait impossible d'offrir à ce sujet des preuves plus fortes, plus concluantes, plus clairement miraculeuses, les disciples de Hume n'ont besoin, pour passer de la foi « académique » à la foi chrétienne, qu'à bien appliquer les paroles de leur maître qui a dit : « Tout homme sage proportionne sa croyance à la preuve [1]. » Peut-être alors trouveront-ils ce que Hume s'était vainement flatté d'avoir découvert, une éternelle sauve-garde contre l'erreur [2].

Bolingbroke se vantait, en résumant ses travaux « philosophiques », d'avoir poussé ses investigations aussi avant que le permettent les véritables règles de toute humaine recherche, c'est-à-dire de ne s'être arrêté que là où s'arrêtaient les phénomènes qui lui servaient de guides. La philosophie chrétienne n'en demande pas davantage: elle ouvre le livre de l'enquête et nous présente, dans l'accomplissement des prophéties, des phénomènes plus surprenants que la nature extérieure n'en a jamais offerts. Pourvu donc qu'on n'ait d'autre but que d'arriver à la vérité, et qu'on pousse ses recherches aussi loin que possible, la candeur et la raison, éclairées par la lumière de preuves positives et miraculeuses,

(1) Essai sur les Miracles, de Hume, vol. II, p. 117.
(2) Ibid., p. 116.

ne pourront manquer d'amener tout homme impartial à reconnaître et à avouer l'inspiration de l'Ecriture.

L'argument que Volney a basé sur les « ruines « des Empires » s'évanouit en présence des faits qu'il a lui-même établis. Ces faits, loin de militer contre la religion, établissent directement la vérité des prophéties, de sorte que l'édifice fragile qu'il a élevé s'est brisé entre ses propres mains.

Mais le ridicule seul a souvent usurpé la place de la raison: on en a fait la pierre de touche de la vérité, et c'est aux prophéties surtout qu'on a voulu l'appliquer. Or, ne pourrait-on pas trouver une preuve de leur inspiration jusque dans cette dernière retraite de l'incrédulité? Les ruines du monde moral sont aussi visibles aux yeux de Dieu que les ruines du monde physique, que celles des royaumes et des empires; sa parole peut prédire les unes comme les autres. Si donc les contempteurs de la religion ne savent découvrir de preuves de sa réalité, ni dans les faits historiques ni dans les objets extérieurs, qu'ils reportent leurs regards au-dedans d'eux-mêmes, et ils y trouveront gravée en caractères fort lisibles la confirmation intime de la vérité des prophéties. Et pendant qu'ils substituent la raillerie au raisonnement et se font forts d'anéantir la religion par leurs sarcasmes, aux yeux des autres hommes ils sont des preuves vivantes de sa vérité. « Aux derniers « jours, il viendra des moqueurs qui se conduiront « par leurs propres convoitises, et qui diront: Où « est la promesse de son avènement? car depuis « que nos pères sont morts, toutes choses sont de- « meurées dans le même état où elles étaient au « moment de la création; car ils ignorent volontai- « rement ceci : c'est que les cieux furent autrefois « créés par la parole de Dieu, aussi bien que la

« terre qui fut tirée de l'eau, et qui subsistait par« mi l'eau, et que ce fut par ces choses mêmes que « le monde d'alors périt étant submergé par les « eaux. » — « Il y aura au dernier temps des mo« queurs[1]. »

(1) II. Pet., III, 3-6. Jude, 18.

La religion chrétienne a eu, ainsi qu'il avait été prédit, à compter parmi ses ennemis de faux docteurs qui, comme le dit l'Écriture, « parlent en mal des choses qu'ils ne comprennent pas, qui méprisent les puissances, qui sont audacieux et attachés à leurs sens, tenant des discours enflés et pleins de vanité pour amorcer les autres, et leur promettant la liberté, quoiqu'ils soient eux-mêmes les esclaves de la corruption » (II. Pierre, II, v. 1, 10, 12, 18, 19). Les blasphèmes, les obscénités, les injures, voilà avec quelles armes ils se plaisent à combattre; ils s'efforcent de ravaler la religion au niveau de leur imagination grossière et rampante; et, parlant de choses qu'ils ignorent, ils tiennent des discours fort enflés et pleins de vanité, comme s'il leur suffisait d'un coup d'œil pour mesurer les profondeurs des vérités religieuses. Mais leurs raisonnements sont aussi faibles que leurs principes sont vils. En général, ce que l'on a de mieux à faire pour combattre la fausseté de leurs prémisses, c'est d'y opposer des démentis aussi absolus que leurs assertions sont positives. Par exemple, dans la liste d'aphorismes que la société des incrédules de Londres vient de mettre en vente, il s'en trouve un ainsi conçu : « Toutes les autres religions sont fausses, donc la religion chrétienne est fausse aussi »; il suffit ici d'admettre la prémisse et de dire, attendu que cela sera plus logique : « Toutes les autres religions sont fausses, donc la religion chrétienne est vraie ». Cependant, tout en se lamentant sur le sort à venir de ces tristes philosophes, on ne peut s'empêcher de sourire de pitié aux vaines attaques, aux coups d'épingles dont ils harcèlent la religion chrétienne. Ne dirait-on pas (car moins notre comparaison a de dignité et plus elle convient à ceux à qui elle s'applique), ne dirait-on pas d'une multitude de petits poissons mordant quelques herbes jetées par des mains d'homme sur un rocher, et réunissant toutes leurs petites forces pour l'ébranler.

Mais il y a une autre classe d'incrédules à qui les paroles du texte ne s'appliquent pas aussi évidemment. Ces hommes savent, quand ils le veulent, réfuter les arguments les plus subtils du scepticisme, et ne se font pas faute de condamner les moqueries profanes des railleurs les plus déhontés. Ce sont eux qui, de nos jours, ont trouvé un nouvel argument en faveur de l'incrédulité, et qui tend à nier la crédibilité des miracles, sous prétexte qu'ils détruiraient l'inviolabilité des lois de la nature. Cet argument ne saurait être exprimé avec plus de force que l'Apôtre lui-même ne l'a fait, lorsqu'il a prédit ce résultat de la science moderne. Si l'on se fût abstenu de le produire, la partie des preuves du christianisme qui consiste dans

Que si les incrédules prétendent justement au titre de sages, et font un légitime usage de la raison, alors, plutôt que de placer leur sécurité dans des spéculations abstraites, et de se jouer ainsi des immortelles espérances de leurs sem-

l'accomplissement de cette prophétie nous ferait maintenant défaut, et nous en serions à attendre que l'incrédulité eût fait valoir cette dernière ressource, afin d'en tirer une nouvelle preuve de la vérité. Mais l'apôtre ne se contente pas de prédire ce que diront les moqueurs aux derniers jours, il fait plus, il les réfute, non par l'autorité de l'Ecriture qu'ils ne reconnaissent pas, mais à l'aide de principes philosophiques et de faits qu'ils ignorent « volontairement », c'est-à-dire au moyen de la création du monde et du déluge, d'où il résulte que toutes choses ne sont pas demeurées dans le même état où elles étaient au commencement de la création. Hume, Bentham et Laplace doivent céder le pas dans l'académie, aussi bien que dans le temple, aux humbles pêcheurs de Galilée. Il suffit de bien appliquer les raisonnements de ces philosophes pour en tirer des conclusions qui militent autant en faveur des miracles et de la divinité de la doctrine que les faits attestés par Gibbon et Volney démontrent que les prophéties de l'Ecriture émanent de l'inspiration de Dieu. Mais si nous nous abstenons ici de tirer tout le parti que nous pourrions de cette manière d'envisager la question, cela prouve que les preuves à l'appui des prophéties ne manquent pas, puisque nous nous contentons d'en parler ici pour note. Déduire du principal argument de l'incrédulité une preuve nouvelle et fondamentale de la vérité, c'est ce qui demanderait plus de temps, bien que cela puisse se faire à l'aide d'un texte et d'un fait. L'auteur du présent Essai se propose de traiter ce sujet dans un livre ayant pour titre : « Aperçu général et relatif des preuves du christianisme ». En attendant, il a cru devoir appeler l'attention des personnes pieuses sur une marche qu'il croit bonne à suivre pour répondre aux raisons des déistes. Cette marche, du reste, n'est pas d'invention humaine, elle est suggérée par la parole infaillible du Dieu vivant ; elle est indiquée dans les Ecritures qui sont remplies de trésors en faveur de ceux qui les consultent, et qui contiennent les paroles de la vie éternelle.

Il est satisfaisant d'observer comment, en toutes choses, les progrès de la science tendent finalement à servir la cause de la vérité. La philosophie commence à reconnaître sa grande méprise et à faire amende honorable à la religion. Depuis la publication de la sixième édition de cet ouvrage, nous avons pu corroborer la note qui précède à l'aide de faits aussi importants par les éclaircissements qu'ils contiennent à l'appui de la vérité du christianisme, que le sont les gravures de Pétra. « L'origine récente de l'homme » est un fait qu'admettent tous les géologistes modernes ; et, dans un des derniers numéros de la Revue d'Edimbourg

blables; au lieu de considérer le ridicule comme la pierre de touche de la vérité religieuse, et de donner le nom de liberté à la licence du blasphème; ne leur importe-t-il pas d'examiner les preuves positives et miraculeuses de la révélation, afin d'en découvrir la fausseté ou d'en avouer la puissance, et d'abandonner enfin leurs faibles retranchements en voyant que l'étendard

(n° CIV, p. 396), le rédacteur s'exprime ainsi qu'il suit à ce sujet : Cela nous semble fatal à une théorie que nous avons récemment jugée comme contraire à l'uniformité des causes et des effets, ce qui veut dire, en d'autres mots, que c'est une démonstration d'où il résulte que toutes choses ne sont pas restées dans le même état où elles étaient au commencement de la création. On a, ajoute le rédacteur, reconnu que certaines couches de terre sont contemporaines de la première apparition de l'homme sur la terre. Nous n'avons rien de mieux à faire qu'à ouvrir l'excellent ouvrage du docteur Pritchard, intitulé : « Recherches au sujet de l'histoire physique du genre humain. » Voici le commentaire qu'il fait au sujet du fait qui nous occupe et les conclusions qu'il en tire : « On sait que toutes les couches dont se composent nos continents ont servi, à des époques plus ou moins éloignées, de lit à l'océan. Il n'y a pas de terre qui n'ait été formée sous la surface de la mer ou qui ne se soit élevée du fond des eaux. Le genre humain a eu un commencement, puisque nous pouvons nous reporter en esprit à la naissance de la terre sur laquelle il se meut. Si maintenant nous nous représentons en imagination l'époque où rien n'existait en ce monde qu'à l'état d'élément informe, si nous reconnaissons que l'époque suivante vit la première créature humaine commencer à respirer et à se mouvoir dans un certain point de la terre, nous aurons par cela même admis le miracle le plus extraordinaire peut-être que contienne le volume entier de la sainte Ecriture », etc. C'est ainsi que dans un esprit meilleur et plus philosophique, en s'appuyant sur un fait garanti par la conformation de la terre, des hommes, sans avoir la prédiction en vue, ont enfin découvert l'argument même dont l'apôtre se sert pour réfuter les raisonnements sceptiques des moqueurs aux derniers jours. « Les cieux furent autrefois créés, aussi bien que la terre qui fut tirée de l'eau et qui subsistait parmi l'eau ». Au commencement, la terre était sans forme et vide, et c'est postérieurement à la création que l'homme a été créé. On ne peut donc arguer contre la vérité des prophéties chrétiennes d'une expérience inaltérable, car nous avons l'expérience de la vérité « du miracle le plus extraordinaire peut-être que contienne le volume entier des saintes Ecritures ». Les arguments des moqueurs et leur réfutation manifeste confirment également la vérité de la prophétie.

de la foi chrétienne flottera bientôt en dépit de tous leurs efforts sur les plus orgueilleux remparts de l'incrédulité? Qu'ils produisent leurs témoins, selon l'expression du prophète, afin qu'ils puissent se justifier, ou qu'ils apprennent que c'est ici la vérité et qu'ils la proclament.

Mais, pour terminer, on peut raisonnablement se demander s'il n'y a pas je ne sais quoi qui répugne aux principes du christianisme, dans l'esprit de l'homme qui ne veut pas entendre parler de Moïse et des prophètes, et dont le cœur est lent à croire à tout ce qu'ils ont dit, bien que la vérité de leurs prédictions ressorte des moyens même que l'on avait d'en découvrir la fausseté; bien que ces prédictions fussent autant d'appels à des événements sans nombre, que des siècles éloignés devaient produire au grand jour; bien que l'histoire ait répondu à ces appels et que la démonstration oculaire les ait confirmés, comme nos ennemis mêmes en sont garants; bien qu'enfin il n'ait jamais existé d'autre vérité, quelle qu'elle fût, qui pût subir une semblable épreuve? L'homme dont nous avons parlé ne se laisserait-il pas convaincre d'une doctrine moins morale, ou tant soit peu éloignée de la sainteté qui est en Dieu, par des preuves moins miraculeuses? Ne serions-nous pas fondés à croire que ces preuves, quoique suffisantes pour percer les nuages de l'intelligence, sont inefficaces à soulever le voile du cœur? Le scepticisme ne saurait être, en aucun cas, un sujet de vanterie. Quoi de plus facile que de fermer l'œil à la lumière du jour? Il est facile aussi de résister, par l'endurcissement du cœur, aux vérités les plus claires. Et, quand on considère d'un autre côté qu'il y a des esprits (Newton en est un exemple) sur lesquels les preuves des prophéties produisent un effet tout différent

et qui ne peuvent résister aux rayons concentrés de cette lumière céleste, on se demande d'où peut venir une divergence d'opinion si grande sur un sujet identique. Peut-on s'expliquer autrement l'absence de conviction que par la solution que les Ecritures contiennent de cette difficulté, par un cœur mauvais et incrédule? « Ils n'ont « pas voulu venir à la lumière parceque la lu« mière les aurait rendus à la liberté. »

Pendant que l'incrédule rejette tout moyen de conviction, et qu'il fonde son espoir sur la possibilité non démontrée de la vérité de ses dogmes, ce sont des preuves positives du christianisme qui témoignent à l'homme impartial, au croyant raisonnable et sincère, qu'il est impossible que sa foi soit fausse. Il consulte le livre du Seigneur, et, en voyant que nulle des prophéties ne manque à s'accomplir, il les considère toutes, même alors qu'elles ne sont réalisées que par l'effet de la colère des hommes, comme des témoins de Dieu; il sait en qui il croit; il voit s'élever et tomber les potentats de ce monde, et la ruine de leurs empires lui atteste la présence de Dieu, et confirme la parole de Celui qui gouverne les nations de la terre. Il demeure convaincu que la plus précieuse de toutes les vérités, que cet espoir qui ne périt pas, est corroboré par les plus puissants témoignages, et que le ciel lui-même a ratifié la paix qu'il a proclamée. Il est fermement assuré, « que la prophétie n'a point été apportée autrefois « par la volonté humaine; mais que les saints « hommes de Dieu, étant poussés par le Saint« Esprit, » ont parlé [1]; et, bien qu'il ignore par quelles opérations procède le Saint-Esprit, il voit avec ses yeux la démonstration de sa puissance.

(1) II Pierre, I, 21.

Le vrai croyant puise ainsi dans les événements passés la certitude des choses qui sont à venir. Il ne se contente pas de savoir que la vie est en Jésus-Christ; mais ayant obtenu cette foi précieuse qui contient le germe de l'immortalité, et qui est comme le gage de la vie éternelle, il éprouve déjà en son cœur le pouvoir du monde à venir et joint la pratique de la religion à la théorie de ses dogmes. Non moins zélé que ceux qui consument leur force à ce qui est vain et périssable, et dont le travail est sans fruit, il dirige ses efforts vers l'acquisition d'un héritage incorruptible, car il sait que son travail ne lui sera pas inutile, s'il s'y consacre en toute obéissance à cette parole qui est la charte de son salut, et qui porte en caractères si éclatants le sceau et le seing du Roi des Rois.

FIN.

IMPRIMERIE D'A. RENÉ,
A Sèvres, près Paris.

